313

MINIST
DE
XIMEN



Resp Pf XVII-498

HISTOIRE
DU MINISTÉRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVÊQUE DE TOLÉDE
ET
RÉGENT D'ESPAGNE.

OÙ L'ON VOIT L'ORIGINE DE LA grandeur de la Monarchie d'Espagne, les causes de sa décadence, & l'Histoire particuliere de la conquête des Roïaumes de Grénade, de Navarre, & d'une partie de l'Afrique.

Par Mr. DE MARSOLIER, *Chanoine en la Cathédrale d'Uzez, de l'Academie Roïale de Nismes.*

A TOULOUSE,

Chez GUILLAUME-LOUÏS COLOMYEZ, JÉR. POSUËL, M. FOUCHAC & G. BELY, Marchands Libraires, à la Porterie.

M. DC. XCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE



A

SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE BONZI.

MONSEIGNEUR,

Quelque besoin qu'ait cette Histoire de Ximenez d'une protection aussi puissante que celle de VOTRE EMINENCE ; je puis dire néanmoins que

ce n'a été, ni le seul ni le principal motif qui m'a déterminé à vous l'ofrir. Les vûës ordinaires n'ont presque point de part au présent que je prens la liberté de vous en faire : Et quelque avantage qu'il me revienne de pouvoir mettre un Nom aussi illustre que le vôtre à la tête de ce Livre, je n'aurois été que foiblement tenté de me déclarer Auteur, aprés m'être fait une loi dans mes autres Ouvrages, de ne me point parer de ce titre, qu'il est plus aisé de se donner, qu'il ne l'est de le bien soutenir.

Une considération plus forte m'oblige, MONSEIGNEUR, a prendre enfin la qualité d'Auteur que j'ai toujours si fort redoutée. Il y a long tems que j'admire en secret les rares qualitez qu'on voit si heureusement rassemblées dans VOTRE EMINENCE, & ce n'est pas d'aujourd'hui que je cherche une occasion favorable de lever ce voile, dont vôtre modestie se sert pour les dérober aux yeux du public. Je me crois

obligé d'aprendre à nôtre siécle ce que vous êtes, à la postérité ce que vous aurez été : L'un & l'autre a besoin de grands exemples ; où en trouver de plus grands & en plus grand nombre que dans la vie de VOTRE EMINENCE.

Je ne sçaurois, MONSEIGNEUR, trouver une ocasion plus favorable de m'aquiter envers le public de cette obligation que je me suis imposée ; qu'en présentant à VOTRE EMINENCE, la Vie du plus grand homme que l'Espagne ait jamais donné à l'Eglise & à l'Etat ; d'un Cardinal illustre, qui vous ressemble par tant d'endroits, & dont les grandes actions pourroient passer pour fabuleuses, si celles de VOTRE EMINENCE ne les rendoient croïables, & ne forçoient d'avouër qu'on a pû voir autrefois ce qu'on voit encore aujourd'hui.

Quelque avantage que VOTRE EMINENCE ait reçû du côté de la Naissance, mon dessein n'est pas, MONSEIGNEUR, de m'y arrêter.

L'on ſçait qu'elle eſt des plus illuſtres de l'Italie : Mais l'on ſçait auſsi que ces glorieuſes ſources dont Vous êtes ſorti, ont reçu de Vous plus d'éclat qu'elles ne Vous en ont donné. D'ailleurs, pourquoi chercher hors de VOTRE EMINENCE *de quoi la louër, puiſque l'on trouve dans ſa vie & dans ſes actions, dans ce qu'elle eſt & dans ce qu'elle a fait de grand, de quoi fournir à pluſieurs Panégiriques ; & beaucoup plus que les bornes étroites d'une Epître dédicatoire n'en peuvent renfermer.*

Car enfin, MONSEIGNEUR, *ce qui frape le plus les yeux de nôtre ſiécle ; ce qui mérite le plus d'être conſervé à la poſtérité, n'eſt pas le ſouvenir de ces Dignitez Eminentes, par leſquelles l'on vous a vu paſſer avec cette rapidité qui n'a point encore eu d'éxemple : Ce n'eſt point cét éclat qui vous environne. : Ce n'eſt pas même ce haut dégré d'Elevation, où vôtre propre vertu vous a porté ; où elle vous fait voir plus grand que*

le rang même que vous occupez, quoi qu'il ne vous laisse presque rien voir qui soit au dessus de vous; & où elle vous soutient avec une gloire qui attire l'admiration sans exciter l'envie.

En éfet, MONSEIGNEUR, *ce n'est pas une aussi grande gloire que l'on pourroit penser, d'avoir pû s'élever aux plus grands honneurs; c'est de l'avoir pû faire dans un siécle, & sous un regne, où le hazard, la brigue & le caprice n'ont point de part aux recompenses qui s'y donnent; où le mérite même, s'il n'est extraordinaire, ne suffit pas pour les obtenir, & où le nombre des Dignitez étant beaucoup moindre que celui des grands Hommes qui les peuvent remplir; il faut encore passer par le choix du plus éclairé de tous les Rois, dont on ne surprend point l'estime, & dont les jugemens semblent formez par la sagesse même.*

Les prémiers qu'il porta en faveur de VOTRE EMINENCE, ne pouvoient être plus avantageux. Cet-

L'on ſçait qu'elle eſt des plus illuſtres de l'Italie : Mais l'on ſçait auſſi que ces glorieuſes ſources dont Vous êtes ſorti, ont reçu de Vous plus d'éclat qu'elles ne Vous en ont donné. D'ailleurs, pourquoi chercher hors de VOTRE EMINENCE de quoi la louër, puiſque l'on trouve dans ſa vie & dans ſes actions, dans ce qu'elle eſt & dans ce qu'elle a fait de grand, de quoi fournir à pluſieurs Panégiriques ; & beaucoup plus que les bornes étroites d'une Epître dédicatoire n'en peuvent renfermer.

Car enfin, MONSEIGNEUR, *ce qui frape le plus les yeux de nôtre ſiécle ; ce qui mérite le plus d'être conſervé à la poſtérité, n'eſt pas le ſouvenir de ces Dignitez Eminentes, par leſquelles l'on vous a vu paſſer avec cette rapidité qui n'a point encore eu d'éxemple : Ce n'eſt point cét éclat qui vous environne. : Ce n'eſt pas même ce haut dégré d'Elevation, où vôtre propre vertu vous a porté ; où elle vous fait voir plus grand que*

le rang même que vous ocupez, quoi qu'il ne vous laisse presque rien voir qui soit au dessus de vous; & où elle vous soutient avec une gloire qui atire l'admiration sans exciter l'envie.

En éfet, MONSEIGNEUR, *ce n'est pas une aussi grande gloire que l'on pourroit penser, d'avoir pû s'élever aux plus grands honneurs; c'est de l'avoir pû faire dans un siécle, & sous un regne, où le hazard, la brigue & le caprice n'ont point de part aux recompenses qui s'y donnent; où le mérite même, s'il n'est extraordinaire, ne sufit pas pour les obtenir, & où le nombre des Dignitez étant beaucoup moindre que celui des grands Hommes qui les peuvent remplir; il faut encore passer par le choix du plus éclairé de tous les Rois, dont on ne surprend point l'estime, & dont les jugemens semblent formez par la sagesse même.*

Les prémiers qu'il porta en faveur de VOTRE EMINENCE, ne pouvoient être plus avantageux. Cet-

te phiſionomie heureuſe ; cét air ſi grand , ſi fin , ſi ſpirituël ; ces manieres ſi douces & ſi engageantes ; ce déhors enfin qui nous promet tout ce qu'on peut attendre d'un homme extraordinaire , & qui tient encore plus qu'il ne promet : Tout cela prévint ce grand Roi en vôtre faveur. Cette heureuſe prévention fut ſuivie du déſir de vous mieux connoître , & ſes lumiéres découvrirent bien-tôt cette habileté qui ne prend jamais le change , cette pénétration à qui rien n'échape , ce travail aſſidu que rien ne rebute , cette aplication que rien ne laſſe , cette généroſité que rien n'étonne , cette bonté charmante qui gagne tous les cœurs , cette liberalité que rien n'épuiſe , cette humeur bien-faiſante , qui en ſe répandant ſur tout le monde , ſçait ſi bien diſtinguer les perſonnes de mérite ; cette piété éclairée & ſincere, qui régle avec tant de ſageſſe les devoirs de l'homme public & de l'homme particulier, du Prélat & du Miniſtre du Prince : enfin ce génie ſu-

blime, grand, propre à tout, & d'un ordre ſupérieur à tous les autres.

Tant de grandes qualitez connuës par un Prince, qui ſe connoit ſi bien en vrai mérite, parce qu'il en a lui-même infiniment, vous aquirent ſon eſtime; L'eſtime atira la confiance: La confiance, les emplois & les négociations les plus importantes: Et le ſecret de l'Etat qui vous fût confié, ſes interêts les plus chers remis entre vos mains, vous firent regarder avec raiſon comme un homme capable des plus hautes entrepriſes & deſtiné à la plus grande fortune.

Remplir l'atente du plus grand Roi du monde, & d'un prémier Miniſtre auſſi habile que le feu Cardinal Mazarin, c'étoit tout ce qu'on pouvoit demander de VOTRE EMINENCE dans un âge où c'eſt beaucoup faire que de donner de grandes eſpérances; cependant vous la ſurpaſſâtes, & l'on vous vit paroître aux Conferences de ſaint Jean de Luz & de Fontarabie, non pas comme un Courtiſan oiſif, ou

comme un Spectateur inutile de ce qui se passoit sur ce grand Théatre, où il ne s'agissoit de rien moins que de décider des interêts les plus chers de tous les Princes de l'Europe; mais en qualité de Dépositaire de ceux du Grand Duc, & comme Ministre d'un des plus puissans Princes de l'Italie.

Le succés de vos négociations fut également avantageux à ce grand Prince & à vous-même. Il obtint tout ce qu'il prétendoit, & pour vous, vous aquîtes, MONSEIGNEUR, *l'estime & la confiance des deux Ministres de France & d'Espagne. Les voiages réïterez de S. Jean de Luz à Fontarabie, vous firent regarder comme un Médiateur également agréable aux deux partis, & qui avoit contribüé autant que personne à cette paix que toute la Chrétienté souhaitoit depuis si long tems.*

Vous aviez paru, MONSEIGNEUR, *aux Conférences de saint Jean de Luz en qualité d'envoié du grand Duc; vous parûtes peu de tems aprés à Florence en celle d'Ambassadeur extraor-*

dinaire du Roi Tres-Chrétien. Comme entreprendre & réüſſir, ont toujours été la même choſe pour VOTRE EMINENCE, vous y aquîtes tant d'eſtime, que l'on vous regarda deſlors comme un homme né pour les grandes afaires, & à qui l'on pouvoit confier les négociations les plus dificiles.

Tout le monde ſçait que l'Italie prétend être aujourd'hui par la politique, ce qu'elle a été autrefois par les armes. Entre tous les Etats d'Italie, Veniſe croit avoir la ſageſſe en partage. Des afaires importantes y demandent un Ambaſſadeur extraordinaire de France : L'emploi eſt délicat : il a beſoin d'une prudence conſommée : C'eſt pour cela même qu'on le confie à VOTRE EMINENCE. Ce ſeroit ici le lieu de parler des interêts d'Etat que vous eûtes à ménager dans cette ocaſion ; mais il ſufit, MONSEIGNEUR, *que le ſecret vous en ait été confié pour qu'il ſoit impénétrable. Je dirai ſeulement que vous ſoutîntes cette Ambaſſade avec tant de gloire,*

qu'elle fût bien-tôt suivie de celle de Pologne.

Tel est, MONSEIGNEUR, *le sort des grands hommes, de ces génies sublimes, nez comme* VOTRE EMINENCE *pour la félicité des peuples ; pareils aux Astres qui sont sans cesse en mouvement pour répandre par tout leurs influences, le repos est un bien dont il ne leur est pas permis de jouïr. Le monde ne peut se passer de leurs soins.*

C'est ce qui parût, MONSEIGNEUR, *au retour de vôtre prémiere Ambassade de Pologne. Casimir dépourvu de vos Conseils trouve le Sceptre trop pesant : ce fardeau qui lui avoit paru leger pendant les quatre années que vous lui aviez aidé à le soutenir, paroit insuportable à ce grand Prince : Plein de jours, plein de gloire, comme parle l'Ecriture, il cherche le repos, & ne pouvant le trouver sur le Trône, il vous atend pour lui aider à en descendre : Ce fut le motif de vôtre seconde Ambassade en Pologne.*

La Maison d'Autriche étonnée du succès de vôtre prémiere Ambassade en Pologne, vous opose en vain dans la seconde, tout ce que l'Empereur a d'Aliances, de credit & de liaisons dans l'Empire, & tout ce que l'Espagne sçait de plus fin dans la politique; le génie supérieur de VOTRE EMINENCE *l'emporte sur cette fiére Nation. Elle se vantoit avant le Regne de* LOUIS LE GRAND, *d'être en possession de faire la Loi à la France dans les négociations, & d'avoir toujours recouvré par cette voie ce qu'elle avoit perdu par celle des Armes.*

Vous fûtes le prémier, MONSEIGNEUR, *qui lui fîtes perdre cette haute réputation qu'elle s'étoit aquise dans l'Empire & dans les Etats du Nord, & qui avoit été depuis long tems si funeste à la France. Malgré ses intrigues, malgré les brigues des Princes qui prétendoient à la Couronne vacante ou pour eux même ou pour leurs Aliez, vous la fîtes tomber sur un Sujet aussi agréable à la France*

qu'il l'étoit peu à ses énemis.

L'on peut dire, MONSEIGNEUR; *que vous êtes du nombre de ces grands Hommes, dans la vie desquels l'on ne trouve point de jours vuides. Vous n'étiez pas encore de retour de Pologne, qu'on vous avoit destiné l'Ambassade extraordinaire d'Espagne: Et vous ne fûtes pas plutôt arrivé à la Cour, qu'il vous falut partir pour Madrit. L'on peut juger du succés de cette Ambassade par la reconnoissance que le Roi vous en témoigna. A vôtre retour de Pologne, vous n'étiez encor qu'Evêque de Beziers, vous partîtes pour l'Espagne avec la Nomination à l'Archevêché de Toulouse, en moins de trois ans l'on vous vit grand Aumônier de la Reine, Cardinal & Archevêque de Narbonne, & Préſident né des Etats de Languedoc.*

Quand l'on va aux honneurs par les routes que VOTRE EMINENCE a suivies, l'on est sûr d'y arriver bient-tôt. En éfet, que pouvoit moins faire pour elle un Roi qui lui devoit

son repos, que de lui procurer la Pourpre? Que pouvoit moins faire la France aprés tant de services rendus, que d'apuier de ses sollicitations & de son crédit la Nomination que le Roi de Pologne avoit fait de vôtre Personne au Cardinalat? Que de joindre à l'éclat de la pourpre les Dignitez les plus éminentes? Rome cette Capitale du monde Chrêtien, pouvoit-t'elle faire rien de plus avantageux pour sa gloire, que de s'atacher un sujet qu'elle nous envioit depuis si long tems? Et la France à son tour ne travailloit-elle pas pour elle-même, en retenant par les honneurs les plus éclatans une Personne qu'elle n'eut pû trop acheter, si des droits presqu'aussi anciens que ceux de la naissance ne le lui avoient pas aquis.

C'est sans doute dans la vûë de s'atacher VOTRE EMINENCE par des liens indissolubles, que Sa Majesté, n'aiant rien de plus grand à vous donner, vous a fait Commandeur de ses Ordres; honneur que les plus grands Princes ont souvent bri-

gué. Que ce jour fut glorieux pour VOTRE EMINENCE ! Mais qu'il le fût aussi pour vôtre illustre Maison ! Que de pureté ne vit-t'on point dans ses sources ! Que d'éclat dans son progrez ! Que de Grandeur dans ses Aliances ! Que d'Antiquité dans son origine, puisque les seize quartiers fournis, l'on a pû remonter jusqu'à l'an mile, sans trouver le commencement de sa Noblesse.

Mais je le dis encore, MONSEIGNEUR, quelque gloire qu'il y ait à sortir d'un Sang aussi illustre que le vôtre ; ce que l'on voit en vous de plus éclatant, vous ne le devez qu'à vous-même, qu'à ce concours heureux de talens & de qualitez éminentes, qui vous rendent depuis si long tems l'objet de l'admiration des François & des Etrangers, aussi bien que l'amour, & les délices de tous ceux qui ont l'honneur de vous aprocher.

Que de grandes choses, MONSEIGNEUR, suis-je obligé de supprimer ! Car enfin, que ne pourrois-

je point dire de ce qui s'eſt paſſé dans les trois derniers Conclaves où VOTRE EMINENCE *s'eſt trouvée ? De cette conduite ſi ſage, de ces mêſures ſi bien priſes, admirées de ceux même du parti contraire, de ce zéle pour le bien de l'Egliſe & de la France, de ce choix auquel vous avez tant contribüé, d'un ſaint Pape, qui édifie toute l'Egliſe par ſes vertus, qui aime la paix, qui n'épargne rien pour la procurer, & qui ſçait ſi bien remplir les devoirs de Pére commun de tous les Chrêtiens.*

Que ne pourrois-je pas dire de ce que nous vous voïons faire, MONSEIGNEUR, *tous les ans à la tête des Etats de cette Province ; y ſoutenant vôtre rang ſans rien perdre de cette afabilité qu'on ne peut aſſez louër ; y paroiſſant d'un mérite éminent ſans le faire ſentir ; diſtingué en tout ſans afecter de diſtinction ; ſervant le Prince avec un zéle que rien n'égale ; protegeant le peuple avec une bonté que rien ne laſſe ; toujours mé-*

diateur entre l'un & l'autre ; devenant tantôt le bouclier des droits du Roi, & tantôt le protecteur de ceux de ſes ſujets. Heureux les Peuples que ce grand Prince a confié à vos ſoins ! Heureuſe la Province qu'il a mis ſous une protection auſſi puiſſante que la vôtre ?

Enfin, MONSEIGNEUR, *ſi paſſant du Miniſtre du Prince au Prélat, j'avois à parler de ce que vous êtes, & de ce que vous faites en cette qualité ; Que ne pourrois-je point dire ! Que d'idées nouvelles ſe préſentent à mon eſprit ! je vois un ordre tout autre dans la conduite de* VOTRE EMINENCE ; *des principes plus nobles, des idées plus ſublimes, des motifs plus purs, des deſſeins plus grands, des projets plus relevez, des intentions plus ſaintes, des actions moins éclatantes à la vérité, & moins admirées des hommes ; mais eſtimées de Dieu même qui en connoit & le fonds & le prix.*

C'eſt ainſi, MONSEIGNEUR,

qu'à l'exemple du Cardinal Ximenez, dont j'ai l'honneur de vous présenter la Vie, vous fournissez le plan d'une Histoire qui ne cedera point à la sienne, & qu'en faisant de grandes choses, vous inspirez à ceux de nôtre âge le dessein de les dire & de les aprendre à la postérité. C'est en partie ce que j'ai prétendu en vous dédiant cét Ouvrage. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que j'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

DE VOTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
MARSOLIER.

AVERTISSEMENT.

IL y a long tems que cette Hiſtoire a été annoncée, & qu'on l'a promiſe au public. Quoique l'Auteur n'ait aucune part à ce que l'on en a publié, il ne laiſſe pas de ſe croire obligé de dégager la parole de ſes amis. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il lui fut auſſi facile de mériter l'aprobation de ſes Lecteurs.

L'on peut dire par avance que ce ne ſera pas la faute du ſujet. Il eût été dificile d'en trouver un plus digne de la curioſité du public. L'abrégé de cette belle Vie que Monſieur Varillas a inſeré dans celle de Chiévres ſufit pour en convaincre tous ceux qui l'ont lû. Il n'eſt pas poſſible qu'ils n'aient ſouhaité plus d'une fois que quelqu'un éxécutât un ſi beau plan, & donnât à cette Hiſtoire toute l'étenduë qu'elle mérite.

Mais quand le public n'auroit pas été prévenu auſſi avantageuſement qu'il l'a été en faveur de cette Hiſtoire ; il ſufiroit pour lui aquerir ſon eſtime, de

faire réfléxion que la fin de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire, mais d'inſtruire agréablement. Pour inſtruire, outre la vérité qui eſt comme l'ame de l'Hiſtoire, il faut avoir de grandes choſes à dire : Il faut qu'elles ſoient dignes d'être tranſmiſes à la poſtérité. Pour inſtruire agréablement, il faut de la diverſité dans les évenemens, de la varieté dans les faits que l'on raporte.

In rebus magnis memoriaque dignis Hiſtoriam verſari. Cicer. *de orat. l.* 2.

C'eſt ce qui ſe rencontre dans le ſujet dont il s'agit. Le Cardinal Ximenez, dont l'on écrit l'Hiſtoire, étoit de ſon tems ce que le Cardinal de Richelieu a été preſque de nos jours. Leur génie, leur fortune, leur politique, leurs maximes, leurs entrepriſes, leurs ſuccés, tout ſe reſſemble.

Ils avoient tous deux l'ame grande, le génie élevé, profond, impénétrable, naturélement magnifique. Le cœur répondoit au génie. Ils l'avoient généreux, intrépide, capable des entrepriſes les plus hardies, & d'une fermeté à l'épreuve de ce qui a coutume d'étonner les plus conſtans. Comm'ils étoient tous deux des plus habiles de leur ſiécle, ils ont favoriſé également les ſciences, les beaux Arts, & les gens de Lettres. C'eſt ce qui n'a pas moins contribüé que leurs grandes actions à leur

aquerir la réputation qu'ils ont encore aujourd'hui d'avoir été les deux plus grands hommes que la France & l'Espagne aient jamais produit.

Cependant quelque raport qu'il y ait entre ces deux Miniſtres d'Etat ; le paralelle ne ſçauroit être ſi éxact que l'Eſpagnol n'ait ſur le François à peu prés le même avantage que les plus excélens Originaux ont d'ordinaire ſur les meilleures copies. Il eſt vrai que Ximenez avoit je ne ſçai quoi dans les mœurs qui degénéroit quelquefois en rudeſſe. On le lui a ſouvent reproché. Le Cardinal de Richelieu, au contraire avoit beaucoup de politeſſe, l'eſprit plus ſouple, & qui ſçavoit beaucoup mieux s'acommoder au tems & aux circonſtances.

Mais en revanche la ſévérité du Cardinal Ximenez étoit acompagnée d'une probité conſtante, égale, incorruptible; d'un amour tendre pour le peuple, & de cette qualité ſi rare, & pourtant ſi néceſſaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture apelle la faim & la ſoif de la juſtice. D'ailleurs ſa fermeté étoit éclairée : Il pénétroit ſi bien la liaiſon des cauſes & des éfets, l'enchaînement des évenemens, le fort & le foible de ceux à qui il avoit afaire, qu'il forçoit pour ainſi dire, les obſtacles qui pa-

roiſſoient les plus invincibles à s'acommoder à ſa politique.

La naiſſance & l'éducation de ce grand homme ne contribüerent preſque rien à le former tel qu'on vient de le repréſenter, & qu'on le verra dans cette Hiſtoire. La Famille qui le donna a l'Eſpagne, quoi que Noble, y étoit à peine connuë lors qu'il en ſortit. Il paſſa la moitié de ſa vie dans une obſcurité qui avoit aſſez de raport à celle de ſa Famille. Mais Iſabelle de Caſtille, cette Reine ſi habile, & qui ſe connoiſſoit ſi bien en grands hommes, ne l'eût pas plutôt connû qu'elle en fit le dépoſitaire de tous ſes ſecrets *. Elle l'éleva quelque tems aprés à l'Archevêché de Tolède; c'eſt à dire, à la prémiere & à la plus riche Dignité Eccléſiaſtique de toute l'Eſpagne. Elle l'introduiſit enſuite dans le Conſeil d'Etat. Elle l'en fit le chef, comme il en étoit l'ame par une habileté que perſonne n'égala de ſon tems, & que perſonne n'a ſurpaſſé depuis.

* *Il fut Confeſſeur de cette Reine.*

Les grands ſervices qu'il rendit à Ferdinand le Catholique depuis la mort de cette Princeſſe, forcerent, pour ainſi dire, ce Prince, le moins reconnoiſſant de ſon ſiécle, à le faire Cardinal, grand Inquiſiteur, & enfin Regent de Caſ-

tille, & des Couronnes qui en dépendent, pendant le bas âge de ses petits fils Charles-Quint & Ferdinand, qui furent depuis tous deux Empereurs.

Ces grands Emplois soutenus par les rares qualitez de Ximenez, ne pouvoient produire que des actions extraordinaires, & des exemples capables d'instruire les plus grands hommes qui devoient venir aprés lui. Aussi le Lecteur verra dans cette Histoire, tout ce que l'on peut atendre d'un Prélat pieux & sçavant, d'un Ministre d'Etat habile, entreprenant, heureux: Et ce qui surprendra d'autant plus agréablement, que le sujet sembleroit le devoir moins promettre, tout ce qui peut répondre à l'idée d'un excélent Général d'Armée, capable de faire des conquêtes, & plus capable encore des les conserver.

La varieté des faits ne cedera point à la grandeur des Evenemens. Les afaires Civiles & Eccléſiastiques, les intrigues de la Cour, les négociations, les guerres civiles & étrangeres, ce que la paix a de plus doux, ce que la guerre a de plus terrible, tout cela paroîtra tour à tour dans cette Histoire. Les Roïaumes de Grénade, d'Oran, de Bugie, de Navarre, ou conquis, ou conservez, les tumultes apaisez, les soulevemens

levemens des grands reprimez : L'acord fait entre Ferdinand le Catholique & Philippe Prémier, son Gendre, Roi de Castille. L'administration de la Castille renduë au même Ferdinand, malgré le puissant parti qui la sollicitoit ouvertement pour l'Empereur Maximilien ; les Sinodes tenus pour le rétablissement de la discipline Ecclésiastique : La reformation de l'Ordre de Saint François ; La fondation de l'Université d'Alcala : L'Edition de la Bible en plusieurs Langues qui porte le même nom : Les Manuscrits tant de l'Ecriture Sainte que des plus excélens Auteurs ramassez & imprimez avec une dépense immense : Des bâtimens publics dignes de la magnificence d'un grand Roi : Les Sçavans atirez de tous côtez dans la Castille par de grosses pensions ; obligeront d'avouër que quelque avantageux que soit le portrait du Cardinal Ximenez que l'on vient de faire, il n'est point flaté, & qu'il est même échapé bien des traits que l'on y pouvoit ajouter.

Mais ce qui surprendra encore plus agréablement le Lecteur, est le peu de tems qu'il a emploié pour venir à bout des plus grandes entrepriſes, des plus dificiles, & dont l'éxécution à l'égard de tout autre, auroit eu besoin d'une

longue ſuite d'années. Les tumultes de l'Andalouſie apaiſez, la Navarre conſervée malgré tous les éforts de Jean d'Albret, ſur lequel Ferdinand l'avoit uſurpée, & qui n'épargnoit rien pour la recouvrer. La Rebellion des Malaguins punie : Les côtes d'Eſpagne nétoiées : Bugie, Melille & le Pegnon de Velez défendus contre les furieuſes ataques de Barberouſſe : Des Arcenaux de terre & de Mer fournis de toutes les choſes néceſſaires à un promt armement. Enfin les dettes immenſes de Ferdinand & d'Iſabelle aquitées, & le Domaine Roïal dégagé ſans le ſécours des impôts, tout cela s'eſt éxécuté en moins de deux ans malgré les traverſes continuëles de ſes Enemis, de Charles-Quint même & de ſon conſeil, quoi qu'il ne travaillât que pour ſon avantage & pour ſa gloire.

Il ne faut pas omettre une des circonſtances des plus ſinguliéres de cette Hiſtoire : C'eſt la conformité des évenemens avec ceux que nous avons vûs de nos jours, ſous le Regne de LOUIS LE GRAND. Cét aſcendant pour le Gouvernement, qui fait que tout réüſſit ; Ce génie ſupérieur qui ſemble forcer les obſtacles les plus invincibles, la promtitude des conquêtes, les Grands

soumis, l'autorité Roïale rétablie, le sécret impénétrable du Conseil, la politique, les maximes du Gouvernement, tout a une ressemblance si éxacte, avec ce qu'on verra dans cette Histoire, qu'il n'est pas possible de ne la pas remarquer.

Il n'y a pas jusqu'aux évenemens particuliers qui n'aient un raport surprenant. La conversion des Grénadins à quelque chose de si semblable avec ce qui s'est passé en France depuis la revocation de l'Edit de Nantes, qu'il semble qu'il n'y ait que les noms de changez. La maniére dont la Navarre fut traitée, pour empêcher les François de s'y retrancher, & de s'en prévaloir contre la Castille & l'Aragon, a un raport si entier avec ce que l'on a été obligé de faire dans le Palatinat, qu'on ne peut pas excuser l'un sans justifier l'autre. La levée des Milices & des compagnies Bourgeoises pour la défense du dedans du Roïaume: Pendant que les Troupes réglées sont ocupées sur les frontiéres, ou à faire des Conquêtes, ou à repousser l'Enemi. Le Domaine Roïal: Les Armemens de Mer, les Arcenaux & les Magasins fournis de tout ce qui est nécessaire pour l'ataque ou pour la défense. Les Génois châtiez, les Algeriens re-

primez. Tout cela s'eſt vû ſous le Gouvernement de Ximenez, tout cela s'eſt vû de nos jours. L'on y voit même le projet de l'établiſſement de Saint Cyr dans une Fondation preſque pareille que ce grand Miniſtre fit à Alcala.

Enfin ſi l'on ajoute à la grandeur des évenemens & à leur variété, la ſingularité des faits dont cette Hiſtoire eſt remplie, il n'y aura perſonne qui ne demeure d'acord, qu'on ne pouvoit pas choiſir un ſujet particulier qui fût plus digne de la curioſité du public.

C'eſt aparament ce qui a porté tant de grands hommes à s'exercer ſur cette belle Vie. Alvare, Gomez, Ciaconius, ſon Additionateur & Antoine Sanderus l'ont écrite en Latin. Eugene de Roblez, Marc de Lisbone & Antoine d'Uza l'ont écrite en Eſpagnol. Barthelemi Cimarelli & Jerôme Garimberti en Italien. Auberi, Baudier & Hilarion de Coſſé en François. Luc VVadingue, Sponde & Varillas, ont traité les plus beaux endroits de cette Hiſtoire : Enfin un Religieux Minime, nommé Pierre Quintanilla Mendoza, a fait un Livre exprés de la Conquête d'Oran.

Tous ces Hiſtoriens ont fourni les Mémoires, ſur leſquels l'on a compoſé cette Hiſtoire ; l'on ne s'eſt ataché à au-

cun en particulier ; l'on a pris de tous indiferemment, ce que l'on y a trouvé de meilleur : L'on a même rejetté quantité de faits, qui ne paroiſſant pas ſufiſament autoriſez, n'euſſent ſervi qu'à rendre le Volume trop gros pour une Hiſtoire particuliére ; ou qui ſe trouvant apuiez du témoignage de pluſieurs Auteurs, ne laiſſoient pas d'avoir quelque choſe de Romaneſque.

L'on avouë encore que l'on a fait quelque choſe d'aſſez hardi par raport à la Chronologie ; car on a reculé la Conquête de Grénade : mais cét Epiſode a paru ſi beau ; d'ailleurs Ximenez à tant de part aux ſuites de cette Conquête, qui étoit toute recente lors qu'il entra dans le Miniſtére, qu'on a crû devoir faire d'autant moins de dificulté de ſe diſpenſer de l'éxactitude Chronologique dans ce ſeul point, qu'on ne manque pas de grands exemples pour une pareille licence.

Au reſte l'on ne préviendra point le Lecteur ſur le ſtile, les réfléxions, & généralement ſur tout ce qu'on apelle les ornemens de l'Hiſtoire ; pareilles préventions ont été de tout tems inutiles : un Lecteur qui s'ennuïe ne conſulte que lui-même ſur ſon dégoût : il n'écoute rien de tout ce qu'on peut aléguer pour juſti-

fier une maniére d'écrire froide & insipide. L'on se reduira donc à l'assurer, qu'on n'a rien épargné pour découvrir la vérité des faits ; qu'on l'a toujours suivie avec éxactitude ; qu'on a abandonné dans cette vûë des Auteurs d'une fort grande réputation, avec lesquels le Lecteur pourra remarquer qu'on n'est point d'acord, & qu'on n'a rien négligé pour rendre la narration utile & agréable.

Privilége du Roi.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos Amez & Féaux Conseillers, les gens tenans nôtre Cour de Parlement à Paris, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, & autres nos Juges & Oficiers qu'il apartiendra, SALUT: Nôtre cher & bien Amé le Sieur DE MARSOLLIER, Prieur de Saint Victor, nous a fait remontrer, qu'il a composé un livre intitulé l'*Histoire du Cardinal Ximenez, Archevêque de Tolède & Régent en Espagne*; qu'il désireroit de faire imprimer pour le donner au public, ce qu'il ne peut faire sans nos Lettres sur ce nécessaires, humblement requerant icelles. A CES CAUSES, désirant favorablement traiter l'Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer en tel volume, marge & caractére qu'il trouvera bon, vendre & débiter ledit Livre durant le tems & espace de huit années consécutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer; durant lequel tems, fai-

sons défenses à toutes personnes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce soit, le vendre ou distribuër sans le consentement par écrit de l'Exposant, à peine de trois mile livres d'amende, aplicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital Général, & l'autre tiers à l'Exposant, païables sans déport par chacun des contrevenans, confiscation des Exemplaires contrefaits, comm'il est plus amplement porté par lesdites Lettres. DONNÉ à Paris le 21 Février 1692.

LEFEVRE, *Signé.*

Regîtré sur le Livre des Imprimeurs & Libraires de Paris le 26 Juillet 1692.

P. AUBOÜYN, *Sindic.*

Achevé d'imprimer pour la prémiére fois le 15 Avril 1693.

Le Sieur de Marsolier a cedé son Privilége au sieur Colomyez.

TABLE

TABLE DES SOMMAIRES.

ON avertit le Lecteur, que cette Hiſtoire du Miniſtére du Cardinal Ximenez étant diviſée en ſix Livres, il auroit été néceſſaire de mettre au titre de chaque feuillet ces mots, *Livre I. II. III. &c.* ſelon le cours de la matiére : ce qui aiant été omis dans l'Impreſſion ; on a crû qu'on ſupléeroit cette omiſſion en mettant dans cette Table des Sommaires la page où chaque Livre commence, & celle où il finit. Ainſi ceux qui auront beſoin de chercher quelque choſe dans cette Hiſtoire, n'auront qu'à recourir à cette Table des Sommaires, qui leur facilitera le moïen d'y trouver ſans peine tout ce que ce Livre contient de plus conſidérable.

SOMMAIRE
DU LIVRE I.

Qui commence à la page 1, & finit à la page 70.

NAissance & éducation de Ximenez. Il va à Rome, & en revient peu satisfait de son Voïage. Ses démêlez avec l'Archevêque de Tolède, qui le tient long tems en prison. On prédit à Ximenez durant sa prison qu'il sera Archevêque de Tolède. Il se fait Religieux de l'Ordre de Saint François. Sa grande réputation porte la Reine Isabelle à le choisir pour son Confesseur. Guerre & Conquête du Roïaume de Grénade.

SOMMAIRE
DU LIVRE II.

Qui commence à la page 71, & finit à la page 148.

MOrt du Cardinal Mandosse, Archevêque de Tolède. Divers avis que ce Cardinal donne avant sa mort à leurs Majestez Catholiques. Ximenez est élevé à l'Archevêché de Tolède. Sa manière de vie. Il travaille à la reformation de l'Ordre de Saint François. Les traverses qu'il eut dans l'éxécution de ce dessein le mettent en danger de sa vie. Grands diferens avec le Chapitre de Tolède.

SOMMAIRE

DU LIVRE III.

Qui commence à la page 149, & finit à la page 220.

XImenez achève la reformation de l'Ordre de Saint François : dificultez de cette entrepriſe. Il travaille à la Reformation du Clergé & du Diocéſe de Tolède, & en vient heureuſement à bout. La diminution des Impôts lui atire l'afection du peuple. Ximenez entreprend de faire abjurer aux Maures le Mahometiſme, & de leur faire embraſſer la Religion Chrétienne : Les périls qu'il courut dans cette entrepriſe, dans laquelle il réüſſit en fort peu de tems.

SOMMAIRE

DU LIVRE IV.

Qui commence à la page 221, & finit à la page 293.

XImenez fait venir à Alcala pluſieurs Sçavans hommes pour rendre l'Univerſité de cette Ville là plus célébre. Il travaille avec eux à la Bible Poliglotte : Diverſes Réfléxions ſur cette Bible. Mort de la Reine Iſabelle. Prudence de Ximenez à ménager un acommodement entre Ferdinand & l'Archiduc Philippe. Mort de Philippe : Conduite & prudence de Ximenez

pour faire tomber la Régence de Castille sur la tête de Ferdinand.

SOMMAIRE
DU LIVRE V.

Qui commence à la page 294, & finit à la page 366.

XImenez est fait Cardinal sous le titre de Cardinal d'Espagne : Il se retire de la cour. Sa prudence à empêcher que Jules II n'imposât des décimes extraordinaires sur le Clergé d'Espagne, le lui aquiert entierement. La prise d'Oran en Afrique faite à ses propres dépens. Ferdinand mourant le fait Régent d'Espagne.

SOMMAIRE
DU LIVRE VI.

Qui commence à la page 367 : jusqu'à la fin.

XImenez étant Régent de la Castille, éxécuta tant & de si grandes choses pendant vingt-deux mois que dura sa Régence, qu'il est regardé comme le plus grand & le plus absolu Ministre que l'Espagne ait jamais eu. Arrivée de Charles V en Espagne. Disgrace de Ximenez : Sa mort à l'âge de quatre-vingt ans.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE,
ET
RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

Naissance & éducation de Ximenez. Il va à Rome, & en revient peu satisfait de son Voïage. Ses démêlez avec l'Archevêque de Tolède, qui le tient long tems en prison. On prédit à Ximenez durant sa prison qu'il sera Archevêque de Tolède. Il se fait Religieux de l'Ordre de Saint François. Sa grande réputation porte la Reine Isabelle à le choisir pour son Confesseur. Guerre & Conquête du Roiaume de Grénade.

IL y avoit environ trois cens ans que les Gots regnoient en Espagne: Ils l'avoient usurpée sur les Romains; & tout ce qui est renfermé entre la Mer Méditerranée, les Colonnes d'Hercule, les Monts Pirenées & l'Ocean, obéis-

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

soit au Roi Rodrigue, lorsque les Arabes, qui venoient de subjuguer toute la partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Egipte jusqu'à l'Ocean le long de la Méditerranée, en entreprirent la conquête au commencement du huitiéme siécle.

L'an 712.

Les suites de cette fameuse entreprise furent l'établissement d'un grand nombre de petits Etats, sous les títtres diferens, de Roïaumes, de Duchez, & de Comtez. Plusieurs de ces Etats furent ocupez par les Arabes, qui s'étoient divisez entr'eux presque immédiatement aprés les avoir conquis; & les autres par les Chrétiens, qui s'étant retirez vers les parties Septentrionales de cette grande Péninsule, s'y étoient maintenus malgré tous les éforts que firent ces usurpateurs pour les en chasser. Il y eut à cette ocasion de sanglantes guerres pendant plusieurs siécles; les uns tâchant d'achever leur conquête, & les autres de recouvrer les terres dont une injuste usurpation les avoit dépouillez.

Mais enfin la revolution ordinaire des Empires, ou plutôt la providence de Dieu qui leur a prescrit des bornes, & qui a fixé leur durée, donna l'avantage aux Chrétiens. Les Arabes, à qui l'on avoit donné le nom de Maures, poussez de tous côtez, se virent reduits au seul Roïaume de Grénade, & furent enfin contraints d'abandonner l'Espagne, & de repasser la mer; comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Des Païs que les Chrétiens avoient ou conservez ou reconquis, il s'en forma quatre puissantes Monarchies: celle de Navarre, celle de Castille, celle d'Arragon & celle de Portugal, lesquelles jointes à celle de Grénade faisoient en tout cinq Roïaumes considérables, qui partagérent enfin toute l'Espagne.

Les choses étoient en cét état: Jean II. regnoit en Castille; un autre Jean II. dans l'Arragon, & dans la Navarre; dans celle-ci du

chef de sa femme Blanche I I. qui avoit fait passer la Couronne de Navarre de la Maison de France dans celle d'Aragon : Alfonse V. surnommé l'Africain, regnoit en Portugal, & Mahomet el Azeri dans la partie Méridionale de l'Espagne, qui composoit le Roiaume de Grenade, lors que Ximenez, dont on écrit ici l'Histoire, vint au monde. *L'an 1457.*

Il naquit à Villaivar, dans le Diocése de Tolede, d'Alfonse de Cisneros Ximenez, Procureur de la Jurisdiction de Tortelaguna, dans la vieille Castille. On lui donna d'abord le nom de Gonzales de Cisneros ; mais il le changea depuis lors qu'il se fit Religieux, en celui de François. Comme il étoit l'aîné de sa famille, son pére qui n'étoit pas trop acommodé des biens de la fortune, n'eut pas d'abord des vûës fort relevées touchant son éducation : elles se reduisirent toutes à le rendre capable de lui succéder un jour, c'est à dire, à lui faire aprendre à écrire, & les prémiers élemens de la Jurisprudence qui étoit alors en usage dans les Tribunaux d'Espagne.

C'étoit fait de la fortune de Ximenez, & il eût été reduit toute sa vie à celle d'un simple Procureur dans une des plus petites Jurisdictions de toute la Castille, si les prémiéres vûës de son pére avoient été suivies. Mais l'extrême aversion que Ximenez témoigna pour la chicane, les grandes dispositions qu'il faisoit paroître pour les sciences, & son penchant pour l'état Ecclésiastique, obligérent son pére à changer de dessein. Il crut qu'en contraignant le génie de son fils il ne feroit que le gâter & le rendre inutile ; que la prémiére éducation étant ce qui influë le plus dans tout le reste de la vie, & ce qui détermine d'ordinaire au choix des emplois, il ne réüssiroit jamais, si l'on s'opposoit à

ſon penchant, & qu'il valoit mieux ſeconder ſes inclinations, que de les combatre à contre-tems & aparament ſans ſuccés. L'éfet de ces réfléxions fut qu'on l'envoia étudier à Alcala de Henares, & enſuite à Salamanque, qui paſſoit ſans contredit pour l'Univerſité la plus ſçavante de toute l'Eſpagne.

Comme le goût des belles lettres n'avoit pas encore paſſé dans l'Eſpagne, & qu'on n'y enſeignoit alors qu'une Philoſophie auſſi peu utile que confuſe, & une Théologie ſéche & barbare, qui n'étoient admirées que de ceux qui ne les entendoient pas; Ximenez aprés avoir avalé la pouſſiére du Colége, & en avoir ſoufert durant quinze ans tous les dégoûts, n'en ſortit ni fort ſatisfait de lui-même, ni fort content du tems qu'il avoit emploié à aprendre des choſes qu'il lui faloit oublier, pour ainſi dire, s'il vouloit ſe rendre propre aux fonctions de la vie civile. C'eſt pourquoi, comme il avoit naturellement le goût fort bon, il changea de lui-même la métode & l'objet de ſes études. Il s'apliqua à l'étude de la Juriſprudence civile & Eccléſiaſtique, & à celle des langues Orientales: Il y joignit enſuite la lecture des Poëtes & des Orateurs, & il y réüſſit ſi bien, que pas un ne le ſurpaſſoit dans toutes ces ſciences, ni ne l'égaloit dans ſa maniére d'écrire & de s'exprimer également délicate & élegante.

Mais Ximenez, pour s'être rendu l'un des plus habiles hommes de toute l'Eſpagne, n'en étoit pas plus à ſon aiſe. Il ne trouvoit aucune reſſource ni dans ſa famille, dont la pauvreté étoit augmentée par le grand nombre d'enfans qui étoient nais aprés lui; ni dans la liberalité des Grands. Comme ils ne s'occupoient alors qu'à faire la guerre aux énemis de l'Etat, & le plus ſouvent entr'eux, ils ne pouvoient avoir qu'une tres-

grande indiference pour les Sciences, & trés-peu de considération pour ceux qui en faisoient profession.

Cette vie obscure & resserrée ne s'acommodoit nullement ni avec l'ambition naturelle de Ximenez, qui n'étoit pas médiocre, ni avec les pressentimens sécrets qu'il eut toute sa vie de la grandeur à laquelle il étoit destiné. Il sentit déslors du dégoût pour sa patrie, & résolut d'aler chercher ailleurs un établissement qu'il désespéroit de trouver dans la Castille : c'étoit pourtant le lieu où il devoit faire une fortune des plus prodigieuses que jamais un particulier ait faite.

Mais Ximenez étoit bien embaraſſé sur les moiens d'éxécuter le dessein qu'il avoit conçu. Il n'avoit ni l'équipage ni l'argent nécessaire pour fournir aux fraix d'un long voiage : Sa maison se trouvoit dans une impuissance absoluë de lui fournir l'un & l'autre : Il avoit le cœur grand, & naturellement énemi des bassesses, qui sont les suites ordinaires de la pauvreté : & il étoit d'ailleurs trop honnête homme pour voiager en Chevalier de l'industrie ; quoi que ce fût un métier fort ordinaire à ceux de sa nation.

Le seul reméde qu'il trouva à cét inconvenient, fut de publier qu'il enseigneroit le Droit à tous ceux qui voudroient le venir entendre. Sa réputation lui atira bien-tôt un grand nombre d'auditeurs, & en assez peu de tems il fit la somme dont il avoit besoin pour faire le voiage de Rome.

Cette capitale du Christianisme passoit alors, comme elle fait encore aujourd'hui, pour le lieu du monde où ceux qui avoient embrassé l'état Eccléſiastique pouvoient en moins de tems faire la plus grande fortune, & Ximenez de son

coté ne manquoit d'aucune des qualitez qui pouvoient le mettre en crédit.

Son voiage fut d'abord assez heureux. Il traversa une grande partie de l'Espagne & tout le Languedoc sans aucun mauvais rencontre. Mais à peine étoit-il entré dans la Provence qu'il se vit ataqué par des voleurs qui le dévalisérent, & lui laissérent à peine l'habit qu'il portoit. Ce contre-tems, qui pensa le déconcerter, n'eut pas pourtant toutes les facheuses suites qu'il sembloit d'abord lui devoir causer. Il rencontra à Aix, où la nécessité à laquelle il étoit reduit l'avoit obligé de s'arréter, un Gentilhomme Castillan qui s'en aloit à Rome comme lui. Ce Gentilhomme le voiant triste lui en demanda le sujet. Ximenez lui avoüa ingénûment qu'il ne s'étoit trouvé de sa vie dans un état si facheux, qu'aiant été volé, il se trouvoit sans argent, dans un païs étranger dont il ignoroit la langue, & où il n'avoit aucune ressource : que pour comble de malheur il étoit trop avancé pour retourner sur ses pas, & trop éloigné de Rome pour pouvoir continuër son voiage.

Pendant que Ximenez racontoit l'accident qui lui étoit arrivé, il remarqua que le Gentilhomme le regardoit avec cette atention dont on regarde d'ordinaire ceux que l'on croit avoir autrefois connu. Ximenez de son coté s'imagina la même chose. Ils ne se trompoient pas ; car aprés s'être fait quelques questions, ils se reconnurent pour avoir étudié ensemble à Salamanque.

Brunet, c'étoit le nom du Castillan, qui n'avoit pas oublié la réputation que Ximenez s'y étoit aquise, fut ravi de l'avoir pour compagnon de son voiage. Il lui en fit l'offre ; & Ximenez qui n'étoit pas en état de la refuser, la reçut avec d'autant plus de joie, qu'il se souvenoit que ce

Gentilhomme avoit toujours passé pour un parfaitement honnête homme, qu'il étoit riche, & qu'ainsi une personne de plus ne pouvoit pas lui être à charge.

Comme le voiage leur donna lieu de se connoître encore mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, il se forma entr'eux une liaison qui dura tant que Ximenez fut dans une condition privée. Mais aiant été depuis élevé à l'Archevêché de Tolede, au Cardinalat & à la Régence d'Espagne; Brunet n'eut presque plus de commerce avec lui. Il faut pourtant avouër à la gloire de Ximenez, que ce changement ne vint pas de lui. Il fut toujours le même à l'égard de son bienfaiteur; & s'il ne lui fit pas à son tour tout le bien qu'il pouvoit lui faire, c'est que la vie retirée dont Brunet faisoit profession, & l'extrême avertion qu'il avoit pour les emplois & le tumulte de la Cour, lui en otérent jusqu'à la moindre occasion. Ximenez étant arrivé à Rome, n'y trouva pas les choses comm'il se les étoit figurées. Il y avoit déja long tems que les Papes sembloient avoir préféré la puissance temporelle à la spirituelle. Les uns ne s'étoient apliquez qu'à augmenter le domaine qu'ils tenoient de la liberalité des Rois T. Ch. & il ne s'étoit point ofert d'occasion d'en étendre les bornes, qu'ils n'eussent embrassée; & les autres n'avoient interrompu ce dessein, que pour s'apliquer à d'autres soins qui les touchoient de plus prés, comme étoit l'agrandissement de leur maison.

Sixte IV. qui ocupoit alors le Saint Siége, tout pauvre Cordelier qu'il avoit été, ne songeoit qu'à élever sa maison sur la ruïne de celle de Médicis: Les charges & les recompenses n'étoient que pour les parens de Sa Sainteté, ou pour ceux qui pouvoient contribuër à l'établissement de leur grandeur; ou si quelque chose leur

échapoit, elle étoit reservée pour ces illustres fugitifs, que la ruïne toute récente des Empires de Constantinople & de Trébizonde, avoit obligé de se retirer à Rome. Les Papes se piquérent de générosité à leur endroit, & leur liberalité en cette occasion mérite d'autant plus d'être loüée, qu'elle a été une des principales causes du rétablissement des belles lettres dans l'Europe. D'ailleurs comme la Monarchie d'Espagne, non encore réünie, n'étoit pas à beaucoup prés aussi puissante qu'elle l'a été depuis, & que celle de Castille ne possedoit pas alors un pouce de terre en Italie; les Castillans y étoient d'autant moins considérez qu'ils y étoient moins connus, & qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Italiens.

Des dispositions si peu favorables firent juger à Ximenez que le séjour de Rome ne lui seroit pas fort avantageux. Il en parla en ce sens à Brunet, & lui dit à peu prés les mêmes choses que l'on vient de raporter.

Ce généreux ami qui ne se trouva pas du sentiment de Ximenez, lui dit qu'il ne faloit jamais juger des choses sur les prémiéres aparences; Que la fortune étoit de l'humeur de ces femmes, qui, quoi qu'elles aient d'abord dessein de favoriser, ne le font pourtant qu'aprés de grandes assiduïtez, & de longues épreuves: Que bien que le mérite & le sçavoir ne fussent pas autant considérez à Rome qu'il se l'étoit imaginé, lors qu'il ne la connoissoit que par réputation; qu'ils n'y étoient pas si généralement négligez, qu'il n'y eût encore quantité de gens sçavans qui y avoient fait des fortunes considérables: Que Bessarion n'avoit point eu de plus fort partisan que son mérite pour s'élever au Cardinalat: Que George de Trébizonde n'auroit pas fait une moindre fortune que Bessarion, si la passion que

celui-là avoit témoigné à contre-tems pour Aristote, ne lui avoit atiré l'inimitié de ce Cardinal, qui n'étoit pas moins passionné pour Platon : Qu'Argyropile, Théodore de Gaze, & Calcondille, s'étoient fait des établissemens si considérables en Italie, qu'ils n'avoient aucun sujet de regreter leur patrie, que les armes des Turcs les avoient forcé d'abandonner : Qu'aprés tout, quelque acueil que l'on eût fait à ces illustres Grecs, la fortune ne s'étoit pas épuisée en leur faveur : Que le nombre des Latins qui s'étoient avancez par leur sçavoir n'étoit ni moins grand, ni la fortune qu'ils avoient faite moins considérable que celle de ces Orientaux : Que Platine qui étoit de trés-bas lieu, ne devoit qu'à son mérite la charge de Bibliotécaire du Vatican : Qu'Hermolaüs Barbarus étoit dans une si haute estime, qu'il n'y avoit point de Dignité Ecclésiastique à laquelle il ne pût prétendre, & qu'on tenoit même pour constant qu'on lui avoit promis le Chapeau : Que l'humeur satirique de Laurent Valle, & ses maniéres de parler de la Religion & des Grands trop libres & trop piquantes l'avoient à la vérité empéché de faire une fortune proportionnée à son sçavoir & à la part qu'il avoit au rétablissement des belles lettres ; mais qu'il ne s'en devoit prendre qu'à lui-même : Que Marcile Ficin étoit également estimé & honoré de tous les Princes d'Italie ; & que personne n'ignoroit la liaison étroite qui étoit entre lui & l'illustre Laurent de Médicis : Que Blondus n'étoit mort pauvre que parce qu'il l'avoit bien voulu, & que sa maniére de vivre en Philosophe lui avoit fait négliger toutes les occasions qui s'étoient présentées de s'enrichir : Qu'enfin le Pape même, qui n'étoit que le fils d'un Pêcheur de Savone, n'étoit parvenu au Cardinalat, & ensuite à la prémiére Dignité du

Christianisme, que par son mérite & son sçavoir.

Brunet ajouta à tous ces exemples, que ces sçavans hommes n'avoient pas réüssi dés le prémier jour qu'ils étoient arrivez à Rome ; qu'il leur avoit falu du tems pour se faire connoître ; que même quelques-uns d'entr'eux, comme Platine * & Laurent Valle ¶ avoient éprouvé quelque tems la fortune fort contraire ; mais qu'enfin par leur fermeté & leur perséverance ils l'avoient contrainte à leur être favorable : Qu'il étoit donc d'avis qu'il donnât à sa bonne fortune le tems dont elle avoit besoin pour agir en sa faveur ; qu'il ne lui demandoit pour cela qu'un an qu'il lui faloit pour achever son voiage d'Italie, que ce tems passé il viendroit le rejoindre, & que s'il persistoit dans ses prémiers sentimens, il le ramèneroit en Castille avec le même plaisir qu'il l'avoit amené à Rome.

* *Paul II. le tint quatre mois en prison.*

¶ *Il fut mis à l'Inquisition.*

Quoi que Ximenez fût naturellement fort ataché à son sens, il préféra en cette occasion le sentiment de son ami au sien. Il lui promit de l'atendre à Rome, & il s'y ocupa pendant son absence à plaider les causes des Espagnols qui avoient des afaires aux Tribunaux Ecclésiastiques. Il y aquit de la réputation, & cette réputation lui valut une Bulle Expectative pour le prémier Bénéfice qui viendroit à vaquer dans le Diocése de Tolede : c'est tout ce qu'il remporta de son voiage de Rome.

Cependant il reçut les nouvelles de la mort de son pére, & des lettres de sa mére, par lesquelles elle le conjuroit de la maniére la plus pressante de retourner en Castille, pour donner ordre à l'éducation de ses fréres, & aux afaires de sa maison, que son pére avoit laissé fort embrouillées.

Ces lettres, le retour de Brunet qui venoit

d'achever son voiage d'Italie, & la persuasion que Ximenez avoit qu'un plus long séjour à Rome ne rendroit pas sa fortune meilleure, le firent résoudre de s'en retourner en Castille.

Il y étoit à peine arrivé, que l'Archiprêtré du Bourg d'Ucéde vaqua par la mort de celui qui en étoit le possesseur. Le revenu n'en étoit pas considérable; mais plusieurs circonstances qui faisoient que ce Bénéfice étoit fort à sa bienséance, le porterent à s'en mettre en possession en vertu de l'Expectative qu'il avoit aporté de Rome. Il n'est pas aisé de décider s'il n'en prévit pas les fâcheuses suites, ou si les aiant prévûës il crut qu'elles n'iroient pas aussi loin qu'elles alérent en éfet; mais il est constant que cette afaire lui atira celle de toutes les avantures de sa vie qui lui donna le plus de chagrin.

Alfonse Carille, Archevêque de Tolede, n'eut aucun égard au prétendu droit ni aux bonnes qualitez de Ximenez. Il pourvut un de ses Aumôniers du même Archiprêtré d'Ucéde. L'Aumônier ne manqua pas de se présenter pour en prendre aussi possession; mais Ximenez qui avoit pris les devans l'en empécha, & l'Aumônier ne remporta pour tout fruit de son voiage, qu'une signification dans les formes de l'Expectative en vertu de laquelle Ximenez l'avoit prévenu.

Il étoit aisé de juger que l'Archevêque n'en demeureroit pas là, & qu'il mesureroit son ressentiment, plutôt sur la disproportion qui étoit entre lui & Ximenez pour le rang & pour la qualité, que sur la bonne foi avec laquelle il s'étoit mis & maintenu en possession de l'Archiprêtré d'Ucéde. Sur cette supoſition, qui se trouva vraie, il n'y eut pas un des amis de Ximenez qui ne lui conseillât de se retirer, & de se mettre à couvert de la persécution qui aloit éclater

contre lui. Mais Ximenez, qui croioit que c'étoit perdre la partie que de la quiter, & qui étoit persuadé d'ailleurs que la voie de la justice lui seroit toujours ouverte pour se défendre, n'en voulut rien faire, & s'obstina à demeurer dans la maison de l'Archiprêtré, qu'il avoit ocupée aussi-tôt aprés sa prise de possession.

Mais la voie de la justice n'étoit pas celle que l'Archevêque vouloit prendre. Il sçavoit que les Expectatives avoient lieu en Espagne : Que le Concile de Bâle qui le prémier les avoit abolies n'y passoit point pour général : Que ses Décrets n'y avoient point été reçus : Que l'on n'y avoit fait aucun Réglement provisionnel pour en arréter le cours : Qu'ainsi le Pape étoit dans une possession constante de les acorder, & de les faire mettre à éxécution. Il étoit persuadé d'ailleurs que le Nonce de Sa Sainteté, dont le crédit étoit alors, comm'il est encore aujourd'hui, fort grand en Espagne, ne manqueroit pas d'intervenir dans cette afaire, & que son intervention auroit d'autant plus de lieu, que l'Expectative dont il s'agissoit étoit peut-être une des plus favorables qui eût jamais été acordée : Qu'enfin quand il auroit assez de crédit pour la faire déclarer nulle, il n'en faudroit pas davantage pour le brouiller irreconciliablement avec la Cour de Rome, dont il lui étoit de la derniére importance de se conserver l'amitié. Ces réfléxions le firent résoudre à n'emploier que les voies de fait contre Ximenez. Il le fit enlever d'autorité & mettre en prison dans la Tour d'Ucéde.

Ce coup de foudre l'étonna sans l'abatre. Il crut d'abord que plus la violence dont l'on usoit envers lui étoit grande, moins elle seroit de durée. Mais il fut bien surpris quand ses amis lui aprirent, que l'Archevêque, aprés avoir

refusé long tems d'entendre à aucun acommodement, s'étoit enfin déclaré, qu'il ne consentiroit jamais à son élargissement, qu'il n'eût renoncé dans toutes les formes au droit qu'il pouvoit prétendre sur l'Archiprêtré. La proposition étoit dure, & elle le parut tellement à Ximenez, qu'il ne put jamais se résoudre à l'acorder. Sa résistance irrita l'Archevêque, & atira a Ximenez une infinité de mauvais traitemens.

Les Historiens de sa Vie raportent qu'il reçut en cette occasion une consolation qui a quelque chose d'assez surprenant. Il y avoit dans la Tour d'Uceda un Prêtre fort âgé, qui y étoit prisonnier depuis long tems. Ce bon homme qui se connoissoit parfaitement en phisionomie, & qui se mêloit peut-être de quelque chose de plus, aiant remarqué dans celle de Ximenez je ne sçai quoi de grand & d'heureux, lui prédit positivement qu'il seroit un jour Archevêque de Tolede. Il ajouta pour apuier une prophétie si extraordinaire, & qui avoit alors si peu d'aparence, que quand cela arriveroit, il ne seroit ni le seul ni le prémier qui seroit passé des prisons d'Uceda au trône de la prémiére Eglise d'Espagne: Qu'il se souvenoit d'avoir vû dans les mêmes prisons où ils se trouvoient tous deux, Jean Verevuella, frére du fameux Alvare de Lune, Grand Connétable de Castille, qui y étoit gardé bien plus étroitement qu'ils ne l'étoient, & qui avoit afaire à bien plus forte partie, & qui y avoit été mis pour un sujet de toute autre importance que le diferent que Ximenez avoit avec l'Archevêque de Tolede; que cependant cela ne l'avoit pas empêché de parvenir à la même Dignité qu'il lui prédisoit.

L'état où étoit Ximenez ne lui permit pas de faire grande réfléxion à une prédiction si précise & si peu équivoque; & il lui arriva quelques

jours aprés un nouvel accident qui lui en fit perdre tout à fait le souvenir.

L'Archevêque de Tolede qui vouloit en toutes maniéres que Ximenez renonçât à son Bénéfice, le fit enlever de la Tour d'Ucéde, & traduire en la Conciergerie de Tolede, résolu de lui faire un procés criminel, mais qui ne pouvoit être fondé que sur des crimes supposez. Une persécution si violente & si injuste redoubla le zéle de ses amis; ils n'oubliérent rien pour porter l'Archevêque à lui rendre justice, & ils furent enfin assez heureux pour mettre dans ses interêts la Comtesse de Bondiano, sœur de l'Archevêque: c'étoit la personne du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit.

La liberté de Ximenez qu'elle obtint quelque tems aprés n'en fut pas une petite preuve. Elle ne se contenta pas même de la liberté qu'elle lui avoit procurée, elle sçut si bien ménager ses interêts, qu'elle porta l'Archevêque à consentir qu'il gardât l'Archiprêtré d'Ucéde, sans qu'il fût chargé d'aucune pension en faveur de celui que l'Archevêque en avoit pourvu.

Le prémier usage que fit Ximenez de sa liberté recouvrée, fut de permuter l'Archiprêtré avec une Chanoinie de l'Eglise Cathédrale de Siguença. Il y fut porté par la grande réputation de Pierre Gonsalez Mendosse, Cardinal Evêque de Siguença, qui fut depuis Archevêque de Tolede: C'étoit un Prélat d'un mérite extraordinaire, qui aimoit les gens sçavans, & qui n'épargnoit rien pour les atirer dans son Diocése. Il reçut Ximenez avec tout l'acueil que méritoient ses grandes qualitez; Il le retint auprés de lui, & quelque tems aprés il le fit son grand Vicaire, & partagea avec lui le soin de son Diocése. Ximenez qui étoit né pour l'action, s'aquita de cette charge d'une maniére qui satisfit également le

Cardinal qui la lui avoit confiée & le Clergé de ce grand Diocése. Il étoit naturellement fier & sévére comme le sont tous les Espagnols en qui la mélancolie domine comme elle dominoit en lui : Mais sa prison & les mauvais traitemens qu'il venoit de recevoir de l'Archevêque de Tolede, avoient tellement suspendu l'action de ces deux qualitez, qu'il s'aquit en même tems l'estime & l'afection de tout le monde. Alfonse de Sylva, Comte de Cifuentes, l'un des plus grands Seigneurs de toute la Castille, lui en donna une preuve bien sensible à l'occasion que l'on va raconter.

Il y avoit long tems que les Rois de Castille faisoient la guerre aux Maures, avec beaucoup de succés. Aprés leur avoir enlevé leurs plus belles Provinces, ils les avoient souvent rendu tributaires. Jean I I. dont l'on a parlé au commencement de cette Histoire, les avoit reduits à de grandes extrêmitez ; & il auroit aparament emporté la ville de Grenade qu'il tenoit étroitement assiégée, si le Grand Connêtable de Castille, Alvare de Lune, ne l'avoit persuadé de préférer un présent de douze mulets chargez de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or, à la prise de cette importante place. Henri I V. fils de Jean I I. avoit continué la guerre avec le même succés ; mais les guerres civiles excitées par Alfonse, son propre frére, l'obligérent d'interrompre ses conquêtes. Ferdinand & Isabelle qui succédérent à Henri, remportérent au commencement de leur regne de grands avantages sur les Maures, & recommencérent une guerre qui ne devoit finir que par la conquête entiére du Roiaume de Grenade ; mais pendant qu'ils se préparoient à cette fameuse expédition, le Marquis de Cadix crut qu'il devoit profiter de la guerre civile qui s'étoit élevée *L'an 1482.*

entre les Maures : Il aſſemble en diligence les troupes répanduës dans ſon Gouvernement, & il écrit à tous ſes amis de lui amener le plus de troupes qu'ils pourroient pour une entrepriſe qui ne pouvoit être ni plus ſûre ni plus avantageuſe : La Nobleſſe des environs y acourt auſſi-tôt : Elle étoit conduite par le Comte de Cifuentes, & par Dom Pédro de Sylva, ſon frére. Avec ces troupes faites à la hâte, il courut tout le territoire de Malaga, marquant toujours ſa route par de longues traces de feu & de ſang ; réſolu d'aſſiéger Malaga même, aprés qu'il auroit déſolé la campagne.

Au bruit de cette irruption, les Maures, quoi qu'extrémement animez les uns contre les autres, ſuſpendirent pour quelque tems leurs animoſitez, pour combatre tous enſemble leurs énemis communs. Des troupes dont ils s'étoient ſervis les uns contre les autres, ils en compoſérent une armée également nombreuſe & aguerrie, dont ils donnérent le commandement à Abiabdala, fils du vieux Roi de Grenade. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que les occaſions de ſe ſignaler pour répondre à la bonne opinion que les Maures avoient conçuë de lui, ne chercha pas long tems les énemis ſans les trouver. Les deux armées ſe rencontrérent prés de Lora : Les Eſpagnols ſoutinrent le prémier choc avec une fermeté extraordinaire ; mais au ſecond, la Cavalerie des Maures aiant enfoncé l'Infantérie, ce ne fut plus un combat, mais un maſſacre. La Cavalerie qui avoit été ouverte dés le prémier choc, fit de vains éforts pour ſe ralier ; l'Infantérie des Maures qui n'avoit preſque point combatu, l'ataqua de front piques baiſſées, en même tems que la Cavalerie, qui l'avoit inveſtie, l'ataquoit par les flancs & par la queuë.

L'an 1483. Le Marquis de Cadix perdit en cette occaſion

trois de ses fréres, deux de ses néveux, & presque tous ses parens & ses domestiques : Il ne se sauva de l'Infantérie que ce qu'il plut aux Maures d'en laisser échaper pour porter l'éfroi dans les Villes voisines, avec les nouvelles de leur victoire. La Cavalerie eût été traitée de même si Abiabdala n'eût fait cesser le carnage pour faire des prisonniers. Le Comte de Cifuentes qui se trouva du nombre des prisonniers, ofrit en vain une grosse somme pour sa rançon ; les Maures, soit qu'ils eussent dessein d'afoiblir les Rois de Castille, en retenant une partie de leur Noblesse prisonniere, ou qu'ils vouluſſent avoir dequoi faire des échanges dans la suite de la guerre, s'obstinérent à retenir tous leurs prisonniers, & ne voulurent mettre personne à rançon.

Ce refus obligea le Comte de Cifuentes à nommer un administrateur général des grands biens qu'il possedoit en Castille, pour en avoir soin tant que dureroit sa prison : Quoi qu'il ne manquât pas de parens ni d'amis qui s'en fussent chargez d'autant plus volontiers, que de pareils emplois ne sont pas d'ordinaire sans profit, la haute probité de Ximenez qui lui étoit connuë, & son habileté qu'il avoit éprouvée en d'autres occasions, le portérent à lui confier aveuglément le soin de toutes ses afaires. Ses parens eurent beau lui écrire qu'il ne devoit pas tant se fier à un étranger, qu'il ne lui donnât pour adjoint quelqu'un de la famille ; le Comte persista à vouloir qu'il eût seul l'administration de tous ses biens.

Ximenez répondit à la confiance du Comte, au delà de ce qu'il avoit espéré. Pendant le peu de tems qu'il eut le gouvernement de ses afaires il aquita une partie de ses dettes ; & le Comte étant sorti de prison, outre des sommes considérables qu'il avoit épargnées, il lui remit ses biens

& ses afaires en beaucoup meilleur état qu'il ne les avoit reçus. Le Comte qui n'étoit pas moins généreux que riche, & qui avoit à la Cour un crédit proportionné à sa naissance & aux grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, avoit dessein de témoigner sa reconnoissance à Ximenez d'une maniére proportionnée à la grandeur de ses services ; mais il lui en ota l'occasion en quitant le monde. Il résigna ses Bénéfices à Bernardin de Cisneros, le plus jeune de ses fréres, & prit l'habit de Saint François dans les Cordeliers de Tolede.

Une résolution si extraordinaire surprit également tout le monde. Chacun en jugea à sa maniére ; les uns crurent qu'elle étoit l'éfet de la profonde mélancolie à laquelle il étoit sujet: d'autres, que la passion qu'il avoit pour l'étude, dont le tumulte & les embaras du monde le détournoient, l'avoit porté à chercher cette retraite : Quelques-uns même, jugeant de cette démarche par ce qui arriva depuis, s'imaginérent qu'il ne l'avoit faite, que par un pressentiment sécret de la grandeur à laquelle il étoit destiné ; que sa bonne fortune l'avoit conduit dans le Cloître ; & qu'il n'y fût jamais entré, s'il n'avoit prévu qu'il y feroit une fortune qu'il n'eût aparament jamais faite dans le monde. Il y en eut peu qui se persuadassent qu'une piété solide eût été le principal motif de ce nouvel engagement. Ce n'est pas que Ximenez n'eût vécu jusqu'alors d'une maniére assez réglée pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit point eu d'autre vûë ; mais comme la Reforme n'étoit pas encore bien introduite chez les Cordeliers, ils ne vivoient pas d'une maniére assez édifiante, pour faire concevoir cette bonne opinion de ceux qui s'engageoient parmi eux dans un âge aussi avancé que celui de Ximenez. Il faut avouër pourtant

que la maniére éxacte & religieuſe dont il véquit dans le Cloître, & la haute piété dont il y fit toujours profeſſion, ne laiſſent aucun lieu de douter que la dévotion n'eût la meilleure part à ſa retraite.

Mais de tous ceux qui furent ſurpris de la réſolution que Ximenez venoit d'éxécuter, il n'y en eut point qui le fût davantage que le Cardinal Mendoſſe, qui avoit ſuccédé depuis peu à Alfonſe Carille dans l'Archevêché de Tolede. Il ne ſe peut rien ajouter à la ſurpriſe dans laquelle fut ce Prélat lors qu'il le vint ſaluër dans ce nouvel habit. Il le méconnut d'abord, quoi qu'il eût été dans ſa plus étroite confidence lors qu'il n'étoit qu'Evêque de Siguença; puis l'aiant reconnu, il parut fort en peine des raiſons qui avoient pû le porter à s'engager dans un état ſi diferent du prémier qu'il avoit embraſſé. Ximenez le ſatisfit d'une maniére qui lui conſerva toute l'eſtime que ce Prélat avoit conçuë pour lui. Mendoſſe lui fit enſuite des reproches obligeans de ce qu'il avoit privé le Clergé en général, & lui-méme en particulier, d'une perſonne qui lui pouvoit être ſi utile: Il le pria d'emploier ſes grands talens au ſervice de ſon Egliſe: Il lui donna tout pouvoir dans ſon Diocéſe; & l'aſſura qu'il ne laiſſeroit échaper aucune occaſion de lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices qu'il lui avoit rendus lors qu'il étoit grand Vicaire de Siguença. L'Archevêque lui tint plus qu'il ne lui avoit promis; car il fut en éfet la cauſe ou l'occaſion de la grande fortune que Ximenez fit depuis: & quoi qu'il ne penſât pas peut-être alors qu'il ſeroit un jour ſon ſucceſſeur, il eſt certain, qu'aprés la Reine Iſabelle, il n'y eut perſonne qui contribuât davantage à le faire Archevéque de Tolede. Car pour le reſte de cette grandeur prodigieuſe à laquelle il parvint aprés avoir été

élevé à la prémiére Dignité Eccléſiaſtique de toute l'Eſpagne, il n'en fut redevable qu'à lui-même.

Ximenez vêquit dans le Noviciat de la maniére du monde la plus éxemplaire. Il ne ſe pouvoit rien ajouter à l'amour qu'il faiſoit paroître pour le ſilence, pour la pauvreté, & pour la retraite; & ſa modeſtie & ſon humilité étoient telles, qu'il ſembloit avoir oublié ce qu'il avoit été dans le monde, & toutes les grandes qualitez qui le diſtinguoient de tous ceux qui étoient entrez avec lui dans le Noviciat.

L'année de ſon Noviciat étant finie, il fit Profeſſion dans le Monaſtére de Talavera. Ce fut alors qu'il changea le nom d'Alfonſe qu'il avoit reçu au Batême en celui de François, pour honorer le Patriarche & l'inſtituteur de l'Ordre dans lequel il étoit entré. Sa Profeſſion ne changea rien à ſa prémiére façon de vie; il n'en fut ni moins éxact ni moins retiré; l'étude de l'Ecriture Sainte, & des langues Orientales, dans leſquelles ce Livre tout divin a été prémierement écrit, faiſoit toute ſon ocupation, & il y aquit cette grande habileté dont il donna depuis de ſi grandes marques dans l'édition des fameuſes Bibles d'Alcala, dont il fit lui ſeul la dépenſe, aprés y avoir travaillé plus que perſonne, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Une vie ſi édifiante ſoutenuë d'un mérite auſſi univerſellement reconnu que le ſien, fit juger à ſes Supérieurs qu'il y aloit de l'honneur de leur Ordre de ne pas laiſſer tant de talens enſevelis dans l'obſcurité d'une célule. Ils le firent venir à Tolede, le nommérent Prédicateur Apoſtolique, & lui ordonnérent de faire ſa principale ocupation de la Prédication de l'Evangile.

Ximenez obéït avec tout le succés auquel l'on s'étoit atendu. C'étoit un des hommes le mieux fait de son tems ; il ne lui manquoit aucune des qualitez extérieures que les Maîtres de l'Art demandent pour faire un parfait Orateur : Nul ne le surpassoit dans l'étude de l'Ecriture Sainte, des Péres, & de la Théologie : & nul ne l'égaloit dans la maniére vive & éloquente dont il sçavoit s'exprimer. Aussi dans fort peu de tems il s'aquit la réputation du plus grand Prédicateur de toute l'Espagne ; & les Egliſes les plus vastes se trouvérent trop petites pour contenir tous ceux qui acouroient en foule à ses Sermons.

Mais les talens de Ximenez pour la conversation n'étoient pas moindres, que ceux qu'il avoit pour la Chaire, & il n'en descendoit presque jamais sans achever de triompher dans les entretiens particuliers de ceux que l'éloquence & la solidité de ses discours avoient ébranlé. Son entretien étoit aisé, solide, insinüant, & toujours acompagné d'une modestie & d'une modération qui le faisoient aimer & admirer de tout le monde.

Ces qualitez qui étoient d'autant plus remarquables, qu'elles étoient plus rares, & que son siécle se sentoit encore du peu de politesse de ceux qui l'avoient précédé, atirérent bien-tôt sous sa conduite tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans Tolede. Les Dames firent paroître en cette occasion beaucoup plus d'empressement que les hommes ; soit qu'elles crussent en avoir plus de besoin ; ou que la curiosité & la vanité, comme il arrive assez souvent, les portassent à rechercher la direction d'une personne d'une aussi grande réputation. Ainsi Ximenez devint en peu de tems un Directeur aussi célébre, qu'il étoit fameux Prédicateur.

Mais pendant qu'il se contente de la gloire toute pure que sa réputation lui avoit aquise, & qu'il fait paroître dans toute sa conduite un desintéressement qui n'est pas toujours fort ordinaire aux personnes de son état, ceux dont les Confessionaux & les Eglises étoient devenuës désertes par la foule qui de tous les quartiers de la Ville acouroit aux Cordeliers, en conçurent contre lui un ressentiment d'autant plus vif, qu'il ne leur donnoit aucune occasion de le faire éclater. Ils s'aperçurent en même tems que leurs revenus diminüoient tous les jours; & ils ne doutoient pas que les Cordeliers ne s'enrichissent de leurs dépouilles. Ainsi la jalousie & l'interêt, qui sont ordinairement les passions dominantes de ces sortes de gens, s'étant jointes ensemble, ils ne gardérent plus de mesures.

Ils publiérent dans toutes les compagnies où il leur étoit resté quelque accés, que Ximenez n'étoit pas l'auteur de ces Prédications éloquentes qu'il débitoit avec tant de pompe; qu'il prêchoit à la vérité d'une maniére qui imposoit assez agréablement; mais qu'il n'avoit dans le fond aucune solidité: Que ses Sermons n'étoient qu'un pur verbiage, & que si l'on en retranchoit les graces de la nouveauté, on leur oteroit ce qu'ils avoient de meilleur: Qu'il étoit d'ailleurs trop fier & trop ambitieux: Que la modestie & la retenuë qu'il afectoit n'étoient qu'une hipocrisie toute pure, & qu'on sçavoit de bonne part qu'il avoit détourné à son profit des sommes considérables qu'il avoit éxigé de ses pénitens sous prétexte d'en faire des restitutions. Ils ataquérent ensuite sa réputation par des endroits plus délicats, & qui lui furent d'autant plus sensibles, qu'il étoit en éfet plus éloigné des désordres sécrets qu'on lui imputoit.

Ximenez témoigna en public d'autant plus de

mépris pour de pareilles calomnies, qu'il étoit persuadé qu'elles n'étoient crues de personne. Toute la réponse qu'il y fit fut de les mépriser ; & il ne prit point d'autre vengeance de ceux qui en étoient les auteurs, que de les vouloir ignorer si absolument, qu'il ne voulut pas même sçavoir leur nom lors qu'on voulut le lui aprendre. Mais en particulier il en jugea autrement. Il ne crut pas se devoir exposer à une persécution qui seroit aparament d'autant plus violente & d'autant plus de durée, qu'elle étoit fondée sur les interêts du monde les plus délicats & les plus agissans. Il connoissoit le génie de ses persécuteurs, & il étoit persuadé qu'ils ne lâcheroient jamais prise jusqu'à ce qu'ils fussent venus à bout de leurs desseins: Qu'ils emploiroient toutes sortes de machines, pour les faire réüssir : Qu'aprés avoir essuié bien des chagrins, & s'être fait la victime des interêts de ses fréres, il s'en verroit peut-être un jour abandonné : Et qu'aprés tout, ce qui lui pourroit arriver de plus avantageux de tous ces diferens, seroit d'en remporter une réputation aussi entiére que celle dont il étoit alors dans une possession inconteſtable.

Il conclut de toutes ces réfléxions, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une pareille conjoncture, étoit de se retirer. Il en parla à ses supérieurs ; mais comme ils n'avoient pas moins d'interêt de le retenir à Tolede, que ses énemis de l'en faire sortir, ils se trouvérent d'un sentiment tout à fait opposé au sien, & ils lui témoignérent, qu'ils n'étoient nullement disposez à consentir à sa retraite.

Ils lui représentérent sur cela, que leur gloire & la sienne étoient également interessées dans la résolution qu'il avoit prise : Que si on lui acordoit sa demande, l'on auroit lieu de leur reprocher qu'ils n'avoient pas eu assez de courage pour

soutenir un homme dont le mérite faisoit tout le crime : Que tous ceux qui avoient de l'atachement pour lui, & qui étoient en fort grand nombre, & des plus qualifiez de la ville, deviendroient infailliblement leurs énemis ; fondez sur cette seule raison, qu'il n'avoit tenu qu'à eux de le retenir dans Tolede, puis qu'ils n'avoient pour cela qu'à lui refuser la permission d'en sortir : Qu'il arriveroit de là qu'ils feroient une double perte, puis qu'en le perdant lui-même, ils perdroient en même tems ce grand nombre de puissans amis que sa seule considération leur avoit aquis. Ils ajoutérent que la persécution dont il se plaignoit ne pouvoit pas être de durée : Que les calomnies qu'on faisoit contre lui se détruisoient d'elles-mêmes : Que tout le monde lui rendoit déja justice : Qu'en témoignant un peu de fermeté, il reduiroit infailliblement ses énemis à rechercher son amitié, ou tout au moins à se taire : Qu'aprés tout, il n'étoit réponsable de sa conduite qu'à eux-mêmes, & qu'il lui devoit sufire qu'ils en fussent contens, pour vivre dans Tolede avec autant de tranquilité qu'il avoit fait jusqu'alors.

Ximenez ne repliqua rien à ces raisons ; mais comm'il étoit extrémement ferme dans ce qu'il avoit une fois résolu, il continüa à presser ses Supérieurs avec tant d'instance, qu'ils furent contraints de lui acorder la permission d'aler demeurer pour quelque tems dans le Monastére de Castagnet, qu'il avoit choisi pour sa retraite, & qui étoit en éfet éloigné de tout commerce. Il n'est pas aisé de marquer précisément quel fut le véritable motif d'une si grande retraite. Les sentimens furent fort diferens sur ce sujet. Les uns disent que ce fut en éfet pour ne pas commettre sa réputation, dont il étoit jaloux au dernier point, contre des gens qui avoient des

moiens

moiens d'autant plus sûrs de la noircir, que leur état, & la vertu aparente dont ils faisoient profession, les mettoit plus à couvert du soupçon de l'avoir calomnié. D'autres crurent que l'amour de la retraite, & la passion qu'il avoit pour l'étude, furent l'unique motif de sa sortie de Tolede; d'autant plus que le Couvent même qu'il choisit, étoit un lieu fort retiré, situé au milieu d'un bois de Châteigniers, ce qui lui avoit fait donner le nom de Castagnet. D'autres prétendirent au contraire qu'il avoit cru que s'il s'atachoit davantage à la direction, le profit qui en revenoit au Couvent de Tolede, porteroit infailliblement ses Supérieurs à l'y laisser toute sa vie; qu'ainsi il seroit reduit à travailler toujours pour les autres, sans pouvoir rien faire pour lui-même, & que cét emploi deviendroit à la fin un obstacle invincible à son avancement, & une exclusion perpetuëlle des charges de son Ordre, qui étoient alors le plus grand objet de son ambition. Il y a même de l'aparence qu'il crut que sa retraite augmenteroit sa réputation, & qu'il se fonda sur cette maxime; que l'on ne connoit jamais mieux le prix d'un bien, que lors qu'on en est privé avant que d'en avoir pû connoître les défauts, dont Dieu seul est éxemt, & dont tous les autres biens sont infailliblement mélez. Si cette pensée lui vint, elle ne se trouva pas fausse. Car la Reine Isabelle de Castille étant venuë à Tolede quelque tems aprés que Ximenez s'en fut retiré, toutes les Dames de qualité de la ville la priérent d'emploier son autorité pour obliger ses Supérieurs à lui ordonner d'y revenir. Elles lui dirent sur cela tant de biens de lui, & éxagerérent si fort ses grandes qualitez, que cette Princesse, qui étoit également vertueuse & habile, conçut déslors le dessein de le prendre pour son Confesseur. Ce fut ce qui

l'empêcha de procurer son retour, ne voulant pas donner à d'autres ce qu'elle reservoit pour elle-même : toute la précaution qu'elle prit fut d'en parler au Cardinal Mendosse, Archevêque de Tolede, dont elle faisoit un état tout particulier. Ce Prélat qui se connoissoit d'autant mieux en grands hommes, qu'il avoit lui-même un grand fonds de mérite, renchérit si fort sur tout ce qu'on avoit dit à la Reine des grandes qualitez de Ximenez, qu'elle acheva de se resoudre à en faire le dépositaire de ce qu'elle avoit de plus sécret.

Il n'est pas certain si la Reine fit part de son dessein aux Supérieurs de Ximenez; mais depuis ce tems-là, tout sembla conspirer à son agrandissement, & l'on eût dit que son Ordre agissoit de concert pour le rendre digne de l'emploi auquel la Reine le destinoit. A peine avoit-il passé quelques mois à Castagnet, qu'on l'en tira pour le faire Gardien de la Salcéde; & quelque tems aprés Provincial.

Ximenez aquit dans l'éxercice de ces deux charges une réputation extraordinaire de prudence, de sageſſe & de conduite. Les vertus Religieuses dont il avoit fait jusqu'alors une éxacte profession, étant dans un plus grand jour, n'en parurent qu'avec plus d'éclat. Il aloit à pié dans tous ses voiages, acompagné d'un seul Frére Lai, sans autre précaution pour sa subsistance que celle de l'aumône qu'il demandoit lui-même; quoi que selon l'usage, plutôt que selon l'esprit de sa Régle, il s'en pût dispenser. Il étoit toujours fort grossiérement vêtu : ce qui pourtant ne rabatoit rien de sa bonne mine, & de l'air grand & majestueux qu'il avoit naturellement. Quelques afaires qu'il eût, il ne se dispensoit jamais des éxercices reguliers. Quand il étoit dans quelque Couvent de son Ordre, il ne man-

geoit jamais hors du Refectoir ; & quelque fatigué qu'il fût, il ne soufroit point qu'on lui servît rien de particulier, ni en plus grande quantité qu'aux autres. Et si contre ses défenses trés-expresses, on lui servoit quelque chose d'extraordinaire, comme il arrivoit quelquefois qu'on ne se croioit pas obligé de lui obéir si éxactement en ce point, il l'envoioit sur le champ aux malades du Monastére ; ou s'il n'y en avoit point, à ceux du lieu où le Monastére étoit situé ; & il demeura si ferme dans cette pratique, qu'il abolit enfin par son exemple, les festins que les Cordeliers avoient coûtume de faire à leurs Provinciaux.

Ximenez en visitant ainsi toutes les Maisons de son Ordre, arriva enfin à Gibraltar, aux extrémitez de l'Espagne. Comme ce lieu est fort proche de l'Afrique, & que de là on découvre aisément cette partie du monde, la vûë d'un si beau païs, qui n'étoit pour lors habité que par des Mahometans, le toucha vivement ; s'il n'eût consulté que son zéle il y seroit passé déslors pour faire part à ces infidéles des richesses de l'Evangile. Mais comme il ne sçavoit pas si Dieu l'appelloit à ce grand ouvrage, & qu'il étoit persuadé qu'il travailleroit en vain s'il ne l'y avoit pas apellé ; il résolut de communiquer son dessein à une Religieuse de son Ordre, qui étoit à Gibraltar dans une haute réputation de sainteté. Cette sainte fille bien loin d'aprouver son dessein, n'épargna rien pour l'en détourner. Elle lui dit même positivement qu'il ne pouvoit l'éxécuter sans aler directement contre la volonté de Dieu, qui lui destinoit en Espagne un grand emploi où il serviroit l'Eglise beaucoup plus utilement qu'il ne pourroit faire en Afrique. Elle lui dit que la ruïne de Grenade étoit proche, & qu'il n'y manquoit pas d'infidéles, à la conversion desquels il pourroit éxercer son zéle. La prophétie

ſe trouva véritable. A peine fut-il arrivé en Caſtille, que la Reine qui n'atendoit que ſon retour l'envoia querir, & lui déclara qu'elle l'avoit choiſi pour ſon Confeſſeur.

Ximenez étoit pour lors âgé d'environ cinquante ans; mais il étoit d'une complexion ſi forte, qu'il ſembloit être encore à la fleur de ſon âge; ſa taille étoit haute, droite & aiſée; ſon corps bien proportionné, ſa voix forte, ſa démarche ferme & grave, ſon viſage long & un peu maigre, ſon front large & uni, ſes yeux petits & enfoncez, mais fort vifs, ſon nez long & aquilin, ſes lévres groſſes, les dents de devant un peu trop avancées, ce qui lui fit donner par ſes énemis le nom d'Elephant, & il jouiſſoit d'une ſanté également à l'épreuve des travaux de l'eſprit & des fatigues du corps.

Pour l'eſprit, il l'avoit naturellement grand, élevé, & d'une étenduë extraordinaire. Il étoit magnifique, & tellement énemi de l'injuſtice, qu'aucune conſidération ne fut jamais capable de la lui faire diſſimuler; ni de l'empêcher de la reprimer quand il avoit les moiens de le faire. Sa prudence & ſa pénétration étoient ſi grandes, qu'il n'y avoit point d'inconvenient qu'il ne prévît, ni d'expédient qu'il ne trouvât pour faire réüſſir les avis qu'il avoit ouverts ou apuiez. C'eſt ce qui lui aquit depuis cette grande réputation dans le Conſeil d'Eſpagne, qui étoit alors le plus rafiné de toutes les Cours de l'Europe. Sa fermeté étoit à l'épreuve de tout ce qui a acoutumé d'étonner les plus réſolus; & c'eſt par là qu'il réuſſiſſoit ſouvent dans les afaires qui avoient le moins d'aparence de ſuccés. Il étoit lent dans les déliberations; mais l'éxécution en étoit ſi promte, qu'il recompenſoit avec avantage le tems qu'il avoit emploié à déliberer. Il étoit liberal; mais ſans faſte: ſçavant ſans afecta-

tion : & si éxact à tenir les paroles qu'il avoit données, qu'il n'en perdoit le souvenir qu'aprés y avoir satisfait. Il aimoit sincérement les gens sçavans, mais encore plus les gens de bien : ils trouvoient toujours en lui un azile & une protection qu'il ne se lassa jamais de leur acorder. Enfin il faisoit profession d'une probité à toute épreuve, d'une piété éxacte, & d'un zéle pour la Religion qui ne pouvoit être ni plus agissant ni plus sincére.

Il étoit en échange fier, ambitieux, vindicatif, trop ataché à son sens, & d'une mélancolie si profonde qu'il en étoit souvent à charge à lui-même & aux autres. Mais soit qu'il eût eu soin de cacher la plûpart de ces défauts, ou que le Cloître lui eût oté les occasions de les découvrir, l'on ne s'en étoit pas aperçu lors que la Reine de Castille l'apella auprés d'elle pour se mettre sous sa conduite.

La Cour regarda ce nouveau Directeur comme elle avoit fait les autres qui étoient pour la plûpart tirez des Ordres Religieux, & particuliérement de celui des Cordeliers, comm'ils le sont encore aujourd'hui ; c'est à dire, avec une indiference qui supposoit qu'il ne se mêleroit que de ce qui auroit précisément raport à la conscience de la Reine. Mais cette Princesse connoissoit trop son mérite pour donner à sa confiance des bornes si étroites. Il devint dans peu de tems le plus acredité des Ministres d'Etat : & quoi qu'il n'eût pas d'abord entrée au Conseil ; il est certain qu'il ne s'y conclüoit rien d'important qui ne lui eût été prémierement communiqué, & qui n'eût été concerté entre la Reine & lui.

Le Cardinal Mendosse qui avoit contribüé plus que personne au choix que la Reine en avoit fait, conserva toujours avec lui une liaison tres-étroite. Ce Prélat qui en qualité d'Arche-

vêque de Tolede étoit chef du Conſeil d'Etat de Caſtille, avoit extrémement à cœur la guerre des Maures de Grenade. Il étoit perſuadé qu'il ne s'étoit jamais préſenté d'occaſion plus favorable de leur faire repaſſer la mer : Que c'étoit une faute irreparable en matiére de politique, de ne pas profiter de leur diviſion : & que pour peu que la guerre fût continüée avec chaleur, le ſuccés, qui en étoit infaillible, ne pouvoit être moindre que la conquête entiére de cette belle partie de l'Eſpagne qu'ils poſſedoient encore ſous le titre de Roiaume de Grenade. Il en avoit ſouvent fait la propoſition au Conſeil ; mais elle avoit toujours été rejettée pour deux raiſons qui paroiſſoient invincibles : l'une, que les Portuguais, qui défendoient les droits que la Princeſſe Jeanne s'attribüoit ſur la Couronne de Caſtille au préjudice de ceux de la Reine Iſabelle, ne manqueroient pas de profiter de cette occaſion, pour renouveller une guerre qu'il ſeroit d'autant plus dificile de ſoutenir, que toutes les forces de la Caſtille jointes enſemble ſeroient à peine ſufiſantes pour entreprendre la conquête de Grenade : l'autre raiſon, qui paroiſſoit encore plus forte, étoit que ſi l'on reduiſoit les Maures d'Eſpagne aux derniéres extrémitez, il étoit à craindre que ceux d'Afrique n'acouruſſent à leur ſecours, & ne paſſaſſent la mer en ſi grand nombre, qu'ils ſeroient en état, aprés avoir ſecouru leurs Aliez, de faire de nouvelles conquêtes ſur la Couronne de Caſtille, comme il étoit ſouvent arrivé en de ſemblables occaſions. Ces deux raiſons avoient toujours paru ſi fortes au Conſeil de Caſtille, qu'on n'avoit jamais pû le faire réſoudre d'entreprendre la conquête de Grenade, quelque aparence qu'il y eût d'ailleurs d'un heureux ſuccés.

Mais le Cardinal perſuadé que la propoſition

étoit avantageuse à l'Etat, & qui en croioit le succés infaillible, crut que s'il pouvoit mettre Ximenez dans ses sentimens, il lui seroit aisé d'en persuader la Reine; & que si cette Princesse pouvoit être gagnée, le Conseil ne s'y oposeroit plus, puis qu'elle y avoit une autorité absoluë, & qu'on y étoit si persuadé de sa sagesse, qu'il n'étoit jamais arrivé que ses sentimens n'eussent pas été suivis.

Sur cette supposition, le Cardinal parla à Ximenez de la guerre de Grenade. Il lui fit un long discours pour lui prouver que la Reine qui avoit sur pié des troupes fort belles & fort nombreuses, n'en pouvoit entreprendre de plus glorieuse ni de plus utile. Ximenez qui aimant les grands desseins étoit entré de lui-même dans les sentimens du Cardinal, non seulement demeura d'acord de la gloire de cette entrepriſe; mais il ajouta tant de choses pour en faciliter le succés, que ce Prélat ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme élevé d'une maniére si diferente de la sienne en sçût plus que lui en matiére de politique. Le réſultat de leur conference fut que Ximenez n'épargneroit rien pour porter la Reine à entreprendre la guerre de Grenade; & le Cardinal s'engagea de son coté à apuier cette proposition de tout son crédit, quand elle seroit faite au Conseil.

Ximenez tint au Cardinal la parole qu'il lui avoit donnée, & il le fit d'autant plus volontiers, qu'il crut avoir pénétré que l'interêt particulier du Cardinal en cette occasion étoit joint à celui de l'Etat. Cét interêt particulier consistoit en ce que la jurisdiction de l'Egliſe de Tolede, dont Mendosse, étoit Archevêque, augmenteroit à proportion des conquêtes que la Couronne de Castille pourroit faire sur les Maures, & que quand même l'on seroit obligé d'y établir de

nouveaux Evêques, ils dépendroient toujours de lui en qualité de Métropolitain. Que ce fût ou non une des vûës du Cardinal dans l'entrepriſe de Grenade qu'il apuioit avec tant de chaleur; Ximenez le crut ainſi. Il eut à cette occaſion de longues conferences avec la Reine. Il fit voir à cette Princeſſe que les forces des Portuguais avoient été tellement ruïnées par la victoire qu'elle avoit remportée ſur eux à Toro, que bien loin de pouvoir faire de nouvelles entrepriſes ſur la Caſtille, leurs troupes pouvoient ſuffire à peine à conſerver les places qu'ils avoient ſur les côtes d'Afrique : Que la Princeſſe Jeanne de Caſtille, qui avoit été la cauſe ou le prétexte de la prémiére guerre qu'on avoit ſoutenuë avec tant de gloire & de bonheur contre les Portuguais, s'étoit retirée dans un Couvent à Conimbre; qu'elle y vivoit d'une maniére qui ne laiſſoit aucun lieu de douter qu'elle n'eût renoncé à ſes injuſtes prétentions ſur la Couronne de Caſtille ; & qu'il n'y avoit point d'aparence que les Portuguais qui lui avoient donné retraite, priſſent plus de part à ſes interêts qu'elle ne ſembloit y en prendre elle-même: Que les diviſions qui regnoient depuis ſi long tems parmi les Maures d'Afrique leur donnoient aſſez d'afaires chez eux, pour les mettre hors d'état de ſe méler de celles de leurs voiſins : Que la conjoncture de la guerre civile entre le vieux Roi de Grenade & ſon fils étoit ſi favorable, que ſi on la négligeoit il n'y avoit pas lieu d'eſpérer qu'il s'en préſentât jamais de pareille : Qu'il faloit en toutes maniéres profiter de leurs animoſitez : Que ſi on leur donnoit le tems de ſe réünir, ou que la mort du vieux Roi, qui ſelon le cours ordinaire de la nature ne pouvoit pas être fort éloignée, faiſoit ceſſer leurs diviſions, toutes les forces de la Caſtille & de l'Aragon ne ſeroient plus capables

de les domter : Qu'enfin la conquête de Grenade étoit quelque chose de si grand, que quand même ce dessein ne réüssiroit pas dans toute l'étenduë qu'on avoit lieu de se promettre, le projet seul suffisoit pour couvrir de gloire ceux qui en auroient été les auteurs.

Les raisons de Ximenez firent sur l'esprit de la Reine tout l'éfet auquel il s'étoit atendu. La guerre de Grenade fut résoluë, & l'éfet n'en fut suspendu que jusqu'au retour de Ferdinand, qui étoit pour lors en Aragon. Ce Prince en aprouva le projet ; & comme il étoit persuadé qu'il n'étoit pas moins avantageux à ses Etats qu'à la Couronne de Castille ; il promit de joindre toutes ses forces à celles de la Reine. Ainsi fut résoluë la conquête de Grenade, qui aquit aux Rois d'Espagne la qualité de Rois Catholiques, dont ils font encore aujourd'hui le plus glorieux de tous leurs titres. Comme elle a une liaison particuliére avec la vie & les actions de Ximenez, & qu'elle est d'ailleurs un des plus grands évenemens de son siécle, l'on a cru qu'il étoit du dessein de cette Histoire d'en raporter le détail qui se passa de la maniére que l'on va raconter.

Depuis que les conquêtes des Maures avoient été reduites au seul Roiaume de Grenade, il n'y avoit point eu de Roi si puissant que Abul Hascem, dix-neuviéme Roi de la Maison des Almahares. A son arrivée à la Couronne il trouva son Etat dans une profonde paix, à l'occasion d'une tréve qui avoit été concluë entre les Princes Chrétiens & son prédécesseur. Mais l'espérance d'étendre les bornes de son Etat, & la conjoncture de la guerre qui survint entre Ferdinand & Isabelle, Roi de Castille & d'Aragon, & Alfonse, Roi de Portugal, qui soutenoit les droits prétendus de la Princesse Jeanne sur la Couronne de Castille, le portérent à la rompre.

Il entra donc dans l'Andalousie & dans le Roiaume de Murcie avec deux puissantes armées, & y fit de si grands ravages, que Ferdinand & Isabelle qui n'étoient pas en état de lui résister, furent obligez de conclure avec lui une tréve fort desavantageuse.

Elle fut observée de bonne foi de la part des deux Princes Chrétiens; mais le Roi Maure aiant apris que l'importante place de Zahara étoit mal gardée à cause de la tréve, il la prit de nuit par escalade, tüa le Gouverneur, & amena prisonniers tous ceux qui s'y trouvérent.

La prise de cette forteresse jointe à la perfidie du Roi de Grenade, touchérent si sensiblement Ferdinand & Isabelle, que quoi qu'aprés la victoire de Toro ils fussent en état de continuër la guerre contre les Portuguais avec de grands avantages, ils firent la paix, & acoururent dans l'Andalousie avec leurs troupes victorieuses. La ville d'Alhama, que les Maures nommoient le rampart de Grenade, fut d'abord emportée d'assaut, & Ferdinand poursuivant sa pointe entra par là dans la plaine de Grenade. Il y fit par deux fois un éfroiable dégat, laissant par tout de sanglantes marques de sa vengeance: Puis laissant sa frontiére bien garnie, il s'en retourna victorieux à Cordouë. Alhama fut aussi-tôt assiégée par les Maures, qui ne pouvoient soufrir que la clef de leur Capitale demeurât plus long tems au pouvoir de Ferdinand; mais ce Prince revenant sur ses pas la secourut si à propos, que les Maures furent obligez d'abandonner cette entrepriſe.

Il arriva sur ces entrefaites que la division se mit entre les Maures lors qu'ils avoient le plus de besoin d'être unis. Le Roi de Grenade, qui avoit déja des enfans d'un prémier lit, devint tellement amoureux d'une fort belle Chrétienne

Renegate, qu'il l'épousa & répudia même pour la satisfaire, sa prémiére femme, qui étoit sa cousine germaine. Zoraïde, c'étoit le nom de la Renegate, qui n'étoit pas moins ambitieuse que belle, & qui étoit aussi cruëlle qu'ambitieuse, se voïant des enfans, entreprit de les faire regner au préjudice de ceux du prémier lit. Mais comme l'ordre de la succession reçu parmi les Maures ne permettoit pas cette préférence, elle fit naître tant de soupçons dans l'esprit du Roi, qui étant devenu aveugle étoit aussi en même tems devenu extrémement défiant, & l'aigrit si fort contre ces jeunes Princes, qu'il résolut de les faire mourir. Il en fit faire aussi-tôt l'éxécution dans la grande Sale de l'Alhambra; mais leur mére qui avoit été répudiée sauva l'aîné & le plus jeune, en les faisant tous deux descendre la nuit du haut de la Tour de Comare par une corde faite des voiles & des coifures de ses femmes. Ils furent reçus à Cadix par les Aben-Cerrages; qui étant mécontens du Roi, ne cherchoient que l'occasion de venger la perte toute recente de quelques Princes de leur Maison que le Roi avoit fait mourir sous prétexte que l'un d'entr'eux avoit reçu sa sœur qui s'étoit retirée de la Cour sans son congé; mais en éfet parce qu'ils favorisoient les enfans du prémier lit, & qu'il les aprehendoit.

La crüauté que le Roi venoit d'éxercer sur ses propres enfans étant divulguée, fut également detestée des Grands & du peuple, & elle le rendit si odieux, qu'on fit venir l'aîné des deux Princes secrétement de Cadix, & un jour que le Roi étoit alé changer d'air dans ses * jardins hors de la ville, il se fit un soulevement général, & le jeune Prince qui s'apelloit Abiabdala fut proclamé Roi, pendant que les Aben-Cerrages s'emparoient de Lalhambra, & qu'ils dispo-

* *On les nommoit les Alicares.*

soient toutes choses pour soutenir cette entreprise, qui devoit aparament avoir de grandes suites. Elles furent telles qu'ils les avoient prévûes. Le Roi ne voiant aucune aparence de rentrer dans Grenade à moins qu'il ne fût le plus fort, se retira par la Valée de Lecrin dans la Forteresse de Monduchar, d'où par le moien d'un de ses fréres qui étoit fort brave, il fit une cruëlle guerre au Prince son fils. Cette guerre emporta une infinité de monde de part & d'autre sans que ces Princes pussent jamais s'acorder, quoi qu'ils prévissent leur ruïne, qui fût infailliblement arrivée desors par eux-mêmes, si la malheureuse entreprise du Marquis de Cadix que l'on a racontée, ne les avoit obligez de se réünir pour quelque tems. Mais leurs divisions aiant recommencé aprés ce succés avec plus de furie qu'auparavant, elles donnérent lieu aux Rois de Castille & d'Aragon de s'en prévaloir, d'entreprendre la conquête du Roiaume de Grenade, qui étoit un obstacle perpetuël à leurs desseins, & de bannir de toute l'Espagne la secte de Mahomet, qui y avoit regné pendant prés de huit siécles, à la honte du Christianisme.

Cette fameuse entreprise aiant donc été arrêtée dans le Conseil de Castille; le jeune Roi de Grenade qui en fut aussi-tôt averti, s'imagina qu'il pourroit tout à la fois soutenir la guerre contre son pére & contre les Chrêtiens, il crut même qu'il lui seroit glorieux de les ataquer le prémier, & qu'avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs & se fussent mis en campagne, il pourroit faire d'assez grands progrés pour les ocuper long tems à reprendre les places qu'il auroit conquises. C'est pourquoi ramassant tout ce qu'il put de troupes, il fut mettre le siége devant Lucenne, place du Gouvernement de los Donzéles. Les Historiens Maures racontent que comme il

sortoit de Grenade par la porte d'Elvire, il lui arriva deux choses qui furent regardées comme des présages assurez du mauvais succés de son entrepriſe; l'une fut que la lance de l'Etendart Roial se rompit contre la voute; & l'autre qu'étant arrivé au torrent de Veyre, un Rénard passa à travers de ses troupes, & tout proche de lui, sans qu'il fût possible de le tuër, quoi qu'on lui tirât une infinité de coups. Les Dévins qui acompagnoient ce Prince n'oubliérent rien pour lui persuader d'abandonner l'entrepriſe de Lucenne, ou du moins de la remettre à un autre tems. Mais soit que ce Prince méprisât éfectivement de pareils présages, ou qu'il ne crût pas que ses desseins dussent être suivis d'un succés aussi malheureux qu'ils le furent en éfet, rien ne fut capable de l'arréter. Il entra dans le territoire de Lucenne, & y aiant fait un furieux dégat dans les vignes, les blés, & les jardins, il fut mettre le siége devant la place.

Au bruit de cette entrepriſe le Comte de Cabra qui commandoit un corps de troupes choiſies dans l'Andalousie, manda au Gouverneur de los Donzéles de le venir joindre avec le petit corps d'armée qu'il avoit composé des garnisons de la frontiére. La jonction s'étant faite, quoi que leurs troupes fussent de la moitié moins nombreuses que celles du jeune Roi de Grenade, ils ne laiſserent pas de marcher en diligence pour aler secourir Lucenne. Le jeune Roi ne jugea pas à propos de les atendre: il leva le siége avec précipitation, & prit la route de Locha avec quantité de priſonniers & de butin.

Le Gouverneur de los Donzéles étoit d'avis qu'on le laiſsât retirer sans le pourſuivre, & qu'on se contentât d'un succés aussi avantageux que l'étoit celui d'avoir contraint une armée

Roiale une fois plus nombreuſe que la leur, d'abandonner le prémier ſiége qu'elle avoit oſé entreprendre. Mais le Marquis de Cabra qui connoiſſoit parfaitement le païs, ſoutint au contraire qu'il le faloit pourſuivre, que pour peu qu'on ſe hatât on le joindroit au paſſage d'une petite riviére aſſez profonde qui n'étoit qu'à une lieuë & demie de Lucenne, & que ſi on l'ataquoit dans cette conjoncture embaraſſante, ſa défaite étoit infaillible.

La conjecture du Comte de Cabra ſe trouva véritable : Il ſuivit de ſi prés l'armée du Roi de Grenade, qu'il l'ateignit lors qu'une partie étoit déja paſſée de l'autre coté de la riviére ; ainſi les deux armées étant à peu prés égales, le Comte ne fit aucune dificulté d'engager le combat ; & il le fit avec d'autant plus d'avantage, qu'il avoit marché en bataille, & qu'il trouva les Maures en déſordre, comme il arrive d'ordinaire aux paſſages des riviéres, lors qu'on ne s'atend pas de combatre. Les Maures au déſeſpoir de perdre leur butin & leurs priſonniers ſoutinrent le prémier choc avec une valeur extraordinaire, & combatirent d'abord en déſeſpérez ; mais comme les Eſpagnols les ataquoient avec plus d'ordre & de diſcipline, & qu'ils ne leur cédoient point en valeur, le ſecond choc fut ſi rude, que l'avant-garde qu'ils avoient formée à la hâte étant tombée ſur le corps de bataille où étoient les priſonniers, le déſordre s'y mit ; ainſi n'étant plus ſi éxactement gardez, ils ſe jetérent ſur les prémiéres armes qu'ils rencontrérent, & ſe mirent à charger les Maures avec toute la vigueur que peut inſpirer le déſir de recouvrer tout à la fois les biens & la liberté. Cét accident qui n'avoit pas été prévû acheva de mettre la confuſion parmi les Maures, & ne contribüa pas peu à leur défaite : Car le Comte, qui ſans en ſçavoir la

cause s'étoit aperçu de leur désordre, étendit le front de sa petite armée, les attaqua en même tems par la tête & par les flancs, avec tant d'impétuosité, qu'il les poussa jusqu'au bord de la riviére, où il s'en noia un fort grand nombre. Alors les Maures ne pouvant plus reculer, ils furent enfoncez de tous cotez. Jamais victoire ne fut plus entiére : presque tous les Maures restérent sur la place, parce que les vainqueurs ne se voulurent point charger de prisonniers ; tous les drapeaux & les étendarts furent pris : le butin & les prisonniers furent recouvrez ; & le Roi lui-même fut fait prisonnier ; ce qui ne contribüa pas peu à la perte entiére de son Roiaume. Pendant que ces choses se passoient du coté de Lucenne, Ferdinand étant entré avec une grosse armée dans la plaine de Grenade, y fit un éfroiable dégat aussi-bien qu'aux environs d'Illora & de Montefrio : & aprés avoir menacé plusieurs places pour obliger les Maures de partager leurs forces, il tomba brusquement sur la forte place de Tachara qu'il emporta d'assaut ; & l'aiant fait raser jusqu'aux fondemens, il retourna victorieux à Cordouë, où le Roi de Grenade avoit été conduit immédiatement aprés sa prise.

A peine y étoit-il arrivé qu'il y vint des Ambassadeurs de la part de la mére du Roi prisonnier pour traiter de sa délivrance. Ils étoient chargez d'offrir à Ferdinand & à Isabelle l'hommage perpetuël de la Couronne de Grenade, douze mile ducats de tribut, & telle somme d'argent comptant qu'on voudroit leur prescrire. Quelque avantageuses que fussent ces offres, elles ne le parurent pas assez au Conseil de Castille, & peu s'en falut qu'elles ne fussent rejettées. Il se fondoit sur trois raisons qui paroissoient décisives dans la conjoncture dont il s'agissoit ; l'une, qu'on ne pouvoit pas accepter les

propoſitions du Roi de Grenade, & lui rendre la liberté, ſans abandonner la conquête de Grenade, dont l'on avoit fait tant de bruit, puis qu'on ne le pouvoit ſans faire en même tems la paix avec lui : l'autre, qu'il n'y avoit point de conditions quelles quelles fuſſent qui puſſent égaler l'avantage préſent qu'on pouvoit tirer des diviſions de Grenade, pour achever une conquête qui importoit ſi fort au repos de toute l'Eſpagne ; qu'il s'enſuivoit de là, par une conſéquence également évidente & néceſſaire, qu'à quelque prix que ce fût, il ne faloit point faire la paix, ni par conſéquent rendre la liberté au Roi priſonnier ; puiſque l'une étoit une ſuite inſéparable de l'autre : que l'unique reſſource des Maures, ſupoſé l'état préſent de leurs afaires, étoit de faire la paix, quoi qu'il leur en pût couter ; mais que par des raiſons toutes opoſées, le véritable interêt de la Couronne de Caſtille conſiſtoit à la rejetter : Qu'enfin ſi l'on avoit à traiter avec le jeune Roi de Grenade, il valoit bien mieux éxiger de lui des villes que de l'argent ; qu'il étoit en état de ne rien refuſer, & que ce ſeroit autant d'avancé quand l'on voudroit recommencer la guerre & reprendre le deſſein de la conquête de Grenade.

Ces raiſons parurent ſi convaincantes à tous ceux du Conſeil que l'on auroit infailliblement rejetté les offres du Roi de Grenade, ſi la Reine, qui n'avoit point encore dit ſon ſentiment, n'eût témoigné qu'elle croioit l'afaire aſſez importante pour en déliberer plus d'une fois. A la ſortie du Conſeil elle envoia querir Ximenez, & lui ordonna de lui dire librement ce qu'il penſoit des propoſitions qui avoient été faites de la part du Roi de Grenade.

Ximenez qui n'ignoroit pas ce qui s'étoit paſſé au Conſeil, lui répondit avec la liberté qui lui

étoit ordinaire, que puiſque ſa Majeſté lui ordonnoit de lui dire ce qu'il penſoit de cette importante afaire, il lui avouëroit franchement qu'il lui ſembloit que le Conſeil avoit pris l'échange dans cette occaſion; qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne falût accepter les ofres du Roi de Grenade, & lui rendre au plutôt la liberté; que c'étoit le ſeul moien d'entretenir les guerres civiles de Grenade, qui ſeules en pouvoient rendre la conquête infaillible; que le tems qu'on tardoit à rendre la liberté à ce Prince, étoit autant de tems gagné pour le Roi ſon pére, qui ne manqueroit pas d'en profiter pour regagner les partiſans de ſon fils, ou pour les acabler par un dernier éfort; ce qui lui ſeroit d'autant plus aiſé qu'étant ſans chef il les prendroit dans la conjoncture la plus deſavantageuſe à ce parti: que la liberté du Prince lui donneroit au contraire une nouvelle chaleur: que bien loin d'éxiger de lui des conditions plus onereuſes, il faudroit le laiſſer aler quand les ofres qu'il faiſoit ne ſeroient pas auſſi avantageuſes qu'elles l'étoient en éfet, & que bien loin de l'afoiblir en éxigeant de lui des villes à la reddition deſquelles ſon parti ne manqueroit jamais de s'opoſer, il faloit lui ofrir des troupes, pour le mettre en état de ſe ſoutenir plus long tems contre ſon pére: Que d'en uſer de la ſorte n'étoit pas abandonner la conquête de Grenade, mais ſe l'aſſurer; puis qu'on ne manqueroit jamais de prétextes pour recommencer la guerre quand les partialitez des Maures les auroient mis hors d'état de pouvoir réſiſter.

Les raiſons de Ximenez firent ſur l'eſprit de la Reine tout l'éfet qu'il pouvoit ſouhaiter. Elle les communiqua à Ferdinand, & ce Prince les aprouva d'autant plus volontiers, que depuis qu'il avoit été obligé de conſentir à la réünion du Roiaume de Grenade à la Couronne de

Caſtille, en cas qu'on en pût achever la conquête, il ne portoit plus ce deſſein avec tant de chaleur.

Ainſi le Conſeil aiant été aſſemblé, les ofres du Roi de Grenade furent acceptées, la liberté lui fut renduë, à condition d'un tribut ſi modique qu'il ne pouvoit l'incommoder, & on lui ofrit même du ſecours contre ſon pére pour conquerir les villes qui s'étoient déclarées en ſa faveur.

Quoi qu'il fût aiſé de s'apercevoir qu'une pareille ofre ne pouvoit venir que du deſſein que l'on avoit d'entretenir la diviſion dans ſon état, pour le conquerir enſuite d'autant plus aiſément qu'il auroit lui-même contribüé plus que perſonne à ſa déſolation ; la paſſion que ce jeune Prince avoit de regner ſeul la lui fit accepter. Il ſe rendit enſuite à Grenade acompagné des plus conſidérables de ſon parti qui l'étoient venus joindre ſur la frontiére ; mais il fut bien ſurpris d'y trouver les eſprits autant choquez contre lui qu'ils avoient pris auparavant ſon parti avec chaleur : l'infamie du traité qu'il venoit de conclure avec les Rois de Caſtille & d'Aragon en étoit la cauſe, & l'on n'y pouvoit ſoufrir qu'il eût rendu à perpetuité ſa Couronne tributaire de celle de Caſtille : le mécontentement même ala ſi loin que pluſieurs quitérent ſon parti pour prendre celui de ſon oncle qui étoit Généraliſſime des Armées de ſon pére : Il s'apelloit Abi-Abdala comme lui, & ſes grandes actions lui avoient aquis le ſurnom de brave, au lieu que le jeune Roi porta toujours depuis ce tems-là celui de Malencontreux.

Les éfets répondirent auſſi-tôt au mécontentement des Grenadins : quinze Gouverneurs des places frontiéres du Roiaume, aprés avoir proteſté que leur Roi n'avoit pû conclure ſans

eux une paix si desavantageuse, ramassérent tout ce qu'ils purent de troupes, & entrérent dans l'Andalousie pour y faire un dégat aussi grand que celui que Ferdinand avoit fait il n'y avoit pas long tems dans la plaine de Grenade. Mais si l'entrepriſe fut pareille le ſuccés fut bien diferent. D. Louis Hernandés Porto-Carrero, Seigneur de Palme, averti de leur projet, marcha au devant d'eux, & les chargea si vertement lors qu'ils s'atendoient le moins de rencontrer les énemis, qu'il les défit avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe reconnoître & de ſe mettre en bataille.

D'un autre coté le Marquis de Cadix qui ne cherchoit depuis ſa défaite que les occaſions de réparer l'afront qu'il y avoit reçu, les aiant rencontrez lors qu'ils ſe retiroient avec ce qui leur étoit reſté de troupes, leur donna si rudement la chaſſe, qu'il les contraignit de ſortir de l'Andalouſie aprés y avoir perdu tout leur monde, leurs Enſeignes & leur bagage.

Le Marquis encouragé par ce ſuccés marcha en diligence du coté de Zara, & y étant arrivé de nuit, y préſenta l'eſcalade, l'emporta, tüa le Gouverneur, fit main-baſſe ſur toute la garniſon, fortifia la place, & en aiant chaſſé les Maures, la repeupla de Chrêtiens.

Tant de mauvais ſuccés arrivez en fort peu de tems, redoublérent la haine des Grenadins contre leur jeune Roi. Quelque innocent qu'il fût des pertes qu'ils venoient de faire, ils les lui imputérent toutes, & le firent avec tant d'emportement & de fureur, que ne ſe croiant pas en ſûreté dans Grenade, il la quita & ala demeurer à Almerie. Le vieux Roi averti de ſa ſortie ne manqua pas d'en profiter; il ſe préſenta devant Grenade, & les Grenadins, les plus inconſtans de tous les peuples, le reçurent avec d'auſſi

grandes aclamations de joie, qu'ils l'avoient quelque tems auparavant chaſſé avec inſolence.

Cét avantage remporté par le vieux Roi de Grenade ſur le Prince ſon fils ne ſervit qu'à irriter les eſprits : les animoſitez particuliéres prétextées de l'interêt public, furent pouſſées à outrance ; & la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Les Rois de Caſtille & d'Aragon profitérent à leur ordinaire de ces déſordres, [la conjoncture étoit trop favorable pour la négliger ;] mais comme il étoit à craindre que les Maures ouvrant enfin les yeux, ne s'aperçuſſent qu'ils étoient ſur le penchant de leur ruine, & n'obligeaſſent le jeune Roi de ſe reconcilier avec ſon pére, pour s'opoſer tous enſemble à leurs communs énemis, ils eurent la précaution de l'avertir qu'ils étoient perſuadez qu'il n'avoit pas tenu à lui que la paix qu'il venoit de conclure ne fût gardée, qu'ils n'en vouloient ni à lui, ni à ceux qui avoient ſuivi, ou qui voudroient à l'avenir ſuivre ſon parti ; qu'ils prétendoient même que la guerre ſe fit à ſon profit ; qu'ils ne l'euſſent jamais renouvellée ſi la derniére irruption des Gouverneurs de ſes frontiéres ne les avoit obligez à repouſſer la force par la force ; & qu'ils ne la continuëroient qu'autant de tems qu'il en faudroit pour convaincre ceux qui avoient pris le parti de ſon pére, que leur véritable interêt conſiſtoit à obſerver la paix qu'il venoit de conclure avec eux.

Ce Prince véritablement malheureux de ſe fier plutôt à des énemis qui avoient juré ſa ruïne, qu'à ſon propre pére, dont la mort prochaine lui aloit aſſurer la paiſible poſſeſſion de la Couronne de Grenade, ſe laiſſa tellement endormir par les feintes proteſtations des Rois de

Castille & d'Aragon, qu'il les assura qu'il ne s'opposoit point à leurs desseins, & que même il les aideroit de tout son pouvoir. Ainsi Ferdinand n'aiant plus rien à craindre de ce coté-là, entra de celui de Malaca dans le Roiaume de Grenade. Il y fit un dégat incroïable; puis aiant pris d'assaut la petite ville d'Alore, il épraïa si fort celles d'Alocayne & de Setenil, qu'elles se rendirent; & comme l'hiver aprochoit, il donna des quartiers à ses troupes, & l'ala passer à Seville.

L'année suivante Ferdinand rentra dans le Roiaume de Grenade avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'en avoit eu jusqu'alors, & l'aiant partagée en plusieurs corps, il ataqua tout à la fois, & emporta avec une diligence incroïable plusieurs Châteaux qui empêchoient l'aproche de Ronde. Cette ville que les Maures croioient imprénable, tant par sa sitüation naturelle & les fortifications que l'art y avoit ajoutées, que par sa forte garnison composée des meilleures troupes de tout le Roiaume, fut ensuite sommée de se rendre, & ataquée dans toutes les formes, sur le refus qu'elle fit d'accepter les conditions avantageuses qu'on lui ofroit. Sa résistance ne fut pas si longue que les Maures l'avoient espéré: car Ferdinand qui aprehendoit qu'elle ne fût secouruë, redoubla si souvent ses assauts, qu'elle fut enfin contrainte de se rendre.

La prise de cette importante place jetta un si grand éfroi dans toutes les villes voisines, qu'il sufisoit de les sommer pour les obliger de se rendre, & Ferdinand de son coté les traitoit avec tant de bonté, & leur acordoit des conditions si avantageuses, que s'estimant plus heureuses de vivre sous sa domination que sous celle de leurs propres Princes, elles s'y soumettoient à l'envi.

C'est ainsi qu'il se rendit maître des dix-neuf villes des montagnes d'Arraval, des dix-sept de celles de Gausin, des douze de Villalonga, de Maravelle, de Montemayor de Cortos, & d'onze places des environs.

Ces succés auſquels Ferdinand lui-même ne s'étoit point atendu lui firent aprehender que le jeune Roi n'en entrât en jalousie ; pour l'en empêcher, sçachant qu'il manquoit d'argent & de troupes, il lui en ofrit, & sçut si bien augmenter ses défiances à l'égard de son pére, que ne croiant pas avoir de plus dangereux énemi, il accepta l'argent & les troupes que lui ofrit le Roi d'Arragon, & sçut si bien s'en servir contre son pére, qu'il l'empécha toujours de s'opoſer aux progrés de Ferdinand.

Mais il arriva dans ce même tems une grande revolution parmi les Maures. Ces peuples perſuadez que leur vieux Roi aveugle & acablé d'incommoditez n'étoit pas capable de gouverner l'Etat parmi tant de troubles, élurent pour leur Roi le brave Abi Abdala, oncle du jeune Roi, & déclarerent son neveu déchu de la Couronne, pour s'être rendu tributaire des Chrêtiens. Cette démarche faite si à contretems fut le coup fatal de leur entiére ruïne. Car le nouveau Roi ne pouvant soufrir de compagnon, traita sécretement avec quelques Alfaquis d'Almerie, * & les engagea par de grandes promeſſes à l'introduire de nuit dans la ville, & à terminer ainsi tout d'un coup la guerre civile, en lui donnant le moien de prendre & de tuër son neveu. Mais le sécret fut mal gardé, le jeune Roi fut averti de cette entrepriſe, & il en fut si éfraïé, qu'au lieu de donner ordre à la défenſe d'Almerie, ou du moins d'avertir son frére, & les principaux de son parti, de pourvoir à leur sureté, il les abandonna à la vengeance de

* *Moines Mahometans.*

son oncle, s'enfuit presque tout seul, & s'ala jetter entre les bras de Ferdinand.

A peine ce Prince étoit-il sorti d'Almerie que son oncle y entra par une porte que les Alfaquis qui étoient de son intelligence lui livrérent; & comme avant que d'y entrer il l'avoit donné tous les ordres nécessaires pour s'emparer des portes & des postes les plus avantageux de la ville, il courut droit à la forteresse : La consternation y étoit si grande à cause de la fuite du Roi qui l'avoit abandonnée sans pourvoir à sa défense, qu'il y entra sans aucune résistance. Mais il fut bien surpris lors qu'il aprit que son neveu, qu'il croioit en son pouvoir, s'étoit sauvé; la fureur où il entra à cette nouvelle ne se peut bien comprendre que par les suites de cette fuite : Elle le rengageoit dans une cruëlle guerre civile qu'il croioit terminée par la seule prise de son néveu laquelle il avoit cru infaillible : Elle l'obligeoit de partager une Couronne qu'il croioit posséder seul; elle le rendoit ênemi irreconciliable d'un Prince avec lequel il eût pû s'accommoder; enfin elle lui atiroit sur les bras non seulement les armes de son néveu, mais encore celles des Rois de Castille & d'Arragon beaucoup plus redoutables, & exposoit enfin un Etat, à la conservation duquel il avoit tant d'interét, à la derniére de toutes les désolations.

Ces suites facheuses que ce Prince pénétroit dans toute leur étenduë, le firent entrer dans une si grande fureur, qu'il tüa de sa propre main le plus jeune des fréres du jeune Roi de Grenade, qui s'étoit retiré dans Almerie aprés qu'on l'eut dérobé à la crüauté de son pére qui le vouloit faire massacrer comme les autres.

La mort de ce jeune Prince n'apaisa pas la fureur de son oncle; il passa le reste de la nuit à prendre des mesures & à donner les ordres

pour ſe ſaiſir de tous les partiſans du jeune Roi qui étoient en fort grand nombre dans la forteresſe & dans la ville, & ſes ordres furent ſi bien ſuivis, qu'il n'en échapa aucun. Le nombre & la qualité de ces malheureux qui étoient tous des plus grands Seigneurs d'entre les Maures, ne touchérent point le nouveau Roi : il les condamna tous à la mort, & cét Arrêt fut éxécuté avec tant d'éxactitude, que perſonne ne ſe put ſauver de ce maſſacre, qui fut également déteſté des partiſans & des énemis du nouveau Roi.

La nouvelle de cette ſanglante éxécution produiſit dans l'eſprit du jeune Roi un reſſentiment qui ne pouvoit être ni plus vif ni plus profond. Il déteſta hautement la crüauté de ſon oncle ; il s'engagea par les ſermens les plus horribles à pourſuivre ſans relache la vengeance de la mort de ſon frére, & de tous ceux de ſon parti qui étoient péris dans le maſſacre d'Almerie ; & à ne jamais faire la paix avec ſon oncle, quelque avantageuſe qu'il la lui pût offrir. Il les garda en éfet ſi religieuſement, que quelques propoſitions d'acommodement qu'on lui pût faire depuis de la part de ſon oncle, il n'en voulut jamais accepter aucune : Il acheva par cette obſtination de donner le coup fatal à la ruïne de Grenade, qu'il ne pouvoit ſauver que par une réünion générale de tous les Maures, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans une paix ſincére, ou du moins feinte avec ſon oncle.

La mort du vieux Roi qui arriva quelque tems aprés fit naître quelque eſpérance de paix : tous les amis du jeune Roi l'en ſollicitérent avec chaleur, & ſon oncle qui avoit eu plus de tems qu'il ne lui en faloit pour faire réfléxion que le maſſacre d'Almerie lui avoit fait autant d'énemis irreconciliables que ceux qu'il avoit fait égorger avoient d'amis & de parens, n'oublia

rien

rien pour l'y porter ; mais ce jeune Prince n'écoutant que son ressentiment, & ne consultant que sa vengeance, au lieu de profiter de cette occasion qui lui eût conservé sa Couronne, ou qui du moins en eût retardé la perte, publia un manifeste, où parlant en Roi aussi absolu qu'il l'étoit peu, il déclaroit son oncle & tous ses partisans énemis de l'Etat, si dans le tems qu'il leur prescrivoit ils ne mettoient les armes bas, & ne le reconnoissoient pour leur Roi légitime, qui seul avoit eu droit de succéder au Roi son pére.

L'oncle du Roi qui étoit persuadé qu'une Couronne se défendoit mieux par les armes que par des écrits, ne jugea pas à propos de répondre à ce manifeste ; mais supposant qu'il pouvoit être Roi par la même raison que son néveu, avoit prétendu le pouvoir être du vivant de son pére, il leva une puissante armée, & marcha du coté des frontiéres de l'Andalousie, pour prévenir les desseins de Ferdinand & de son néveu, qui assembloient de puissantes troupes pour entrer dans le Roiaume de Grénade. Il eut d'abord un succés qui lui fit bien augurer de la suite de cette guerre, mais qui ne fut pas secondé de la fortune ; car aiant rencontré le Comte de Cabra qui batoit la campagne avec un camp volant de quatre mile chevaux, il sçut l'investir si à propos, que ce Comte eut bien de la peine à se sauver presque tout seul aprés avoir laissé la plus grande partie de son monde sur la place.

Les Maures firent autant de bruit de cette victoire que s'ils eussent défait & taillé en piéces toute l'armée chrétienne. Mais Ferdinand qui sçavoit de quelle importance il étoit de ne pas laisser acréditer les armes de ses énemis, & décréditer les siennes, reprima bien-tôt leur joie en emportant tout à la fois les fortes places de

Cambil & d'Haraval, qui servoient de rampart aux Maures contre la ville de Jaën. Sabra fut ensuite emporté d'assaut, & Locha, qui passoit pour imprénable, fut contrainte aprés une longue résistance de se rendre à composition ; les villes d'Illora, Moclin, Montefrio & de Colomera eurent le même sort, & les garnisons en aiant été changées, Ferdinand ala joindre la Reine de Castille qui l'atendoit à Cordoue, laissant le reste de ses troupes sous le commandement du jeune Roi de Grénade.

Les Maures de son parti le voiant à la tête d'une armée aguerrie, acoururent de tous cotez se ranger sous ses Enseignes ; & ce Prince qui ne s'étoit jamais vû de meilleures troupes, ni plus nombreuses, résolut de s'en servir pour quelque grand exploit qui pût rétablir ses afaires ; mais le malheur qui l'acompagnoit par tout, rendit tous ses desseins inutiles : il n'épargna rien pour engager son oncle au combat, mais il ne put jamais l'y contraindre : il ataqua plusieurs places, mais ce fut inutilement, & il ne put en emporter aucune : il tacha de corrompre plusieurs Gouverneurs de places, & de débaucher une partie des troupes de son énemi, mais ce fut sans succés ; ainsi rebuté de tant de tentatives inutiles, voiant son armée à demi ruïnée par les longues marches qu'il lui avoit fait faire par des païs rudes & presque entiérement ruïnez, il prit une résolution désespérée, qui fut d'aler ataquer Grénade, où l'on ne l'atendoit pas, de l'emporter ou d'y périr. Mais jugeant bien que la force ouverte ne lui réüssiroit pas, il partit sans communiquer son dessein à personne, & marchant par des chemins rudes & détournez, il arriva au commencement de la nuit du coté de l'Albayzin ; c'est un quartier de la ville de Grénade entiérement séparé du reste,

& qui a ſes murs, ſes retranchemens & ſes fortifications ſéparées, de ſorte qu'elle paroît plûtôt une Ville particuliére jointe à Grénade, qu'une partie de cette grande Ville.

Le jeune Roi qui y avoit encore des partiſans, & qui y avoit ménagé des intelligences, laiſſa le reſte de ſes troupes à quelque diſtance de la Ville, & s'aprochant des portes acompagné ſeulement de cinq ou ſix de ſes meilleurs Oficiers, il ſçut ſi bien cajoler le Corps de garde, & ſes partiſans, qu'il avoit avertis de ſa venuë, agirent en même tems avec tant de chaleur, qu'on le reçut avec toutes ſes troupes dans l'Albayzin; ainſi ſans avoir perdu un ſeul homme il ſe vit maître d'une partie de la Ville de Grénade, d'où il fit deſſein de ne point partir qu'il ne ſe fût rendu maître du reſte. Mais comme il étoit aiſé de juger que dés que la nouvelle de la ſurpriſe de l'Albayzin ſeroit répanduë dans Grénade ſon oncle ne manqueroit pas de le venir ataquer avec toutes ſes forces; il emploia le reſte de la nuit à ſe retrancher & à diſpoſer toutes choſes pour une vigoureuſe défenſe.

Les choſes étoient en cét état dans l'Albayzin lors que la nouvelle ſe répandit dans Grénade du changement qui y étoit arrivé pendant la nuit; elle fut en même tems portée à l'Alhambra, où l'oncle du Roi faiſoit ſa réſidence: Il en partit auſſi-tôt pour aler chaſſer ſon neveu de l'Albayzin; mais il y trouva plus de réſiſtance qu'il ne penſoit, & il y fut repouſſé avec perte. L'on ſe batit de la ſorte pendant cinquante jours ſans donner quartier à perſonne; mais enfin le jeune Roi prévoiant qu'il ne pouvoit éviter à la fin d'étre forcé s'il n'étoit puiſſament ſécouru, envoia demander du ſecours aux Rois de Caſtille & d'Arragon.

Le Conſeil étoit d'avis qu'on le lui refusât

sous des prétextes qu'il n'étoit pas dificile de trouver, & qu'au lieu d'afoiblir l'armée par des détachemens, qu'on l'emploiât toute entiére à acabler ces deux Princes qui s'étoient imprudemment renfermez dans l'enceinte d'une même Ville. Mais Ximenez, sans le conseil duquel la Reine ne faisoit plus rien, fut d'avis qu'il ne faloit pas si-tôt lever le masque, qu'il restoit encore trop de places à conquerir qu'on ne pouvoit pas laisser derriére; qu'il faloit secourir le jeune Roi, mais si foiblement, que ce secours ne servît qu'à l'empécher d'être acablé. Son avis fut suivi. Dom Fadrigue Henriquez fut chargé de la conduite du secours qui ne pouvoit être plus foible. Il ne consistoit qu'en cinq cens Arquebuziers, qui furent jettez dans l'Albayzin; aprés quoi Dom Fadrigue se retira avec le reste de ses troupes.

Le jeune Roi qui attendoit un plus grand secours, en fit des plaintes; mais on le satisfit en lui répondant qu'un plus grand nombre de troupes eût incommodé les habitans de l'Albayzin, qui étoient obligez de les loger, & les eût infailliblement portez à un soûlevement; qu'on lui envoiroit de tems en tems de pareils secours, & même de plus grands s'il en étoit besoin; & que cependant Ferdinand avec une puissante armée feroit une si forte diversion, que son oncle seroit obligé de sortir de Grenade pour s'oposer à ses progrés, & qu'il lui seroit aisé de profiter de cette conjoncture.

* *On l'appelloit autrefois Ménéba.*

En éfet Ferdinand à la tête d'une puissante armée marcha aussi-tôt du coté de Veles * Malaga, & l'assiégea dans toutes les formes. Le bruit de ce siége produisit dans Grénade tout l'éfet que Ferdinand avoit prévu; toute la

Ville s'en émut, en sorte que les Alfaquis *, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans Grénade, qui aprehendoient une sédition, se rendirent à l'Alhambra. L'oncle du Roi leur aiant aussi-tôt donné audiance, ils lui représentérent fortement que pendant qu'il disputoit de la Couronne il la laissoit perdre; que les Chrêtiens profitoient de leurs divisions; qu'après s'être emparez d'une partie du Roiaume ils avoient assiégé Veles, & qu'en la perdant, il perdroit bien-tôt Malaga, & que la perte de Malaga entraineroit infailliblement avec elle celle du reste de l'Etat: Que son néveu étoit maître de l'Albayzin, où il le tenoit en échec avec les forces des énemis, tandis qu'ils s'emparoient à leur aise de tout le Roiaume sans que personne s'y oposât; qu'ils le conjuroient au nom de toute la Ville d'avoir compassion de l'Etat qui étoit sur le penchant de sa ruine, & de faire paix ou tréve avec son néveu, quand même il devroit relâcher quelque chose de ses prétentions, pour pouvoir tous ensemble repousser leurs énemis, qui avoient conjuré leur perte, & qui en viendroient bien-tôt à bout si leurs divisions ne finissoient enfin par une bonne paix.

* *Moines Mahometans.*

L'oncle du Roi répondit en peu de mots, que comme personne n'avoit plus d'interêt que lui à la conservation de la Couronne de Grénade, il n'y avoit aussi personne qui ressentît plus vivement que lui le danger où elle étoit de se perdre; qu'il n'avoit entrepris la guerre que pour soutenir le choix qu'ils avoient fait de lui en le préférant à son néveu, qui n'avoit en éfet aucune des qualitez nécessaires pour gouverner l'Etat dans des conjonctures aussi facheuses que celles où il se trouvoit depuis long tems; qu'il les prenoit eux-mêmes à témoin qu'il n'avoit

rien épargné pour porter son neveu à un bon acord; qu'il étoit encore dans la même disposition, & qu'ils pouvoient eux-mêmes l'aler trouver, & lui faire de sa part toutes les propositions qu'ils jugeroient à propos, & qu'il leur donnoit sa parole de les ratifier aussi-tôt que son neveu les auroit acceptées.

Les Députez de Grénade se chargérent volontiers de cette négociation; ils se rendirent tous ensemble dans l'Albayzin, & représentérent au jeune Roi à peu prés les mêmes choses qu'ils venoient de représenter à son oncle. Il est certain que la paix ou la tréve étoient pour le jeune Roi de la derniére néceſſité, parce que ses afaires étoient en beaucoup plus mauvais état que celles de son oncle; cependant, soit qu'il prît avantage de la démarche qu'on faisoit en lui demandant la paix, & qu'il crût que c'étoit une preuve certaine du mauvais état des afaires de son oncle, ou que la haine & la vengeance l'aveuglassent, ou que la fatalité de Grénade, qui étoit sur le point de périr, l'entraînât dans le même précipice, il répondit que son oncle étoit un rebelle & un usurpateur avec lequel il ne pouvoit traiter avec bienséance, & que quand même il le pourroit faire, les perfidies & les cruautez dont il avoit usé envers lui-même, & envers tous ceux de son parti, ne lui permettoient pas de prendre jamais aucune confiance en lui.

Les Députez persuadez que l'unique ressource de l'Etat consistoit dans la paix ou dans la tréve, ne se rebutérent pas pour avoir fait une tentative inutile, ils retournérent à l'audiance, mais aussi inutilement que la prémiére fois; enfin voiant qu'ils ne pouvoient vaincre les défiances du jeune Roi, ni le porter à aucun acommodement avec son oncle tant qu'il prétendroit partager avec lui la Couronne de Grénade, ils

lui offrirent qu'il la lui cédéroit toute entiére, & l'assurérent qu'en cas de refus ils étoient assez forts pour l'y contraindre.

Jamais le jeune Roi n'avoit eu une plus belle occasion de rétablir ses afaires, on lui ofroit tout ce qu'il pouvoit souhaiter d'avantageux, & ce qu'il lui étoit impossible d'avoir par toute autre voie que celle de la négociation, & il n'y avoit aucun des Députez qui ne crût qu'une ofre aussi considérable que celle qu'ils lui faisoient ne lui fit enfin ouvrir les yeux à ses véritables interêts. Cependant ce Prince par une obstination la plus à contre-tems qui fût jamais, & dont l'on ne peut rendre de raison plus vraisemblable que les ordres sécrets de la providence qui avoit résolu la perte de ce malheureux Etat, & qui disposoit toutes choses pour l'éxécution de ce dessein, refusa leurs ofres; & ils furent bien surpris lors qu'il leur répondit que la Couronne de Grénade lui apartenoit par le droit inconteſtable de la succession; que l'usurpation que son oncle en avoit fait ne lui avoit aquis aucun droit; que quand il ne la lui cédéroit pas, elle n'en seroit pas moins à lui; qu'il espéroit être bien-tôt en état de lui arracher par force ce qu'il lui retenoit contre toute sorte de justice; que la cession forcée qu'il seroit contraint de lui faire ne lui oteroit ni l'envie de regner ni celle d'exciter de nouveaux troubles à la prémiére occasion favorable qui s'en préſenteroit; que quand même il se pourroit résoudre à vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il ne lui rendroit ni son frére ni tant de grands Seigneurs qu'il avoit fait massacrer avec une cruauté qui jusqu'alors n'avoit point eu d'exemple parmi les Maures, quoi que son frére & ces grands Seigneurs n'eussent point d'autre crime que celui d'avoir tenu son parti;

qu'enfin il s'étoit engagé par les sermens les plus saints à venger leur mort, & à n'entendre jamais à aucun acord avec son oncle, & qu'il étoit résolu de tout risquer plutôt que de les violer d'une maniére si indigne d'un Roi, dont non seulement les sermens, mais les moindres paroles devoient être inviolables.

Une réponse si peu atenduë aiant fait juger aux Députez qu'ils n'obtiendroient jamais du Roi ni la paix ni la tréve, ils prirent congé de lui, & s'en retournérent à Grénade fort mal satisfaits de leur négociation; mais fort contens chacun en particulier du bon acueil qu'ils avoient reçu de ce Prince, qui n'avoit rien épargné pour se les aquerir; & le succés fit voir que les careſſes qu'il leur avoit faites n'avoient pas été inutiles: car ce furent eux qui contribuërent le plus à le faire recevoir dans Grénade quelque tems aprés.

Cependant les nouvelles y étant venuës que Velés reduit à l'extrémité étoit sur le point de se rendre, les Alfaquis, qui avoient un fort grand crédit parmi le peuple, retournérent à l'Alhambra, & firent tant distances à l'oncle du Roi de la secourir, que ce Prince ne pouvant réfister à leurs importunitez, ou plutôt aprehendant qu'ils ne fissent soûlever le peuple contre lui si cette place étoit emportée faute de l'avoir secouruë, résolut de marcher en personne pour en faire lever le siége. Ainsi aprés avoir pris toutes les précautions possibles pour mettre la forteresse de l'Alhambra à couvert de surprise, & renforcé les troupes destinées à l'ataque de l'Albayzin, il partit avec cinq ou six mille chevaux, & plus de vingt mille hommes de pié.

Quelque précaution qu'il eût prise pour rendre sa marche sécréte, Ferdinand qui étoit

informé par ſes eſpions de tout ce qui ſe paſſoit parmi les Maures en fut averti, & ſe tint ſur ſes gardes. Cependant la diligence du Prince Maure fut ſi grande, qu'il parut à la vûë du camp de Ferdinand lors qu'on le croioit encore fort éloigné. Il eſt certain que s'il l'eût ataqué bruſquement ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, la défaite des Chrétiens étoit infaillible ; mais le peu de tems qu'il mit à déterminer par où il ataqueroit leurs retranchemens les aiant raſſurez, ils ſortirent en bon ordre au devant de lui, pendant qu'une partie reſtoit dans les lignes pour s'opoſer aux ſorties de la garniſon.

Cette démarche à laquelle les Maures ne s'étoient point atendus les étonna, & Hurtado de Mendoze s'en étant aperçu, pouſſa l'avant-garde qu'il commandoit comme s'il eût voulu engager le combat. Il n'en falut pas davantage pour mettre le déſordre parmi les Maures ; au lieu de faire ferme ils reculérent, & leur avant-garde étant tombée ſur le corps de bataille, elle y mit le déſordre. Mendoze profitant de cette conjoncture, changea la feinte en vérité, & les ataqua tout de bon. Les Maures continuërent de lâcher le pié ; & depuis ce tems-là ce ne fut plus une retraite réglée, mais une véritable fuite. C'étoit fait de toute cette armée, ſi Ferdinand, qui n'avoit pas eu le tems de faire reconnoître le païs, aprehendant de s'engager & de tomber dans quelque embuſcade, n'eût arrêté l'ardeur de ſes troupes, & fait ſonner la retraite. La perte ne laiſſa pas d'être fort conſidérable du coté des Maures, & l'éfroi y fut ſi grand, que pluſieurs des mieux montez piquérent juſqu'à Grenade, & y portérent la nouvelle de l'entiére défaite de l'armée.

D'un autre coté l'oncle du Roi par une faute encore plus grande que celle qu'il avoit faite en

abandonnant Grénade, au lieu d'y retourner pour rassurer toutes choses par sa présence, se retira avec le reste de l'armée à Almugnecar; mais ne s'y croiant pas en sureté, il passa à Almerie, & de là à Guadix.

Ces fausses démarches eurent tout le mauvais succés dont elles pouvoient être suivies; car les partisans du jeune Roi sçurent si bien profiter de l'absence de son oncle, & cabalérent en sa faveur avec tant de bonheur, qu'on lui livra Grénade, l'Alhambra, & toutes les fortereſſes.

Il en usa à peu prés comme son oncle avoit fait à Almerie, c'est à dire, qu'il fit égorger devant lui tous ses partisans. Il dépecha ensuite à Ferdinand & Isabelle, pour leur donner avis de tout ce qui s'étoit passé; il demandoit en même tems la sureté pour tous les Maures de son obéïssance, & les prioit de donner ordre qu'il ne leur fût fait aucun tort, & même de leur laisser le passage & le commerce libres par toutes les terres de son obéïssance. Afin que sa priére eût plus d'éfet, il confirma le traité sécret qu'il avoit fait avec eux; il portoit expressément qu'en cas qu'ils pussent se rendre maîtres des Villes d'Almerie, de Baça & de Guadix, où son oncle s'étoit retiré, il leur livreroit trente jours aprés la Ville de Grénade en lui acordant quelques lieux de retraite où il pût vivre selon sa qualité; c'étoit signer lui-même son abdication & la reddition de tout le Roiaume: mais soit qu'il jugeât la prise de ces Villes impossible, ou qu'il crût qu'en cas qu'elle arrivât il ne manqueroit pas de défaites pour éluder ce qu'il avoit promis, ou qu'en éfet la haine irreconciliable qu'il portoit à son oncle lui fit croire qu'il ne pouvoit trop paier la vengeance que les Chrêtiens l'aideroient à tirer de lui, il est certain qu'il promit positivement de livrer

Grénade aux conditions qu'on vient de raporter.

Les Rois de Castille & d'Aragon étoient trop éclairez pour ne pas voir les suites avantageuses d'un pareil traité : on lui acorda tout ce qu'il voulut : l'on fit tout ce qu'il désiroit, & l'on déclara même aux Villes du parti contraire, que si dans six mois elles ne le reconnoissoient pour Souverain, les Princes Chrétiens en feroient la conquête pour eux-mêmes.

Cependant Velés se voiant sans espérance d'aucun secours, se rendit à composition ; & quoi que la campagne fût fort avancée, l'on ne laissa pas d'entreprendre le siége de Malâga : Elle se défendit avec une vigueur qui fit souvent desespérer de sa prise ; mais enfin elle fut obligée de se rendre. La perte de cette place entraina celle de quantité d'autres ; ce qui rendit les Princes Chrétiens maîtres de toute la partie Occidentale du Roiaume de Grénade.

L'année suivante Ferdinand qui songeoit à finir une guerre qui duroit depuis si long tems, entra du coté de l'Orient avec la plus puissante armée qu'il eût eu jusqu'alors ; il s'atacha d'abord au siége de Baça, qui passoit pour la plus forte place de tout le Roiaume de Grénade, & l'emporta enfin aprés un long siége, parce qu'elle n'avoit pas été suffisament pourvûë des munitions nécessaires à sa défense.

La prise de cette place fit juger à l'oncle du Roi qu'une plus longue résistance seroit inutile, & qu'il ne devoit pas atendre qu'il fût entiérement dépouillé pour faire son acommodement avec les Rois de Castille & d'Aragon ; il envoia donc leur ofrir de leur rendre Almerie, Guadix, & généralement toutes les places qui le reconnoissoient pour Souverain, pourveu que

ces Princes de leur coté lui acordassent un établissement digne du rang qu'il tenoit depuis si long tems parmi les Maures.

Les deux Rois Chrétiens lui acordérent tout ce qu'il voulut, & il leur remit de bonne foi toutes les places de sa dépendance, aimant mieux les voir entre leurs mains qu'en celles de son neveu, avec lequel il étoit persuadé qu'il ne pourroit jamais faire un bon acord. Mais enfin s'ennuiant de vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il leur demanda permission de se retirer en Afrique avec tous ses trésors, & tous les Maures qui le voudroient suivre. Cette proposition qui n'étoit point comprise dans le traité qu'il venoit de faire, embarassa le Conseil des deux Rois; comme l'on y étoit persuadé que ce Prince ne demandoit cette permission qu'afin d'aler solliciter du secours, & de revenir ensuite dans le Roiaume de Grénade plus fort qu'il ne s'y étoit jamais vû; tous les avis alérent d'abord à la lui refuser: mais la Reine qui ne quittoit plus le camp depuis la prise de Malaga, & qui avoit toujours Ximenez avec elle, voulut avoir son avis avant que de rien résoudre sur une afaire de cette importance.

Ximenez qui n'étoit pas encore du conseil, & qui ne sçavoit pas ce qui s'y étoit passé, fut en cette occasion comme en beaucoup d'autres d'un sentiment tout opposé à celui de tous ceux qui y avoient opiné. Il dit qu'il ne sçavoit pas quelles pouvoient être les vûës du Prince Maure en se retirant en Afrique; mais que s'il y aloit pour y chercher du secours, il étoit persuadé qu'il le feroit inutilement; que les afaires des Maures d'Afrique n'étoient guere moins brouillées que celles des Maures d'Espagne; qu'ils étoient assez occupez chez eux sans s'embarasser des querelles de leurs voisins; & que

s'ils avoient été en état de se méler de celles de Grénade, ils n'auroient pas atendu si tard à le faire: Que le Prince Maure étoit vaillant & inquiet; que ceux qui suivoient son parti, étoient les plus braves de toute leur nation; qu'ils ne pourroient jamais s'empêcher de se revolter à la prémiére ocasion favorable qui s'en présenteroit: Que plus il en sortiroit d'Espagne, moins il y resteroit d'énemis & de personnes mal afectionnées, dont l'on auroit éternélement à se défier: Que le Prince Maure demandoit ce qu'il eût falu en bonne politique éxiger de lui, s'il ne l'eût pas demandé; & qu'il feroit assurément beaucoup moins de mal en Afrique, qu'il n'en feroit en Espagne, s'il y restoit: Que lors qu'il en seroit une fois sorti, l'on n'auroit plus afaire qu'au jeune Roi de Grénade, qui n'avoit ni assez de valeur ni assez de conduite pour se soutenir contre les troupes victorieuses de Sa Majesté: Qu'enfin les afaires étoient si avancées, & la consternation si grande parmi les Maures, que l'on auroit infailliblement achevé la conquête de tout le Roiaume de Grénade, avant que l'Oncle du Roi fût en état d'y amener du sécours, quand même il seroit assez heureux pour en obtenir.

La Reine proposa l'avis de Ximenez à Ferdinand; & ce Prince ne se contenta pas de l'aprouver, mais il ajouta, qu'il étoit lui seul plus éclairé, & qu'il pénétroit mieux les véritables interêts de l'Etat, que tout le Conseil ensemble; ainsi la demande du Prince Maure y aiant été proposée une seconde fois, l'avis de Ximenez passa tout d'une voix, & le Prince partit quelques jours aprés avec trois ou quatre mille Maures des plus riches & des plus grands Seigneurs du Roiaume pour ne jamais revenir en Espagne.

Il n'y avoit plus rien à conquérir que la ville de Grénade, & quelques autres petites Places aux environs qui s'étoient maintenuës à l'abri de cette grande Ville. Pour en achever la conquête, Ferdinand & Isabelle envoïérent au Roi de Grénade le Comte de Tendilla. Il étoit chargé de représenter à ce Prince, que les Rois de Castille & d'Arragon avoient éxécuté le dernier Traité qu'ils avoient conclu ensemble: Que les villes d'Almerie, de Baça & de Guadix avoient été conquises: Que les Princes Chrétiens avoient fait même quelque chose de plus, en contraignant le Prince son Oncle de sortir du Roiaume de Grénade pour se retirer en Afrique: Qu'il étoit juste que de son coté il leur remît la ville de Grénade, comme par le même Traité il s'étoit obligé de le faire: Qu'en ce cas il avoit ordre de lui ofrir quatre milions de maravedis de pension, avec tous les lieux de la Taa d'Andarax, & leurs revenus, pour sa résidence & pour sa subsistance.

Le Roi répondit que son dessein avoit toujours été d'éxécuter de bonne foi le dernier Traité qu'il avoit conclu avec les Rois de Castille & d'Arragon; mais qu'il y avoit si peu de tems qu'il étoit rétabli dans Grénade, qu'il n'avoit pas encore pû s'y rendre assez absolu pour en disposer conformément au Traité; que la liaison étroite qui avoit toujours été entre lui & les Princes Chrétiens, l'avoit rendu suspect; que ses actions étoient éclairées, & que le peuple se tenoit sur ses gardes: Que le moindre soupçon que l'on auroit, qu'il eût dessein de rendre Grénade, sufiroit pour lui faire perdre la liberté, & peut-être même la vie; qu'ainsi il étoit de l'interét de ses maîtres de lui laisser tout le tems dont il avoit

besoin pour s'assurer de Grénade : Que de précipiter trop l'éxécution de ce dessein étoit le moien infaillible de le faire manquer ; qu'on pouvoit cependant se reposer sur sa foi, & que quand il en seroit tems, il n'oublieroit rien pour l'éxécution de sa parole, sans qu'il fût besoin de l'en soliciter.

La réponse du Roi de Grénade satisfit aussi peu les deux Rois, que le Comte de Tendilla, qui la leur avoit fait savoir par un Exprés. On lui dépêcha aussi-tôt le même courier, avec de nouveaux ordres de solliciter incessament la reddition de Grénade ; & comme l'on soupçonna que le Roi n'étoit pas content des prémiéres offres qu'on lui avoit faites, on lui ordonna de lui en faire de nouvelles, & même de lui ofrir qu'il porteroit toute sa vie la qualité de Roi de Grénade, & qu'on le laisseroit jouir de tous les honneurs de la Roiauté.

A ces nouvelles instances le Roi de Grénade fit la même réponse qu'aux prémiéres ; & ses délais aiant été pris pour un refus, les Rois de Castille & d'Arragon résolurent de faire une nouvelle Armée, & d'assiéger Grénade dans toutes les formes. Le Roi de Grénade, qui l'avoit prévû, n'atendit pas qu'on l'ataquât. Il commença la guerre le prémier, en solicitant à la revolte les peuples d'el Pucherra, des montagnes, & de la valée de Lecrin. Ses desseins furent d'abord suivis de quelque succés ; car il assiégea & prit les fortes places d'Alhendin & de Marchenne. Mais la fortune peu acoutumée à le favoriser, lui tourna bien-tôt le dos : Ferdinand ne se fut pas plutôt mis en campagne, qu'il remit sous le joug tous ceux qui s'étoient revoltez ; reprit toutes les places dont le Roi Maure ve-

noit de s'emparer, & le réduiſit lui-même à ſe renfermer dans Grénade.

L'Hiver qui ſuivit cette glorieuſe campagne, fut emploïé aux préparatifs du ſiége; & dès que le Printems fut arrivé, Ferdinand envoïa le Marquis de Villaina avec trois mille chevaux, & dix mille hommes de pié, pour ruiner toutes les petites places des environs de Grénade, & déſoler toute la campagne; afin que les Grénadins ne pouvant faire la recolte acoutumée, fuſſent plus aiſément réduits par la famine. Ce fut encore dans cette vuë qu'on obligea les peuples des villes que l'on venoit de ruiner, & la plus grande partie des habitans de la campagne, à ſe retirer dans Grénade, afin que les vivres & les munitions étant plutôt conſommées, la ville fût auſſi plutôt contrainte de ſe rendre.

Mais comme Ferdinand ne doutoit pas que les Grénadins ne s'opoſaſſent de tout leur pouvoir à ces éxécutions militaires, il ſuivit lui-même avec le reſte de l'Armée, qui étoit compoſée de ſept mille chevaux & de trente mille fantaſſins preſque tous vieux ſoldats. Ferdinand, qui étoit lui-même un habile Général, elle étoit remplie d'un grand nombre d'Oficiers expérimentez, qui s'étoient preſque tous diſtinguez dans les guerres précédentes. Le fameux Conzalve de Cordouë étoit de ce nombre; c'eſt lui qui par ſes grands exploits mérita depuis le ſurnom de grand Capitaine: Il étoit deſlors intime ami de Ximenez, & cette liaiſon dura autant que ſa vie.

Le Marquis de Villaina aiant éxécuté ſa commiſſion, vint réjoindre le gros de l'Armée. Alors toutes les troupes étant réünies, l'on força le chemin creux & le Pont de Tablatte; & toute l'Armée étant entrée par là dans la

plaine de Grénade, campa à une lieuë de cette ville, réſoluë de n'en point partir qu'elle ne l'eût contrainte de ſe rendre. L'on travailla auſſi-tôt aux retranchemens. A peine furent-ils achevez, que la Reine de Caſtille par les conſeils de Ximenez vint au camp avec les Princes ſes enfans, réſoluë de n'en point partir que la ville ne fût priſe. Le motif d'un pareil conſeil étoit de rompre les meſures de Ferdinand : Il avoit conſenti à la réünion du Roiaume de Grénade à la Couronne de Caſtille ; mais il l'avoit fait avec tant de repugnance, qu'il y avoit lieu de craindre que ſi on le laiſſoit le maître de l'Armée, il ne fiſt cette grande conquête à ſon profit. L'on prétend même qu'il le tenta ; & que ſans Conſalve qui rompit ſes deſſeins, il en ſeroit venu à bout. Ximenez, qui étoit le conſeil de Conſalve, ſe méla ſi ſécrétement de cette intrigue, que Ferdinand, tout défiant qu'il étoit, n'en eut pas le moindre ſoupçon ; de là vint que tout ſon reſſentiment tomba depuis ſur Conſalve. Quoi qu'il en ſoit, la nuit, qui ſuivit le jour de l'arrivée de la Reine, le feu s'étant mis à a ſa Tente, la conſuma avec pluſieurs autres qui étoient autour. Cet accident fut cauſe qu'on batit des hutes de terre couvertes de tuiles, avec des ruës comme dans une ville ; & chaque corps aiant pris ſoin de fortifier ſon quartier, il ſe fit du camp une Ville fermée de tours & de murailles avec un foſſé profond, & quatre ruës principales qui répondoient aux quatre portes ; le camp par ce moien devint également aſſuré & contre le feu & contre les ſorties preſque continuëles que faiſoient les aſſiégez. Cette nouvelle ville, que l'on nomma depuis Sainte Foi, fit perdre courage aux Maures, qui virent par là une

résolution constante de ne point quiter le siége que la ville ne fût prise.

Leur dessein étoit d'atirer Ferdinand hors de ses retranchemens, & de l'obliger à remettre la décision de cette afaire à un combat général ; mais ce sage Prince, qui étoit persuadé que la famine sans rien risquer, le rendroit à la fin maître de la place, ne voulut rien confier au hazard.

Sa conjecture ne fut pas vaine ; car aprés que le siége eut duré huit mois & dix jours, depuis le vingt-sixiéme d'Avril de l'année 1491, jusqu'au deuxiéme de Janvier de l'année 1492, aprés que les Maures eurent fait plusieurs tentatives inutiles pour forcer le camp de Ferdinand, & pour l'atirer à la campagne, aprés avoir éprouvé pendant plusieurs mois tout ce que la famine a de plus terrible : Enfin se voiant sans vivres, sans ressource, sans sécours, & sans aucune espérance d'en avoir, ils furent contraints de rendre Grénade à composition.

Aprés que l'on eut disputé pendant prés de deux mois des conditions de cette fameuse reduction, l'on convint enfin que le Roi & le peuple de Grénade remetroient de bonne foi aux Rois de Castille & d'Arragon dans l'espace de quarante jours l'Alhambra, la ville de Grénade, & toutes ses dépendances : Qu'à l'avenir les Maures, tant de la ville que du reste du Roiaume, ne reconnoîtroient point d'autres Souverains que la Reine de Castille & ses successeurs : Que pour sureté de cet acord l'on donneroit en otage la veille de la reddition, cinq cens personnes d'entre les enfans & les fréres des principaux de la Ville pour être au pouvoir des Rois de Castille & d'Arragon l'espace de dix jours, pendant qu'ils prendroient

poſſeſſion des Fortereſſes & de la Ville, & qu'ils y metroient des troupes & des munitions.

Les deux Rois Chrétiens de leur coté promirent, tant pour eux que pour leurs ſucceſſeurs, de prendre ſous leur protection tous ceux d'entre les Maures qui voudroient reſter en Eſpagne ; de les conſidérer & chérir comme leurs autres ſujets ; de ne conſentir jamais qu'il leur fût fait aucun tort ni aucun déplaiſir ; ni que l'on agît contr'eux autrement que par les formes ordinaires de la juſtice, & de les maintenir dans la jouïſſance des biens, des droits & des priviléges dont ils avoient été en poſſeſſion juſques alors : Que pour ceux qui ne voudroient pas vivre en Eſpagne, il leur ſeroit permis de diſpoſer, comme il leur plairoit, de tous leurs biens, tant meubles qu'immeubles, & qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter en Afrique. L'on acorda au Roi en particulier tout ce qui lui avoit été ofert par le Comte de Tendilla, excepté la qualité de Roi, & les honneurs dûs à la Roiauté.

Le jour étant venu que le Roi de Grénade devoit remettre l'Alhambra & les autres Fortereſſes, le Cardinal Mendoſſe Archevêque de Tolède, acompagné de Ximenez, de la plupart des Oficiers, & d'un grand nombre de Nobleſſe, & ſuivi des meilleures troupes, & de quantité d'artillerie, partit pour en aler prendre poſſeſſion au nom de la Reine de Caſtille. Tout ſe paſſa fort paiſiblement, & de bonne foi. Le Cardinal s'étant ſaiſi de tous les poſtes, fit arborer ſur les plus hautes tours la Croix que l'on portoit devant lui, & les étendars de Caſtille. A cette vuë l'Armée Chrétienne, qui n'étoit qu'à demie lieuë de la ville, témoigna

ſa joie par quantité de décharges, & par toutes les marques de réjouïſſance que l'on a coutume de donner dans ces ocaſions. En méme tems Ferdinand & Iſabelle marchérent vers la ville pour en aler prendre poſſeſſion. Lors qu'ils en furent proche, ils rencontrérent le Roi de Grénade qui en ſortoit. Il voulut mettre pié à terre pour les ſaluër, mais ces Princes ne le voulurent point ſoufrir : Ils lui rendirent au contraire, mais pour la derniére fois, tous les honneurs qu'ils lui euſſent pû rendre, s'il avoit encore été maître de tout le Roiaume de Grénade. Ils ſe ſéparérent ainſi, aparament fort ſatisfaits les uns des autres. Ce Prince dépouillé fut prendre poſſeſſion des lieux qui lui avoient été aſſignez pour ſa réſidence, & les deux Rois Chrétiens entrérent dans Grénade, dont ils ne pouvoient aſſez admirer la beauté.

Cette ville étoit alors au plus haut point de ſa gloire & de ſa magnificence : Il y avoit plus de trois cens ans que les Rois de Grénade travailloient à l'envi à l'embelir. Le ſeul Mahomet Alamar, lequel fit batir l'Alhambra qui ſervoit de Fortereſſe à la Ville, & de Palais aux Rois de Grénade, & qui étoit le plus bel édifice, & le mieux fortifié de toute l'Europe, y fit de ſi prodigieuſes dépenſes, qu'on crut qu'il avoit trouvé le ſécret de faire de l'or. Elle étoit ſans contredit la plus grande ville de toute l'Eſpagne : Son enceinte étoit de plus de quatre grandes lieuës de circuit; ſes murailles étoient à peu prés d'une même ſtructure, & l'on y avoit ajouté à une diſtance égale les unes des autres, plus de mille tours ornées de crenaux, qui ne ſervoient pas moins à l'embelir, qu'à la fortifier. L'on y contoit ſoixante & dix mille maiſons,

& plus de trois cens mille habitans. On la diviſoit alors en quatre principaux quartiers, l'Alhambra, Grénade, l'Albayzin & l'Antequerula, ainſi nommée, parce que cette partie de la Ville fut prémiérement habitée & batie par des Maures venus d'Antequerra. Comme elle eſt toute ſitüée ſur pluſieurs cotaux, & que le païs des environs eſt fort beau, elle a les plus beaux aſpects du monde. D'ailleurs quoi qu'elle ſoit ſitüée dans la partie la plus méridionale de toute l'Eſpagne, l'air y eſt ſi ſain à cauſe de ſa pureté & du grand nombre des riviéres, des ſources, & des fontaines qui arroſent tout le païs, que les Maures avoient coutume de dire que le Paradis étoit ſitüé dans cette partie du ciel qui répond ſur cette Ville. A préſent Grénade, auſſi-bien que le Roiaume qui en porte le nom, ont bien changé de face; car au lieu qu'autrefois le dernier étoit rempli d'un nombre incroïable de Villes, de Bourgs, de Chateaux & de Vilages, l'un & l'autre eſt aujourd'hui ruïné, & preſque tout dépeuplé; ce n'eſt pas que Ferdinand & Iſabelle aient rien épargné pour maintenir cette belle conquête dans tout l'éclat où ils l'avoient trouvée: ce fut dans cette vuë qu'Alexandre VI. à leur ſolicitation établit dans Grénade un Archevéché & une Univerſité, qui a encore aujourd'hui beaucoup de réputation; mais les fréquentes revoltes des Maures, & le banniſſement général qui en fut fait de toute l'Eſpagne en 1609, l'ont réduite en l'état où on la voit aujourd'hui, c'eſt à dire, fort peu ſemblable à ce qu'elle étoit, lorſque Ferdinand & Iſabelle en firent la conquête.

Cependant les Rois de Caſtille & d'Arragon étant entrez dans cette belle ville d'une maniére qui avoit quelque choſe de l'air des

anciens triomphes, ils y firent obſerver la capitulation avec tant de ſoin, donnérent ſi bon ordre à la Police de la Ville, & ſçûrent ſi bien careſſer la Nobleſſe & le peuple, que les nouvelles en étant portées par tout le Roiaume, chacun ſe ſoumit de bon cœur à ces nouveaux maîtres; & s'il reſta quelque regret du changement arrivé dans cet état, ces peuples le ſçûrent ſi bien cacher, qu'il n'en parut rien du vivant de Ferdinand & d'Iſabelle qui les avoient conquis, qu'en une ſeule rencontre qui n'eut pas de ſuite, comme on le raportera dans la continiiation de cette Hiſtoire. Ainſi par la valeur de Ferdinand, la prudence d'Iſabelle, le zéle & les conſeils de Ximenez, la Religion Chrétienne fut rétablie dans toute l'Eſpagne; la Secte de Mahomet en fut banie, auſſi-bien que la domination des Maures, qui y avoient regné pendant prés de huit-cens ans; & Ferdinand & Iſabelle aquirent pour eux-mêmes & pour leurs Succeſſeurs, la qualité de Rois Catholiques *, qu'on leur donnera deſormais dans cette Hiſtoire.

* *Alexandre VI, qui étoit Eſpagnolde nation, leur donna cette qualité. auſſi-tôt aprés la priſe de Grénade à l'exemple des Rois de France, qui portent depuis tant de ſiécles celle de Rois Trés-Chrétiens.*

Fin du prémier Livre.

HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVÊQUE DE TOLÉDE; ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

Mort du Cardinal Mendoſſe, Archevêque de Tolède. Divers avis que ce Cardinal donne avant ſa mort à leurs Majeſtez Catholiques. Ximenez eſt élevé à l'Archevêché de Tolède. Sa maniére de vie. Il travaille à la Réformation de l'Ordre de Saint François. Les traverſes qu'il eut dans l'éxécution de ce deſſein le mettent en danger de ſa vie. Grands diferens avec le Chapitre de Tolède.

SI la conquête de Grénade fut glorieuſe aux Rois Catholiques Ferdinand & Iſabelle, elle fut extrémement funeſte au Cardinal Mendoſſe, Archevêque de Tolède. Il tomba dangéreuſement malade des fatigues qu'il s'étoit donné pendant le ſiége; & la réduction de Gré-

nade, & cette maladie jointe à son grand âge, aprés l'avoir fait languir deux ans, firent presque desespérer de sa vie. Les Rois Catholiques aiant apris le danger où il étoit, le furent visiter. Ce fut un honneur qu'ils rendirent autant à son mérite, & aux services qu'il leur avoit rendus, qu'à sa naissance & au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat. La confiance qu'ils lui témoignérent en cette ocasion, fit bien voir que l'estime qu'ils faisoient de lui, avoit du moins autant de part à cette visite, que toute autre considération. Car aprés lui avoit fait connoitre de la maniére du monde la plus obligeante la part qu'ils prenoient à son mal, la Reine ordonna à tout le monde de sortir de sa chambre; & s'étant assise avec Ferdinand proche de son lit, elle lui dit que l'aprehension qu'ils avoient de le perdre, les obligeoit de profiter du reste d'une vie qui avoit toujours été si utile à l'Etat, & qu'ils le conjuroient dans cette vûë de leur donner avec sa sincérité ordinaire tous les avis qu'il croiroit leur être avantageux.

Le Cardinal, aprés avoir remercié leurs Majestez de l'honneur qu'ils lui faisoient de le visiter, & de la confiance qu'ils vouloient bien lui marquer, leur dit que l'état où il se trouvoit ne lui permettant pas de dissimuler la vérité, & ne pouvant pas d'ailleurs se dispenser de leur obéir, & de répondre à l'honneur qu'elles lui faisoient de le consulter; il les prioit de trouver bon qu'il leur donnât deux avis qu'il estimoit également importans à la gloire & au repos de l'Etat; & d'atribuër à son zéle pour leurs Majestez la liberté dont il seroit contraint d'user en les donnant. Le prémier étoit de faire la paix avec le Roi de France *; & quand ils l'auroient faite, de la garder

* *Charles VIII.*

garder inviolablement : Le second, de marier le Prince d'Espagne leur fils * avec la Princesse Jeanne qui s'étoit retirée en Portugal.

* Don Jean.

Le Cardinal qui se trouvoit ce jour-là un peu mieux, ajouta pour apuïer le prémier avis, que la conquête du Roiaume de Grénade encore toute récente, exigeoit absolument que l'on entretint un grand nombre de troupes, dont l'on pût au besoin former tout d'un coup une puissante Armée ; que les conquêtes ne se conservoient que par les mêmes moiens dont l'on s'étoit servi pour les faire : Que quelque bonne mine que fissent les Maures, ils ne pouvoient soufrir que trés-impatiament de se voir privez de leurs Rois naturels, & d'être assujétis pour toujours à la Couronne de Castille : Qu'à la prémiére ocasion favorable qui se présenteroit, ils ne manqueroient jamais de se revolter : Que le seul moien de les en empêcher étoit de les mettre dans l'impuissance de le faire : Que l'Oncle du Roi de Grénade étoit en Afrique ; qu'il y solicitoit continuélement de puissans sécours, & qu'il les pressoit d'autant plus vivement, qu'il savoit bien que l'autorité de leurs Majestez parmi des peuples nouvélement conquis, ne pouvoit être que trés-mal afermie : Qu'à la vérité l'état des afaires d'Afrique ne lui avoit pas permis de les obtenir jusques alors ; mais qu'il ne faloit qu'un moment pour changer les choses de face : Que ce Prince avoit emporté de grands trésors ; qu'il avoit la réputation d'être fort brave ; qu'il n'en faloit pas davantage pour faire déborder en Espagne un nouveau déluge de Maures, qui aprés avoir reconquis le Roiaume de Grénade, ne seroient que trop sufisans pour pousser les conquêtes plus loin, & réduire peut-être la Castille à des extrémitez contre lesquelles l'on

ne pouvoit trop se précautionner : Qu'il s'ensuivoit de là évidament qu'il faloit demeurer armé, & tenir sur pié de puissantes troupes; mais que bien loin de les mener a l'extrémité de l'Espagne contre le plus puissant Prince de la Chrétienté, où elles seroient absolument inutiles pour la conservation du Roiaume de Grénade, il en faloit mettre une partie dans le cœur de ce Roiaume, & l'autre sur les frontiéres, afin de tenir de tous cotez les Maures en bride, & d'être en état de s'opposer aux sécours qui pourroient venir d'Afrique.

Le Cardinal, qui avoit toujours fait profession d'une piété trés-sincére, & qui en étoit encore plus vivement pénétré dans le danger où il se trouvoit, ajouta à ces raisons de politique, Qu'il ne faloit point attribuer aux forces humaines, mais à la protection que Dieu avoit acordée aux armes de leurs Majestez, le succés étonnant de la guerre de Grénade : Qu'il étoit à craindre, que si au lieu de continuer à les emploier contre les Infidéles, l'on s'en servoit contre le Fils aîné de l'Egise, ce sécours venant à manquer, l'on ne perdît contre les François la gloire & la réputation que l'on avoit aquis contre les Maures : Qu'au moindre échec que leurs troupes recevroient sur les frontiéres d'Espagne, la revolte des Maures, & la perte du Roiaume de Grénade étoient infaillibles ; & que quelques avantages qu'on pût obtenir contre le Roi Trés-Chrétien, ils n'égaleroient jamais la perte que feroient l'Egliſe & l'Etat, si l'Empire des Maures se rétablissoit en Espagne.

Il ajouta, en s'adressant à Ferdinand, que le recouvrement qu'il prétendoit faire par les armes des deux Comtez de Rousillon & de Cerdagne, n'étoit ni juste ni de saison; qu'il n'étoit pas de

saiſon, parceque, comme il venoit de le faire voir, l'état des afaires ne permetoit pas qu'on emploiât ailleurs des troupes abſolument néceſſaires pour la conſervation du Roiaume de Grénade. Qu'il n'étoit pas juſte non plus ; qu'il ſavoit mieux que perſonne, que le feu Roi d'Aragon ſon pére avoit engagé les deux Comtez, dont il s'agiſſoit, au Roi de France Louis XI. pour trois cens mille écus qu'il lui avoit prété dans le plus grand beſoin où il ſe fût jamais vû : Que le Contract d'engagement portoit à la vérité que le Roi d'Aragon pourroit les retirer dans neuf ans, à conter du jour du contract, en rembourçant le principal & les interêts ; mais qu'il portoit auſſi, que s'il ne le faiſoit pas pour quelque raiſon que ce pût être dans le terme préfix, il n'y ſeroit plus reçû, & que la propriété du Rouſſillon & de Cerdagne demeureroit aquiſe au Roi de France : Que le feu Roi avoit laiſſé paſſer ce terme ſans parler de les retirer : Que quoi qu'en vertu du contract ſans autre formalité le Roi de France fût devenu propriétaire des deux Comtez, il n'avoit pas laiſſé pour une pure abondance de droit de faire ſommer par un Héraut le Roi d'Aragon de retirer les Comtez : Que ce Prince ne l'aiant pas fait, Sa Majeſté Trés-Chrétienne les avoit réünis à ſa Couronne, & les avoit laiſſez en mourant au Roi Charles VIII. ſon fils unique & ſon ſucceſſeur : Qu'il y avoit neuf ans que ce Prince en étoit paiſible poſſeſſeur : Que conjointement avec ſon pére il y avoit trente ans qu'il en jouiſſoit ſans conteſtation : Qu'un ſi long terme les aiant rendus auſſi inaliénables que les autres Provinces de France, la guerre qu'il feroit pour les recouvrer, ne pouvoit être juſte : Qu'ainſi il étoit perſuadé que leurs Majeſtez ne pouvoient

mieux faire que de conclure une bonne paix avec Sa Majeſté Trés-Chrétienne, & de la garder inviolablement.

Pour comprendre l'importance du ſecond avis, il faut reprendre les choſes de plus loin, & ſupoſer que Henri I V. dernier Roi de Caſtille, frére & prédéceſſeur immédiat d'Iſabelle, paſſoit ſi abſolument pour impuiſſant, que c'eſt encore aujourd'hui le ſurnom que lui donnent tous les Hiſtoriens d'Eſpagne, pour le diſtinguer des autres Rois de Caſtille, qui ont porté comme lui le nom de Henri. Son prémier mariage avec Blanche de Navarre ne contribüa pas peu à lui aquérir ce titre : Il eut beau la répudier pour ſe vanger des plaintes qu'elle avoit faites, d'être obligée de garder dans le mariage une continance à laquelle elle ne s'étoit point atenduë ; ſon ſecond mariage avec Jeanne Infante de Portugal ne rétablit pas ſa réputation ; ſa ſtérilité pendant pluſieurs années avoit perſuadé tout le monde qu'il étoit incapable de ſe faire des ſucceſſeurs, & l'on regardoit déja la Princeſſe Iſabelle ſa ſœur [celle-là même dont l'on a parlé juſqu'à préſent] comme ſon héritiére, lorſque la Reine devint groſſe, & acoucha d'une fille, la plus belle, à ce qu'on dit, mais auſſi la plus malheureuſe Princeſſe de ſon ſiécle : C'eſt cette Jeanne de Caſtille dont l'on a déja parlé dans le livre précédent.

Le bruit courut auſſi-tôt que Henri ne pouvant non plus avoir d'enfans de ſa ſeconde femme que de la prémiére, avoit mieux aimé que Bertrand de la Cueva ſon favori, qui fut depuis Duc d'Albuquerque, ſupléât à ſon défaut, que de paſſer pour impuiſſant. Iſabelle y avoit plus d'interêt que perſonne ; puiſque, ſupoſé que cette fille paſsât pour le-

gitime, étant plus proche d'un dégré, & représentant son pére, elle l'excluoit manifestement de la succession à la Couronne de Castille, qu'elle s'étoit acoutumée à regarder comme une chose qui ne lui pouvoit être enlevée. Ainsi soit que l'interêt agît tout seul, ou qu'en éfet elle fût persuadée que le Duc d'Albuquerque étant le pére de cette fille, elle ne devoit pas succéder aux Couronnes de Castille ; Henri étant mort, elle forma un puissant parti, se mit à sa tête, & aluma la guerre dans l'Etat. Mais ne se sentant pas assez forte pour faire passer sa Niéce prétenduë pour illégitime, elle eut recours à Ferdinand, & l'épousa, à condition qu'il apuiéroit son parti de toutes les forces d'Aragon. Il entra aussi-tôt dans la Castille à la tête d'une puissante Armée, en se joignant aux Grands qui tenoient le parti d'Isabelle ; il défit en bataille rangée les partisans de la Princesse Jeanne, la contraignit de se retirer en Portugal, obligea les Etats de Castille de la déclarer batarde ; fit reconnoître la Reine Isabelle sa femme pour seule légitime héritiére du feu Roi Henri son frére, & la maintint toujours depuis dans la paisible possession de la Castille, & des Couronnes qui en dépendent.

Le Cardinal Mendosse, qui avoit été témoin oculaire de ce que l'on vient de raconter, le supposa manifestement dans l'avis qu'il donna aux Rois Catholiques de marier l'Infant leur fils avec la Princesse Jeanne : Il soutint ensuite que c'étoit l'unique moien d'assurer le repos de la Castille, & d'éviter une guerre qui ne pouvoit que lui être trés-funeste, si cette Princesse épousoit quelque puissant Prince, qui fût en état de faire valoir les droits qu'elle prétendoit avoir à cette Couronne, ou qu'elle en

eût des enfans, qui aparament ne ſeroient pas d'humeur de négliger les prétentions de leur mére. Il ajouta, en s'adreſſant à la Reine, que c'étoit le ſeul moien qu'elle avoit de reparer le tort qu'elle pourroit avoir fait à cette Princeſſe ſans s'en faire à elle-méme. Que le reſpect deû à la Majeſté Roiale avoit empéché de vérifier l'impuiſſance prétenduë du feu Roi ſon frére, comme on l'auroit pû faire à l'égard d'un particulier; qu'il avoit toujours maintenu que la Princeſſe Jeanne étoit légitime; Qu'il avoit perſiſté dans cet aveu au lit de la mort, & que ce moment fatal qui oblige de découvrir les véritez les plus cachées, n'aiant pû porter ce Prince à changer de ſentiment, le moins qui pouvoit en réſulter en ſa faveur, étoit de douter ſi elle étoit légitime: Que le doute dans les ocaſions de cette importance obligeoit de prendre le plus ſeur, c'eſt à dire, de lui rendre juſtice; que cela ſe faiſoit en la mariant avec le Prince d'Eſpagne; que ce mariage reparoit le tort qu'on auroit pû lui faire; qu'ainſi il croïoit qu'il étoit de la derniére importance de le conclure au plutôt, & de l'éxécuter dés que l'âge du Prince d'Eſpagne pourroit le permettre.

La liberté dont avoit uzé le Cardinal en apuïant les deux avis que l'on vient de raporter, déplut également à leurs Majeſtez Catholiques. La Reine, qui ne pouvoit ſoufrir qu'on revoquât en doute la juſtice de ſes droits ſur la Couronne de Caſtille, en fut ſi choquée, que quelque cas qu'elle eût fait juſques alors du Cardinal, elle ne fit pas dificulté de dire depuis, que ſa derniére maladie lui avoit altéré l'eſprit. Mais comme elle avoit ſes vûës, elle jugea à propos de diſſimuler, & lui demanda avec la méme tranquilité que ſi elle

n'en eût point été ofencée, s'il n'avoit pas encore quelque avis à lui donner touchant son successeur.

Le Cardinal, qui aparament avoit été prévenu par cette Princesse, à qui il devoit tout ce qu'il étoit, & qui croïoit n'avoir plus rien à ménager avec Ferdinand, répondit que puisque Sa Majesté lui ordonnoit de lui dire son sentiment sur ce point qui n'étoit pas des moins importans au repos de l'Etat, il ne pouvoit s'empêcher de lui dire, que l'Archevêque de Tolède étant, comme Primat d'Espagne, le Chef du Clergé, la prémiére personne du Roiaume aprés les Princes du Sang en qualité de Grand Chancélier de Castille, & le plus riche particulier de toute l'Espagne; il étoit de la derniére conséquence de n'élever à cette dignité qu'une personne, du zéle & de la fidélité duquel l'on seroit bien assuré : Qu'il y avoit pour cet éfet deux inconveniens également à éviter; l'un d'y nommer un étranger, quel qu'il pût être : que les Loix fondamentales de l'Etat s'y opoſoient formélement; & que d'ailleurs les Castillans ne souffriroient jamais que contre les Priviléges de leur Nation, cette grande dignité fût ocupée par un homme qui ne seroit pas de leur païs : Que cet inconvénient évité il faloit bien se garder de tomber dans un autre, qui consistoit à en pourvoir une personne de qualité, comme l'on avoit fait jusques alors; mais qu'il y faloit élever un homme de mérite, & dont la capacité & les talens extraordinaires supléassent à la naissance. La raison qu'il en rendit, fut que les Grands & la Noblesse de Castille avoient besoin d'être humiliez; qu'ils en avoient uzé jusques alors à l'égard de leurs Rois avec une insolence qui ne pouvoit plus se dissimuler;

Que le peuple gémissoit sous le joug de ces petits tirans : Que le plus doux moien, & en même tems le plus éficace de les ranger à leur devoir, étoit de les afoiblir, en rompant l'union étroite qu'ils conservoient depuis si long tems avec le Clergé ; & que cela arriveroit infailliblement, si l'on donnoit un Chef à ce prémier corps de l'Etat, qui n'eût aucune liaison avec eux ni par sa naissance ni par ses aliances.

Ces derniéres paroles du Cardinal touchérent si vivement le Roi Catholique, que quoi qu'il fût le plus dissimulé de tous les hommes, il eut toutes les peines du monde de s'empécher de le témoigner ; en éfet ce Prélat venoit de choquer directement par ce dernier avis le plus délicat de tous les interêts qu'il eût pour lors à ménager. Il y avoit long tems qu'il souhaitoit avec la plus forte passion de procurer l'Archevéché de Toléde à l'un de ses batards, qui étoit Don Alonce, Archevêque de Saragosse, & il n'avoit rien épargné pour y disposer l'esprit de la Reine. Il avoit en cela un double interêt ; il consistoit à procurer un puissant établissement, sans qu'il lui en coutât rien, à un fils qui lui étoit fort cher, & à se rendre à peu prés aussi absolu dans la Castille, qu'il l'étoit dans l'Aragon ; ce qu'il croioit ne lui devoir pas être dificile, quand il auroit mis à la téte du Clergé & du Conseil d'Etat une personne puissante, & qui seroit aussi aveuglément dans ses interêts, qu'il avoit lieu de l'espérer de l'Archevêque de Saragosse. Cependant comme il étoit étranger, & qu'il ne cédoit en qualité qu'aux Princes de Sang, le Cardinal venoit de lui donner l'exclusion formelle, & la maniére dont la Reine lui avoit paru recevoir cet avis, lui donnoit lieu d'a-

prehender qu'elle ne s'obſtinât à l'éxécuter. Il étoit occupé de ces penſées qui ſe préſentoient en foule à ſon eſprit, lorſque la Reine, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éluder les ſolicitations qu'il lui pourroit faire en faveur de l'Archevêque de Saragoſſe, demanda au Cardinal, s'il ne connoiſſoit point quelqu'un qui eût toutes les qualitez qu'il venoit de lui marquer.

Le Cardinal, qui eſtimoit éfectivement Ximenez autant qu'il le méritoit, & qui peut-être agiſſoit de concert avec la Reine, lui répondit qu'il ne croïoit pas qu'il y en eût dans toute l'Eſpagne qui les poſſédât dans un dégré plus éminent que le P. Ximenez, Confeſſeur de Sa Majeſté.

Il aloit s'étendre ſur ſes loüanges; mais la Reine, qui avoit tout ce qu'elle s'étoit propoſé, & qui étoit outrée d'ailleurs de l'avis que le Cardinal lui avoit donné touchant le mariage du Prince d'Eſpagne, ſe leva en lui diſant, qu'un plus long entretien ne pourroit qu'augmenter ſon mal. Elle ſortit auſſi-tôt; le Roi la ſuivit, & le Cardinal mourut quelques jours aprés.

Cette mort donna lieu à une infinité de brigues que firent tous les Grands de Caſtille pour mettre l'Archevêché de Tolède dans leur famille; mais il n'y en eut point de plus forte que celle du Roi Catholique en faveur de l'Archevêque de Saragoſſe. Cependant il n'y en avoit point à qui la Reine fût plus éloignée de le donner. Elle haïſſoit généralement tous les bâtards du Roi Catholique; mais elle avoit encore plus d'averſion pour D. Alonſe que pour les autres, par la ſeule raiſon qu'il étoit fils de la Comteſſe d'Eboli, qui étoit celle de toutes les maîtreſſes du Roi qu'elle avoit le plus irréconci-

liablement haïe : D'ailleurs comme elle n'étoit pas moins habile que Ferdinand, elle avoit pénétré ſes deſſeins ; & comme elle étoit infiniment jalouſe de l'autorité ſouveraine qu'elle s'étoit reſervée toute entiére, comme propriétaire de la Caſtille, elle n'avoit garde de faire des démarches qui y puſſent donner ateinte, en donnant lieu au Roi de la partager avec elle : Ainſi quoi qu'il pût faire en faveur de l'Archevêque de Saragoſſe, elle perſiſta toujours dans le deſſein de donner à Ximenez l'Archevéché de Tolède ; & elle l'éxécuta d'une maniére qui a quelque choſe d'aſſez ſingulier pour n'en omettre aucune circonſtance : Voici comme la choſe ſe paſſa.

La Reine aiant deſtiné à Ximenez l'Archevéché de Tolède, non ſeulement elle ne lui communiqua pas la réſolution qu'elle avoit priſe ; elle en fit un fort grand ſécret à tout le monde, & particuliérement au Roi Catholique : Elle craignoit qu'il ne la traversât du coté de Rome, où il pouvoit beaucoup ſur l'eſprit d'Alexandre VI, qui étant Aragonois de nation, étoit né ſujet de Ferdinand. Elle en fit pourtant expédier le Bref par les Sécrétaires d'Etat ordinaires ; mais afin qu'on ne pût pénétrer ſon deſſein, elle fit laiſſer en blanc le nom du pourvû, & le remplit elle-même de celui de Ximenez. Elle envoïa auſſi-tôt à Rome pour l'expédition des Bulles ; & les aiant reçûës un jour de Carême que Ximenez étoit prêt de partir de Madrit avec ſon compagnon, pour aler aſſiſter ſelon ſa coutume à l'Ofice de la Semaine Sainte dans un Couvent de ſon Ordre, la Reine l'envoïa quérir. Elle l'entretint quelque tems de choſes indiférentes ; puis tirant tout d'un coup de ſa poche les Bules du Pape : Voïez, lui dit-elle, ce que

mande Sa Sainteté par ces lettres que je viens de recevoir. Il les prit avec beaucoup de respect, & lut le dessus qui portoit ; *A nôtre Vénérable Frére François Ximenez, élû Archevêque de Tolède.* Il fut d'abord extraordinairement surpris ; mais revenant à soi, il se contenta de baiser ces Lettres sans les ouvrir, & les rendant à la Reine, *Madame*, lui dit-il, *ces Lettres ne s'adressent pas à moi.* Il se retira aussi-tôt, & partit pour son voiage.

La Reine, qui connoissoit parfaitement son mérite & sa capacité extraordinaire, & qui étoit persuadée qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez nécessaires pour soutenir la prémiére dignité de l'Eglise d'Espagne, fut tout à fait édifiée de lui trouver l'esprit aussi humble, qu'il étoit grand. Elle depécha aussi-tôt aprés lui plusieurs Seigneurs de la Cour pour tacher de lui persuader de recevoir cette importante charge. Mais étant arrivez à son Couvent, ils ne l'y trouvérent pas ; il avoit passé outre, & continüoit son chemin à grand' hâte, lors qu'il fut rencontré par ces mêmes Seigneurs qui l'avoient suivi, & qui étant bien montez, n'eurent pas beaucoup de peine d'attraper un homme qui marchoit à pié, qui étoit chargé d'habits fort pésans, & qui étoit afoibli par le jeûne du Caréme, que l'on pratiquoit encore en ce tems-là avec une austérité toute autre que l'on ne fait aujourd'hui.

Ils n'épargnérent rien pour lui persuader de se rendre au choix que le Pape & la Reine avoient fait de lui. Mais soit que Ximenez, qui faisoit profession de la piété la plus scrupuleuse, se crut véritablement indigne de l'Archevêché de Tolède ; ou qu'il fût persuadé que sa résistance seroit vaine, & qu'il le recevroit avec d'autant plus de gloire, qu'il auroit fait

plus de dificulté de l'accepter, tous leurs éforts furent inutiles, & il falut un commandement exprés du Pape pour l'obliger d'accepter une charge qui faiſoit l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs du Roiaume.

Il fit même quelque choſe de plus : Car lors qu'il falut donner ſon conſentement, il ne le fit qu'à deux conditions ; l'une que pour quelque conſidération que ce pût être, il ne quiteroit jamais l'Egliſe de Toléde, qu'on le forçoit, pour ainſi dire, d'épouſer : L'autre, qu'il ne conſentiroit jamais qu'on impoſât un ſou de penſion ſur cet Archevéché, l'un des plus riches de toute la Chrétienté ; ni qu'on donnât la moindre ateinte aux libertez & aux immunitez de ſon Egliſe. La Reine lui promit tout ce qu'il voulut, mais cela n'empécha pas que le Roi Catholique, qui ne ſe croioit pas obligé par les promeſſes de la Reine, & qui n'étoit pas fort ſcrupuleux à garder les ſiennes, ne fit depuis la mort de cette Princeſſe tous ſes éforts pour y donner ateinte ; mais il rencontra un Prélat ferme, qui l'obligea à garder les paroles qu'on lui avoit données. L'acceptation que fit Ximenez de l'Archevéché de Toléde, fut auſſi-tôt ſuivie de ſon Sacre. Il ſe fit avec toute la magnificence poſſible dans une Egliſe de ſon Ordre proche de Burgos : Elle étoit parée des plus riches meubles de la Couronne ; tous les Grands de Caſtille & d'Aragon y acompagnérent leurs Majeſtez Catholiques, & lui baiſérent les mains l'un aprés l'autre à l'imitation du Roi & de la Reine ; qui, ſuivant la coutume de ce tems-là, leur en avoient donné l'exemple.

Quoique par ſon élévation à l'Archevéché de Toléde Ximenez fût devenu l'un des plus

riches Prélats de la Chrêtienté, il ne changea presque rien à sa prémiére façon de vie, soit qu'il ne voulût pas passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, ou qu'il fût persuadé que les Evêques d'Espagne acoutumez à vivre avec beaucoup de magnificence, lui fourniroient bien-tôt par leurs plaintes l'ocasion d'en changer, sans qu'on lui en pût faire aucun reproche; ou que lui étant de la derniére importance de ménager l'estime de la Reine, il atendit que cette Princesse, qui aimoit l'éclat, le pressât elle-méme de vivre d'une maniére plus magnifique.

Ainsi, quoi que par tout où il acompagnoit la Reine, on eût soin de lui retenir toujours des apartemens magnifiques, il ne se reservoit en éfet qu'une chambre tres-médiocre, dont les murailles étoient toutes nuës, & sans tapisserie en hiver comme en été; il y faisoit mettre pour tous meubles une table sans tapis, deux chaises, un lit de trois ais sur deux traiteaux, une paillasse piquée sans matelas & sans draps. Il se couchoit & se levoit toujours sans vouloir être servi de personne; il ne portoit point de linge, & ne quitoit jamais l'habit de son Ordre, pas méme la nuit pour se reposer: outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, qu'il observoit avec beaucoup d'austérité, il pratiquoit avec beaucoup d'éxactitude ceux qui étoient ordonnez par la Régle & les Constitutions de son Ordre; les autres jours il gardoit inviolablement tout ce que l'Eglise prescrit touchant la tempérance & la frugalité des Evêques. On ne lui servoit d'ordinaire qu'un seul plat de viande des plus communes, & si l'on s'aviſoit de lui servir quelque chose de plus délicat & de mieux aprêté, il l'envoioit aussitôt aux malades du lieu sans y toucher.

Outre quelques ſéculiers qu'il jugea néceſſaires pour les bas ofices de ſa maiſon, il ne prit pour ſes Aumôniers & ſes Chapelains qu'un aſſez bon nombre de Religieux de ſon Ordre des plus graves & des plus pieux, avec leſquels il récitoit l'Ofice divin, & faiſoit tous les exercices qu'il avoit coutume de faire dans le Cloître. Son deſſein outre cela étoit de s'en ſervir pour l'acompagner dans les viſites qu'il avoit réſolu de faire dans tout le Diocéſe de Toléde dés qu'il ſeroit en état d'aler prendre lui-même poſſeſſion de cette prémiére Egliſe d'Eſpagne, & pour confeſſer, prêcher, & faire toutes les inſtructions qu'il jugeoit néceſſaires à l'éducation du peuple : Son écurie conſiſtoit en un âne, dont il ſe ſervoit quelquefois pour ſe ſoulager dans ſes voiages, qu'il faiſoit toujours à pié, comme tous ceux qui l'acompagnoient : C'étoit-là toute ſa maiſon, tout ſon équipage, & tout ſon train. Il ne voulut pas ſeulement entendre parler de Chambelans, de Maîtres d'Hôtel, d'Ecuiers, de Gentilshommes, de Pages & de Laquais, quoi que tous ces Oficiers euſſent été ordinaires aux Archevêques de Toléde ſes prédéceſſeurs. Il parloit au contraire avec un extrême mépris de cette pompe ſéculiére, & diſoit hautement qu'un Evêque qui ſe reconnoiſſoit Miniſtre de Jeſus-Chriſt pauvre, devoit faire gloire d'imiter ſa pauvreté, & non pas diſputer de la vanité & du faſte avec les Grands du monde.

Pour ce qui eſt de ſon revenu, toutes les dépenſes ſuperfluës étant retranchées, & le bien de ce riche Archevêché étant adminiſtré avec beaucoup d'économie, aprés en avoir pris ce qui étoit néceſſaire pour ſa perſonne & pour ſa maiſon, il emploioit le reſte à ſecourir un nombre preſque infini de pauvres.

Si Ximenez eût toujours continué à vivre de la sorte, il seroit encore aujourd'hui la régle des plus saints Evêques, comme il passe, sans contredit, pour le modéle des plus grands politiques; mais la vérité qui doit faire le principal caractére de l'Histoire, oblige d'avouer, qu'il y a peu de métamorphoses semblables à la sienne. Ximenez, qui dans toutes ses actions n'avoit jusqu'alors paru occupé que des sentimens de la piété la plus éxacte, ne fut plus rempli que des idées qui tendoient à sa propre grandeur, & à l'agrandissement de la Monarchie d'Espagne. Il ne se souvint plus ni de la médiocrité de sa naissance, ni des devoirs de l'état religieux qu'il avoit embrassé, ni de ceux de l'Episcopat dont il avoit fait d'abord toute sa gloire. Il ne s'ocupa presque plus, du moins à l'extérieur, que des afaires politiques; l'ambition parut sa passion dominante, & il n'égala pas seulement ses prédécesseurs en magnificence, mais il les surpassa de beaucoup; ce n'est pas qu'on lui puisse reprocher aucun de ces défauts grossiers qui ont deshonoré tant de grands hommes, au contraire il fit toujours profession d'une haute probité; il aima la justice jusqu'à l'excés, & l'apuia toujours de toute son autorité; il ne se lassa jamais d'être le protecteur des pauvres, des gens de bien, & de tous ceux qu'il sçavoit être injustement oprimez; l'on ne peut pas même nier qu'il n'ait fait de fort grandes choses pour la gloire de l'Eglise & de la Religion. Mais tout cela se faisoit avec un air de faste & de grandeur, qui faisoit bien connoître qu'il ne travailloit que pour la sienne, & qu'il n'avoit point d'autre dessein que celui de s'immortaliser. On peut dire qu'il y a réüssi mieux que personne, puis qu'il

passe encore aujourd'hui pour le plus grand génie & le plus heureux politique qui ait jamais gouverné l'Espagne.

Mais le changement dont on vient de parler n'arriva pas tout d'un coup : voici quelle en fut la cause ou le prétexte. La maniére dont Ximenez continuoit de vivre, aprés son élevation à la prémiére Dignité Ecclésiastique de l'Espagne, déplut également aux Grands & aux Evêques qui se trouvoient alors à la Cour. Comme le choix que la Reine en avoit fait, y avoit été fort mal reçu de tous les Grands qui avoient prétendu à l'Archevêché de Tolède, ils ne manquérent pas d'interpréter toutes ses actions en mauvaise part, & d'en faire la peinture du monde la plus odieuse ; ils publiérent aussi-tôt qu'il n'avoit d'un Evêque que le seul nom, & qu'il n'avoit pas même voulu en prendre l'habit ; ils apellérent la frugalité de sa table, une mesquinérie honteuse ; l'épargne qu'il faisoit de son revenu pour les pauvres, l'éfet d'une avarice sordide ; son éxactitude dans tous les éxercices de sa charge, un avilissement de l'Episcopat ; & enfin sa modestie & sa modération, une lacheté & une bassesse.

La Reine avoit beaucoup de peine de voir que la malignité des Grands de Castille se servît de ces vains prétextes pour obscurcir un mérite qu'elle connoissoit mieux que personne. Elle n'ignoroit pas que tous ces reproches retomboient tacitement sur elle, puisque tout le monde sçavoit qu'elle n'avoit consulté qu'elle même pour faire le choix de Ximenez, qu'on s'éforçoit de faire passer pour extravagant. Mais comme elle connoissoit parfaitement l'atachement extrême que l'Archevêque de Tolède avoit à ses propres sentimens lors qu'il les croioit conformes à la justice & à la piété, elle aprehenda de se

commettre inutilement, si elle entreprenoit de lui persuader de vivre d'une maniére un peu plus conforme à l'usage & aux coutumes de son siécle. L'expédient qu'elle prit dans cette conjoncture ce fut d'en écrire au Pape, & de le prier d'ordonner à Ximenez de vivre d'une maniére un peu plus conforme à celle de ses prédécesseurs, dont plusieurs avoient passé pour de tres-grands Evêques, quoi qu'ils eussent donné quelque chose à leur Dignité de Primats de toute l'Espagne, & qu'ils eussent été tres-éloignez de la vie pauvre & resserrée dont Ximenez faisoit profession.

Le Pape qui avoit beaucoup plus des sentimens d'Alexandre le Grand, dont il avoit afecté de prendre le nom, que de ceux de Saint Pierre, dont il étoit le successeur, ne manqua pas d'écrire à Ximenez un Bref tout à fait conforme aux intentions de la Reine. Il contenoit en substance, que quoi qu'il condamnât comme lui ces Prélats qui paroissoient plutôt des Gouverneurs de Province, que des successeurs des Apôtres; il souhaitoit pourtant qu'il se souvînt qu'étant Archevêque, & Archevêque de Tolède, il y avoit quelque bienséance à garder pour soutenir la Dignité de prémier Evêque de toute l'Espagne; que la vie pauvre dont on lui avoit écrit qu'il faisoit profession, y étoit mal propre; que ses prédécesseurs, entre lesquels il y avoit eu de fort grands Evêques, n'avoient pas vécu de la sorte; qu'il devoit se souvenir que nous n'étions plus au tems de ces grands Saints dont la sainteté étoit soutenuë par les miracles; que les Chrétiens des derniers siécles étoient devenus foibles, qu'ils avoient besoin de quelque chose qui frapât leurs sens, pour rendre aux Evêques tout le respect qui est dû à leur caractére; qu'il avoit apris avec douleur qu'on avoit

Alexandre VI.

pris sujet de sa maniére de vivre, de le décrier par toute l'Espagne, & l'acuser d'une conduite basse & injurieuse à son caractére ; que ces reproches retomboient sur la Reine Catholique, qui l'avoit choisi ; & sur lui-même, qui avoit aprouvé & confirmé son choix ; qu'enfin de peur qu'en laissant à sa disposition de quiter ou de continuër sa prémiére façon de vie, il ne prît le parti de la continuër, il lui ordonnoit par toute l'autorité qu'il avoit sur lui, de la changer, & de vivre à l'avenir avec plus d'éclat & d'une maniére plus conforme au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat.

Ximenez qui étoit aparament embaraſſé plus que personne du genre de vie qu'il avoit embrassé, & qui n'atendoit peut-être qu'un prétexte pour le quiter, obéit sans délai aux ordres du Pape ; tout changea chez lui en fort peu de tems ; ses meubles, son train, sa table, tout devint magnifique ; & s'il n'égala pas la somptuosité de ses prédécesseurs, il ne s'en éloigna pas beaucoup : il est vrai que ce reste de modération, qui regardoit particuliérement ses habits & sa personne, dura jusqu'à la mort de la Reine Catholique. Depuis ce tems-la, il s'abandonna tout à fait à son génie, qui étoit naturellement magnifique, & il oublia si bien ce qu'il avoit été, qu'il ne parut plus en avoir conservé aucun souvenir.

Cependant sa faveur augmenta à proportion du rang où il avoit été élevé. La Reine ne mit plus de bornes à sa confiance, ni à l'autorité qu'elle lui donna. Comm'il étoit Chef du Conseil d'Etat, il y étoit maître absolu de toutes les Déliberations ; & quoi que la Reine parût disposer de toutes choses, c'étoit en éfet Ximenez qui en avoit la dis-

poſition. Enfin il devint ſi néceſſaire à cette Princeſſe, que ne pouvant obtenir d'elle la permiſſion d'aler prendre poſſeſſion de ſon Egliſe, il fut obligé de la faire prendre par des Procureurs qu'il envoia exprés ſur les lieux.

Dans le changement que Ximenez avoit fait à ſa prémiére façon de vie, il n'avoit pas jugé à propos de renvoier dans leurs Couvens les Religieux de ſon Ordre qu'il avoit logé dans ſon Palais, & qui faiſoient partie de ſa famille : il ne fut pas long tems ſans avoir lieu de s'en repentir ; car ils excitérent contre lui une perſécution ſi violente, qu'elle penſa lui couter la vie.

Ces Religieux s'étoient imaginez qu'en quitant leurs Couvens pour loger dans le Palais de l'Archevêque, ils y vivroient plus à leur aiſe, & y jouïroient d'une liberté beaucoup plus grande qu'ils n'en pouvoient eſpérer en continuant de vivre ſous la conduite de leurs Supérieurs ordinaires. Ils avoient même ſupoſé, que quand il leur faudroit ſoufrir quelque choſe de l'humeur ſévére de Ximenez, qu'ils connoiſſoient entiérement opoſée au libertinage dont ils ſe flatoient, ils en ſeroient avantageuſemtnt recompenſez par la part qu'il ne manqueroit jamais de leur donner aux afaires publiques, & aux Prélatures de Caſtille. Sur cette ſupoſition ils avoient déja partagé entr'eux les meilleurs Evéchez du Roiaume ; & les plus moderez croioient faire beaucoup de ſe contenter des prémiéres charges de leur Ordre.

Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'ils s'étoient imaginé : Ximenez les obligea de vivre dans ſon Palais d'une maniére beaucoup plus éxacte & plus retirée qu'ils n'auroient fait dans les Couvens les plus réglez.

Bien loin de leur donner part aux afaires publiques, il ne leur communiquoit pas même les ſiennes ; & il paroiſſoit ſi éloigné de les tirer de leur état pour les élever aux Prélatures de Caſtille, que lors qu'il en avoit vaqué quelqu'une, perſonne n'avoit été aſſez hardi pour lui en faire la propoſition. Il vivoit d'ailleurs avec eux d'une maniére ſi ſérieuſe & ſi reſervée, qu'aucun n'oſoit prendre en ſa préſence la moindre de ces petites libertez qui ſont ſi ordinaires parmi les Religieux.

Leurs eſpérances ainſi fruſtrées, ils tombérent dans un deſeſpoir qui ne ſe peut mieux exprimer que par les éfets funeſtes qu'il produiſit. Leur mécontentement commença à éclater par des plaintes & des murmures ; ces murmures furent ſuivis d'aſſemblées ſécrétes ; & ces aſſemblées de complots. Mais ils ne furent pas long tems ſans s'apercevoir que toutes les meſures qu'ils pourroient prendre pour ſe venger de Ximenez ſeroient inutiles, s'ils ne trouvoient le moien d'engager tous les Cordeliers de Caſtille dans leur reſſentiment.

Ils le chercherent long tems inutilement ; & ils deſeſpéroient déja de réüſſir contre un Miniſtre ſi éclairé, & dont l'autorité étoit ſi bien afermie ; lors qu'ils découvrirent tout à propos que Ximenez, qui connoiſſoit mieux que perſonne le beſoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne Réforme, avoit en éfet formé le deſſein de la procurer. Ils ſçurent de plus que ſon projet aloit juſqu'à faire l'union des Cordeliers Conventuels avec les Obſervantins ; c'eſt à dire, à dépouiller les premiers de leurs revenus, & à les ſoumettre à des auſtéritez auſquelles ils n'avoient point prétendu de s'engager quand ils avoient fait Profeſſion ;

Que pour venir plus facilement à bout de l'un & de l'autre, il avoit déja pris des mesures pour se faire nommer par le Pape, Commissaire Général pour la Réforme de l'Ordre de Saint François dans les Etats de leurs Majestez Catholiques; & ils ne doutoient point qu'il n'en vînt aisément à bout, si la Reine en faisoit la demande, comm'il étoit indubitable qu'elle la feroit, si Ximenez, qui avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de cette Princesse, lui en faisoit la moindre instance.

Il n'est pas aisé de sçavoir comm'ils purent découvrir tant de particularitez, Ximenez étant de tous les Espagnols, qui sont naturellement fort secrets, le plus caché & le plus impénétrable. Quoi qu'il en soit, ce dessein de Ximenez n'eut pas plutôt été publié dans les Maisons de l'Ordre, qu'au seul nom de Réforme tous les Cordeliers se soûlevérent : Les plaintes & les emportemens contre Ximenez devinrent la matiére ordinaire de leurs entretiens; ils ne parloient à leurs dévots & à leurs dévotes, que de son orgueil & de son ambition, qu'ils prétendoient être sans bornes; de ses entrepriſes, qu'ils traitoient d'insoutenables; de son ingratitude à l'égard de son Ordre, qu'ils publioient avoir été jusqu'à le décrier à la Cour, & à faire perdre à la Reine l'estime & la bonne volonté qu'elle avoit pour lui : Ils éxageroient ensuite sa dureté à l'égard de ceux de son Ordre, qu'il traitoit comme des esclaves dans son Palais; & à l'égard de son sang, puisque son propre frére n'y étoit pas mieux traité que les autres. Ils faisoient par tout des railleries sanglantes, sur ce qu'il avoit atendu à procurer la Réforme de son Ordre, que son élévation à l'Archevêché de Tolède l'eût exemté des rigueurs & des austéritez ausquelles il préten-

doit assujétir les autres. Enfin ils n'épargnérent rien pour le faire passer pour un hipocrite achevé, qui n'avoit qu'une fausse aparence de vertu, & qui étoit dans le fond le plus scélerat de tous les hommes.

Le peu de mesures que gardoient les Cordeliers en publiant de pareilles médisances, & la témérité qu'eurent quelques-uns d'en faire la matiére de leurs Sermons, & d'en entretenir leur auditoire, les rendirent si publiques, que Ximenez en fut averti. Il en tira aussi-tôt trois conséquences; l'une, que son dessein étoit éventé; l'autre, qu'il le faloit soutenir hautement, & emploier tout son crédit pour le faire réüssir: la troisiéme, qu'il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, & que pendant que les Cordeliers exhaleroient leur bile, en publiant contre lui des médisances, qui se détruisoient d'elles-mêmes, il faloit prendre du coté de Rome & de leurs Majestez Catholiques, des mesures si sûres, que tout l'Ordre des Cordeliers fût hors d'érat de les rompre lors qu'elles seroient venuës à sa connoissance.

Comme Ximenez étoit le plus ardent de tous les hommes dans l'éxécution de ce qu'il avoit une fois résolu, il représenta avec tant de force à leurs Majestez Catholiques le bien qui reviendroit à l'Eglise & à l'Etat, de la Réforme de l'Ordre de Saint François, qu'il en obtint tout ce qu'il voulut: Ce qui consistoit en deux choses, à l'apuier en Espagne de toute leur autorité, & à Rome du grand crédit qu'ils y avoient auprés du Pape, pour obtenir de Sa Sainteté une Commission extraordinaire pour la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majestez. Ximenez avoit jugé à propos de soliciter ainsi la Réforme de tous les Ordres, afin d'éloigner le soupçon qu'il

eût entrepris celle des Cordeliers en particulier, pour se venger des injures qu'il en recevoit tous les jours, comm'il sçavoit qu'ils avoient fait dessein de le publier.

La Reine en écrivit aussi-tôt à son Ambassadeur à Rome, & lui ordonna de demander en son nom à Sa Sainteté pour Ximenez la Commission dont il s'agissoit, & de n'épargner rien pour l'obtenir, la chose étant d'une égale importance pour le bien de l'Eglise & de l'Etat.

Mais Ximenez s'étoit trompé en supposant que sa patience & sa dissimulation endormiroient les Cordeliers, & que tous leurs éforts n'aboutiroient enfin qu'à des déclamations inutiles, qui ne l'empêcheroient pas d'éxécuter ses desseins. Les Conventuels ne s'étoient pas contentez de prévoir ce qu'il devoit faire du coté de Rome, ils l'avoient prévenu; & comme le Général de l'Ordre étoit de leur corps, ils lui avoient écrit au long des mesures que Ximenez devoit prendre pour obtenir du Pape une Commission des plus amples pour la Réforme de son Ordre dans les Etats de leurs Majestez Catholiques: Ils l'avertissoient qu'il n'y avoit point de tems à perdre; qu'il faloit le prévenir & s'opposer incessamment à une pareille expédition; ils lui représentoient ensuite que l'entreprise aloit directement contre le plus incontestable de tous ses droits, qui consistoit à Réformer l'Ordre dont il étoit le Chef; & que si une pareille Réforme avoit à se faire, ce devoit être par ses ordres & de son autorité: Ce qui pensa renverser le projet de Ximenez, & ce qui l'eût en éfet infailliblement ruïné, si le Général par des emportemens à contre-tems, ne se fût décrédité lui-méme. Ils lui mandérent, que s'il voioit Sa Sainteté persuadée que leur Ordre eût besoin de Réforme, il s'offrit de

la faire lui-même ; & d'entreprendre pour cela tout exprés un voiage en Espagne ; que la demande étoit trop juste pour lui être refusée ; que Ximenez lui-même n'oseroit s'y opposer ; ou que s'il l'entreprenoit, il n'en faudroit pas davantage pour persuader tout le monde qu'il n'agissoit pas en cette occasion par des motifs aussi épurez qu'il le prétendoit.

Le Général des Cordeliers aprouva les avis qui lui étoient venus d'Espagne, & il les éxécuta ponctuellement : Il poussa même la politique plus loin ; car dans une audiance extraordinaire qu'il obtint du Pape, il représenta à Sa Sainteté qu'il s'étoit glissé plusieurs désordres dans son Ordre qui demandoient une promte Réforme ; qu'il n'avoit pas voulu l'entreprendre sans avoir pris les ordres de Sa Sainteté, & sans avoir obtenu d'elle tout le pouvoir dont il pourroit avoir besoin dans une entreprise où il prévoioit qu'il trouveroit des obstacles qui ne se pourroient surmonter que par une autorité aussi grande & aussi universellement respectée que celle du successeur de Saint Pierre & du Vicaire de JESUS-CHRIST : & il conclut enfin, en disant, que comm'il étoit persuadé que les Cordeliers d'Espagne avoient plus besoin de Réforme que les autres, c'étoit par eux qu'il prétendoit commencer ; & que si Sa Sainteté l'agréoit, il étoit résolu de partir au plutôt pour l'éxécution d'un dessein qui lui paroissoit également important à l'honneur de l'Eglise en général & de son ordre en particulier.

Le Pape aprouva en général le dessein de Réformer l'Ordre de Saint François ; il demeura d'acord en particulier, que ce dessein ne se pouvoit mieux éxécuter que par celui qui en étoit le Chef ; il témoigna ensuite qu'on

lui

lui feroit plaisir de commencer par un païs auquel il devoit sa naissance & son éducation ; il permit au Général de partir quand il lui plairoit, & ordonna qu'on lui expediât tous les Brefs dont il pourroit avoir besoin.

Les choses étoient en cét état lors que l'Ambassadeur d'Espagne fut à l'Audiance en éxécution des ordres de la Reine Catholique : Mais il fut bien surpris, lors qu'aprés avoir exposé sa Commission au Pape, Sa Sainteté lui répondit qu'elle avoit été informée d'ailleurs du besoin qu'avoient les Cordeliers d'Espagne d'une promte Réforme, qu'elle avoit donné sur cela ses ordres à leur Général, & qu'il devoit partir au prémier jour pour les aler éxécuter. Cette réponse à laquelle l'Ambassadeur ne s'atendoit pas, le surprit sans le déconcerter : Il répondit à Sa Sainteté, que le Général des Cordeliers ne manquoit pas d'occasions d'éxercer son zéle dans les autres Etats de la Chrêtienté, où l'on sçavoit que ses Religieux n'étoient pas mieux réglez que dans ceux de Sa Majesté Catholique ; qu'ainsi on lui feroit aparament plaisir de lui épargner un voiage aussi long & aussi pénible que celui d'Espagne ; que Sa Sainteté n'avoit pour cela qu'à adresser la Commission pour la Réformation des Ordres Religieux à l'Archevêque de Tolède ; que ce Prélat étoit d'autant plus propre à éxécuter avec succés celle des Cordeliers, qu'il étoit de leur Ordre, que tout le monde reconnoissoit en lui un mérite & un génie extraordinaire, capable de faire réüssir les afaires les plus difficiles, & qu'il s'étoit aquité depuis peu parmi eux de la charge de Provincial d'une maniére qui lui avoit aquis toute la réputation nécessaire dans une pareille conjoncture ; que toutes ses grandes qualitez, soutenuës de la

faveur & de l'autorité de la Reine Catholique, dont ce Prélat poſſedoit toute la confiance, ne laiſſoient aucun lieu de douter que de tous les ſujets qu'on pourroit choiſir il ne fût le plus propre à s'aquiter, à la ſatisfaction de Sa Sainteté, de la Commiſſion qu'il lui plairoit de lui adreſſer.

Le Pape demeura d'acord de tout ce que l'Ambaſſadeur avoit dit à l'avantage de Ximenez; mais il ajouta que les Cordeliers Conventuels, qui avoient le plus beſoin de Réforme, étoient ſans comparaiſon en plus grand nombre, & plus puiſſans que les Obſervantins, parmi leſquels l'Archevêque de Tolède avoit été élevé; que la jalouſie qui regnoit depuis ſi long tems entre ces deux branches de l'Ordre de Saint François, dont les Conventuels prétendoient être les chefs & les aînez, les empêcheroit infailliblement de ſe ſoumettre aux Réglemens faits par un Obſervantin; ou que ne s'y ſoumettant qu'à régret, ils ſecoüeroient le joug à la prémiére occaſion qui s'en préſenteroit, & rendroient inutiles tous les ſoins qu'on auroit pris pour les Réformer; que cét inconvenient ne ſe rencontroit pas dans la perſonne du Général; qu'à la vérité il étoit Conventuel, mais que les Obſervantins ne l'en reconnoiſſoient pas moins pour leur Supérieur; qu'ainſi ſon autorité étant également reconnuë des uns & des autres, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne fût le ſujet le plus propre qu'on pût emploier pour faire une Réformation générale; que pour ce qui étoit de l'autorité de la Reine, dont il demeuroit d'acord que l'intervention étoit abſolument néceſſaire pour le bon ſuccés de la Réformation, il étoit trop perſuadé de ſa piété pour douter qu'elle ne l'emploiât toute entiére à faire réüſſir un deſſein où l'Etat & l'Egliſe étoient également intereſſez.

L'audiance finit de la sorte ; l'Ambassadeur qui connoissoit l'humeur du Pape infiniment énemie des répliques, n'aiant pas jugé à propos de lui faire de nouvelles instances qui n'auroient servi qu'à l'afermir dans son prémier dessein. Il en écrivit en ce sens à la Reine Catholique, qui aiant des interêts plus considérables à ménager avec le Pape, ne crut pas devoir se commettre avec lui pour une afaire qui dans le fond lui étoit tout à fait indiferente, & dans laquelle elle ne s'étoit engagée que parce que Ximenez la lui avoit représentée plus facile qu'elle ne s'étoit trouvée en éfet.

C'est ainsi qu'elle lui en parla en lui communiquant la réponse de l'Ambassadeur. Ximenez qui n'avoit pas de plus grand interêt que de ménager l'esprit de la Reine, feignit de prendre la chose avec la même indiference qu'elle la prenoit, & se contenta de répondre à cette Princesse, que la connoissance qu'il avoit du besoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne & promte Réforme, l'avoit obligé de prier Sa Majesté d'emploier son autorité pour la procurer ; mais que dans le fond il demeuroit d'acord qu'il étoit fort indiferent par qui elle se fit.

Mais comm'il ne désistoit pas aisément de ce qu'il avoit une fois résolu, & qu'il étoit persuadé d'ailleurs que le voiage du Général des Cordeliers en Espagne étoit l'éfet d'une collusion toute visible entre lui & les Conventuels pour éluder la Réforme qu'il avoit projettée, il s'atacha plus que jamais à ce dessein, & résolut de profiter de toutes les fausses démarches que ce Général pourroit faire, soit dans l'éxécution de sa Commission, soit dans les autres afaires qu'il avoit à traiter.

Les Cordeliers contribuerent eux-mêmes à

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

le fortifier dans ce deſſein ; car comme c'étoit une afaire de pique, ils ne purent s'empêcher de lui inſulter ſur l'avantage qu'ils avoient remporté dans la prémiére occaſion où il les avoit obligez de ſe commettre avec lui.

Mais le Général des Cordeliers contribüa lui-même plus que perſonne au mauvais ſuccès de ſon voiage. Ses intrigues & la dépenſe qu'il avoit faite avoient plus contribüé que ſon mérite à l'élever au Généralat : ce n'eſt pas qu'il manquât de bonnes qualitez ; il étoit bien fait, il avoit même quelque choſe de majeſtueux dans ſon air & dans ſes maniéres, & il parloit d'ailleurs avec une facilité qui impoſoit aiſément dans les converſations où il ne s'agiſſoit pas d'afaires importantes ; & c'eſt ce qui fit qu'il réüſſit aſſez bien dans la prémiére audiance qu'il eut de leurs Majeſtez Catholiques. Mais il étoit d'ailleurs peu judicieux, facile à ſe laiſſer prévenir, capable des plus grands emportemens, & incapable d'en revenir quand il y étoit une fois tombé.

Ximenez, qui excéloit en l'art de connoître les hommes, s'aperçut bien-tôt de ces défauts, & il jugea auſſi-tôt que ce Général ſe feroit plus de tort à lui-même, que tous ceux qui entreprendroient de le traverſer ne lui en pourroient faire.

Le Général de ſon coté, qui s'étoit laiſſé prévenir contre Ximenez par les Obſervantins & les Conventuels, qui étoient également animez contre lui, & qui d'ailleurs étoit encore tout fier de l'avantage qu'il avoit remporté dans la concurrence où Ximenez & lui s'étoient trouvez touchant la Commiſſion de la Réforme, en uſa d'abord avec la derniére indiference à ſon égard ; de l'indiference il paſſa au mépris, & du mépris au deſſein formé de le perdre dans

l'esprit de la Reine, & de ruïner une fortune qui étoit trop bien établie pour céder à des secousses aussi foibles que celles qu'il étoit capable de lui donner.

La bonne opinion qu'il avoit de lui-même, l'empêcha de communiquer ce dessein, dont les plus sages de son ordre n'auroient pas manqué de le détourner. Il demanda une audiance particuliére à la Reine ; & l'aiant obtenuë, il lui dit qu'il étoit venu tout exprés en Castille pour travailler, suivant les intentions de Sa Majesté, à la réforme générale de l'Ordre de S. François : Qu'il étoit persuadé qu'il ne réüssiroit jamais dans l'éxécution d'un dessein si dificile, si elle ne lui faisoit l'honneur de lui acorder sa protection ; qu'il la lui avoit déja demandée au nom de Sa Sainteté, en lui rendant ses lettres dans la prémiére audiance qu'elle lui avoit fait l'honneur de lui acorder, & qu'il venoit la lui demander encore au nom de tout son Ordre, qu'Elle avoit toujours honoré d'une bienveillance particuliére : Que la persuasion où il étoit de sa haute piété, ne lui laissoit aucun lieu de douter qu'Elle n'apuiât une si sainte entrepriſe de toute l'autorité que Dieu lui avoit mis entre les mains, s'il n'avoit été informé que l'Archevêque de Tolède, qui avoit plus de part que personne à l'honneur de sa confiance, étoit résolu de le traverser, & de l'obliger de sortir de ses Etats sans aucun succés : Qu'il suplicit Sa Majesté de lui permettre de lui dire à cette ocasion bien des choses qui importoient également à sa gloire, au bien de ses Etats, & au répos de sa conscience.

Le Général s'arréta là, comme pour atendre que la Reine lui permît de continuër ; mais voiant que cette Princesse sembloit par

son silence lui en donner la permission, il devint plus hardi, & reprenant son discours où il l'avoit interrompu, il lui dit avec une insolence qui ne paroîtroit pas vraisemblable, si tous les Historiens ne s'accordoient en la rapportant, que l'Espagne qui avoit toujours eu une si haute idée de sa sagesse, n'étoit point encore revenuë de l'étonnement où l'avoit jété le choix que Sa Majesté avoit fait de Ximenez pour l'élever à l'Archevêché de Tolède, pour le mettre à la tête de son Conseil, en faire son prémier Ministre, & pour lui confier le soin de sa conscience : Qu'il n'y avoit personne qui ne le jugeât également indigne & incapable de tant de grands emplois ; que c'étoit un homme sans naissance, sans éducation, sans génie, sans expérience, sans capacité & sans vertu : Que pour ce qui étoit de sa naissance, tout le monde savoit qu'il n'étoit fils que d'un misérable Procureur de Tortelaguna ; c'est à dire, d'une des plus petites Juriſdictions de la Castille : Que la pauvreté de sa maison, & le nombre des enfans dont elle s'étoit trouvée surchargée, l'avoit réduit à aler mandier à Rome un méchant établissement, dans lequel il n'avoit sçû se maintenir, son peu d'éducation ne lui aiant pas permis de prendre les mesures d'honnêteté qu'il devoit à l'Archevêque de Tolède son Supérieur : Que son peu de génie & de capacité avoient paru en ce que l'un & l'autre s'étoient trouvez n'avoir aucune proportion avec le Grand Vicariat du petit Evêché de Siguença : Que l'impuissance où il s'étoit vû de le soutenir, l'avoit contraint de l'abandonner, & d'aler cacher sa honte dans les Cloîtres des Obſervantins : Que le manquement des bons sujets, dont l'on savoit qu'ils avoient grande dizette, étoit l'unî-

que raiſon qui les avoit portez à l'élever aux charges de Gardien & de Provincial : Que toute ſon expérience ſe réduiſoit à ce qu'il en avoit pû aquerir dans l'éxercice de ces deux emplois, qui avoient ſi peu de raport aux grandes charges auſquelles Sa Majeſté l'avoit élevé : Que la plus grande preuve que l'on eût de ſa vertu, conſiſtoit dans un extérieur morne & ſévére, & dans le refus qu'il avoit fait de l'Archevéché de Toléde ; que le prémier étoit moins le caractére de la ſainteté, que celui de l'hipocriſie ; que le ſecond en étoit une marque encore plus équivoque, puiſque les gens véritablement vertueux ne cherchoient pas à la vérité les honneurs & les dignitez ; mais auſſi qu'ils ne les réfuſoient pas avec autant d'afectation & de faſte que Ximenez l'avoit fait, lors qu'ils s'étoient oferts ſans qu'on les eût recherchez : Qu'enfin il avoit donné lui-même une preuve inconteſtable de ſon peu de fermeté, & de ſon peu de vertu, en abandonnant la vie réglée & édifiante qu'il avoit continuée pendant quelques mois aprés ſon élevation à l'Archevéché de Toléde, pour en mener une toute molle, toute faſtuëuſe, & infiniment éloignée de la Profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſſée.

Si le Général eût été moins prévenu de ſa paſſion, il auroit aiſément remarqué ſur le viſage de la Reine les marques de l'indignation que ſon diſcours y avoit excitée, & ſe ſeroit aperçû en même tems, qu'au lieu de nuire à Ximenez, il ſe faiſoit à lui-même un tort qu'il ne ſeroit plus en ſon pouvoir de reparer. Mais la haine qu'il portoit à l'Archevêque ne lui permetant pas de penſer à autre choſe qu'à lui nuire, il ajoutu que Sa Majeſté étoit d'autant plus à plaindre d'avoir donné ſa confian-

ce à un homme qui la méritoit si peu, & de l'avoir élevé à une fortune qui ne faisoit que des mécontens parmi les grands, aussi-bien que parmi ceux qui étoient zélez pour la gloire de Sa Majesté; qu'outre que Ximenez manquoit de toutes les qualitez qui lui étoient nécessaires pour répondre à l'estime de Sa Majesté, il avoit tous les défauts qui étoient capables de l'en rendre indigne. Il s'étendit ensuite sur son ingratitude à l'égard de son Ordre: Il prétendit qu'il n'avoit rien épargné depuis qu'il en étoit sorti pour le décrier dans le monde, & pour lui faire perdre l'estime de Sa Majesté: Il parla satiriquement du dessein qu'il avoit eu de le réformer: Il exagera sa dureté à l'égard de son propre frére, auquel il n'avoit encore procuré aucun emploi, quoi qu'il ne manquât pas de mérite: Il attribüa à une basse envie de ce qu'il laissoit languir dans l'oisiveté un grand nombre de personnes de son Ordre trés-capables, au lieu de leur procurer les Prélatures d'Espagne, dont ils étoient en éfet trés-dignes. Il assura que son orgueil & son ambition sans mesure l'avoient rendu insuportable à tous les Grands de Castille. Enfin aprés avoir repété toutes les médisances dont on a déja dit que les Cordeliers étoient les auteurs, il finit son discours, en disant que la Reine ne pouvoit reparer le tort qu'elle s'étoit faite à elle-méme, en élevant Ximenez à l'Archevéché de Tolède, qu'en l'en dépouillant & le réleguant dans le Cloître d'où elle l'avoit tiré; & il ajouta que comme il étoit sans naissance & sans apui, il sufiroit à Sa Majesté de le vouloir pour en venir à bout.

Le Général aiant cessé de parler, la Reine, dont l'indignation étoit augmentée par la violence qu'elle s'étoit faite pour ne le pas

interrompre, lui demanda d'un ton où cette indignation paroissoit toute entiere : *S'il avoit aporté à l'audiance ce qu'il avoit de bon sens, & s'il avoit fait réflexion à ce qu'il étoit, & à ce qu'étoit la personne devant qui il avoit l'honneur de parler.*

Alors le Général qui sentit le poids de cette demande, à laquelle il ne s'étoit point attendu, achevant de perdre le respect : *Oui, Madame*, lui dit-il d'un ton élevé, *j'y ai fait réflexion; Je sçai que je parle devant la Reine Isabelle, qui n'est qu'un peu de cendre & de poussiére comme moi.* En achevant ces paroles, il sortit de l'audiance si transporté, qu'il fut long tems sans se reconnoître.

La Reine, qui ne vouloit pas se commettre davantage avec un homme de ce caractére, qui n'étoit pas son sujet, ne jugea pas à propos de parler de ce qui s'étoit passé entre elle & lui, mais le Général par une faute encore plus grande que la prémiére, le publia jusqu'à la moindre circonstance ; soit qu'il se fist une gloire d'avoir dit à la Reine ce que tout autre que lui n'eût osé lui dire ; ou qu'il voulût bien qu'on sçût, qu'il ne se reconciliéroit jamais avec Ximenez, & qu'il n'avoit pas tenu à lui de le détruire.

Cependant il n'y eut pas un des amis de l'Archevêque qui ne prît l'alarme, & qui ne lui conseillât d'aler trouver la Reine pour se justifier des calomnies dont on s'étoit éforcé de le noircir dans l'esprit de cette Princesse; mais, soit qu'il les méprisât en éfet, autant qu'il paroissoit le faire ; ou qu'il fût persuadé que sa modération dans une conjoncture si délicate feroit plus d'éfet sur l'esprit de la Reine, que l'apologie la plus étudiée, il continüa à la voir à son ordinaire, sans que jamais il lui

échapât un ſeul mot pour ſa juſtification. L'événement fit voir qu'il en avoit mieux uſé que perſonne ; car la Reine de ſon coté ne lui parla jamais de ce que le Général des Cordeliers lui avoit dit à ſon deſavantage. Son eſtime pour lui augmenta au lieu de diminuër, & cette avanture ne ſervit qu'à convaincre tout ce que Ximenez avoit d'énemis ſécrets & déclarez, que ſa réputation étoit hors d'ateinte à l'égard de la Reine, & que ſa fortune étoit trop bien afermie pour pouvoir eſpérer de la détruire.

Elle ne produiſit pas le même éfet à l'égard du Général des Cordeliers ; il acheva de perdre le peu d'eſtime que l'on avoit pour lui. Tous les Grands, & généralement toutes les perſonnes de quelque conſidération, perſuadez qu'ils faiſoient plaiſir à la Reine, l'abandonnérent, & ne témoignérent plus pour lui que du mépris, & il fut lui-même ſi étonné de cet abandon général, qu'il prit la réſolution de s'en retourner à Rome, laiſſant ſon Ordre expoſé au reſſentiment de Ximenez. Mais l'Archevéque étoit trop politique pour témoigner qu'il eût aucun deſſein de s'en vanger, ou plutôt il crut ne pouvoir mieux le faire qu'en continüant le projet de ſa réforme. Il le fit avec une hauteur qui penſa deſeſpérer les Cordeliers, mais qui penſa lui couter la vie. Comme Bernardin de Ciſnéros ſon propre frére fut le principal acteur de cette tragédie, l'on ſera ſans doute bien aiſe de le connoître, & d'aprendre en même tems par quel enchainement de motifs il put être porté à entreprendre un crime, qui, de quelque maniére qu'il réüſsît, ne pouvoit que cauſer ſa perte.

C'étoit le plus jeune des fréres de Ximenez, & celui-là même auquel en entrant dans

l'Ordre de S. François il avoit réſigné ſes Bénéfices. Il avoit beaucoup de l'air de l'Archevêque, car il étoit grand comme lui ; il avoit ſa démarche & ſes maniéres ; le viſage long & maigre, le nés long & aquilin, les yeux petits & enfoncez, le front large & rélevé, le bas du viſage tout à fait ſemblable, enfin la reſſemblance eût été éxacte ſans le teint que Bernardin avoit extrémement vif, au lieu que Ximenez l'avoit pâle, & un peu abatu.

Pour ce qui eſt de l'ame & du génie, les deux fréres n'avoient aucun raport. Bernardin l'avoit auſſi-bas que Ximenez l'avoit élevé : Il étoit vain, inégal, ambitieux, colére, peu ſenſible aux bienfaits, vindicatif, aimant la bonne chére, facile à s'emporter, dificile à revenir de l'emportement, & irréconciliable enfin pour les plus légéres ofences ; quant à ſa capacité, elle étoit beaucoup au deſſous de la médiocre.

L'inconſtance naturelle à laquelle il étoit ſujet, l'avoit porté à quiter ſes Bénéfices preſque auſſi-tôt qu'il s'en vit en poſſeſſion, & à faire profeſſion parmi les Obſervantins, comme Ximenez l'avoit faite quelques années auparavant. Il y vécut d'abord d'une maniére aſſez réglée ; & ſoit que le Cloître lui eût oté l'ocaſion de faire paroître la plupart de ſes défauts, ou qu'il eût été aſſez fin pour les cacher, il eſt certain qu'il avoit quelque réputation, quand Ximenez l'en tira pour être du nombre des Religieux qu'il retint dans ſon Palais, aprés ſon élevation à l'Archevéché de Toléde.

Il n'y fut pas long tems, ſans que l'Archevêque eût lieu de ſe repentir du choix qu'il en avoit fait. Ses défauts, qu'il n'avoit pas

connus, parurent auſſi-tôt dans toute leur étenduë ; & il fut même aſſez imprudent pour entrer dans la conſpiration que les Cordeliers avoient faite contre Ximenez pour le décrier, & pour empêcher l'éxécution du projet qu'il avoit fait de la réformation de ſon Ordre.

Son ingratitude ala encore plus loin : Car aprés le départ du Général, Ximenez aiant jugé à propos de renvoïer dans leurs Couvents les Cordeliers qu'il avoit dans ſon Palais, retint néanmoins auprés de lui ſon frére & François Ruiz, qui avoit pour Ximenez un atachement des plus ſincéres, & qui étoit d'ailleurs un homme d'un fort grand mérite. Celui-là prit néanmoins hautement le parti de ces Religieux contre Ximenez, lequel perſuadé que la bienſéance l'obligeoit de garder avec ſon frére de grandes meſures, diſſimula d'abord ſes emportemens ; mais voiant que ſa modération l'aigriſſoit au lieu de l'adoucir, il lui fit dire par des perſonnes tierces, que s'il ne changeoit de conduite, il l'obligeroit de prendre des meſures, dont il n'auroit pas lieu d'être content.

Il n'en falut pas davantage pour jetter Bernardin dans les derniers tranſports. Il fut trouver Ximenez ; & aprés lui avoir dit les choſes les plus ofençantes, il quita le Palais de l'Archevêque qui étoit alors à Alcala, & ſe retira dans un Couvent de ſon Ordre à Guadalfajara.

Ximenez ſoufrit avec beaucoup de peine cet emportement, qui rendoit publics ſes diférens avec ſon frére, & dont il étoit perſuadé que ſes énemis ne manqueroient pas de profiter. Mais comme il étoit ſans reméde, & que la faute étoit toute entiére du coté de Bernardin, il crut qu'il devoit le laiſſer revenir de lui-même, & qu'il ne pouvoit mieux le puni-

qu'en le laissant dans le Cloître, où il avoit jugé à propos de se reléguer lui-même, & où il seroit contraint de mener une vie bien différente de celle qu'il avoit acoutumé de mener dans son Palais.

Ce mépris aparent de Ximenez, auquel Bernardin ne s'étoit point atendu, & la vie du Cloître si peu conforme à ses inclinations, achevérent de le jetter dans le dernier desespoir. Il n'est pas certain si les énemis de Ximenez crurent qu'il étoit à propos d'en profiter, ou s'il ne consulta que son ressentiment; mais il est vrai qu'il emploïa tout le tems qu'il demeura à Guadalfajara, à composer un mémoire, où la réputation de l'Archevéque étoit déchirée de la maniére du monde la plus sanglante. Ce furieux libelle contenoit plus de quarante chefs, dont les uns regardoient sa conduite domestique, d'autres celle du Spirituël de son Diocéze, & d'autres enfin l'administration de la Justice, & du Temporel de l'Archevéché de Tolède. Il prétendoit que l'éxamen de ces chefs & des faits qui leur servoient de preuves, sufisoit pour convaincre qui que ce fût, que Ximenez étoit un homme sans conduite & sans expérience, qu'il agissoit en toutes choses avec une hauteur insuportable, ne consultant jamais que son caprice, qui lui tenoit toujours lieu d'équité & de raison. Il soutenoit ensuite qu'une conduite si bizarre lui avoit fait & lui faisoit encore tous les jours une infinité d'énemis, que le respect que l'on portoit à Sa Majesté Catholique les avoit obligez jusques alors de dissimuler; mais qu'enfin l'insolence de Ximenez avoit pousé leur patience à bout, & qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'éclater. Enfin l'on ne peut mieux faire comprendre jusques où aloit l'emporte-

ment de Bernardin dans cet injurieux mémoire, qu'en disant qu'il rencherissoit de beaucoup sur ce que le Général des Cordeliers avoit dit a la Reine contre l'Archevêque : Qu'il étoit résolu de le représenter lui-même à cette Princesse, & d'offrir de subir toutes les peines ausquelles l'on voudroit le condamner, s'il ne justifioit pas tout ce qui y étoit avancé.

C'étoit prendre Ximenez par son foible : Car quoi qu'il fût trés-persuadé que la Reine Catholique avoit pour lui un fond d'estime qu'il n'étoit pas aisé de détruire, il n'y avoit rien qui lui fût plus sensible que de voir qu'on portât devant elle de pareilles acusations ; & il l'eût soufert avec d'autant plus de peine dans la conjoncture dont il s'agissoit, que son propre frére étant son acusateur, il en seroit d'autant plus aisé à ses énemis de faire valoir ses acusations.

Mais la bonne fortune de Ximenez le tira de ce mauvais pas ; & il sçut si bien la seconder, que ce terrible libelle ne porta préjudice qu'à Bernardin même qui en étoit l'auteur.

A peine ce mémoire fut-il achevé, qu'il en fit confidence à Jean Viana, c'est à dire, à celui de tous les hommes qui y étoit le moins propre ; ce n'est pas que Viana ne fût de ses amis, mais il l'étoit encore plus de Ximenez, qui même s'étoit fié à lui du soin d'éclairer la conduite de Bernardin, & de modérer ses emportemens. Viana n'oublia rien pour persuader Bernardin d'abandonner une entrepriſe qui ne pouvoit que lui être préjudiciable, quelque succés qu'elle pût avoir ; mais voiant qu'il ne pouvoit rien gagner sur cet esprit que la vangeance aveugloit, il crut que des deux extrémitez qui consistoient ou à le laisser faire ou en avertir Ximenez ; la derniére avoit sans

comparaiſon moins d'inconvéniens que la prémiére. Sur cette ſupoſition il l'ala trouver, & lui découvrit juſqu'a la derniére circonſtance tout ce que Bernardin avoit fait, & tout ce qu'il avoit encore deſſein de faire contre lui.

Ximenez n'héſita pas un moment ſur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture: Il envoïa enlever Bernardin, & ſe le fit amener ſous une bonne garde à Alcala avec tous ſes papiers & tous ſes cofres. Il les fit auſſi-tôt ouvrir en ſa préſence, & y trouva le mémoire dont il s'agiſſoit; l'écriture de Bernardin, ſon ſtile, & le témoignage de Viana qui ne pouvoit être ſuſpect, ne laiſſant aucun lieu de douter qu'il n'en fût l'auteur, & que le reſte de l'acuſation de Viana ne fût trés-véritable, Ximenez ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de le lui repréſenter, de l'obliger de s'en reconnoître l'auteur, & de lui faire avouër ce qu'il avoit deſſein d'en faire. Mais comme il étoit perſuadé qu'il n'arréteroit jamais de ſi dangéreuſes ſaillies, s'il n'uſoit à l'égard de Bernardin d'une ſévérité qui fût capable de le faire rentrer en lui-même; il le fit mettre en priſon, & aprés l'y avoir tenu quelque tems, il le renvoïa dans le Couvent de Guadalfajara par les mémes gens qui l'en avoient tiré. Il les chargea d'une lettre au P. Gardien du lieu, par laquelle il l'informoit du crime de Bernardin; & le prioit en même tems de ne le point laiſſer ſortir de ſon Couvent pour quelque raiſon que ce fût ſans ſon conſentement par écrit.

Une pareille priére, qui du rang & de l'humeur dont étoit Ximenez, pouvoit paſſer pour un ordre poſitif, embaraſſa extrémement le Gardien de Guadalfajara: Il étoit perſuadé d'un coté qu'il ne pouvoit deſobliger Ximenez dans une conjoncture ſi délicate, ſans s'en fai-

te en son particulier un énemi irréconciliable : Il crut même qu'en ne traitant pas Bernardin comme l'Archevêque témoignoit si positivement le souhaiter, c'étoit en quelque façon se déclarer complice de l'atentat qu'il avoit commis contre lui. Il jugea qu'un pareil soupçon l'exposeroit tout entier au ressentiment d'un homme qui ne manqueroit pas d'occasion de se vanger, & avec lequel il avoit grand interêt de ne point se commettre. Mais il savoit aussi qu'on portoit dans tout son Ordre d'autant plus de compassion à Bernardin, que Ximenez y étoit généralement haï ; & que l'on y étoit persuadé que ce Religieux ne s'étoit atiré la persécution qu'il soufroit, que pour avoir préféré les interêts de son Ordre à ceux de son propre frére. Cela lui tenoit lieu de mérite ; ainsi ce Gardien ne pouvoit se rendre l'instrument des mauvais traitemens dont l'Archevêque prétendoit punir la témérité de son frére, sans s'atirer en même tems les Observantins & les Conventuëls, avec lesquels sa profession l'obligeoit de passer le reste de ses jours.

Ces réfléxions opposées donnérent pendant quelque tems bien de l'éxercice à la politique du Gardien ; & il eût été aparament fort embaraſſé du parti qu'il avoit à prendre, sans un accident qui arriva tout à propos pour le tirer d'embaras.

Bernardin tomba malade, soit des mauvais traitemens qu'il avoit reçûs, soit du chagrin de n'avoir pas réüssi dans son entrepriſe ; ou de déplaisir de se voir réduit aparament pour le reste de ses jours à mener une vie aussi contraire à son inclination que l'étoit celle du Cloître. Sa maladie, qui dura deux ans, l'empécha pendant ce tems-là de sortir du Couvent de Guadalfajara, sans qu'il parût aucune

contrainte de la part du Gardien : elle produisit même à son égard un éfet fort avantageux ; car soit qu'elle eût reprimé pour quelque tems son mauvais naturel, ou qu'il eût tout le tems de se convaincre lui-même qu'il ne pouvoit être que malheureux tant qu'il seroit brouillé avec l'Archevêque ; les amis communs ne l'eurent pas plutôt porté à lui écrire une lettre de soumission, par laquelle il lui demandoit pardon de sa faute, & le prioit de le tirer du facheux état où elle l'avoit reduit, & de lui rendre son amitié, qu'ils l'assurérent qu'elle auroit tout l'éfet qu'il pouvoit souhaiter.

Ils ne le trompérent pas ; car soit que Ximenez, qui avoit l'ame naturellement généreuse, fût en éfet bien-aise de lui pardonner ; ou qu'il aprehendât qu'en poussant plus loin son ressentiment il ne donnât lieu à l'acuser d'une dureté peu séante à sa profession & à son caractére ; il reçut ses excuses ; il l'envoia querir à Guadalfajara, & la reconciliation fut si entiére, qu'il ne resta aucun doute à Bernardin que l'Archevêque ne lui eût sincérement pardonné.

Mais il poussa dans cette occasion la générosité trop loin : il rétablit Bernardin dans son Palais au même état qu'il y étoit auparavant ; il ne fut pas long tems sans en abuser, ni Ximenez sans s'en repentir.

Il étoit malade lors que son frére arriva à Alcala ; Bernardin en prit occasion contre ses défenses trés-expresses, de se mêler fort avant d'un procés d'importance que les Juges de l'Archevêque étoient prêts de juger : Il fit même quelque chose de pis ; car il prit si fortement le mauvais parti, & se déclara si hautement contre la partie qui avoit le meil-

leur droit, qu'il obligea les Juges de rendre une Sentence injuste au profit de celle pour laquelle il s'étoit déclaré.

Ximenez en fut aussi-tôt averti par les plaintes que lui en porta la partie lézée : l'aversion qu'il avoit pour l'injustice ne lui permit pas de dissimuler celle que ses propres Oficiers venoient de commettre ; il les envoia querir, les obligea de lui remettre l'original de la Sentence injuste qu'ils venoient de rendre, il la déchira en leur présence ; & aprés leur avoir fait une reprimande proportionnée à la faute qu'ils venoient de commettre, il leur ordonna de se rassembler & de réparer l'injustice qu'ils avoient faite, en rendant une nouvelle Sentence plus conforme aux loix & à l'équité.

Il n'en falut pas davantage pour jetter Bernardin dans de nouveaux emportemens : il crut que l'Archevéque n'en avoit usé de la sorte que pour le choquer & le rendre méprisable ; ainsi sans écouter autre chose que la fureur dont il étoit transporté, sans avoir aucun égard pour la maladie de son frére, qui étoit augmentée depuis quelques jours, il le va trouver dans son lit, où ses domestiques, qui s'étoient retirez pour le laisser reposer, l'avoient laissé seul : Il renouvela ses anciennes plaintes du peu de considération qu'il avoit pour lui, & du peu de soin qu'il avoit de son établissement & de sa fortune ; des plaintes il passa aux reproches les plus ofençans, & des reproches aux injures les plus atroces.

Une conduite si outrée poussa à bout la patience de Ximenez : il commanda a Bernardin, avec sa hauteur ordinaire, de sortir de sa chambre, & de ne paroître jamais devant lui ; ajoutant que s'il tardoit un moment à le

faire, il l'envoieroit chargé de chaînes dans un endroit où il aprendroit à vivre, & où on lui répondroit de ses actions.

Cette menace, dont il aprehenda peut-être que l'éfet ne suivît de prés, acheva de faire perdre à Bernardin le peu qui lui restoit de raison ; il entra en même tems dans une fureur qui ne se peut mieux exprimer que par l'excés où elle le porta ; il tira avec violence de dessous sa téte de Ximenez l'oreiller sur lequel elle étoit apuiée, & lui en couvrit le visage, en sorte que tous les conduits de la respiration étoient bouchez : il le prit ensuite à la gorge, & la lui serra de toute sa force avec ses deux mains autant de tems qu'il crut qu'il en faloit pour lui oter la vie. C'étoit fait de Ximenez si cette violence eût duré encore quelques momens ; mais soit que l'idée du crime que commettoit Bernardin l'eût éfraïé, soit qu'il aprehendât d'être pris, ou qu'il crût qu'il étoit impossible que son frére revînt de l'état où il le laissoit, il s'enfuit tellement hors de lui-même, qu'au lieu de sortir du Palais de l'Archevêque, & de s'en éloigner avec toute la diligence possible, il s'y cacha pour aprendre, à ce qu'il dit depuis, quel auroit été le succés de son crime.

Mais la bonne fortune de Ximenez, qui l'avoit jusqu'alors servi si utilement, ne permit pas qu'il fût tel que ce méchant Frére l'avoit espéré. Quelques domestiques de l'Archevêque, qui les avoient ouï se quereler, s'aperçurent du trouble où étoit Bernardin quand il sortit de la chambre de son frére ; il leur vint sur cela quelque soupçon, non pas de la vérité, qui étoit tres-éloignée de leur pensée, mais que l'Archevêque pourroit avoir besoin de quelque secours ;

ils entrérent sur cela dans sa chambre, & s'étant aprochez de son lit, ils furent bien surpris de le voir tout en désordre, & de le trouver lui-même sans pous, & presque sans vie. Son Médecin averti du danger où il étoit, se rendit aussi-tôt auprés de lui; il crut d'abord que cét accident étoit un éfet de sa maladie: Mais Ximenez étant enfin revenu à soi, demanda où étoit son Frére, le traita de scélerat & de parricide: Il raconta la violence dont il avoit usé en son endroit, & les éforts qu'il avoit fait pour lui oter la vie: Il commanda ensuite qu'on mît tant de gens aprés lui qu'il ne pût échaper ni éviter la punition d'un si grand crime. On le chercha long tems sans en avoir des nouvelles; parce que comme l'on ne s'imaginoit pas qu'il eût demeuré dans le Palais, on le cherchoit par tout ailleurs que où il étoit. Enfin on le trouva dans un endroit fort obscur, où il s'étoit caché; mais si éperdu & si troublé, que s'acusant lui-même du crime qu'il venoit de commettre, il ne cessoit de dire qu'il méritoit la mort, & qu'il ne demandoit point d'autre grace sinon qu'on le dépêchât au plutôt, & qu'on ne le fit point languir.

Mais Ximenez étoit trop politique pour soufrir qu'il fût puni d'une maniére dont le contre-coup eût porté sur lui, & sur toute sa famille. Il arrêta lui-même les procédures que la Justice du lieu, pour signaler son zéle, avoit commencé de faire sans sa participation, ne croiant pas qu'il fût de la bienséance de lui demander son consentement pour agir contre son Frére. Il obtint de leurs Majestez Catholiques, qui vouloient qu'il fût jugé à la rigueur, qu'on le laissât le maître de cette afaire: Enfin toute sa vengeance se réduisit à

l'envoier les fers aux piez & aux mains, dans un Couvent d'Obſervantins, proche de Tolède, ſans éxiger qu'on lui fît ſoufrir d'autres peines que celles que les Conſtitutions de ſon Ordre preſcrivoient pour la punition des crimes ſemblables au ſien.

Mais le reſſentiment qui reſta dans le cœur de Ximenez de l'atentat que Bernardin avoit commis contre lui, fut d'autant plus profond que la peine dont on l'avoit puni étoit moins proportionnée à l'ofenſe qu'il en avoit recûë. Il le laiſſa long tems languir dans l'obſcurité du Cloître où il l'avoit relégué, ſans ſoufrir qu'on lui parlât de lui, ni qu'on fît la moindre choſe qui pût lui en renouveller le ſouvenir; & ce ne fut que pluſieurs années aprés, qu'à la priére du Roi Catholique, il lui acorda une penſion médiocre; encore fut-ce à condition qu'il ne paroîtroit jamais devant lui, & qu'il ne ſe rencontreroit jamais dans les lieux où il ſeroit.

Il ne manqua pas de gens qui crurent que Bernardin n'étoit pas le ſeul complice d'un ſi grand crime; & l'on ſoupçonna même les Cordeliers d'avoir abuſé de ſon humeur naturellement violente, & capable des plus grands emportemens, pour rompre le cours des deſſeins de Ximenez touchant la Réforme de leur Ordre, & l'union des Conventuels & des Obſervantins, dont ils aprehendoient qu'il ne vînt enfin à bout malgré toutes leurs intrigues. Quoi qu'il en ſoit, Ximenez ne voulut jamais qu'on aprofondît cette afaire; mais auſſi comm'il n'étoit pas homme à démordre de ce qu'il avoit une fois entrepris, il n'en pourſuivit pas moins vivement ſes prémiers projets. Il eſt vrai que pour en venir plus aiſément à bout, il changea quelque choſe à la maniére de l'éxécution;

Car au lieu qu'il avoit d'abord inſiſté fortement à ce que la Commiſſion pour la Réforme des Ordres Religieux lui fût adreſſée, il s'en déporta ; mais pour empecher les Cordeliers de ſe vanter à leur ordinaire qu'ils l'avoient emporté ſur lui, & qu'il n'avoit renoncé à la Commiſſion que parce qu'il deſeſpéroit de la pouvoir obtenir ; il fit en ſorte que le Pape ſe remît à leurs Majeſtez Catholiques du choix des perſonnes qu'elles jugeroient les plus capables de travailler avec ſuccés à ce grand deſſein. Il en arriva ce qu'il avoit prévû ; il fut nommé par leurs Majeſtez, & ce fut pour lors qu'il refuſa la Commiſſion, avec d'autant plus de gloire, que tout le monde étoit perſuadé qu'il en avoit été le maître, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'accepter.

Ce trait de politique embaraſſa d'autant plus les Cordeliers, qu'outre que Ximenez par le refus qu'il venoit de faire leur avoit oté l'occaſion de ſe plaindre de lui, & de publier à leur ordinaire que la Réforme qu'il ſolicitoit n'étoit qu'un éfet de ſon reſſentiment, & du deſſein qu'il avoit de ſe venger d'eux ; ils voioient qu'il n'étoit pas moins le maitre de cette afaire, que s'il eût accepté la Commiſſion. En éfet ceux qu'il avoit fait nommer en ſa place étant abſolument de ſa dépendance, il étoit aiſé de juger qu'ils ne porteroient que le nom de Commiſſaires, & qu'ils ne ſeroient dans le fond que les éxécuteurs de ſes ordres.

Mais Ximenez porta ſes vûës encore plus loin ; il avoit prévû que les Commiſſaires ne réüſſiroient pas dans l'éxécution de leur Commiſſion, ſoit qu'en éfet ils n'en fuſſent pas capables, ou que les obſtacles que les Cordeliers ne manqueroient jamais d'y mettre ne fuſſent pas aiſez à ſurmonter : il avoit conclu de là

qu'on ſeroit forcé d'avoir recours à lui, & qu'il reprendroit un jour la Commiſſion avec d'autant plus d'avantage & d'honneur, que tout le monde ſeroit convaincu, qu'il étoit le ſeul dans toute l'Eſpagne qui fût capable de faire réüſſir une afaire que les vains éforts de ceux qui l'auroient précedé auroient fait paſſer pour impoſſible.

Les afaires étoient à peu prés en cét état ; (car l'on a été obligé d'anticiper le récit de bien des choſes de peur de l'embaraſſer en l'interrompant trop ſouvent), lors que François Alvare de Toléde & Jean Quintanapallia, Chanoines & Députez du Chapitre de Toléde, arrivérent pour complimenter l'Archevêque ſur ſon élévation à l'Archevêché de Toléde : le prémier étoit un homme de la prémiére qualité ; & le ſecond un des plus habiles Théologiens de toute la Caſtille.

Ximenez les reçut en public avec beaucoup de civilité : il parla avec éloge du Chapitre de Toléde en général, & des Députez en particulier ; & tout s'y paſſa de part & d'autre avec une ſatisfaction réciproque.

Mais il n'en arriva pas de même de l'entretien particulier qu'il eut avec les deux Députez lors qu'ils furent prendre congé de lui : il leur témoigna un fort grand zéle pour le rétabliſſement de la diſcipline Eccléſiaſtique en général, & en particulier de celle de ſon Diocéſe : il leur dit que ſon deſſein étoit de ſe rendre au plutôt à Toléde, d'y tenir le Sinode général, & d'y faire des Réglemens pour les mœurs & pour la conduite de tout ſon Clergé : Il ajouta que ſon deſſein n'étoit pas d'en faire un grand nombre ; mais qu'il n'oublieroit rien pour les faire bien obſerver. Il fit enſuite tomber le diſcours ſur l'état particulier du Cha-

pitre de Tolède, & il ne fit point de dificulté de leur dire, qu'il avoit été informé de plusieurs abus qui s'étoient glissez dans leur Corps: Qu'il n'étoit pas juste que pendant qu'il procuroit de tout son pouvoir la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majestez Catholiques, il laissât regner le désordre dans le Clergé de son Eglise: Que plus ils étoient élevez au dessus des autres Ecclésiastiques, plus les mauvais exemples qu'ils donnoient étoient pernicieux: Que puis qu'ils étoient les prémiers, ils devoient servir de régle aux autres, & que c'étoit le pié sur lequel il prétendoit qu'ils fussent à l'avenir: Enfin il leur recommanda de faire au Chapitre à leur retour un récit éxact de tout ce qu'il leur avoit dit, & de lui recommander de sa part de se réformer lui-même avant son arrivée à Tolède, qu'autrement il seroit obligé de le faire, & que rien ne seroit capable de l'empêcher d'emploier toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée, pour banir les scandales de son Eglise.

Quoique les Députez fussent extrémement ofensez des derniéres paroles de Ximenez, qui faisoient assez connoître qu'il ne seroit pas long tems sans donner atteinte à leurs Priviléges; ils ne jugérent pas à propos de lui en témoigner leur ressentiment. Ils se contentérent de lui répondre en peu de mots, qu'ils loüoient son zéle pour le rétablissement de la discipline; que le Chapitre de Tolède seconderoit toujours de tout son pouvoir ses bonnes intentions; & qu'ils ne manquéroient pas de lui faire un fidéle raport de ce qu'il les avoit chargez de lui dire de sa part. Ils prirent ensuite congé de l'Archevêque, bien résolus

de

de porter le Chapitre à ne rien épargner pour prévenir ſes entrepriſes.

Il y en a qui prétendent que Ximenez ala bien plus avant, & qu'il déclara poſitivement aux deux Députez, que ſon deſſein étoit de rétablir dans ſa Cathédrale la vie commune, l'habit des Chanoines Réguliers, & la pratique éxacte de la Régle de Saint Auguſtin, qui y avoient été long tems en uſage. Mais il n'y a pas d'aparence que s'il ſe fût ouvert de ce deſſein il ne l'eût pas porté plus loin, ou qu'il l'eût deſavoüé, comme les Hiſtoriens raportent qu'il fit depuis, tant en public qu'en particulier.

Quoi qu'il en ſoit, les deux Députez ſçurent repréſenter ſi vivement au Chapitre de Tolède ce qu'il avoit à aprehender de l'humeur ſévére & entreprenante de Ximenez, qu'on y réſolut ſur le champ de députer à Rome un des plus conſidérables du Corps, pour prévenir Sa Sainteté & le Colège des Cardinaux ſur tout ce que l'Archevêque pourroit entreprendre, & pour être en état, s'il en étoit beſoin, de lui faire un procés dans les formes. Alfonſe Albornoz, Chanoine & Tréſorier de l'Egliſe de Tolède, fût enſuite nommé pour cette députation: il reçut ordre de l'éxécuter au plutôt; & le Chapitre, avant que de ſe ſéparer, défendit ſous de grandes peines, de revéler ce qui s'y étoit paſſé.

Mais il n'eſt jamais arrivé qu'un ſécret ſçû de tant de monde fût long tems ſans être découvert: Quelque précaution que le Chapitre eût pris pour tenir ſa Déliberation ſécréte, & quelque ſoin qu'il eût eu de prendre pour prétexte d'autres afaires, pour couvrir le véritable motif du voiage d'Albornoz; Ximenez en fut auſſi-tôt averti; il n'héſita pas un moment

ſur ce qu'il avoit à faire, & ſupoſant qu'il n'auroit à l'avenir d'autorité à l'égard du Chapitre qu'autant qu'il lui plairoit de lui en acorder, s'il ne rompoit l'éfet de cette prémiére entrepriſe, il fut trouver la Reine.

Il lui repréſenta la députation du Chapitre de Toléde comme un atentat contre l'autorité Roiale : Il ſoutint qu'elle n'avoit pû ſe faire ſans le ſçû & le conſentement de Sa Majeſté : Qu'Albornoz poſſedant un des plus grands Bénéfices de la Caſtille, n'avoit pû l'acepter, & encore moins l'éxécuter en ſortant du Roiaume à ſon inſçû, ſans ſe rendre coupable, & qu'il étoit de la derniére conſéquence d'arrêter de pareilles entrepriſes en faiſant un éxemple de celui qui s'en étoit chargé.

C'étoit prendre la Reine par ſon foible : jamais Princeſſe ne fut plus jalouſe de ſon autorité, & elle portoit ſur ce ſujet la délicateſſe ſi loin, qu'elle ne voulut jamais la partager avec le Roi Ferdinand, quoi qu'il fût ſon mari, & qu'elle lui eût les plus grandes obligations. Ainſi il fut aiſé à Ximenez d'obtenir tout ce qu'il voulut : & il obtint en éfet qu'il feroit dans cette occaſion tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il pourroit ſe ſervir du nom & de l'autorité de la Reine.

Il uſa de cette permiſſion dans toute l'étenduë qu'elle pouvoit recevoir : Il envoia auſſitôt dans tous les ports, où il prévoioit qu'Albernoz auroit pû ſe rendre pour s'embarquer, des perſonnes capables de tout entreprendre : il leur ordonna de faire toute la diligence poſſible, & que s'ils trouvoient le Député du Chapitre, ſans avoir aucun égard ni à ſa naiſſance, qui étoit des plus illuſtres, ni à ſon caractére, ils le lui ramenaſſent lié, & avec toutes les précautions dont on a acoutumé d'u-

ſer en de pareilles occaſions, quoi qu'il pût aléguer pour s'en défendre, & quelque réſiſtance qu'il pût faire.

Les ordres de Ximenez furent éxécutez avec toute la diligence qu'il avoit preſcrite; mais Albornoz les avoit prévenus, & étoit déja fort avant en mer lorſque les mieux montez arrivérent au port où il s'étoit embarqué. Ce contre-tems ne ſurprit point Ximenez: il l'avoit prévû, & y avoit remédié en faiſant partir en même tems pour Rome une Galére des plus légéres & des mieux équipées, avec des ordres de la Reine Catholique à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne: Ces ordres portoient en termes précis, qu'il empêchât en toutes maniéres qu'Albornoz n'entrât dans Rome; qu'il n'oubliât rien pour le prévenir, & que quand il l'auroit en ſon pouvoir, il le fît priſonnier, & le renvoiât en Eſpagne chargé de chaînes.

La Commiſſion n'étoit pas peu embaraſſante: il n'y avoit point d'éxemple en Eſpagne qu'on eût fait un crime à des Eccléſiaſtiques de s'être adreſſez au Pape pour leurs afaires particuliéres; & Alexandre VI. qui ocupoit alors le Saint Siége, étoit d'une humeur trop altiére pour ſoufrir qu'on entreprît ſous ſon Pontificat ce que l'on n'avoit jamais oſé entreprendre ſous celui de ſes prédéceſſeurs: D'ailleurs il s'agiſſoit de traiter de la maniére du monde la plus outrageante un homme d'une des plus illuſtres familles de toute la Caſtille, & en ſa perſonne le Clergé de la prémiére Egliſe de toute l'Eſpagne; c'eſt à dire, un grand nombre de perſonnes de la prémiére qualité, dont le Chapitre de l'Egliſe de Tolède étoit compoſé.

Mais quand la Commiſſion eût été moins

odieuſe, la maniére de l'éxécuter n'étoit pas moins dificile à trouver : car d'entreprendre d'arrêter Albornoz avec la permiſſion de Sa Sainteté, c'eſt ce qu'il n'y avoit aucune aparence d'obtenir ; une des maximes les plus inviolables de la Cour Romaine aiant toujours été d'apuier le Clergé du ſecond ordre contre les entrepriſes des Evéqnes.

Il y avoit encore moins d'aparence de l'entreprendre ſans ſon conſentement ; puiſque c'étoit ſe commettre avec elle d'une maniére qui ne pouvoit étre ſuivie que de trés-grands inconveniens dans la conjoncture préſente des afaires de Naples, pour leſquelles il étoit de la derniére importance de ne point aliener Sa Sainteté de leurs Majeſtez Catholiques.

Mais d'un autre coté les ordres de la Reine Catholique étoient conçûs en des termes qui ne laiſſoient aucun lieu de ſe diſpenſer de les éxécuter : d'ailleurs l'Ambaſſadeur étoit l'un des meilleurs amis de Ximenez, & il étoit aſſez perſuadé du beſoin qu'il avoit de ſon crédit, pour ne pas ſe mécontenter dans une conjoncture auſſi délicate que celle où Ximenez s'étoit commis pour la prémiére fois avec le Chapitre de ſon Egliſe.

L'expédient qu'il trouva pour ſe tirer de tous ces embaras fut de s'en aler lui-méme ſans perdre de tems à Oſtie, dans le deſſein de prévenir Albornoz, & d'éxécuter ſa Commiſſion avant qu'il fût entré dans l'Etat du Pape. La Galére qui avoit aporté les ordres de la Reine avoit fait une ſi grande diligence, qu'il l'y atendit cinq jours entiers ; mais aiant découvert le ſixiéme le vaiſſeau qui le portoit, il monta la méme Galére que Ximenez lui avoit envoiée ; & ſupoſant que le

Pape, ou ne sçauroit rien de cette afaire, ou n'auroit pas lieu de trouver à redire qu'il eût arrêté en pleine mer un des sujets de sa Reine, dont elle lui avoit donné ordre de se saisir : il fut au devant de lui.

L'arrivée de l'Ambassadeur surprit d'autant plus Albornoz, qu'il étoit trés-éloigné de soupçonner le véritable motif de la démarche qu'il lui voioit faire : Mais aiant apris par celui qui lui vint faire compliment de sa part, qu'il n'étoit venu que pour s'informer de quelques nouvelles d'Espagne, dont il lui étoit de la derniére importance d'être au plutôt instruit ; il fit ce à quoi l'Ambassadeur s'attendoit, c'est à dire, qu'il quita son vaisseau, & passa dans la Galére où étoit l'Ambassadeur.

L'Ambassadeur voiant Albornoz en son pouvoir, l'acabla de civilitez, & l'aiant entretenu long tems des afaires dont il supposoit qu'il étoit venu s'informer, il le retint à souper : L'entretien y fut trés-libre de la part d'Albornoz, qui ne soupçonnoit rien du malheur où il étoit si proche de tomber ; mais comme il voulut se retirer dans son vaisseau, l'Ambassadeur le retint, & le tirant à part il lui fit voir les ordres qu'il avoit de la Reine Catholique de l'arrêter, & de le renvoier incessamment prisonnier en Espagne ; il le remit ensuite à la garde du Capitaine qui commandoit la Galére sur laquelle avoient été aportez les ordres de la Reine, & passant aussi-tôt dans le vaisseau d'Albornoz sans le vouloir entendre, il s'en retourna à Ostie, & de là à Rome, où le Pape ne lui parla jamais de l'afaire d'Albornoz, soit qu'il n'en sçût rien, ou qu'étant sans remède, il crût qu'il valoit mieux faire semblant de l'ignorer que d'en paroître instruit.

Cependant le malheureux Albornoz aiant débarqué à Valence fut aussi-tôt conduit au Château d'Attienca, au grand étonnement du Chapitre de Tolède, qui le croioit à Rome.

Jusqu'alors l'on n'avoit paru agir qu'au nom & par les ordres de la Reine : Mais Ximenez, qui vouloit mortifier le Chapitre en la personne de son Député, jugea qu'enfin il étoit tems de faire connoître qu'on n'agissoit en éfet que par les siens ; & afin que l'on n'eût aucun lieu d'en douter, il le fit traduire de son autorité d'Attienca à Alcala, où il faisoit sa résidence ordinaire. Mais pour avoir changé de prison, Albornoz n'en fut pas mieux traité : on continua d'exercer à son égard toutes les rigueurs dont on a coutume d'user à l'endroit des criminels d'Etat : La famille d'Albornoz, qui étoit des plus illustres, solicita inutilement, & le Chapitre de Tolède emploia en vain tout son crédit pour tirer son Confrére de prison, ou du moins pour en faire adoucir la rigueur. Ximenez demeura inflexible : Albornoz resta dix-huit mois entiers prisonnier à Alcala, & Ximenez ne consentit enfin à son entier élargissement, qu'aprés l'avoir retenu long tems auprés de lui, & l'avoir obligé de le suivre dans tous les voiages qu'il se vit obligé de faire d'Alcala à la Cour, & de la Cour à Alcala.

Ximenez ne justifioit une sévérité si extraordinaire, que par la nécessité où se trouvent les personnes qui comme lui étoient élevez de bas lieu aux plus grandes Dignitez, d'établir leur autorité sur de grands éxemples : il disoit que lors qu'ils étoient bien ménagez, ils ne contribuoient pas moins à la soutenir, que les avantages que l'on a coutume de tirer de la naissance & des aliances : il

prétendoit que ce n'étoit pas une crüauté de punir rigoureusement les prémiéres fautes ; parce que la sévérité dont l'on usoit dans ces occasions empêchant de retomber, l'on s'épargnoit par là le chagrin de faire souvent de pareilles corrections, ou même de plus rigoureuses : il ajoutoit enfin que la detention d'Albornoz avoit été une précaution nécessaire pour éviter une infinité de contestations entre le Chapitre & lui ; & qu'elles n'auroient jamais manqué de naître de l'espérance que le Chapitre auroit eu de les voir terminer à son avantage par le moien du Député qu'il auroit eu à Rome, qui de son coté pour se rendre nécessaire auroit tout emploié pour les fomenter.

La conduite de Ximenez eut en cette occasion tout le succés qu'il avoit prétendu. Il établit son autorité d'une maniére que le Chapitre de Tolède n'entreprit jamais de la choquer ; & comme de son coté il eut grand soin de ne donner aucune ateinte à leurs Priviléges, ils vécurent toujours depuis dans une intelligence qui ne contribua pas peu au bon ordre qu'il établit dans son Diocése, & qui le rendit enfin le mieux réglé de toute l'Espagne.

Il y avoit alors prés de cinq ans que Ximenez étoit pourvû de l'Archevêché de Tolède, sans avoir pû trouver le tems qui lui étoit nécessaire pour en aler prendre lui-même possession ; ce n'est pas que la Reine ne lui en eût acordé la permission toutes les fois qu'il la lui avoit demandée ; mais elle lui avoit prescrit pour cela un terme si court, qu'il n'avoit pû s'en acommoder. Comme il n'en vouloit pas faire une action de pure cérémonie ; mais qu'il avoit dessein de faire en même tems la visite de ce grand Diocése, qui est composé de plus de huit cens Paroisses,

dont une partie est sitüée dans des lieux presque inaccessibles; il avoit besoin pour le moins d'une année de résidence non interrompuë. Il en avoit souvent fait la proposition à la Reine Catholique; mais il étoit devenu si nécessaire à cette Princesse, qu'elle ne s'étoit pû résoudre à y consentir. Il étoit donc réduit à attendre qu'une conjoncture favorable lui procurât la liberté qu'il demandoit depuis si long tems. Il croïoit l'avoir trouvée au commencement de l'année 1497; & il se préparoit déja à partir pour Tolède, lors qu'il en fut empêché par l'ocasion que l'on va raconter.

Quoique lors qu'Isabelle épousa Ferdinand, l'âge des parties fut assez peu proportionné, puis qu'elle avoit trente deux ans, & que Ferdinand n'en avoit que séze; leur mariage ne laissa pas d'être assez fécond, il en sortit un fils & quatre filles. Le fils se nommoit Jean, l'ainée des filles, Isabelle; la seconde, Jeanne, la troisiéme, Marie; & la derniére, Cathérine. La Princesse Isabelle fut mariée la prémiére: elle épousa, étant encore fort jeune, Alphonse, Infant de Portugal, qui la laissa veuve à l'âge de dix-huit ans.

Le mauvais succés de ce mariage, que l'on atribüoit à la trop grande jeunesse des parties, fut cause que leurs Majestez Catholiques différérent de quelques années le mariage du Prince d'Espagne *. Mais voiant qu'il avoit ateint l'âge de dix-neuf ans, & qu'il paroissoit d'ailleurs d'une constitution assez vigoureuse, ils songérent tout de bon à s'assurer des successeurs. Leurs Majestez jétérent ensuite les yeux sur toutes les maisons souveraines de l'Europe, & s'arrétérent enfin à la Maison d'Austriche, qui avoit pour Chef l'Empereur Maximilien, par deux raisons qui ne pouvoient être plus

* *Don Jean.*

fortes ; l'une, que son aliance étoit la plus avantageuse ; l'autre, qu'elles y pourroient faire un double mariage, ce qui ne se rencontroit point dans les autres Maisons souveraines.

L'utilité étoit toute évidente ; puis qu'en cas l'Archiduc Philippe, qui étoit d'une complexion fort délicate, vînt à mourir sans enfans, ce qui n'étoit pas sans aparence, l'Archiducheſſe Marguérite sa sœur, qui étoit de la complexion du monde la plus saine, & qu'on se proposoit de faire épouser au Prince d'Espagne, hériteroit infailliblement des riches successions de Bourgogne & d'Austriche ; c'est à dire des Païs-Bas & des dix Provinces héréditaires de la Maison d'Austriche. Ces espérances, jointes à une trés-grande fécondité, dont la Princesse Marguérite avoit toutes les marques, flatoient agréablement le dessein de la Monarchie universelle, dont Ferdinand avoit déja fait le projet, & dont les Princes de la Maison d'Austriche se sont toujours flatez jusqu'à Louïs le Grand, qui par ses Conquêtes, & le haut point de gloire & de grandeur où il a porté la France, leur a fait perdre ce dessein de vûë, & les a enfin réduits dans une entiére impossibilité de l'éxécuter.

La double aliance que leurs Majestez Catholiques s'étoient proposée, n'étoit pas sans dificultez ; puis qu'elles étoient réſoluës de n'ofrir à l'Archiduc Philippe, fils unique de l'Empereur, que la Princesse Jeanne, la seconde de leurs filles. La disproportion étoit évidente ; puis qu'il s'agissoit de proposer à l'Empereur, que leur fils unique epousât la fille unique de Sa Majesté Impériale, & que néanmoins son fils unique n'épousât que la seconde des filles de leurs Majestez Catholiques.

Comme une pareille propoſition aloit directement contre la bienſéance, & qu'il s'en faloit bien que l'avantage fût égal des deux cotez, il en naiſſoit une dificulté qui ne paroiſſoit pas aiſée à ſurmonter. Peut-être même fût-elle demeurée invincible, ſi leurs Majeſtez Catholiques euſſent choiſi un moins habile négociateur, que celui qu'Elles envoiérent à leur Majeſté Impériale.

Ce fut le fameux Jean Manuël, ſi célébre dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, & dont il ſera ſouvent parlé dans la ſuite de celle-ci. Il étoit Caſtillan de nation, & de bas lieu; mais la nature l'avoit traité comme Ximenez; c'eſt à dire, qu'elle avoit recompenſé avec avantage ce qui manquoit à ſa naiſſance. Il étoit grand, bien fait & de bonne mine: Il avoit l'eſprit fin, inſinüant, adroit: Il ne prenoit jamais le change, & ſçavoit admirablement profiter des moindres démarches que ceux avec qui il avoit à traiter, faiſoient à ſon avantage. Le peu de biens qu'il avoit trouvé dans ſa maiſon, lui avoit oté les moiens d'étudier; mais l'aplication, l'expérience, & une certaine éloquence naturelle dont il ſavoit mieux ſe ſervir que perſonne, faiſoient en lui le même éfet que l'étude des belles lettres a coutume de faire dans les autres. Son cœur répondoit parfaitement à ſon génie: Il l'avoit grand, libéral, magnifique, & capable des plus grandes entrepriſes.

Deux talens qui ne ſe rencontrent guére enſemble, ſavoir celui d'écrire extrémement vîte, & d'écrire en même tems parfaitement bien, l'avoient d'abord introduit à la Cour, & avoient porté Ferdinand à le faire Sécrétaire des dépêches, qui demandoient une prompte expédition. Il ne fut pas long tems dans cet-

te charge, sans faire connoître qu'il étoit capable des plus grands emplois ; & leurs Majestez Catholiques qui le reconnurent, ne firent point de dificulté de lui confier pour son coup d'essai l'importante négociation dont l'on vient de parler : Il est vrai que l'instruction en fut dressée par Ximenez ; mais il est vrai aussi qu'on ne pouvoit la remettre en de meilleures mains.

Il s'en aquita avec encore plus de succés, que les Rois Catholiques n'avoient espéré : Il conclut la double aliance qui faisoit le sujet de son Ambassade ; & il le fit avec tant d'adresse, qu'il s'aquit l'estime & la bienveillance de l'Empereur, & devint le Favori de l'Archiduc Philippe son fils.

L'on a déja dit que la principale dificulté de cette négociation consistoit en ce que les Rois Catholiques n'ofroient que la seconde de leurs filles au fils unique de l'Empereur. Le motif d'une pareille offre étoit encore plus ofençant que l'offre même ; car c'étoit dans le dessein, en remariant leur fille ainée à Manuël Roi de Portugal, de frustrer la Maison d'Austriche des succeſſions de Castille & d'Arragon qui ne pouvoient lui manquer, au cas que le Prince d'Espagne mourant sans enfans, comme il arriva, l'Archiduc Philippe eût épousé la Princesse Isabelle.

Quoi qu'une préférence si injurieuse que l'on donnoit au Roi de Portugal au préjudice du fils unique de l'Empereur, dût ofencer ces deux Princes, d'une maniére d'autant plus sensible, qu'ils y avoient plus d'interêt ; Manuël non seulement fit en sorte que ni Sa Majesté Impériale, ni l'Archiduc ne s'en choquérent pas ; mais il fut assez adroit pour leur persuader que c'étoit par un respect particulier que

les Rois Catholiques avoient pour l'un & l'autre, qu'ils n'avoient osé leur offrir la veuve, c'est à dire, les restes de l'Infant de Portugal: Que cette offre leur avoit paru d'autant plus messéante, qu'ils étoient persuadez qu'on ne pouvoit ignorer en Alemagne ni dans les Pais-Bas, que l'Infant de Portugal, que la Princesse Isabelle avoit épousé en prémiéres nôces, avoit eu pour aïeul paternel un batard, & pour bisaïeulle une concubine fille d'un Cordonnier Juif. Il insinüa ensuite avec toutes les précautions qui pouvoient empécher Sa Majesté Impériale de s'en choquer, que la passion que les Rois Catholiques avoient d'entrer dans son aliance, les faisoit passer sur un inconvenient qui ne pouvoit étre récompensé que par un pareil honneur : Que cet inconvenient consistoit en ce que la Princesse Marguérite avoit été non seulement promise au Roi de France *, & élevée auprés de lui, lors qu'il n'étoit que Dauphin, mais que de plus les cérémonies de leur mariage avoient été faites, & qu'il n'y avoit manqué que la consommation : Que la préférence que le même Roi avoit acordée à l'Héritiére de Brétagne aprés de pareilles démarches, ne pouvoit étre que trés-injurieuse à l'Archiducheſſe; & que Charles VIII. pourroit avec raison se vanter un jour, que le Prince d'Espagne, destiné à la succession de tant de Couronnes, n'avoit eu que son reste.

* *Charles viij.*

Manuël ajouta à toutes ces raisons, que quand Sa Majesté Impériale seroit d'humeur à passer par dessus l'inconvenient qu'il lui avoit proposé touchant l'ainée des Infantes d'Espagne, les peuples de la Haute & de la Basse-Alemagne s'opposeroient infailliblement à son mariage avec l'Archiduc; & qu'ils ne soufri-

roient jamais que leurs Princes s'aliaſſent dans une Maiſon, où il y auroit eu une pareille tâche.

Manuël avoit trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir que ſes raiſons avoient fait impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur & de l'Archiduc ; mais il acheva de les perſuader, & d'en obtenir tout ce qu'il prétendoit, en leur remontrant deux choſes ; la prémiére, Que quand les peuples leurs ſujets n'auroient pas la délicateſſe dont il venoit de parler, les Princes d'Alemagne l'auroient infailliblement : Que Sa Majeſté Impériale & l'Archiduc deviendroient par là l'objet de leur mépris : Que l'Empereur, en faiſant une pareille démarche, metroit un obſtacle invincible au juſte deſſein qu'il devoit avoir de procurer à ſon fils la ſucceſſion à l'Empire ; & que les Electeurs ne ſe réſoudroient jamais à lui donner pour Chef un Prince qui y auroit introduit l'exemple pernicieux de ſe meſalier. Il ajouta, comme de lui-même, & feignant de reveler un grand ſécret, qu'il ſavoit de fort bonne part que l'Infante Iſabelle, ou n'auroit point d'enfans ; ou que ſi elle en avoit, ils ne pourroient pas vivre long tems : Que la Princeſſe Jeanne au contraire, aiant toutes les marques d'une fort grande fécondité, porteroit infailliblement les riches ſucceſſions de Caſtille & d'Arragon dans la Maiſon du Prince qu'elle épouſeroit.

Ce dernier raiſonnement de Manuël fit tout l'éfet qu'il avoit prétendu. La propoſition de leurs Majeſtez Catholiques fut acceptée ; les deux mariages furent arrêtez ; & la Princeſſe Jeanne d'Arragon ne fut pas plutôt arrivée à Gand, que l'Archiduceſſe Marguérite en partit pour aler épouſer le Prince d'Eſpagne. Elle s'embarqua quelque tems aprés à Fleſſingue ſur

le Vaisseau Amiral de la Flotte destinée pour l'escorter en Espagne : Elle y aborda enfin, aprés avoir essuié une tempête qui la fit desespérer plus d'une fois de sa vie : Elle se rendit par terre à Burgos, qui étoit alors la ville capitale de Castille, où leurs Majestez Catholiques l'atendoient.

L'arrivée de cette Princesse rompit le voïage que Ximenez étoit prêt de faire à Tolède, pour y prendre en personne possession de son Eglise. La Reine Catholique, qui ne perdoit aucune ocasion de l'atirer auprés d'elle, lui écrivit aussi-tôt de se rendre incessament à Burgos, pour y célébrer les nôces du Prince d'Espagne, la coutume & la bienséance ne permetant pas qu'une pareille cérémonie se fist par un autre que par le Primat d'Espagne.

L'honneur qu'on faisoit à Ximenez en cette ocasion, étoit trop grand pour s'en dispenser, & l'afaire trop pressante pour user du moindre délai. Il se rendit aussi-tôt à la Cour, où les nôces de l'Infant furent célébrées avec toute la magnificence possible. La grossesse de l'Archiducheſſe, qui parut quelque tems aprés, renouvéla la joie de la Cour ; l'on ne songea plus qu'à s'y divertir. Comme l'éxactitude dont Ximenez faisoit profession, ne lui permetoit pas d'assister à de pareils divertissemens, il en prit ocasion de demander à leurs Majestez Catholiques la permission d'aler prendre possession de son Eglise ; & l'aiant obtenuë, il partit aussi-tôt pour Alcala, & de là quelques jours aprés pour Tolède.

Cette ville qui est située justement au milieu de toute l'Espagne, passoit autrefois pour la plus considérable de toutes les villes de ce grand Roiaume. Lorsque les Visigots eurent conquis l'Espagne, ils en firent leur Capitale,

& le lieu ordinaire de leur séjour. Les Arabes qui les en chassérent, en firent de même; & elle devint sous leur domination la Capitale d'un Roiaume qu'ils apellérent de son nom le Roiaume de Toléde. Alphonse sixiéme Roi de Castille l'aiant conquise sur les Maures, elle cessa d'être la Capitale d'un Roiaume; mais elle fut toujours reconnuë pour Capitale de la nouvelle Castille; & c'est encore un de ses droits, que les Etats du Roiaume doivent s'y assembler.

Il y a bien de l'aparence que la grandeur temporelle de cette ville a produit la grandeur temporelle & spirituelle de ses Archevêques. Du tems des Gots ils passoient déja pour les prémiers Prélats de toute l'Espagne : Ils furent rétablis dans les mêmes droits par Urbain II, aprés qu'Alfonse VI. en eut fait la conquête. Ils sont encore aujourd'hui reconnus pour Primats de toute l'Espagne; & il n'y a que les Evêques de Portugal qui leur disputent cette qualité en faveur des Archevêques de Brague.

L'Archevêque de Toléde avoit autrefois sous sa Jurisdiction dix-neuf Sufragans; présentement il n'en a plus que huit, qui sont les Evêques de Cordoue, de Segovie, de Cartagéne, de Siguença, d'Osma, de Cuença, de Jaen & de Valladolid. Il est encore à présent Seigneur temporel & spirituel de dix-sept Villes; & le nombre de ses vassaux est si grand, qu'il pouvoit autrefois mettre sur pié vingt-cinq ou trente mille hommes sans incommoder le païs; comme Ximenez le fit, lors qu'il entreprit à ses dépens la conquête d'Oran. Il porte la qualité & jouit de tous les droits de Grand Chancélier de Castille : Il est Chef né du Conseil d'Etat. Enfin, son revenu est de

deux cents mille ducats ; ainsi l'Archevêché de Tolède peut passer pour un des plus riches Bénéfices de la Chrétienté. C'est ce qui faisoit dire aux Grands de Castille, lorsque Ximenez en fut pourvû ; *Que c'étoit un trop bon morceau pour un Moine*. Aussi plusieurs siécles avant lui il n'avoit été possédé que par des gens de la prémiére qualité, & même par des Princes du Sang, & des fils de Roi ; témoin les deux Sanches, l'un fils d'un Roi de Castille, l'autre fils d'un Roi d'Arragon.

C'est peut-être ce qui a donné lieu de dire, que le dessein des Rois Catholiques en y nommant Ximenez étoit de s'acommoder d'une partie de son revenu, en établissant dessus de fortes pensions, sur la prétention qu'ils avoient que la quatriéme partie de ce grand revenu seroit plus que sufisante pour un homme acoutumé comme lui à se contenter de peu, & presque de rien. Cette pensée paroît d'autant mieux fondée, qu'en éfet Ximenez, qui avoit aparament pénétré ce dessein, protesta hautement, en prenant possession de cet Archevéché, qu'il ne consentiroit jamais qu'on établit dessus un sou de pension. Il tint parole, & de son vivant l'Archevéché de Tolède en fut toujours exemt. Il y en a même qui prétendent que Ferdinand ne consentit à sa nomination, que dans l'espérance de le contraindre un jour de s'en defaire en faveur de quelqu'un de ses batars : On prétend même qu'il l'entreprit aprés la mort de la Reine en faveur de Don Alonse Archevêque de Saragosse. Il supoſoit que Ximenez n'auroit jamais assez de courage, ou du moins assez de crédit pour se soutenir, & pour lui resister. Cependant les Historiens qui raportent ce fait, qui paroît d'ailleurs assez peu vrai-semblable, assurent qu'il se trom-

pa, & que Ximenez, malgré ſes intrigues & ſes menaces, ſçut ſe maintenir toujours dans une poſſeſſion entiére de ſes droits, de ſes revenus, & de ſa dignité.

Au reſte, quoique Tolède ſoit ſituée ſur le Tage, l'un des plus beaux & des plus fameux fleuves de toute l'Eſpagne, l'on peut dire que ſa ſituation n'eſt point agréable; ſa figure même eſt tout à fait bizarre. C'eſt un rocher ſéparé par le Tage, qui coule au pié d'une haute montagne qui domine la Ville. Le haut de ce rocher eſt une plate-forme où ſont l'Egliſe Cathédrale, le Palais de l'Archevêque qui eſt des plus magnifiques, les maiſons des Chanoines, & une aſſez belle place. Le penchant du rocher juſqu'au Tage eſt tout couvert de maiſons en maniére d'Amphithéâtre, ce qui fait un aſſez bel éfet. Quoique depuis pluſieurs ſiécles les Rois d'Eſpagne n'y faſſent plus leur ſéjour, ils n'ont pas laiſſé de l'orner. Charle Quint y fit bâtir un magnifique Palais: & Philippe II. ſon fils y fit faire par le fameux La Tour, Ingénieur François, l'un des plus hardis Aquéducs de toute l'Europe: Il ſert à tranſportet une partie des eaux du Tage juſqu'au haut du rocher ſur lequel la Ville eſt ſituée; de là elles ſe répandent dans toute la Ville, où elles fourniſſent un grand nombre de fontaines, qui ne ſervent pas moins à la commodité qu'à l'embéliſſement de cette Ville.

Du tems de Ximenez, outre l'Univerſité qui étoit des plus fameuſes, Tolède avoit alors prés d'une lieuë & demie de circuit. Elle étoit ſi peuplée qu'on y contoit vingt-ſix Paroiſſes, & pluſieurs Monaſtéres d'hommes & de filles. Elle eſt préſentement bien déchuë de cet état; puis qu'à peine y pourroit-t-on conter huit mille habitans. Il en eſt de mê-

me de toute l'Espagne : c'est un des païs du monde le moins peuplé, & le moins cultivé pour les raisons que l'on sçait, & que l'on pourra raporter ailleurs.

Le dessein de Ximenez en arrivant à Tolède, étoit de n'y faire point d'entrée, & d'y être reçû sans cérémonie. Il en avoit même écrit au Chapitre de l'Eglise Cathédrale, & à la Ville ; mais ces deux Corps bien loin d'en user à son égard d'une autre maniére que de celle qu'on avoit acoutumé à l'égard de ses prédécesseurs, n'épargnérent rien pour le recevoir avec toute la magnificence possible.

Jamais Archevêque de Tolède ne fut reçû avec plus de pompe ; tous les Corps & presque tout le peuple fut au devant de lui à un quart de lieuë de la Ville : Il trouva sur son passage des Arcs de Triomphe chargez d'inscriptions à sa loüange ; à l'entrée de la Ville il fut complimenté par tous les Corps, & la foule s'y trouva si grande, qu'il y eut quelques personnes étoufées dans la presse. Il étoit nuit fermée lors qu'il arriva à la Cathédrale, quoique la cérémonie eût commencé dés le matin. A l'entrée de l'Eglise il jura, selon la coutume, de conserver inviolablement les droits & les Priviléges du Chapitre & de l'Eglise, & d'emploïer toute son autorité pour les maintenir. On croïoit qu'il y metroit des restrictions ; cependant non seulement il ne le fit pas, mais il les conserva plus réligieusement qu'aucun de ses prédécesseurs : Il acheva ensuite de prendre possession de son Eglise avec les cérémonies acoutumées, & fut acompagné dans son Palais par tous les Corps qui l'étoient alé recevoir.

Les prémiers jours de son arrivée furent ocupez à recevoir les complimens de tous les

Corps de la Ville, & ceux de la Nobleſſe; des Gouverneurs & des Commandans des Places de la dépendance de l'Archevêché de Tolède. L'Archevêque leur répondit à tous d'une maniére auſſi préciſe, que ſi les complimens lui euſſent été communiquez, ou qu'il eût pû prévoir ce que chacun avoit à lui dire; & il ſçut ſi bien méler l'air de Grandeur avec la modeſtie d'un Evêque, qu'il ſe fit également craindre & aimer; & qu'on ne pouvoit aſſez louer le choix que la Reine avoit fait de lui, pour remplir la prémiére Dignité Eccléſiaſtique de toute l'Eſpagne.

Il s'ocupa enſuite à connoître les beſoins des pauvres honteux & mandiants: pendant pluſieurs jours les portes de ſon Palais leur furent ouvertes; il les écoutoit lui-même, recevoit & liſoit toutes leurs Requêtes; il les répondoit ſur le champ; & ſi leurs néceſſitez demandoient un ſoulagement préſent, il leur diſtribuoit lui-même ce qui leur étoit néceſſaire, & donnoit ſes ordres pour les empêcher de retomber dans de pareils beſoins.

Une ocupation ſi pénible, mais ſi digne d'un Prélat, dont la prémiére qualité eſt celle de pére des pauvres, fut ſuivie d'une autre qui ne l'étoit pas moins, & qui ne donna pas moins d'exercice à ſa libéralité. Il entreprit la viſite des Egliſes, des Coléges & des Hopitaux; & s'étant fait rendre compte de leurs revenus, & de l'emploi qu'on en faiſoit, il ſupléa du ſien à ce qui manquoit pour les réparations, pour l'ornement & pour la commodité de tous les lieux, avec une libéralité qui tenoit plus de la magnificence d'un grand Prince, que de celle d'un particulier.

L'on ne doit pas douter que la charité de Ximenez n'eût beaucoup de part à cet excés

de libéralité qu'il fit en si peu de tems ; mais il y a bien de l'aparence aussi que la politique & le dessein qu'il avoit sans doute déja formé de mettre le Clergé & le peuple de son coté, y entroient pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, il finit la visite des Eglises de Tolède par celle de la Cathédrale. Cette Eglise qui est une des plus vastes & des plus magnifiques de toute l'Espagne, avoit un défaut considérable qu'il n'étoit pas aisé de rectifier ; le Chœur étoit plus étroit que la nef d'un tiers, & cette irrégularité choquoit d'autant plus, qu'elle étoit plus exposée à la vûë. Cet inconvenient étoit dificile à reparer : car il consistoit uniquement à joindre au Chœur une grande & magnifique Chapelle, qui occupoit tout le coté par lequel seul l'on pouvoit l'élargir. Ce dessein, quoi qu'il parût d'abord d'une éxécution assez facile, ne pouvoit s'achever sans une fort grande dépense. Ce ne fut pas pourtant ce qui embaraſſa Ximenez : comme il étoit extrémement magnifique, il s'offrit aussi-tôt à la faire, sans vouloir que le Chapitre, quoique fort riche, y contribuât d'autre chose que de son seul consentement. Il ajouta même qu'il se chargeoit de faire rebatir à ses dépens un grand Autel beaucoup plus magnifique que celui qu'on seroit obligé de détruire ; parce que le Chœur étant élargi, il ne se trouveroit plus au milieu.

Cette dificulté surmontée, il s'en présenta une autre, qui fut l'opoſition de la famille des Mendosses. Elle étoit fondée sur ce que ce dessein ne pouvoit s'éxécuter sans renverser le superbe Mausolée du feu Cardinal Pierre Mendosse, dernier Archevêque de Tolède, qui joignoit immédiatement le grand Autel. Cet obstacle étoit d'autant plus dificile à surmon-

ter, que ce grand homme, dont la mémoire encore toute récente étoit infiniment chére au Clergé, à la Nobleſſe, & au peuple, n'avoit pas ſeulement été le prédéceſſeur de Ximenez, mais ſon ami & ſon bienfaiteur. Comme tout le monde ſavoit qu'il lui étoit redevable de ſon élévation, les Mendoſſes diſoient hautement, qu'il ne pouvoit ſans la plus noire de toutes les ingratitudes ruïner un tombeau qu'il eût dû lui-même faire élever à ſes dépens, ſi ſa famille n'en eût pas eu ſoin.

Cette opoſition en atira une autre ; ce fut celle du Clergé de la Chapelle de Sainte Croix qu'il étoit queſtion de joindre au Chœur. Ils remontroient que cette Chapelle avoit eu de tout tems ſon Clergé particulier : Qu'il avoit été établi expreſſément pour prier Dieu continuëlement pour le repos des ames des défunts Rois de Caſtille, qui à cette conſidération lui avoient acordé de fort grands Priviléges : Qu'il n'étoit pas juſte de les chaſſer d'un lieu qui leur avoit été ſpécialement afecté : Que leur Chapelle portoit le titre de Chapelle Roïale ; qu'elle avoit été deſtinée à la ſépulture des Rois de Caſtille, & des Princes de leur ſang : Qu'on y voïoit encore le tombeau du grand Alphonſe ſeptiéme du nom, celui du Prince Don Sanche ſon fils, celui d'un autre Don Sanche fils d'Alphonſe X. & ceux de pluſieurs autres Princes & Princeſſes du Sang Roial de Caſtille : Que ces monumens, quand il n'y auroit point d'autre conſidération, devoient rendre cette Chapelle inviolable ; Et qu'enfin, ſi l'on avoit à y toucher, cela ne ſe pouvoit faire ſans le conſentement exprés de la Reine.

Ximenez qui ne s'étoit pas atendu à tant d'obſtacles, ne rabbatit pourtant rien de ſon

prémier deſſein. Il ſe chargea d'obtenir le conſentement de la Reine ; & il l'obtint en éfet quelque tems aprés. Il contenta le Clergé de la Chapelle de Ste. Croix en lui en aſſignant une autre qui n'étoit ni moins grande ni moins magnifique. Il remédia à l'inconvenient des tombeaux des Rois, en prometant de les faire ranger de coté & d'autre du Chœur, d'une maniére qui ſans l'embaraſſer ne contribuëroit pas peu à ſon embéliſſement. Il ſatisfit aux plaintes des Mendoſſes, & en même tems à ce qu'il devoit à la mémoire de ſon Prédéceſſeur, en leur repréſentant qu'il ne pouvoit pas lui faire un plus grand honneur, qu'en donnant rang à ſon tombeau parmi ceux des Rois de Caſtille ; ce qui n'avoit juſques alors été acordé à aucun particulier. Ainſi toutes les opoſitions étant levées, il fit éxécuter ſon deſſein, & donna au Chœur de ſa Cathédrale cet air de grandeur & de magnificence qu'on lui voit encore aujourd'hui.

Cette afaire terminée, il en entreprit deux autres, & il les finit d'une maniére qui lui aquit une réputation extraordinaire, & qui fait que ſa mémoire eſt encore aujourd'hui en bénédiction dans tout le Diocéſe de Tolède.

Il avoit été informé que pluſieurs particuliers qui avoient manié les déniers publics, les avoient détournez à leur profit ; & qu'au lieu d'aquiter les dettes de la Ville, ils les avoient augmentées, & pris des interêts exceſſifs des ſommes qu'ils prétendoient avoir avancées. Ximenez prit connoiſſance de cette afaire ; il les obligea de lui raporter leurs comptes, & les éxamina lui-même avec tant d'aplication, que malgré tous leurs détours & toutes les précautions qu'ils avoient priſes, il découvrit toutes leurs malverſations. Il les obligea en-

suite de les avouër ; & aprés les avoir tenus quelque tems en prison, & dans l'apréhension d'une mort honteuse, il leur fit grace à condition qu'ils restituëroient incessament tout ce qu'ils avoient volé. Ainsi il les força à se louër de sa douceur en n'uzant pas contr'eux de toute la rigueur des Loix ; & se vit entre les mains dequoi aquiter les dettes de la Ville, & dequoi même en augmenter les revenus, par l'emploi qu'il fit des sommes que ces restitutions avoient produites.

Cette action de vigueur fut suivie d'une autre qui ne fut pas moins utile au public. On a remarqué, en faisant son portrait, qu'il aimoit souverainement la justice ; en toute autre chose il étoit capable de dissimulation, mais il lui étoit impossible de dissimuler les abus qui se commetoient dans l'administration de la justice.

La facilité ou la négligence des Archevêques ses prédécesseurs y en avoit laissé glisser plusieurs. Ximenez entreprit d'y remédier, & se prévalut dans cette ocasion de toute l'autorité que sa qualité de Seigneur temporel, & son grand crédit auprés de la Reine, lui pouvoient donner.

Il commença par des informations trés-sécrettes & trés-éxactes qu'il fit faire de la conduite de tous ceux qui avoient eu quelque part à l'administration de la Justice. Il les fit ensuite assembler dans son Palais ; & aprés leur avoir reproché l'abus qu'ils avoient fait d'une chose si sainte, il les obligea de revoquer eux-mêmes toutes les Sentences injustes qu'ils avoient données, & les fit arracher des Regitres. Il cassa plusieurs de ces Juges de son autorité, & remplit leurs places de personnes dont la probité & le desintéressement lui étoient connus. Il condanna les autres à de grosses amendes au

profit des pauvres, & les congédia ensuite, en exigeant d'eux pour preuve qu'ils se conduiroient mieux à l'avenir, de purger la Ville si absolument des lieux infames, dont il savoit que quelques-uns d'entr'eux avoient été les soutiens & les apuis, que dans huit jours il n'en resta pas un seul.

Quoique ce terme fût court, l'Archevêque n'eut pas la satisfaction de le passer tout entier à Tolède : Il reçut des lettres de la Reine, par lesquelles, aprés lui avoir témoigné la satisfaction qu'elle avoit de sa conduite, elle lui ordonnoit de se raprocher de la Cour, afin qu'en cas de besoin, il pût s'y rendre plus promtement. Il donna aussi-tôt ses ordres pour son départ, & envoïa inviter le Chapitre de la Cathédrale de s'assembler le lendemain dans son Palais. Tout le monde s'y étant rendu, l'Archevêque leur communiqua les lettres de la Reine : Il leur dit ensuite qu'il les avoit assemblez pour prendre congé d'eux : Il les exhorta à mener une vie conforme aux obligations que leur imposoit le rang qu'ils tenoient dans l'Eglise ; à donner ordre à la réparation & à l'entretien des Eglises de leur dépendance, & à la réformation du Clergé de ces Eglises, sur lequel ils étoient d'autant plus obligez de veiller, qu'il se raportoit entiérement à eux de cette partie de son ministére, dont la confiance qu'il avoit en eux, ne le déchargeroit pas devant Dieu, s'ils y usoient de quelque négligence. Il les invita à envoïer leurs Députez & leurs mémoires au Sinode Diocésain, qu'il prétendoit tenir dés qu'il seroit arrivé à Alcala. Il leur parla ensuite en particulier, & leur donna tous les avis dont il crut que chacun avoit besoin pour sa conduite ; & les congédia enfin d'autant plus satisfaits, qu'ils s'étoient moins

attendus

attendus à une conduite si pleine de condécendance & de considération.

Il est vrai que les prémiéres démarches de l'Archevêque ne leur avoient pas donné lieu de se le promettre ; mais, ou il avoit changé de sentimens, ou il avoit trouvé les choses dans un meilleur état qu'il ne l'avoit cru ; ou plutôt, selon sa maxime ordinaire, aiant suffisament établi son autorité, il crut qu'il devoit rabattre de cette grande sévérité, qui n'est bonne, aprés tout, qu'à éfaroucher les esprits.

Ximenez partit le lendemain pour Alcala : il y reçut des lettres de la Cour, qui lui aiant fait juger qu'il auroit le tems de tenir le Sinode de son Diocèse, il le convoqua aussi-tôt. L'Assemblée fut des plus nombreuses. Comme il y avoit long tems qu'on n'en avoit tenu de semblables, tous ceux qui devoient y assister, s'y rendirent ; les uns par curiosité, les autres par la crainte de l'Archevêque ; & les autres enfin pour contribuër au moins de leurs avis au rétablissement de la Discipline Ecléfiastique.

L'Archevêque fit lui-même l'ouverture du Sinode par un discours des plus touchans : Il dit que tout le monde savoit avec combien de répugnance il avoit consenti à son élévation à l'Archevéché de Tolède, mais que Dieu seul connoissoit combien il s'en estimoit indigne : Qu'il avoit été sacrifié comme un autre Jonas ; qu'on l'avoit forcé comme lui d'abandonner l'état tranquile dans lequel il avoit fait dessein de passer toute sa vie, pour l'engager dans le tumulte du monde comme sur une mer orageuse & pleine d'écueils : Qu'il étoit d'autant plus exposé à y faire un triste naufrage, qu'on l'avoit chargé de la conduite d'un vaisseau, lui qui ne s'étoit jamais étudié qu'à aprendre à se bien conduire lui-même : Que la perte de ce vaisseau

paroissoit inévitable, s'il n'étoit secondé de leurs soins : Qu'on ne pouvoit le sauver qu'en agissant de concert, & en concourant tous à une même fin : Qu'il s'agissoit de faire de bons Réglemens, mais qu'il étoit encore plus important de les bien observer : Qu'il s'offroit de leur en donner l'exemple, mais qu'il falloit le seconder, & marcher sur ses pas : Qu'il étoit persuadé que beaucoup d'entr'eux feroient même quelque chose de plus ; mais aussi que s'il s'en trouvoit de négligens qui ne répondissent pas à ses bonnes intentions, que l'on ne trouvât pas mauvais s'il emploioit toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée pour faire observer les Statuts que l'on jugeroit à propos de faire pour le rétablissement de la discipline : Qu'ils y seroient d'autant plus obligez, qu'il n'en feroit aucun que de leur avis & de leur consentement, & que c'est à Dieu même qu'ils rendroient compte de l'observation ou de l'inobservation des Loix qu'ils auroient jugé à propos d'établir.

Il seroit à souhaiter que l'on eût eu plus de soin de conserver les Réglemens de ce Sinode, qui ne pouvoient être qu'excélens, aiant pour Auteur un Prélat aussi habile & aussi expérimenté que Ximenez. Mais, soit qu'on les ait laissé perdre, ou que les Archevêques ses successeurs s'en soient fait honneur en les publiant sous leur nom ; il est certain qu'il en reste trés-peu qui passent constament pour être de Ximenez. Cependant comme ce sont des restes trés-précieux, dont on ne pourroit priver le public sans lui faire tort, voici ce que l'on en a pû ramasser.

Il fut donc ordonné dans ce Sinode que les Pasteurs auroient soin dés le commencement du Carême de confesser tous leurs Paroissiens ; afin

que la pénitence publique que toute l'Eglise fait en ce tems-là, fût d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle seroit faite par des personnes qui auroient commencé à se purifier de leurs crimes.

Que la Communion Paſcale ne seroit acordée qu'à ceux qui auroient observé ce Réglement, & qu'on auroit eu le tems d'éprouver; la Discipline de l'Eglise ne permetant pas de passer immédiatement & sans milieu, des desordres d'une vie licentieuse à la participation du plus saint des Sacremens de l'Eglise.

Que les Pasteurs auroient soin d'envoïer tous les ans à l'Archevêque un mémoire éxact de tous ceux qui n'auroient pas fait la Communion Paſcale, afin qu'il y fût pourvû par son autorité.

Qu'ils en uzeroient de même à l'égard des pécheurs publics & des scandaleux, afin que l'Archevêque en étant averti, il pût les obliger à faire une satisfaction proportionnée.

Il s'étoit glissé en ce tems-là un abus considérable en Espagne : Les divorces y étoient fort fréquens ; & ce qui les avoit rendus si communs, est qu'aussi-tôt que deux personnes mariées, pour quelque raison que ce pût être, avoient envie de se séparer, ils n'avoient qu'à supoſer qu'ils avoient tenu ensemble un enfant sur les Fonds de Batême : il ne manquoit jamais de témoins vrais ou supoſez pour l'ateſter ; & sur cela sans autre formalité, les parties se séparoient, & se pourvoioient de part & d'autre comme ils le jugeoient à propos : cette licence avoit introduit en Espagne une infinité de mariages illicites.

L'Archevêque se crut obligé de remédier à ce desordre ; & pour en venir à bout, & empêcher qu'on ne supoſât faux sur un sujet si important, il fut le prémier qui ordonna qu'il y

auroit dans toutes les Paroiſſes un Regître où l'on écriroit avec la derniére éxactitude les noms de ceux qui ſeroient batiſez; le jour & l'an de leur Batême; les noms des péres & des méres, & celui des parains & des maraines; ce Réglement parut ſi utile, qu'il fut depuis reçû dans toute l'Egliſe.

Enfin comme l'Archevêque étoit perſuadé que la tenuë des Sinodes ne pouvoit être que d'une tres-grande utilité pour le maintien de la diſcipline, il ordonna que l'on en tiendroit un réguliérement tous les ans. En éfet à un an de là, il en aſſembla un autre, dont l'on n'a point les Statuts; mais ce fut le dernier, & dans tout le reſte du tems que Ximenez fut Archevêque, il n'en aſſembla plus. Ses ſucceſſeurs en uzérent de même; & l'uſage s'en fût peut-être inſenſiblement aboli, ſi le Concile de Trente ne l'eût renouvelé.

Voila ce qui nous eſt reſté de plus remarquable du prémier Sinode Diocézain de Ximenez. Comme ſon ſentiment n'étoit pas de faire beaucoup des Loix, mais de les faire bien obſerver, il ſe pourroit faire qu'il n'y auroit pas fait un grand nombre de Réglemens. Quoi qu'il en ſoit, il ſçut ſi bien tenir la main à leur obſervation, qu'en peu de tems ſon Diocéſe changea de face, & ſervit de modéle à tous les autres Diocéſes d'Eſpagne.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ,

ARCHEVEQUE DE TOLÉDE;

ET

RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIÉME.

Ximenez acheve la Réformation de l'Ordre de Saint François : Dificultez de cette entrepriſe. Il travaille à la Réformation du Clergé & du Diocéſe de Tolède, & en vient heureuſement à bout. La diminution des Impôts lui attire l'afection du peuple. Ximenez entreprend de faire abjurer aux Maures le Mahometiſme, & de leur faire embraſſer la Religion Chrêtienne : Les périls qu'il courut dans cette entrepriſe, dans laquelle il réüſſit en fort peu de tems.

PENDANT que Ximenez s'ocupoit ſi utilement dans ſon Diocéſe, la Cour d'Eſpagne changea tout d'un coup de face par la mort de l'Infant Don Jüan, fils unique de leurs Majeſtez Catholiques. Ce jeune Prince,

qui n'étoit pas encore âgé de vingt ans, fut ataqué d'une fiévre violente, qui l'emporta le vingt-quatriéme Octobre de l'année mil quatre cens quatre-vingt dix-sept.

Ferdinand suporta cette perte avec sa constance ordinaire, c'est à dire, qu'il en parut si peu touché, qu'il donna lieu de le soupçonner d'insensibilité, ou de croire que se promettant une longue vie, dont il avoit en éfet toutes les marques, il n'étoit pas faché de se voir défait d'un héritier qui s'ennuieroit peut-être un jour de le voir regner trop long tems. Cette pensée étoit d'autant plus vraisemblable, que comm'il étoit beaucoup plus jeune que la Reine, il n'étoit pas hors d'aparence qu'il se flatât d'avoir des fils d'un second mariage.

Pour la Reine, Elle ne se repaissoit plus de pareilles espérances, aussi en fut-elle si affligée, qu'on aprehenda pour sa vie. Comme l'on étoit persuadé que Ximenez étoit l'homme du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit, & qui étoit le plus capable de lui donner la consolation dont elle avoit besoin, on lui écrivit de sa part de quiter tout, & de se rendre incessamment auprés d'elle.

Mais Ximenez, qui n'avoit pas besoin qu'on l'avertit de ce qu'il devoit à sa souveraine & à sa bienfaitrice, avoit prévenu cét ordre, & il étoit déja en chemin lors qu'il le reçut. A son arrivée à Salamanque, il trouva la Cour dans un nouveau deuil, & la douleur de la Reine augmentée d'un nouveau sujet d'afliction, qui n'étoit guére moins sensible que le prémier.

L'Infant avoit laissé sa femme grosse, & l'espérance de ce qui en devoit naître n'avoit pas peu contribüé à adoucir la douleur de sa perte : mais cette espérance s'évanouït tout d'un coup par la plus grande de toutes les im-

prudences : une perſonne, dont l'on ne ſçait pas le nom, parce que la Princeſſe ſe fit un ſcrupule de la nommer, lui aprit bruſquement, & ſans uſer d'aucun detour, la perte qu'elle venoit de faire. Comme on ne lui avoit rien dit du commencement, ni du progrés de la maladie de ſon époux, la douleur de ſa mort la pénétra ſi vivement, qu'elle entra auſſi-tôt dans le travail, & acoucha quelques heures aprés avant terme d'une fille morte.

Ximenez trouva la Reine plus afligée qu'on ne le devoit atendre d'une Princeſſe qui tenoit pour maxime que les Rois n'ont point de parens; mais comme elle avoit une force d'eſprit beaucoup au deſſus de ſon ſéxe, elle ſe laiſſa prémierement perſuader de quiter Salamanque, où tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux ne ſervoit qu'à entretenir ſa douleur en lui renouvellant le ſouvenir des pertes qu'elle venoit de faire. Il lui fit enſuite agréer le ſéjour d'Alcala. Comme les Archevêques de Toléde depuis long tems en étoient Seigneurs temporels, & que l'agréable ſitüation de cette Ville les avoit invitez à y faire leur ſéjour ordinaire, ils y avoient fait batir un Palais magnifique. Ximenez eut l'honneur d'y loger leurs Majeſtez Catholiques; mais il eut auſſi celui d'y loger avec elles, parce qu'elles ne voulurent jamais conſentir qu'il quitât ſa maiſon pour la leur laiſſer toute entiére. Ce fut dans cét endroit, l'un des plus beaux de toute l'Eſpagne, que la Reine reçut de Ximenez toute la conſolation dont elle avoit beſoin; il y réüſſit ſi bien, qu'en peu de jours il la remit dans ſa prémiére tranquilité, & la rendit capable de vaquer aux afaires d'Etat.

La mort de l'Infant y avoit cauſé un inconvenient des plus embaraſſans; la Reine ne pou-

voit ſe réſoudre à voir paſſer les ſucceſſions de Caſtille & d'Arragon dans une maiſon qui ne fût pas Eſpagnolle : cependant, depuis la mort de l'Infant, cette ſucceſſion regardoit directement l'Archiduc Philippe, qui étoit Flamand du coté de ſa mére, & Allemand de celui de ſon pére. Mais comm'il n'avoit épouſé que la ſeconde des filles de leurs Majeſtez Catholiques, il y avoit un reméde à cét inconvenient, qui étoit de remarier l'aînée à un Prince Eſpagnol.

Ximenez ne manqua pas de le ſuggérer à la Reine, & il ajouta qu'il n'y avoit que Manuël, qui venoit de ſuccéder a la Couronne de Portugal, qui pût prétendre à cette aliance ; il ſe chargea même de lui en faire la propoſition : en éfet il fit entendre à ce Prince que s'il recherchoit l'Infante, elle lui ſeroit acordée.

Manuël avoit trop d'ambition pour refuſer un parti ſi avantageux ; non ſeulement il l'accepta, mais il vint lui-même à Alcala, où la Cour étoit encore, pour en faire la demande à leurs Majeſtez Catholiques. L'Infante lui fut acordée, & ce Prince l'épouſa quelques jours aprés, avec une ſatisfaction réciproque des Eſpagnols & des Portuguais.

L'on convoqua auſſi-tôt les Etats de Caſtille dans la Ville de Toléde, où la Reine de Portugal fut reconnuë héritiére néceſſaire de la Caſtille. Ximenez y acompagna leurs Majeſtez Catholiques, & ce fut à l'ocaſion de ce voiage qu'il tint à Talavera le ſecond Sinode Diocéſain, dont l'on a parlé à l'ocaſion du prémier. La tenuë des Etats de Caſtille fut ſuivie de celle des Etats d'Arragon, où la Reine de Portugal reçut le ſerment de tous les Députez, en qualité d'héritiére préſomptive de la Couronne d'Arragon.

Ximenez fut de ce voiage comm'il avoit été de celui de Toléde. Il en pensa arriver un inconvenient, qu'il avoit sans doute prévû ; mais auquel la Reine & Ferdinand ne s'étoient aparament pas atendus. C'étoit la coutume de Ximenez lors qu'il voiageoit par la Castille de faire porter sa Croix Archiepiscopale devant lui : étant arrivé en Arragon, il prétendit d'en user de même. Don Alonse d'Arragon, fils naturel de Ferdinand, & Archevêque de Sarragosse, s'en formalisa, & fit dire à Ximenez, que s'il continuoit à en user de la sorte, il s'y oposeroit, & ne soufriroit pas qu'on introduisît de pareilles nouveautez. Ximenez répondit avec sa fermeté ordinaire, qu'il n'innovoit rien, & qu'il ne faisoit que se maintenir dans une possession qui n'avoit jamais été contestée à ses prédécesseurs, qui avoient toujours été incontestablement reconnus Primats de toute l'Espagne. En éfet aiant fait voir par des Actes autentiques, que ses prédécesseurs, & en particulier le Cardinal Mendosse, en avoient usé ainsi à Compostelle, à Seville, à Grénade, à Valence, & dans Saragosse même ; Don Alonse désista de son opositon, & le traita avec toute la civilité dûë à son caractére, & à son mérite personnel.

Quelque interêt qu'eussent l'Empereur & l'Archiduc à ce qui se passoit en Espagne, Jean Manuël, qui étoit resté auprés du dernier, par l'ordre de la Reine de Castille, sa Souveraine, les avoit si bien persuadez de la stérilité de la Reine de Portugal, qu'ils n'en prirent aucun ombrage ; mais quand ils aprirent les nouvelles de sa grosseſſe, qui avoit suivi d'assez prés son mariage, ils commencérent à s'en alarmer tout de bon. Jean Manuël, qui étoit devenu par son adresse favori de l'Archiduc, s'en

alarma lui-même plus que personne ; il aprehenda que les envieux de sa fortune n'en prissent ocasion de la détruire, en persuadant à ce Prince qu'il l'avoit trompé. Mais comme il ne manquoit jamais d'expédiens pour se tirer d'afaires, il paia de hardiesse, & rassura l'Archiduc en soutenant que la grossesse de l'Infante ne lui porteroit aucun préjudice.

Il n'est pas aisé de décider s'il en parloit ainsi par hazard, ou si sa conjecture avoit quelque fondement ; quoi qu'il en soit, l'évenement la justifia. La Reine de Portugal acoucha à terme, & d'un fils qui fut batisé sous le nom de Michel ; mais elle en mourut : & ce petit Prince même étoit si maigre, & promettoit si peu de santé, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne porteroit en éfet aucun préjudice à l'Archiduc & à l'Archiducheſſe des Païs-bas.

La Reine Catholique en fut elle-même si persuadée, que lors qu'elle aprit que l'Archiducheſſe sa fille étoit acouchée d'un fils, qui fut depuis le fameux Charles V ; elle ne put s'empêcher de dire que cét enfant seroit un jour un puissant Prince, & qu'il réüniroit en sa personne les successions de la Maison d'Autriche, de Castille & d'Arragon. La mort de l'Infant Michel, qui ne vécut que deux ans, suivit de prés cette prédiction : il mourut à Grénade, comme on le racontera ci-aprés, le 20 de Juillet de la même année, cinq mois aprés la naissance de Charles V.

Le 24. Février de l'an mil cinq cens.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, les Cordeliers n'oublioient rien du coté de Rome pour empêcher l'éfet de la Réformation que Ximenez avoit entrepriſe. Mais comme ils étoient persuadez qu'ils avoient afaire à un homme éclairé, qui ne manqueroit pas de profiter de la moindre des fausses démar-

ches qu'ils pourroient faire, & qu'ils sçavoient d'ailleurs que le Pape étoit trop convaincu du besoin qu'ils avoient de réformation pour espérer de réüssir en s'y opposant directement ; ils prirent un chemin qui sembloit les y conduire, mais qui les en éloignoit éfectivement.

Ils représentérent donc à Sa Sainteté, que connoissant mieux que qui que ce soit les besoins de leur Ordre, il n'y avoit personne qui fût plus persuadé qu'eux de la nécessité d'une bonne Réformation ; qu'il étoit seulement question du choix des moiens : Que tant que l'on la confiéroit uniquement aux Commissaires nommez par leurs Majestez Catholiques, elle ne réüssiroit point ; parce que n'étant pas assez informez des véritables interêts de l'Ordre, & ne connoissant pas assez à fond le génie de ceux avec qui ils avoient à traiter, il n'étoit pas possible qu'ils ne prissent souvent l'échange, & qu'ils ne fourniſſent eux-même les moiens d'éluder toutes leurs bonnes intentions. Qu'il y avoit un remède à cét inconvenient, qui étoit que Sa Sainteté trouvât bon que le Général de l'Ordre nommât un pareil nombre de Commissaires : qu'il les choisiroit entre les plus habiles & les mieux intentionnez de ses Religieux ; & qu'étant ensuite aprouvez par Sa Sainteté, & munis de son autorité, ils agiroient conjointement avec les Commissaires Députez par leurs Majestez Catholiques ; & leur fourniroient eux-même des expédiens pour réüssir dans une entrepriſe si sainte, & dont leur ordre devoit recevoir le plus grand avantage.

Le piége étoit délicat ; aussi ne fut-il point aperçu : Le Pape acorda tout ce qu'on lui demandoit ; les Commissaires furent choisis & agréez par Sainteté, & ils arrivérent en

Castille presque dans le même tems que Ximenez en fut averti par l'Ambassadeur de la Reine Catholique.

Il s'aperçut aussi-tôt que c'étoit fait de la Réformation si ces nouveaux venus étoient reçûs pour adjoints à la Commission ; & que bien loin d'en avancer l'éfet, ils n'oubliéroient rien pour la traverser. Mais il n'étoit pas aisé de les en exclurre : leurs pouvoirs étoient dans toutes les formes, & le Pape étoit trop jaloux de son autorité, pour soufrir qu'on y eût si peu d'égard dans un païs où l'on étoit acoutumé à lui obéir sans replique.

L'expédient que prit Ximenez fut de les faire recevoir avec beaucoup d'honneur, de témoigner en aparence beaucoup de confiance, & d'agir en éfet aussi indépendamment d'eux, que s'il n'y en eût point eu. Mais les nouveaux Commissaires étoient trop habiles pour ne se pas apercevoir du peu d'état qu'on faisoit d'eux, & ce mépris aloit trop loin pour le dissimuler. Ils en firent hautement leurs plaintes ; & voiant qu'on n'y avoit point d'égard, ils partirent aussi-tôt pour Rome, aprés avoir fait signifier qu'ils s'opoſoient à tout ce qu'on entreprendroit au préjudice de leur Commission.

Soit que Ximenez n'eût pas pas prévû les suites de ce départ, ou qu'il crût avoir assez de crédit pour y remédier ; il ne s'y opoſa pas : il regarda au contraire leur retraite comme ne pouvant être qu'avantageuse à ses desseins ; il en arriva cependant tout autrement.

Ce qui s'étoit passé en Castille choquoit assez l'autorité du Pape pour n'avoir pas besoin qu'on l'animât sur un pareil sujet ; cependant les Cordeliers n'aiant rien oublié pour cela,

le Pape prit si mal la chose, qu'il résolut, pour se venger, d'empêcher la Réformation, & de défendre d'autorité absoluë de la continuër. Il fut confirmé dans ce dessein par les Cardinaux que les Cordeliers avoient gagné. Ils achevérent de l'irriter ; mais ils lui conseillérent en même tems, pour éviter le scandale qu'une pareille défense pourroit causer, de se contenter pour le présent de suspendre le pouvoir des Commissaires, jusqu'à ce que Sa Sainteté en eût ordonné autrement.

Le Pape aprouva cét avis, & fit aussitôt expédier un Bref pour en ordonner l'éxécution ; il s'étoit adressé à leurs Majestez Catholiques. Sa Sainteté s'y plaignoit en peu de paroles du peu d'égard que l'on avoit eu pour les Commissaires envoiez de sa part : Elle ajoutoit qu'ils lui avoient même fait des plaintes de plusieurs mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs ; qu'un pareil excés commis contre des personnes revêtuës de son autorité ne se pouvoit pas dissimuler ; qu'elle étoit résoluë d'en prendre une connoissance éxacte, pour en rendre ensuite à un chacun toute la justice qui se trouveroit lui être dûë ; que cependant elle suspendoit les Commissaires, & leur défendoit de passer outre à la Réformation jusqu'à ce qu'elle en eût autrement ordonné.

Ce Bref est daté du 9. de Novembre 1496. l'an 6. du Pontificat d'Alexandre VI.

Dés que la Reine eut reçû ce Bref, elle envoia querir Ximenez pour le lui communiquer ; elle ajouta ensuite que cette afaire lui donnoit trop de chagrin, qu'elle étoit résoluë de l'abandonner, & qu'elle croioit en être suffisamment déchargée envers Dieu, puisque le Pape lui-même s'y opposoit.

Mais les grandes afaires ne sont presque jamais plus proches d'un heureux succés que lors qu'elles en semblent plus éloignées. Ximenez

s'opoſa avec reſpect à la réſolution de la Reine, & il ſçut ménager ſur cela ſon eſprit avec tant d'adreſſe, qu'il l'engagea plus que jamais à proteger ce grand deſſein ; mais ce fut à condition qu'il ſe chargeroit lui-même de le faire réüſſir. Il le promit éfectivement à la Reine, & de ſon coté cette Princeſſe agit avec tant de chaleur auprés du Pape, qu'il ne ſe contenta pas de lever l'Interdit des Commiſſaires ; mais qu'il nomma expreſſément Ximenez, l'Evêque de Jaën *, & celui de Catane, Ville de Sicile, qui étoit alors en Caſtille en qualité d'Internonce, pour terminer cette afaire en dernier reſſort.

* *Cette Ville eſt dans l'Andalauſie, ſous la Métropole de Tolède.*

Ximenez n'eut pas plutôt reçû ſa Commiſſion, qu'il s'aperçut que les Cordeliers avoient eu le crédit d'y faire gliſſer une clauſe qui la rendroit tout à fait inutile dans l'éxécution ; elle conſiſtoit en ce que Sa Sainteté ordonnoit aux trois Commiſſaires de faire leur Commiſſion par eux-mêmes, & leur otoit expreſſément le pouvoir de nommer quand il en ſeroit beſoin des Subſtituts en leur place.

Ximenez écrivit ſur cela à Sa Sainteté, & il le fit avec tant d'adreſſe, & lui ſçut ſi bien repréſenter les inconveniens de cette clauſe, que le Pape la revoqua, & donna pouvoir aux Commiſſaires de ſubdéléguer ceux qu'ils jugéroient à propos, lors qu'ils ne ſeroient pas en état d'agir par eux-mêmes.

Alors Ximenez, que les dificultez & la réſiſtance avoient rendu plus ardent, reprit l'afaire de la Réformation tout de nouveau, & y aporta tant d'aplication & tant de ſoins, qu'il en vint enfin heureuſement à bout. Tous les Hiſtoriens d'Eſpagne parlent de cette entrepriſe, & de l'heureux ſuccés qui la ſuivit, comme d'une des plus grandes actions de

L'an 1497.

Ximenez, & ils demeurent tous d'acord que tout autre que lui n'y eût jamais réüſſi. Ferdinand, tout grand & heureux Politique qu'il étoit, en parloit comme d'une belle idée qui ne ſeroit jamais éxécutée ; & la Reine Iſabelle, quoi qu'elle fût l'une des plus ſages Princeſſes qui ait jamais été, & des plus capables de faire réüſſir les entrepriſes les plus dificiles, diſoit quelquefois que ce grand évenement manqueroit à la gloire de ſon Regne, & que c'étoit aſſez pour elle de l'avoir entrepris. Cependant ce que ces deux grands Princes, les plus entreprenans & les plus heureux qui aient jamais regné en Eſpagne, avoient cru impoſſible, ne le fut pas à Ximenez. Mais s'il éxécuta heureuſement ce grand deſſein, il le ſoutint depuis avec tant de fermeté, & il ſçut ſi bien prévoir tout ce qui le pouvoit détruire, que les choſes ſont encore aujourd'hui à peu prés ſur le même pié qu'il les avoit établies.

La Réformation des Ordres Religieux fut bien-tôt ſuivie de celle du Diocéſe de Tolède. Ximenez l'avoit fort avancée dans les deux Sinodes Diocéſains qu'il avoit tenus ; mais il avoit rencontré un obſtacle qui l'avoit empêché d'y mettre la derniére main : il conſiſtoit, en ce qu'il y avoit pluſieurs Egliſes, dont le Clergé, comme dépendant immédiatement du Saint Siége, ſe prétendoit éxemt de ſa Juriſdiction, & par conſéquent de ſa viſite, & de l'éxécution de ſes Ordonnances : Il y avoit même pluſieurs particuliers, qui ſous prétexte qu'ils étoient Oficiers de Sa Sainteté, ce qui eſt aſſez ordinaire en Eſpagne, prétendoient avoir les mêmes éxemptions.

L'abus étoit viſible ; mais il étoit de la derniére importance à Ximenez de ne ſe point

commettre avec la Cour de Rome ; & quand même il l'eût fait, il n'étoit pas sans aparence qu'aiant acordé ces priviléges pour se faire des créatures dans tous les Diocéses particuliers, elle se feroit un point d'honneur de les maintenir aux dépens même du rétablissement de la discipline.

Ces réfléxions avoient porté Ximenez à dissimuler, quoi qu'il n'y eût point de Prélat dans toute l'Espagne qui suportât plus impatiemment la diminution de son autorité légitime : ce n'est pas qu'il y en eût aucun qui n'y fût infiniment sensible ; mais le peu d'aparence qu'il y avoit de remédier à la source d'un si grand mal, les avoit à la fin persuadez que les maux particuliers qui en descendoient étoient tout à fait irremédiables.

Ximenez fut le prémier qui voulut éprouver si le remède ne pourroit point venir de l'endroit même d'où venoit le mal ; mais il le fit avec un si grand sécret, que quelque succés que pût avoir cette tentative, sa réputation n'en pouvoit soufrir aucun préjudice. Il écrivit donc au Pape même, & lui représenta, avec toutes les précautions possibles, que ses prédécesseurs en acordant des exemptions aux Egliſes particuliéres n'avoient pas prétendu qu'elles servissent à détruire la discipline de l'Egliſe, ou à en empêcher le rétablissement ; qu'il étoit persuadé que ce n'étoit pas non plus l'intention de Sa Sainteté en les maintenant ; que cependant c'étoit presque le seul usage qu'en faisoient ceux qui en jouïssoient alors ; qu'ils en prenoient ocasion de vivre dans une licence, non seulement scandaleuse, mais même contagieuse pour tout le reste du Clergé dont ils faisoient partie ; qu'il n'y avoit que deux remédes à un si grand mal ;

l'un de revoquer toutes les éxemptions, & de remettre tout le Clergé dans la dépendance des Evêques, comme il y avoit été autrefois ; l'autre de consentir au moins qu'il pût agir dans cette occasion en qualité de Député de Sa Sainteté, & de Commissaire Apostolique : Que cet expédient ne portoit aucun préjudice aux droits du S. Siége ; qu'au contraire l'on ne pouvoit mieux les établir qu'en faisant voir qu'un Primat de toute l'Espagne n'auroit agi dans la circonstance dont il étoit question, qu'en qualité de son Commissaire, & en vertu d'une députation extraordinaire.

Soit que le Pape fût persuadé des bonnes intentions de Ximenez, & qu'il crût qu'il y aloit du bien de l'Eglise de les seconder, où qu'il ne voulût pas mécontenter un Prélat qu'il savoit être tout puissant auprés de leurs Majestez Catholiques, il agréa le second expédient qu'il lui avoit proposé, & fit expédier un Bref en date du 23 de Juin 1497, par lequel il le nommoit Commissaire Apostolique pour la Réformation des Eglises éxemptes, & des personnes privilégiées de son Diocése, & généralement pour tout ce qu'il jugeroit à propos de faire pour le bien de son Eglise : la Commission même étoit si ample, qu'elle n'étoit restrainte par aucune clause, ni limitée à aucun tems déterminé.

L'on croïoit que Ximenez useroit de cette commission d'autant plus à la rigueur, qu'il avoit lieu d'être aigri de la résistance peu respectuëuse que lui avoient faite les personnes contre lesquelles il l'avoit obtenuë. Cependant, soit qu'il apréhendât qu'en agissant de la sorte les plaintes des personnes intéressées n'obligeassent le Pape ou à la revoquer ou à la restraindre, ou pour quelqu'autre raison qui

n'eſt pas connuë, il en uſa avec tant de modération & de circonſpection, qu'il rétablit la Diſcipline Ec cléſiaſtique dans tout ſon Diocéſe, & ne donna aucun lieu de ſe plaindre qu'il en usât avec trop de rigueur.

Tant de choſes dificiles entrepriſes & éxécutées en ſi peu de tems, eurent par raport à Ximenez le ſuccés qu'elles ont coutume d'avoir : Elles lui aquirent beaucoup de réputation, mais elles lui firent auſſi un grand nombre d'énemis. Il trouva bien-tôt le moien de ſe faire plus d'amis qu'il n'en avoit perdu, voici qu'elle en fut l'ocaſion.

Les Rois de Caſtille & de Leon prédéceſſeurs de la Reine Catholique, pour fournir aux fraiz de la guerre contre les Maures, avoient été obligez de charger les peuples de ces deux Roiaumes d'un grand nombre d'impôts. Le plus acablant de tous étoit celui que l'on apelloit Alcabala : Il conſiſtoit à paier au Roi la dixiéme partie du prix de toutes les ventes & échanges. Quoique ce tribut fût de lui-même fort à charge, il le devenoit encore davantage par les pilleries & les chicanes de ceux qui étoient chargez d'en faire le recouvrement. Il naiſſoit de là une infinité de procés, les Fermiers prétendant qu'on les fraudoit, & que les déclarations n'étoient pas éxactes, & les Marchands ſoutenant le contraire. L'on avoit ſur cela fait pluſieurs Réglemens, mais ils n'avoient ſervi qu'à donner lieu à de nouvelles chicanes, & à multiplier les procés. Pour en arréter le cours, les Marchands obtinrent qu'on s'en tiendroit à leur ſerment ſur la quantité, la qualité, & le prix de leurs marchandiſes. Ce reméde produiſit un autre mal, qui fut de rendre les faux ſermens fort communs ; les Marchands ne faiſant aucune dificulté de ſe

parjurer, pour autoriser des déclarations frauduleuses. Comme les vices utiles font en peu de tems de fort grands progrés, la mauvaise foi étoit passée du commerce dans toutes les actions civiles ; & l'habitude du parjure étoit devenuë si grande, qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire.

La guerre des Maures aiant été l'ocasion ou le prétexte de cette imposition, elle ne fut pas plutôt finie, que le peuple demanda d'en être déchargé. L'afaire fut proposée au Conseil de Conscience, & ensuite au Conseil d'Etat. Ximenez y opina fortement dans l'un & dans l'autre en faveur de la supression de l'Alcabala ; mais l'avantage qui en revenoit au Trésor Roial, & les opositions des Grands, dont la plupart avoient des assignations sur la levée de cet impôt, empécha l'éfet de ses bonnes intentions : Il fut continué, & les abus, qui en étoient les suites presque nécessaires, continüérent aussi.

Ximenez, qui aimoit autant le peuple, qu'il avoit peu d'inclination pour les Grands, dont il croïoit l'abaissement nécessaire pour rélever l'Autorité Roiale, ne se rébuta pas pour n'avoir pas réüssi la prémiére fois que cette afaire avoit été proposée. Il tira parole de la Reine, que s'il pouvoit trouver quelque expédient pour la levée de l'Alcabala qui alât au soulagement du peuple, & remédiât aux abus qui en naissoient sans préjudicier à ses Finances, Elle l'embrasseroit volontiers, & le feroit passer au Conseil d'autorité absoluë, s'il n'y vouloit pas consentir. Ximenez en conféra avec Jean Lopez * , le plus habile Financier qui fût alors dans toute la Castille ; & ils tournérent ensemble cette afaire de tant de maniéres, qu'ils trouvérent enfin l'expédient qu'on cherchoit depuis si long tems.

* Il étoit de Biscaie.

Il consistoit à faire sur les comptes des Receveurs de l'Alcabala une suputation éxacte de la somme totale à laquelle il pouvoit monter, & des sommes particuliéres que pouvoit produire ce qu'on levoit sur chaque ville, & sur chaque Communauté. Cette suputation faite, Ximenez fit son projet : Il portoit que dans chaque Ville tous les Corps des Marchands s'assembleroient ; que chacun se taxeroit à proportion de son commerce, en sorte que toutes ces taxes particuliéres produisissent la somme qu'on avoit coutume de lever : Que les Artisans, & généralement tous les gens de trafic en feroient de même ; & que pour ce qui regardoit les Bourgeois, & le reste des habitans des Villes & de la campagne, ils pourroient racheter l'Alcabala en paiant une somme qui seroit régalée sur les particuliers à proportion des moiens d'un chacun, & qu'elle seroit ensuite levée de la maniére la moins onéreuse qu'il se pourroit de l'agrément de la Reine & de ses successeurs. Ce projet portoit encore que le recouvrement de toutes ces sommes seroit fait par les Receveurs & Controleurs ordinaires du Domaine, moienant une médiocre augmentation de gages ; & qu'elles passeroient de leurs mains immédiatement au Trésor Roial.

Il est certain qu'en éxécutant ce projet le Trésor du Prince n'y perdoit rien, & que l'on évitoit tous les inconveniens qui avoient rendu ce tribut si onéreux aux peuples de Castille & de Leon : les Marchands n'étoient plus obligez à faire des déclarations éxactes, qui donnoient trop de connoissance de leurs afaires, ni réduits d'en faire de fausses, qui les exposoient tous les jours à une infinité de faux sermens & de parjures ; ils étoient délivrez des saisies & des amendes qui étoient les suites

ordinaires des contraventions véritables ou supoſées ; des viſites de leurs boutiques & de leurs magaſins que les Commis faiſoient toutes les fois qu'il leur en prenoit fantaiſie ; & généralement des véxations & des avanies auſquelles ils étoient tous les jours expoſez par l'avarice des Alcabaliſtes. Les Bourgeois & les Artiſans & généralement tous les habitans de la Ville & de la campagne, y trouvoient les mêmes avantages.

Cependant Ximenez n'en demeura pas là : Il porta ſon projet plus loin ; & aiant éxaminé avec ſon éxactitude ordinaire juſqu'où pouvoient aler tous les ans les gages des Oficiers, & généralement tous les fraiz qu'il faloit faire pour la levée de l'Alcabala, il en conclut que ces Oficiers étant ſuprimez, & ces fraiz retranchez [comme en éfet c'étoit une ſuite de ſon projet] l'on pouvoit réduire cet impôt à la moitié de ce que l'on avoit coutume d'éxiger, c'eſt à dire, ſe contenter d'un vingtiéme au lieu d'un dixiéme ; ce qui étoit d'un grand ſoulagement pour le peuple, ſans que les Finances de la Reine en ſoufriſſent aucune diminution.

Jean Lopez étoit du ſentiment qu'il ne faloit pas porter les choſes plus loin ; mais Ximenez qui ſouhaitoit paſſionnément le ſoulagement du peuple afin de ſe l'aquérir, & de pouvoir en cas de beſoin l'opoſer aux grands, prétendit le contraire : Il ſoutint que c'étoit une ſuite néceſſaire du projet, que l'impôt dont il s'agiſſoit, ne pût être augmenté pour que que raiſon que ce fût ; qu'autrement l'on retomberoit infailliblement dans les inconveniens & les véxations qu'on prétendoit éviter : Que c'étoit le moien infaillible de faire florir le commerce, le trafic, & les Arts, & de porter les habitans à bien

cultiver les terres, & à en défricher de nouvelles, puis qu'à l'avenir ils ne travailleroient que pour leur compte, & ne seroient pas obligez de partager les profits qu'ils pourroient faire : Enfin il ajouta que si le Trésor Roial sembloit perdre quelque chose à la fixation de l'Alcabala, en acordant qu'il ne pourroit être augmenté, il en étoit dédomagé, en ce que Sa Majesté Catholique déclareroit qu'il ne pourroit être diminué ; qu'ainsi si Elle ne profitoit pas de l'augmentation du commerce, & des autres choses sur lesquelles l'imposition avoit été faite, Elle ne perdroit rien non plus à leur diminution. Ximenez aiant ainsi rédigé son projet, le porta à la Reine ; & sçut si bien se prévaloir du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de cette Princesse, qu'Elle l'agréa, & lui confirma la parole qu Elle lui avoit donnée de le faire passer au Conseil.

L'afaire y fut portée quelques jours aprés. Ximenez en qualité de Chancélier de Castille fit la proposition de son projet, & l'apuïa avec tant de force, qu'il étoit aisé de juger qu'il s'étoit fait un point d'honneur de le faire passer. Les plus politiques de l'Assemblée pénétrérent aussi-tôt, qu'étant l'homme du monde qui se commétoit le moins, il ne se seroit pas déclaré si ouvertement, s'il n'avoit été assuré du consentement de la Reine ; ainsi jugeant bien que l'afaire passeroit nonobstant leur opposition, ils crurent qu'ils devoient se faire honneur d'aprouver le projet de Ximenez.

Les Dues d'Alve & de l'Infantade n'eurent pas la même complaisance, soit qu'étant énemis particuliers de Ximenez ils se fissent un plaisir de le choquer, ou que ce fussent en éfet leurs véritables sentimens : Ils représentérent que toute innovation en fait de gouvernement,

étoit dangéreuse : Que l'habitude & la coutume faisoient tout parmi le peuple ; qu'il n'étoit pas moins acoutumé à la maniére dont on levoit l'Alcabala depuis tant de tems, qu'à l'Alcabala même : Qu'il n'étoit pas avantageux à un état que le peuple fût riche ; que cela ne servoit qu'à le rendre entreprenant : Que si l'on l'acoutumoit une fois à lui acorder ses requêtes, il faloit s'atendre à en être tous les jours acablé : Qu'une demande en atiroit une autre ; & qu'il ne seroit jamais content, qu'on n'eût revoqué ou modéré tous les impôts au grand préjudice des Finances de Sa Majesté.

Le Duc de Béjar opina de la même maniére, & Garcias de la Vega, Seigneur de la Cueva, qui le suivoit, ajouta qu'il trouvoit deux inconveniens au changement que l'on vouloit faire ; l'un que le paiement des assignations sur l'Alcabala se devant faire au Tréfor Roial, cela seroit extrémement à charge à ceux qui étoient dans les Provinces éloignées de la Cour : Qu'il faudroit qu'ils reçussent leur argent par procureur, ce qui n'étoit pas sans risque ; ou qu'ils vinssent le recevoir eux-mêmes, ce qui les engageroit dans des fraiz de voiage, qui ne pouvant manquer de les incommoder, feroient autant de mécontens. Il demanda ensuite ce qu'on prétendoit faire de ce grand nombre de gens, qui avoient été emploiez jusques alors à la levée de l'Alcabala, & qui n'avoient point d'autres moiens de subsister ; que ce seroit autant de vagabonds réduits au desespoir, & qui seroient capables de tout entreprendre pour se tirer de la misére où on les auroit réduits.

Ximenez qui aprehendoit que le sentiment de ces quatre Seigneurs, qui étoient fort acréditez dans le Conseil, fut suivi par ceux qui restoient à opiner, jugea à propos d'interrom-

pre la Cueva, sous prétexte de satisfaire à la dificulté qu'il venoit de proposer. Il lui répondit donc que deux sortes de gens avoient été emploïez au recouvrement de l'Alcabala, que les uns avoient du bien, mais qu'il demeuroit d'acord qu'une grande partie n'en avoit point : Que pour les prémiers, il n'en faloit rien apréhender, parce qu'aiant quelque chose à perdre, ils se garderoient bien de le risquer par des mouvemens à contre-tems qu'il seroit aisé de reprimer ; que pour les autres, il n'étoit pas dificile de les emploïer d'une maniére plus utile à l'Etat qu'ils n'avoient été jusques alors ; qu'il faloit s'en servir à remplir les garnisons des frontiéres de Navarre, de Portugal, de Grénade, & des Côtes de la mer opposées à l'Afrique : Qu'ils y aprendroient le métier de la guerre parmi les Troupes réglées, & qu'on pourroit s'en servir un jour pour la défense ou pour l'ataque, comme on le jugeroit à propos.

Il ajouta qu'il étoit encore plus aisé de remédier au prémier inconvenient qu'avoit proposé Cueva ; qu'il sufisoit pour cela de donner ordre aux Receveurs de l'Alcabala de paier sur les lieux les assignations, dont on leur tiendroit compte ensuite au Trésor Roial, en raportant les quitances.

Ximenez n'en demeura pas là ; mais s'adressant aux Ducs d'Alve & de l'Infantade, il leur dit, qu'il demeuroit d'acord d'une partie de ce qu'ils avoient avancé, mais qu'on ne pouvoit pas nier que les Souverains ne dussent la justice à leurs sujets : Qu'une partie de cette justice qui leur étoit le plus inconteſtablement dûë, consistoit à leur tenir les paroles qu'on leur avoit données : Que tout le monde sayoit que les Rois prédécesseurs de Sa Majesté

avoient

avoient positivement promis de suprimer l'impôt dont il s'agissoit, quand la guerre des Maures seroit terminée : Que pour aquiter éxactement cette promesse, l'on ne pouvoit moins faire que de suprimer entiérement l'Alcabala : Que cependant il ne s'agissoit de rien moins, mais seulement de le modérer, & d'en procurer le recouvrement d'une maniére qui ne portoit aucun préjudice aux Finances de la Reine : Qu'on ne pouvoit moins faire dans la conjoncture présente que le peuple étoit épuisé ; qu'il étoit juste qu'il reçût quelque avantage de la paix ; & qu'on ne pouvoit moins faire pour lui que ce qu'il proposoit.

L'artifice de Ximenez eut tout l'éfet qu'il s'étoit imaginé ; ceux qui restoient à opiner, aprouvérent son projet : ainsi la pluralité des voix étant de son coté, la Reine conclut qu'il seroit éxécuté sans aucune modification, & qu'on en dresseroit incessament une Déclaration en forme d'Edit perpétuël.

Il n'est rien de plus vrai qu'une aparence bien ménagée contente le plus souvent autant le peuple que la réalité même. Le bruit de ce qui s'étoit passé au Conseil s'étant répandu, le peuple en conçut autant de joie, que si l'Alcabala avoit été suprimé. Il se trouve même des Historiens qui assurent qu'il le fut éfectivement ; mais dans la vérité il ne fut que modéré, & réglé de la maniére que l'on vient de raporter.

Il revint à Ximenez de cette grande afaire ce qu'il s'en étoit proposé, c'est à dire, qu'elle lui aquit si absolument la petite Noblesse, les Marchands, les Bourgeois, les Artisans, & généralement tous les habitans des Villes & de la campagne, qu'ils se déclarérent toujours depuis hautement pour lui dans toutes les con-

jonctures où l'on conspira contre lui.

L'on députa aussi-tôt de tous cotez pour lui en faire les remercimens; mais il ne voulut en recevoir aucun, & renvoïa tous ces Députez à la Reine, en les assurant qu'ils étoient uniquement redevables à la bonté de Sa Majesté, & à la tendresse qu'Elle avoit pour son peuple, de la grace qu'elle venoit de leur acorder.

Il réfusa avec la même générosité les présens que les Députez étoient chargez de lui ofrir, ajoutant, avec cette grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, qu'une action de justice portoit avec elle sa recompense, & que l'Archevêque de Tolède étoit assez riche pour servir l'Etat sans espérance de profit.

Une maniére si desintéressée lui aquit d'autant plus d'estime, qu'elle étoit plus rare; mais elle redoubla en même tems la haine que les Grands avoient déja conçuë contre lui. Ils s'étoient aperçûs depuis quelque tems qu'il avoit fait dessein de les abaisser, & d'établir l'Autorité Roiale sur la ruïne de la leur, & ils ne doutérent plus qu'il n'en vînt à la fin à bout, s'il continüoit de s'acréditer comme il avoit commencé. Sur ce préjugé, qui n'étoit que trop vrai, ils entreprirent de le faire éloigner. Il se fit sur cela plusieurs cabales à la Cour; mais Ximenez les aiant dissipées par sa prudence, ils résolurent de se déclarer ouvertement. Les Ducs d'Alve & de l'Infantade se déclarérent les chefs de cette dangéreuse faction: Ils en parlérent plusieurs fois à la Reine, & la pressérent extraordinairement de le renvoïer dans son Diocése. Cette Princesse éluda d'abord leurs solicitations avec sa sagesse ordinaire; mais peut-être qu'à la fin elle eût été obligée de se rendre à leurs importunitez,

ou à la crainte de les mécontenter, si la bonne fortune de Ximenez ne s'en fût mêlée.

L'on reçut dans ce même tems des lettres du Comte de Tendilla, Gouverneur de la ville de Grénade : Il mandoit à leurs Majestez Catholiques, qu'il avoit découvert que les Maures des montagnes du Roiaume de Grénade songeoient à se revolter ; que quelque soin que l'on eût eu de les desarmer, *ils* avoient recouvert des armes : Que si l'on n'y donnoit ordre de bonne heure, leur revolte entraineroit infailliblement celle de tout le Roiaume : Que l'empressement qu'il avoit eu de donner cet avis, ne lui avoit pas permis de pénétrer s'ils agissoient de concert avec les habitans de la Capitale ; &, ce qui seroit encore pis, avec les Maures d'Afrique : Qu'il n'oublieroit rien pour le découvrir, & qu'il en donneroit incessament avis à leurs Majestez : Que cependant il se croïoit obligé de les avertir que la garnison de l'Alhambra étoit trop foible ; qu'on ne pouvoit se dispenser de la renforcer, mais qu'il faloit le faire d'une maniére qui ne donnât aucun ombrage aux habitans de Grénade.

Le prémier usage que la Reine fit de cet avis, fut de s'en servir à retenir Ximenez à la Cour. Elle fit voir les lettres du Comte aux Grands qui solicitoient son éloignement, & leur dit avec ce ton d'autorité qu'elle sçavoit prendre mieux que personne, que dans une pareille conjoncture les conseils de ce Prélat lui étoient si nécessaires, que s'il étoit dans son Diocése, il faudroit à l'heure même lui depécher un courier pour le faire revenir incessament à la Cour.

L'afaire de Grénade fut ensuite proposée au Conseil. Tout le monde demeura d'acord que les avis du Comte de Tendilla n'étoient pas à

négliger ; mais la plupart ſoutint qu'il faloit en atendre la confirmation ; que cependant il ne faloit faire aucun mouvement qui pût alarmer les Maures ; qu'en uſant autrement, c'étoit le moien infaillible de les porter à la revolte, à laquelle ils n'avoient peut-être pas penſé : Qu'ainſi toute la précaution que l'on avoit à prendre, juſqu'à ce que l'on vît plus clair dans cette afaire, étoit d'avertir les Gouverneurs de ſe tenir ſur leurs gardes.

Ximenez ſoutint au contraire, que ſans atendre de nouveaux avis, l'on ne pouvoit faire trop de fonds ſur ceux que l'on venoit de recevoir du Comte de Tendilla ; Qu'on ne pouvoit prendre trop de précautions dans une pareille conjoncture ; & qu'il valoit mieux manquer en en prenant trop, que riſquer de le faire en n'en prenant pas aſſez : Que les aſſemblées des Maures n'étoient pas ſans deſſein ; & que leur armement devoit être encore plus ſuſpect. Il demeura d'acord qu'il faloit garder de grands ménagemens pour ne pas précipiter la revolte de gens qui ſelon toutes les aparences n'avoient que trop de penchant à s'y engager ; mais il ajouta que l'on devoit ſupoſer pour la plus conſtante de toutes les maximes à l'égard des Maures, que l'unique moien de les empécher de ſe ſoulever, étoit de les mettre dans l'impuiſſance abſoluë de le faire.

Le Roi qui aſſiſtoit au Conſeil, quelque antipathie ſécrette qu'il eût pour Ximenez, ne laiſſa pas de ſe déclarer hautement pour ſon ſentiment. Comme il étoit le Prince du monde le moins ſincére, & qu'il jugeoit aparament des autres par lui-méme, il avoit de grands penchans à la défiance, & donnoit toujours dans les conſeils les plus ſurs. La Reine, qui n'étoit guére moins défiante que lui,

donna aisément dans son opinion ; ainsi tout le monde s'étant rangé au sentiment de Ximenez, il ne fut plus question que des expédiens dont l'on pourroit se servir, ou pour empêcher la revolte des Maures, ou pour en arrêter les suites, en cas qu'elle se trouvât véritable.

Comme il est beaucoup plus aisé de convenir d'une fin, que de s'acorder sur le choix des moiens, les avis furent d'abord fort diférens ; mais enfin tout le monde suivit encore le sentiment de Ximenez.

Il soutint que l'afaire de Grénade demandoit absolument la présence de leurs Majestez ; qu'Elles ne pouvoient user de trop de diligence pour se rendre dans la Capitale de ce Roiaume : mais que comme il ne faloit point donner d'ombrage aux Maures, qui étoient d'eux-mêmes les plus défians peuples du monde ; & qu'il étoit cependant de la derniére nécessité qu'Elles y fussent assez bien acompagnées pour y faire valoir l'autorité souveraine, il croïoit qu'Elles n'y devoient point s'y rendre ensemble, ni par le même chemin ; qu'y arrivant ainsi séparément, le monde dont Elles seroient acompagnées, paroîtroit moins, & donneroit moins de soupçon : Que les Grands qui acompagneroient leurs Majestez, au plus grand nombre qu'il se pourroit, au lieu de leurs domestiques ordinaires, se feroient acompagner de gens de main, & s'il se pouvoit de vieux soldats, dont la livrée empêcheroit de se défier, & qui cependant seroient en état de servir dans l'ocasion : Qu'il faloit par la même raison engager tout ce qui restoit d'Oficiers qui avoient servi dans les derniéres guerres, à être du voiage, & en laisser seulement quelques-uns dans la Castille pour faire des levées, dont l'on pourroit se servir en cas de besoin.

Il ne manquoit plus qu'un prétexte pour couvrir le véritable dessein de ce voïage : Il en fut proposé plusieurs qui furent tous rejétez pour n'être pas assez naturels. Enfin Ximenez en proposa un si spécieux, que les plus ombrageux s'y seroient laissé surprendre.

L'on a déja dit ci-dessus que la ville de Grénade passoit pour le lieu le plus sain de toute l'Espagne. Les Maures en étoient si persuadez, qu'ils y envoïoient leurs malades des extrémitez du Roiaume pour y changer d'air. Cette circonstance fournit le prétexte dont l'on avoit besoin, qui fut d'y mener le petit Prince Michel, qui étant toujours fort valétudinaire, ne laissoit aucun lieu de soupçonner qu'on eût d'autres vûës dans ce voïage, que celle de rétablir sa santé qui étoit presque desespérée.

Les résolutions prises au Conseil furent éxécutées avec tout le sécret & avec toute la diligence que demandoit une afaire de cette importance. La Reine qui commençoit à se défier de Ferdinand, & à regarder ses interêts comme tout à fait séparez des siens pour les raisons que l'on raportera ci-aprés, voulut partir la prémiére. Elle se mit en chemin trois jours aprés, acompagnée seulement de Ximenez & de sa maison ; mais un peu plus nombreuse que de coutume, & toute composée de vieux Oficiers, & de personnes choisies. Les Grands de Castille suivirent deux jours aprés, acompagnez suivant le projet de Ximenez. Comme la Reine marchoit à petites journées à cause du petit Prince, de la conduite duquel elle s'étoit chargée, tous les Grands la joignirent, avant qu'elle fût arrivée à Grénade.

Le Roi partit le dernier ; mais beaucoup mieux acompagné que la Reine, quoique la suite ne fût pas assez nombreuse pour donner de l'om-

bage. Sa Maiſon comme celle de la Reine étoit toute compoſée des gens d'élite ; & les Grands d'Arragon qui l'acompagnoient, n'avoient perſonne avec eux qui ne fût en état de rendre ſervice, ſi les choſes tournoient de ce coté-la. L'on introduiſit ainſi dans Grénade quatre ou cinq mille hommes qui en valoient bien trois fois autant. Les Maures ne furent pas long tems ſans s'apercevoir que leurs deſſeins étoient découverts ; mais les meſures étoient ſi bien priſes, qu'il n'y avoit plus d'autre parti pour eux que celui de la ſoumiſſion.

Le Comte de Tendilla qui avoit envoïé faire ſes excuſes de ce qu'il n'aloit pas au devant de leurs Majeſtez, ſur ce qu'il ne croïoit pas qu'il fût de leur ſervice d'abandonner la place dans la conjoncture préſente ſans un ordre exprés d'Elles, leur confirma les prémiers avis qu'il avoit donné ; mais il les aſſura en même tems que leur promte arrivée avoit tellement déconcerté les mécontens, que les plus conſidérables d'entr'eux s'en étoient fuis, & avoient déja paſſé la mer. Il ajouta que quelque ſoin qu'il eût pris pour pénétrer les liaiſons qu'ils pouvoient avoir avec les habitans de Grénade, il n'en avoit jamais pû être aſſez ſuffiſament inſtruit pour en bien informer leurs Majeſtez : Qu'il ne doutoit pourtant pas de leur correſpondance avec les revoltez ; mais qu'il étoit obligé d'avoüer qu'elle avoit été ſi ſecrette, qu'il n'en pouvoit acuſer aucun en particulier. Il invita enſuite le Roi & la Reine à venir loger dans l'Alhambra, qui étoit le ſéjour ordinaire des Rois ; mais il n'y eut que la Reine qui y fut, dans le deſſein d'augmenter la garniſon d'une partie du monde qui l'y acompagneroit. Pour le Roi, il reſta dans la ville, afin d'avoir un prétexte d'y retenir les troupes qu'il avoit amenées.

Les jours ſuivans, le Roi & tous les Grands de Caſtille & d'Arragon furent viſiter la Reine à l'Alhambra; & comme ils n'en revenoient jamais avec tous ceux qui les y avoient ſuivis, ce leur fut une ocaſion d'y laiſſer la plus grande partie des gens qu'ils avoient amenez; ainſi la garniſon fut augmentée au double de ce qu'elle étoit, non ſeulement ſans donner aucun ombrage, mais même ſans que les Maures s'en aperçuſſent.

L'on fit enſuite les perquiſitions les plus ſécrettes, & en même tems les plus éxactes, pour tacher de découvrir ceux qui auroient eu quelque part à la conſpiration: Ce fut en vain; l'on n'en put rien aprendre; ſoit qu'en éfet les habitans de cette Capitale n'en euſſent rien ſçû; ou, comme il y a plus d'aparence, que l'on n'eût communiqué ce deſſein qu'à un petit nombre des plus conſidérables, & que leur propre interêt les eût portez à ſe garder une fidélité inviolable.

Cependant Ximenez qui avoit ſes vuës, conſeilla à leurs Majeſtez de faire ſemblant d'en avoir plus apris qu'ils n'en ſavoient en éfet. Il y a de l'aparence qu'il leur communiqua déſlors ce qu'il prétendoit faire. Quoi qu'il en ſoit, l'on envoïa avertir les Morabites & les Alfaquis, qui ſont chez les Maures ce que le Clergé & les Moines ſont parmi nous, de ſe rendre à l'Alhambra. Dés qu'ils y furent arrivez, ils furent admis à l'Audience. Le Roi leur dit en peu de mots, qu'il les avoit mandez pour des afaires importantes, dont l'Archevêque de Tolède les informeroit plus amplement: Ils furent enſuite conduits à l'apartement de Ximenez qui les y atendoit. Il les reçut avec beaucoup d'honneur; mais cette civilité aparente ne l'empécha pas de leur dire

avec une assurance soutenuë d'un visage sévére: Que leurs Majestez avoient été éxactement informées de tout ce qui s'étoit fait dans les montagnes de Grénade pour y porter les peuples à un soulevement général : Qu'Elles savoient avec la même certitude que les plus considérables d'entr'eux avoient trempé dans cette conspiration : Qu'il n'étoit pas des crimes de Léze-Majesté comme des autres, qu'il sufisoit d'avoir sçû une entrepriſe contre l'Etat sans l'avoir découverte pour être coupable de mort : Que la plupart d'entr'eux avoit encouru cette peine ; que cependant leurs Majestez ne vouloient pas user envers eux de toute la rigueur des Loix : Qu'Elles étoient prêtes, non seulement de leur pardonner, mais même de les combler de biens & d'honneurs ; mais que comme Elles étoient persuadées qu'on ne pourroit jamais s'assurer de la fidélité des Maures tant qu'ils seroient d'une Religion diférente de la leur, qu'Elles éxigeoient d'eux absolument de ne rien épargner pour porter les habitans de Grénade à embrasser la Religion Chrétienne ; de leur en donner l'exemple en l'embrassant eux-mêmes les prémiers : Qu'on étoit convaincu que l'un & l'autre dépendoit également d'eux ; qu'ainsi ils n'avoient qu'à choisir ou la mort ou la Religion de leur Prince.

Un discours si précis jetta les Alfaquis & les Morabites dans une consternation d'autant plus grande, qu'ils s'y étoient moins atendus. L'alternative étoit des plus embarassantes ; cependant, soit qu'en éfet ils se sentissent coupables de la conspiration, ou qu'ils aprehendassent qu'elle ne servît de prétexte pour les exterminer, ils protestérent prémiérement de leur innocence, & promirent ensuite tout ce que l'on voulut. Alors Ximenez changeant de

viſage & de maniére leur fit autant de careſſes qu'il leur avoit donné de terreur : il leur parla enſuite avec cette ouverture engageante, qu'il ſçavoit être un des plus grands charmes pour gagner les cœurs : il leur promit de la part de leurs Majeſtez & de la ſienne au delà de ce qu'ils pouvoient prétendre, & il le fit d'une maniére qui paroiſſoit ſi ſincére, qu'il ne leur laiſſa aucun lieu de douter qu'on ne leur tînt parole, ſi de leur coté ils ſatisfaiſoient à ce qu'ils avoient promis.

Cét entretien fut ſuivi d'un magnifique repas qu'il leur donna ; & leur aiant fait voir enſuite quantité de raretez qui étoient dans les cabinets de ſon apartement, il n'y en eut aucun à qui il ne fit quelque préſent des choſes même qu'il avoit remarqué lui plaire davantage. Mais ce qui acheva de les gagner fut qu'étant alé prendre congé de leurs Majeſtez, elles leur confirmérent tout ce que Ximenez leur avoit promis, & leur firent préſent de veſtes & de turbans de couleur de feu. C'eſt de toutes les couleurs celle que les Maures eſtiment davantage ; il n'y a que les gens de qualité qui en uſent, elle ſert également parmi eux à la parure & à la diſtinction.

Ces meſures étant priſes pour la converſion des Maures ; Ximenez crut qu'il les devoit communiquer à l'Archevêque de Gréna-de, & agir de concert avec lui : Il s'apelloit Ferdinand de Talavera : La grande réputation de ſçavoir & de piété qu'il s'étoit aquiſe dans l'Ordre de Saint Jérôme, où il avoit paſſé une partie de ſa vie, avoit porté la Reine à le choiſir pour ſon Confeſſeur ; il l'avoit été immédiatement devant Ximenez : il fut enſuite Evêque d'Avila, puis Archevêque de Gréna-de. Comme ſon humilité & ſa douceur avoient

peu de pareilles, & qu'il étoit infiniment éloigné de ces jalousies d'autorité, qui font souvent échouer les plus saintes entreprises ; il ne fut pas dificile d'obtenir de lui d'associer l'Archevêque de Tolède à celle de la conversion des Maures : il consentit même de n'y travailler qu'en second ; soit qu'il voulût faire l'honneur tout entier au Primat d'Espagne ; ou qu'il se crût moins capable que lui de soutenir ce grand ouvrage ; ou enfin qu'il ne voulût pas se charger des voies de rigueur dont il étoit aisé de juger qu'on seroit contraint d'user dans la suite.

D'un autre coté les Alfaquis & les Morabites n'oublioient rien pour l'éxécution de ce qu'ils avoient promis. Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne s'en convertît quelqu'un, & il étoit toujours suivi d'un grand nombre de ses partisans, que la crainte ou l'espérance, ou même la force de l'éxemple entraînoient aprés lui. L'on ne manquoit jamais de les combler d'honneurs & de gratifications : Les emplois, les charges & les pensions étoient toutes pour ces nouveaux Chrêtiens. Ximenez de son coté animoit & soutenoit ce grand dessein par des liberalitez extraordinaires, & des Prédications éloquentes & patétiques, ausquelles les Grénadins couroient en foule : Elles étoient toujours suivies du Batême de plusieurs Maures, que l'Archevêque de Grénade leur donnoit toujours avec beaucoup de cérémonies.

Le succés enfin devint si grand, qu'on fut obligé d'omettre les cérémonies dans le Batême. Un jour Ximenez prêcha avec tant de force, qu'à la sortie du Sermon, il se présenta trois mille personnes pour recevoir le Batême : L'Arhevêque de Grénade étoit a-

vis qu'on se donnât le loisir de les instruire, & de leur donner le Batême à la maniére ordinaire : Mais Ximenez, qui crut qu'il ne falloit pas laisser refroidir leur zéle, les batisa lui-même sur le champ, se contentant d'une simple aspersion, qu'il crut dans une pareille ocasion pouvoir tenir lieu d'une seule immersion, qui étoit encore alors en usage en Espagne.

Les choses alant ainsi d'elles-mémes, & sans qu'il fût besoin d'emploier la moindre violence, leurs Majestez Catholiques crurent que leur présence n'étoit plus nécessaire à Grénade ; qu'elles pouvoient éxécuter le dessein qu'elles avoient fait d'aler à Seville, & d'achever de pacifier en passant les Provinces qui se rencontroient sur leur chemin, qui étoient justement celles qui avoient paru les plus disposées à la revolte.

Il parut dans cette ocasion qu'il n'est point de prudence humaine si consommée qui ne prenne quelquefois le change. Ferdinand, Isabelle & Ximenez étoient sans contredit les plus grands politiques de leur tems ; cependant ils se trompérent tous trois également dans la conjoncture présente : Peu s'en falut que ce voiage précipité, & fait à contre-tems, ne détruisît en peu de jours les travaux de tant d'années, & ne fît perdre Grénade, qui avoit tant coutè à conquerir.

En éfet, à peine leurs Majestez Catholiques furent parties avec presque toutes les troupes qui les avoient suivies, à l'exception de celles qui étoient restées dans l'Alhambra pour en renforcer la garnison, que l'on vit les choses changer de face. On commença par des murmures ; les murmures furent suivis d'assemblées ; & les assemblées de complots

& d'insultes publiques qui furent faites en plusieurs lieux aux nouveaux Chrêtiens.

Ximenez étoit resté dans Grénade par ordre exprés de leurs Majestez, pour y favoriser les progrés de la Religion Chrêtienne : Elles lui avoient donné pour cela toute l'autorité dont il avoit besoin, & avoient laissé des ordres trés-exprés au Comte de Tendilla, à l'Archevêque, & aux Magistrats, d'agir de concert avec lui, & de le seconder de tout leur pouvoir. Mais que pouvoit-il faire avec une autorité presque desarmée, dans une puissante Ville nouvellement conquise, qui pouvoit mettre en moins d'un demi jour plus de cent mille hommes sous les armes ; & au milieu d'un peuple des plus entreprenans, & qui étoit poussé par le plus agissant de tous les motifs, qui est celui de la Religion.

Ces dificultez parurent d'autant plus grandes à Ximenez qu'il ne les avoit pas assez prévûës ; mais comme il n'étoit plus tems de reculer, il prit tout d'un coup son parti, & résolut d'agir avec autant de hauteur, que s'il eût été le plus fort dans Grénade. Les éfets suivirent aussi-tôt cette résolution : Il fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit défendu, sous peine de punition corporelle, de faire des assemblées, de parler mal de la Religion Chrêtienne, & d'ofenser de parole ou d'action ceux des habitans qui l'auroient embrassée. En conséquence de cette Ordonnance, l'on vit dans peu de jours les prisons pleines de ceux qui y avoient contrevenu : à la vie prés qu'on leur laissa, ils y furent traitez à la derniére rigueur ; & aucun n'en sortit qu'il n'eût abjuré le Mahometisme, & embrassé la Religion Chrêtienne.

Une conduite si rigoureuse reprima pour

quelque tems l'inſolence de la populace ; mais elle fit un éfet tout contraire à l'égard des perſonnes de qualité. Il y avoit alors à Grénade un Prince Maure nommé Zégri ; il deſcendoit en droite ligne d'Abenhamar, Roi de Grénade, ſi fameux dans l'Hiſtoire de cette Nation. Tout ce qui reſtoit de Princes de cette illuſtre famille le reconnoiſſoit pour chef : Il étoit grand, bienfait, ſpirituël ; ſes richeſſes & ſon crédit parmi les Maures répondoient à la grandeur de ſa naiſſance : mais ſa valeur ſurpaſſoit toutes ſes autres qualitez, quoi qu'il ne lui en manquât aucune de celles qui ſont néceſſaires pour former un honnête homme, & un grand Prince. Il en avoit donné des preuves éclatantes pendant le dernier ſiége de Grénade, dans le combat ſingulier qu'il fit avec le grand Conſalve de Cordouë, qui paſſoit deſlors pour le plus brave Cavalier de toute l'Eſpagne : Il s'en falut peu que Zégri ne lui fît perdre cette réputation ; & ceux qui lui ſont moins favorables demeurent d'acord que ce grand Capitaine ne put avoir aucun avantage ſur lui ; ils remportérent de ce combat une eſtime reciproque, qui forma entr'eux une amitié qui ne finit qu'avec leur vie.

Depuis la conquête de Grénade, l'état de ſes afaires, & les liaiſons qu'il y avoit contractées, l'aiant obligé d'y reſter ; ſoit qu'il crût les afaires deſeſpérées, ou qu'il atendit une conjoncture favorable, il avoit vécu d'une maniére ſi précautionnée, qu'il n'avoit donné aucun ſoupçon. Ximenez ne laiſſa pas de s'en défier : il le regarda comm'un homme d'autant plus à craindre, qu'aiant toutes les qualitez néceſſaires pour ſoutenir une grande entrepriſe, il afectoit un dehors qui en paroiſſoit infiniment éloigné. Il crut qu'il n'é-

toit pas auſſi inſenſible aux mauvais traitemens que l'on faiſoit à ceux de ſa nation qu'il le paroiſſoit ; & quoi qu'il crût avoir aſſez pénétré ſon génie pour être perſuadé qu'il n'étoit pas fort ataché à ſa Religion, il ne laiſſa pas de craindre qu'il ne ſe fît un mérite de la ſoutenir.

Sur ces préjugez, qui n'étoient peut-être que trop véritables, Ximenez réſolut de le faire arréter. On ſupoſa qu'il avoit contrevenu dans tous ſes chefs à l'Ordonnance publiée depuis peu ; & l'entrepriſe fut conduite avec tant de ſécret, que Zégri étoit priſonnier avant qu'aucun de ſes partiſans eût pû prévoir que l'on avoit deſſein de s'en ſaiſir. Un coup ſi hardi devoit aparament faire ſoûlever Grénade ; mais les meſures ſe trouvérent ſi bien priſes, qu'il ne s'y fit aucun mouvement.

Un ſuccés ſi extraordinaire rendit Ximenez encore plus hardi : Il fit dire au Prince Zégri, que dans l'état où étoient les choſes, l'on ne pouvoit prendre confiance en lui tant qu'il ſeroit Mahometan ; qu'ainſi il devoit ſe réſoudre ou à ſe faire Chrétien, ou à perdre pour jamais la liberté. Une pareille propoſition donna de l'indignation à Zégri : Il répondit avec fierté, qu'elle n'étoit pas à faire à une perſonne de ſon rang. Ximenez qui ne l'avoit pas avancée pour ne la pas ſoutenir, renchérit ſur cette prémiére démarche, & lui envoia dire que ſi dans trois jours il n'avoit pris le parti qu'on lui propoſoit, il le feroit conduire au fond de la Caſtille, & qu'il prendroit ſi bien ſes meſures, que tous les Maures enſemble ne le tireroient pas de ſes mains. Auſſi-tôt on redoubla ſes Gardes ; on retrancha le peu de liberté qui lui étoit

reſſée, & on le traita d'une maniére ſi dure, qu'il ne douta plus que l'on n'éxécutât enfin la menace qu'on lui avoit faite. Elle lui parut plus facheuſe que la mort même, & ſon imagination lui repréſentant dans ce moment la perte éternelle de ſa liberté comme le plus grand de tous les maux, il fit dire à Ximenez au bout de deux jours, qu'un Prince comme lui méritoit bien quelques égards: qu'il ſatisferoit à ce qu'on demandoit de lui: mais qu'on le remît en liberté, afin qu'il ne parût pas avoir fait par contrainte l'action du monde qui doit être la plus libre.

L'Archevêque de Grénade étoit d'avis qu'on lui acordât ſa demande; mais Ximenez ne fut pas de ce ſentiment, & il fut réſolu qu'on refuſeroit à Zégri la liberté qu'il avoit demandée. On lui fit porter cette réponſe avec les ménagemens les plus recherchez: On fit même quelque choſe de plus: On le logea dans un apartement magnifique: Il y fut ſervi en Prince: On le fit entretenir par des perſonnes également habiles & inſinüantes.

Zégri ne fut pas long tems ſans s'appercevoir qu'un plus long délai à ſe réſoudre ne pourroit qu'empirer l'état préſent de ſes afaires; & comme il avoit aſſez de lumiéres pour connoître de lui-même l'abus de la Religion, où la naiſſance plutôt que le choix l'avoit engagé; il fit dire à Ximenez qu'il ſeroit bienaiſe d'être inſtruit. Ximenez, qui vouloit le gagner de toutes les maniéres, ſe chargea lui-même de ce ſoin: Il le fut viſiter: Ils eurent enſemble pluſieurs conferences. Ce fut dans cette ocaſion que Ximenez fit paroître ſon habileté & ſon adreſſe; il gagna ſi abſolument ce Prince, qu'il demanda de lui-même le Batême, & témoigna beaucoup d'impa-

tience de le recevoir. Il le reçut quelques jours aprés en public avec de fort grandes cérémonies ; & il y prit les deux noms de Ferdinand & de Conſalve, pour faire honneur au grand Conſalve de Cordouë, avec lequel, depuis la priſe de Grénade, il étoit lié d'une amitié des plus étroites.

La grace du Batême acheva ce que Ximenez avoit commencé. Zégri devint non ſeulement un Chrêtien trés-ſincére, mais un Chrêtien des plus zélez ; & perſonne depuis ne travailla avec plus de ſuccés à la converſion des Maures. Ce changement fut ſuivi d'un autre : car comme ſi ce Prince eût été éfectivement changé en un autre homme, il devint auſſi fidéle à leurs Majeſtez Catholiques, qu'il ſe piquoit de l'étre à Dieu. L'atachement qu'il eut toujours depuis au ſervice de ſon Prince ne fut point oiſif, & les ſervices qu'il rendit à l'Etat ſont une preuve inconteſtable qu'en fait de Religion, comme en tout autre, une ſévérité néceſſaire & bien ménagée ne peut produire que de fort bons éfets : que s'il arrive qu'elle ne réüſſiſſe pas, c'eſt plus la faute de ceux qui l'emploient à contre-tems, que celle de la ſévérité même, qui ne peut étre que trés-utile, quand elle eſt ſoutenuë à propos des biens-faits, & des autres moiens de douceur qui ſont capables d'en corriger l'amertume.

C'eſt ce que Ximenez ſçut fort bien pratiquer dans la conjoncture dont il s'agit. Il avoit toujours paſſé pour avoir trop de penchant à la ſévétité, & l'on publia même dans ce tems-là, que la trop grande rigueur dont il avoit uſé à l'égard des Grénadins, avoit penſé faire perdre Grénade. Cependant l'éxemple de Zégri fait bien voir qu'il ſçavoit dans

les ocasions joindre à la sévérité tous les ménagemens qui étoient capables de l'adoucir. En éfet, aiant aprehendé que de quelque dissimulation dont usât ce Prince, il ne lui restât dans le cœur quelque ressentiment de la contrainte dont l'on avoit usé en son endroit; il n'oublia rien pour en éfacer jusqu'à la moindre impression, & il y réüssit. Il lui avoit ofert avant son Batéme jusqu'à cinquante mille écus de pension sur ses propres revenus: Ce Prince les aiant refusez, tant parce qu'il n'en avoit pas besoin, que de peur qu'on ne dit qu'il avoit changé de Religion par interét, quoi qu'il l'eût fait éfectivement d'une maniére fort desintereſſée; Ximenez la lui ofrit encore depuis son Batême. Zégri aiant persisté dans son refus; Ximenez lui en fit tant d'instances, qu'il se vit obligé de les acépter; mais ce fut à condition que cette somme, qui étoit plutôt l'éfet de la liberalité d'un grand Roi que de celle d'un particulier, seroit emploiée toute entiére à gagner ses compatriotes à la Religion Chrétienne.

Zégri tint plus qu'il n'avoit promis: On eut beau lui représenter que les engagemens forcez n'obligeoient qu'autant que subsistoient les vûës qui les avoient fait prendre; il soutint toujours qu'il n'avoit point été forcé; que les instructions qu'il avoit reçûës lui avoient si bien fait connoître l'abus de la Religion dans laquelle la naissance & l'éducation l'avoient engagé, qu'il n'avoit pû se dispenser de l'abandonner; qu'il demeuroit d'acord que s'il eût été en pleine liberté, il n'auroit peut-être pas prêté l'oreille à ces instructions; mais que les aiant reçûës, il n'avoit pû faire que ce qu'il avoit fait, & qu'il regardoit la rigueur dont l'on avoit usé à son

égard, comme une contrainte salutaire qui l'avoit tiré du plus dangereux de tous les engagemens : qu'il ne pouvoit comprendre comment des gens à qui il étoit resté quelque honneur, pouvoient demeurer d'acord d'avoir été contraints dans un point aussi libre que celui de la Religion ; que de pareils aveus étoient également honteux & dangereux ; & qu'il ne manqueroit jamais de gens qui se croiroient tout permis contre des personnes qui auroient manqué à Dieu & à leurs consciences dans les obligations les plus essentielles ; puisque ces sortes d'engagemens sont sans comparaison plus saints & plus inviolables que tous les liens de la société civile. Il ajouta, qu'il faisoit gloire d'être Chrêtien, & qu'il n'épargneroit rien pour procurer l'avancement d'une Religion à l'égard de laquelle il n'avoit qu'un regret, qui étoit de l'avoir connuë & embrassée si tard.

Comme tout le monde étoit persuadé de la générosité & de la sincérité de Zégri, personne ne douta qu'il ne parlât conformement à ses véritables sentimens. Cette persuasion fit deux éfets également avantageux ; l'un, qu'il n'y eut plus aucune personne de quelque distinction qui eût embrassé la Religion Chrêtienne qui ne fît gloire d'être Chrêtien ; l'autre, que l'averſion que ceux qui ne l'avoient pas encore embrassée témoignoient pour les instructions cessa éfectivement, chacun se piquant à l'envi d'avoir l'esprit & le cœur fait comme Zégri.

Ces heureuses dispositions, jointes à l'éxemple & aux liberalitez de ce Prince, firent un si grand éfet sur les Grénadins, que dans peu de jours l'on ne pouvoit plus suffire à ceux qui demandoient le Batême.

Ce ſuccés engagea Ximenez plus avant qu'il ne devoit, & il eut depuis tout le tems de ſe repentir d'avoir pouſſé trop loin des gens qui devoient encore être ménagez. Zégri étoit de ce ſentiment ; mais Ximenez perſuadé qu'il pouvoit tout entreprendre, & agiſſant ſur cette dangereuſe ſupoſition, penſa ruiner ſon propre ouvrage, & ſe perdre lui-méme en le détruiſant.

Il fit élever un grand bucher au milieu de la grande place de Grénade, & y aiant fait aporter juſqu'à cinq mille Alcorans qu'il avoit obligé les nouveaux Chrétiens de lui remettre entre les mains, il les fit tous jetter dans le feu, à l'exception d'un ſeul qu'il fit porter à Alcala, pour être mis dans la belle Bibliotéque qu'il y faiſoit batir.

Comme ce livre eſt en auſſi grande vénération parmi les Maures que l'Écriture Sainte parmi les Chrétiens, ce qui reſtoit de Mahometans, qui faiſoient encore le plus grand nombre, ne put voir ſans horreur un traitement qui leur paroiſſoit ſi indigne. Il eſt vrai que la préſence des Alfaquis & des Morabites, que les liberalitez & les ménagemens de Ximenez lui avoient abſolument aquis, les empêcha d'en rien témoigner ; mais le reſſentiment n'en pouvant être plus vif, ils n'atendoient que l'ocaſion de le faire éclater. Elle ſe préſenta bien-tôt, & ils l'embraſſérent avec une fureur qui faiſoit bien voir qu'elle venoit de plus loin que du cas-fortuit qui paroiſſoit y avoir donné lieu : Voici comme cette afaire ſe paſſa.

Liv. 1. Nous avons dit dans la deſcription de cette fameuſe Ville, qu'il y avoit un quartier qui s'apelloit l'Albaizin; qu'il étoit ſéparé du reſte de la Ville par des murs, des foſſez, & des retranche-

mens particuliers. L'on peut juger de la grandeur de ce quartier par le grand nombre des habitans, & du nombre des habitans par celui des maisons, qui aloient en ce tems-là jusqu'à cinq mille. Un des domestiques de Ximenez y étant alé suivi de deux de ses Estafiers, fut rencontré par deux Maures avec lesquels il avoit eu diferend depuis quelques jours : La querelle commença par des injures qu'ils se dirent de part & d'autre ; des injures l'on en vint aux coups : Le peuple prit parti pour les deux Maures : On courut aux armes : Les deux Estafiers furent tuez, & Salzéde, qui étoit le domestique, eût été traité de la même maniére, s'il ne se fût jetté dans une maison où une femme Maure le cacha si bien, que la maison aiant été forcée, on ne l'y put jamais trouver. Le soulevement passa en un moment de la ruë où cette action s'étoit passée dans le reste du quartier : Tout le peuple de l'Albaizin prit les armes : Il entra en cét état dans Grénade, criant tumultüairement : *Liberté* ; *Vive Mahomet.* Aussi-tôt tout commerce cessa ; les boutiques furent fermées ; & le peuple de Grénade se joignant à celui de l'Albaizin, en moins de deux heures il y eut plus de cent mille hommes sous les armes.

Ximenez étoit alors dans son Palais, acompagné seulement de ses domestiques. La revolution avoit été si prompte, qu'il n'avoit pû, ni donner ordre à sa défense, ni se retirer dans l'Alhambra, où il eût été en sûreté. Sur ces entrefaites, la nuit survint, & augmenta le tumulte & le danger. Le Palais de l'Archevêque fut aussi-tôt investi : à peine eut-on le tems d'en barricader les portes. La consternation étoit grande au dedans : On entendoit par tout les séditieux crier à haute

voix, que l'on exterminât l'Archevêque & tous les ſiens ; qu'il étoit l'énemi déclaré de Mahomet, de leurs Loix, & de leur Religion. Ximenez lui-même s'atendoit à tous momens d'être forcé, & de ſe voir expoſé à la fureur d'un peuple extrêmement irrité contre lui, & qui n'en avoit déja que trop fait pour ne pas porter les choſes à la derniére extrémité. Le péril étoit d'autant plus grand, qu'il n'y avoit aucune aparence, ni de le repouſſer par la force, ni de l'éviter par adreſſe.

Les choſes étoient en cét état, c'eſt à dire, preſque deſeſpérées, lors que Zégri, qui s'étoit fait connoître à ceux qui le gardoient, entra par une porte ſécréte du Palais : Il dit à l'Archevêque qu'il venoit lui ofrir tout ce qui dépendoit de lui ; mais que ſon ſentiment étoit que ſans perdre un moment de tems il ſe retirât à l'Alhambra ; qu'il s'ofroit de l'y conduire lui-même ; & que pourvû qu'il conſentit de ſe déguiſer & de ſortir ſeul pendant que ſes gens amuſeroient les ſéditieux, il lui répondoit qu'il ne courroit aucun danger. C'étoit le parti le plus ſûr, & Ximenez qui n'avoit rien perdu de ſa prudence & de ſa fermeté ordinaire en étoit perſuadé : cependant par une grandeur d'ame, dont l'on voit peu d'éxemples, & qui donna de l'admiration à Zégri ; il répondit qu'il y auroit de l'inhumanité à abandonner les ſiens dans un danger où ſa ſeule conſidération les avoit jettez ; que dés que les ſéditieux ſe ſeroient aperçus qu'il s'étoit ſauvé, ils ne garderoient plus de meſures ; que ſon Palais ſeroit infailliblement forcé, & tous les ſiens cruëllement maſſacrez ; qu'il étoit réſolu de périr avec eux, ou de les ſauver en ſe ſauvant lui-

même ; qu'il connoissoit aussi-bien que personne la grandeur du péril dont il étoit menacé ; mais que Dieu, qui ne l'avoit jamais abandonné, l'abandonneroit d'autant moins dans cette occasion, que le seul désir de procurer sa gloire l'y avoit engagé.

Il prit ensuite avec ce Prince les mesures qu'il jugea nécessaires pour apaiser la sédition, & se retirer du péril qui le menaçoit. Elles furent, que paroissant visiblement que les revoltez n'avoient point encore de chef, veu le peu d'ordre qui paroissoit parmi eux, Zégri n'épargneroit rien pour empêcher ceux qui étoient capables de l'être de se déclarer ; qu'il engageroit les Alfaquis & les Morabites par de grandes promesses à emploier l'autorité qu'ils avoient parmi le peuple pour le faire rentrer dans son devoir ; qu'il mêleroit parmi les revoltez le plus qu'il pourroit de Mahometans dont il se croiroit assuré, pour retarder l'éfet de leurs desseins sous prétexte de les aider ; qu'il avertiroit le Comte de Tendilla de se tenir prêt au besoin ; & qu'il feroit un gros de ses amis, des anciens & des nouveaux Chrêtiens sur la fidélité desquels il croiroit qu'on pourroit compter, pour les opposer aux revoltez. Il lui mit ensuite entre les mains tout ce qu'il se trouva d'argent & de pierreries pour les emploier comm'il le jugeroit à propos, le priant que s'il en faloit davantage, il ne l'épargnât pas, & qu'il lui seroit éxactement rendu.

Ces mesures prises, Zégri sortit du Palais de l'Archevêque pour les aler éxécuter. Cependant le jour vint, & fit apercevoir à Ximenez quantité de matiéres combustibles que l'on avoit amassé devant la porte de son Palais : On se disposoit à y mettre le feu, lors que

Zégri parut à cheval à la tête d'un gros de ses amis & de ses domestiques qu'il avoit ramassez avec une diligence incroiable. L'amour & l'estime que l'on avoit pour lui arrêta la fureur des séditieux : l'on fit silence : & Zégri leur représenta avec beaucoup de force, que quoi qu'il eût embrassé la Religion Chrétienne, il n'en étoit pas moins affectionné à sa patrie, & à tous ses compatriotes ; qu'ils alloient se précipiter dans des malheurs dont il se croioit obligé de les avertir ; qu'en violant en la personne de l'Archevêque de Tolède le respect qu'ils devoient à leurs Majestez Catholiques qu'il représentoit, ils alloient commettre un crime irremissible, & qui ne se pourroit expier que par la ruine entiére de leur Ville, & la désolation générale de tous ses habitans ; que bien loin de se défaire de Ximenez, ils avoient le plus grand de tous les interêts de le conserver ; que tant qu'il seroit en vie, ils auroient un ôtage & un médiateur toujours prêt à ménager leur paix avec leurs Majestez ofensées ; qu'ils ne devoient point tant compter sur leurs forces, qu'ils ne fissent réfléxion que les Rois Catholiques qui les avoient déja domtez, le pourroient faire encore, avec d'autant plus de facilité, qu'ils étoient les maîtres de l'Alhambra, & qu'ils avoient parmi eux quantité de partisans qui ne manqueroient jamais de se déclarer lors qu'ils y penseroient le moins ; que sans aler si loin, le Comte de Tendilla pouvoit reduire leur Ville en poussiére à coups de canon ; qu'il avoit une garnison nombreuse & composée des meilleures troupes de toute la Castille ; qu'il n'avoit qu'à les ataquer d'un coté pendant que les anciens & les nouveaux Chrétiens réünis ensemble les ataquéroient de l'autre ; qu'ils ne pouvoient

voient espérer d'ailleurs aucun secours ; que s'ils persistoient dans leur revolte, dans peu de jours toutes les forces de la Castille & de l'Arragon leur tomberoient sur les bras, qu'ils auroient alors recours à la clemence de leurs Majestez, & que leur ruine entiére seroit la suite infaillible d'une sédition mal concertée, & qui ne pouvoit être qu'encore plus mal soutenuë.

Ce discours fit impression sur les revoltez ; & Zégri qui s'en aperçut commanda d'un ton d'autorité qu'on otât toutes les matiéres préparées pour mettre le feu à la porte du Palais. Ses ordres aiant été éxécutez, ce Prince résolut de se prévaloir de leur déférence ; il leur dit qu'il se chargeoit de la garde de Ximenez ; qu'il en répondroit sur sa tête, & qu'il le représenteroit toutes les fois qu'il en seroit requis. Il se mit ensuite en devoir d'éxécuter ce qu'il avoit dit ; & les revoltez lui aiant par respect cédé la place, il la fit ocuper par ses gens, se rendit le maître de toutes les avenuës du Palais, & sauva la vie à Ximenez qui l'eût infailliblement perduë, s'il eût tardé un quart d'heure à le secourir.

Pendant que Zégri agissoit avec tant de succés dans le quartier de l'Archevêque, les Alfaquis, les Morabites, & les autres personnes que l'on avoit gagnées, n'oublioient rien pour apaiser la sédition : Leurs soins furent inutiles pendant trois jours ; mais à peine furent-ils passez, qu'on s'aperçut que la sédition s'apaisoit, & que le peuple rentroit dans son devoir.

Ximenez qui avoit des espions par tout qui l'avertissoient éxactement de toutes choses, n'oublia rien pour seconder ces bonnes dispositions. Enfin à force d'argent, de promesses & de menaces qui furent également bien emploiées, en sept jours de tems, tout fut paci-

fié, ſans autre condition de la part des revoltez, que la parole que Ximenez leur donna, que leurs Majeſtez oublieroient ce qui s'étoit paſſé, & que perſonne ne ſeroit recherché ni comme auteur ni comme complice de la ſédition.

Le danger que Ximenez avoit couru pendant les trois prémiers jours de la ſédition ne l'avoit pas empéché de donner avis à leurs Majeſtez Catholiques de ce qui ſe paſſoit à Grénade. Mais comm'il avoit cru de la derniére importance de prévenir les rélations deſavantageuſes que ſes énemis pourroient envoier; il s'étoit ſervi pour porter les lettres qu'il adreſſoit directement à la Reine, d'un Etiopien, le meilleur piéton qui fût en ce tems-là: il avoit la réputation de faire tous les jours trente lieuës à pié: il les fit en éfet le prémier jour; mais aiant trouvé le vin bon la ſeconde journée, il en prit tant, & ſi ſouvent, qu'au lieu de deux jours qu'il lui faloit pour ſe rendre à Seville, il en mit cinq, & ne rendit ſes lettres que le ſixiéme.

Ce que Ximenez avoit prévû arriva: il fut prévenu: les nouvelles de la ſédition de Grénade arrivérent à Seville avant qu'on eût reçû ſes lettres: Elles ne pouvoient être plus deſavantageuſes à Ximenez: Elles portoient en termes exprés, que les Grénadins s'étoient rendus maîtres de Grénade; qu'ils avoient ſurpris l'Alhambra, & chaſſé de la Ville tous les Chrêtiens; que le reſte du Roiaume ſe préparoit à ſuivre l'éxemple de la capitale; que Ximenez étoit l'unique cauſe de ce malheur, pour avoir voulu forcer les Maures par des rigueurs exceſſives à recevoir le Batême.

Les énemis que l'Archevêque avoit à la Cour ne ſe contentérent pas de publier ces nou-

velles, ils en tirérent les conſéquences le plus deſavantageuſes à ſa réputation. La Reine fut la derniére à les croire. Comme elle le connoiſſoit mieux que perſonne, plus on faiſoit les choſes deſeſpérées, moins elles lui paroiſſoient croïables. Il n'en fut pas de même de Ferdinand; non ſeulement il les crut, mais étant venu trouver la Reine, il lui dit avec un emportement qui ne lui étoit pas ordinaire : *Hé bien, Madame, ne vous détromperez-vous jamais de vôtre Ximenez : N'ouvrirez-vous jamais les yeux à ſes violences, qui nous font perdre en un jour le fruit de tant de travaux, de tant de dépenſes, & de tant de ſang répandu par nous & par nos ancêtres.* Ces paroles touchérent vivement la Reine : Elle n'y répondit rien; mais elle écrivit ſur le champ à Ximenez des lettres pleines de reproches, où Elle ſe plaignoit en particulier de ſa négligence, & du peu de ſoin qu'il avoit eu de l'informer de l'état des afaires de Grénade.

Ces lettres firent connoître à Ximenez la faute qu'il avoit commiſe en confiant les ſiennes à un inconnu, qui aprés tout n'étant qu'un miſérable de la lie du peuple, n'en pouvoit qu'avoir les défauts. Il fit deſlors une réſolution qu'il garda toute ſa vie, de ne ſe fier jamais des afaires importantes qu'à lui-même, ou à des gens diſtinguez, & qui lui ſeroient parfaitement connus. Cependant comme il lui étoit de la derniére importance d'éfacer au plutôt de l'eſprit de la Reine les impreſſions deſavantageuſes qu'on lui avoit donné de ſa conduite, il lui dépécha en poſte François Ruiz, pour l'informer, comme témoin oculaire, de tout ce qui s'étoit paſſé dans l'afaire de Grénade. C'étoit le ſeul Religieux de ſon Ordre qu'il eût retenu auprés de lui. Il n'étoit pas

ſavant ; mais il étoit inſinüant, & il avoit une habileté extraordinaire pour les négociations. Son atachement pour Ximenez ne pouvoit être plus grand ; & il lui en avoit donné tant de preuves, qu'il étoit perſuadé qu'il ne pouvoit remettre une afaire ſi délicate en de meilleures mains.

Ruiz s'aquita de ſa commiſſion avec ſon adreſſe ordinaire ; il parla en particulier à la Reine, & il le fit ſi éficacement, qu'Elle reprit pour Ximenez toute l'eſtime qu'elle avoit eûe juſqu'alors. Il fut enſuite introduit au Conſeil ; & il y repréſenta à leurs Majeſtez Catholiques, que Ximenez n'avoit entrepris la converſion des Grénadins, que parce qu'il étoit perſuadé qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, au bien de l'Egliſe, & au ſervice de leurs Majeſtez : Que Dieu avoit béni d'abord cette ſainte entrepriſe, en lui donnant un ſuccés que l'on n'eût jamais oſé eſpérer : Que ce ſuccés étoit deû uniquement, aprés Dieu, aux ſoins, aux travaux, à la fermeté & aux libéralitez de Ximenez : il en fit le détail ; & elles montoient à une ſomme ſi exceſſive, qu'il n'étoit pas aiſé de comprendre qu'un particulier, aidé de ſes ſeuls revenus, eût pû fournir à une ſi grande dépenſe. Cela lui donna lieu de parler du zéle de Ximenez, de ſa générosité, de ſon dégagement : Il demeura d'acord qu'une ſi heureuſe diſpoſition avoit été troublée par le dernier ſoulevement ; mais il ſoutint qu'il avoit été cauſé par un de ces accidens ſubits & extraordinaires, qu'il eſt impoſſible à la prudence humaine de prévoir : Que Ximenez n'y avoit point d'autre part que les périls qu'il avoit courus, & où il avoit cent fois penſé perdre la vie : Que quoi qu'il n'eût point eu de part à la derniére revolte,

il l'avoit assoupi avec tant de sagesse, & Grénade jouissoit d'une si grande tranquilité, qu'il n'y paroissoit pas la moindre trace de la derniére révolution : Qu'au reste il n'avoit emploïé pour cela ni armes ni troupes ni éfusion de sang ; mais des moiens si doux, qu'il n'étoit pas aisé de s'imaginer comment l'on pouvoit l'acuser de trop rigueur : Qu'ainsi il étoit d'autant plus juste que leurs Majestez lui rendissent l'estime & la confiance dont elles l'avoient honoré, que ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé à Grénade, ne pouvoient pas comprendre comment un homme seul, sans armes, sans apui, sans autre résource que lui-même, avoit pû en si peu de tems éxécuter tant & de si grandes choses.

Le discours de Ruiz fit d'autant plus d'éfet, que les derniéres nouvelles que l'on avoit reçûes, confirmoient la plus grande partie des choses qu'il avoit avancées ; & que les plus grands énemis de Ximenez ne pouvoient pas nier que la pacification de Grénade ne fût un chef-d'œuvre de prudence & de conduite.

Ruiz suivit la Reine à la sortie du Conseil, & lui demanda pour Ximenez la permission de venir à la Cour pour rendre à Sa Majesté un conte plus particulier de toutes choses, & achever de se justifier.

La Reine fit de grandes dificultez de l'acorder, sur ce que l'état des afaires de Grénade ne permetoit pas que Ximenez s'en absentât ; mais Ruiz lui aiant représenté que Ximenez ne se serviroit de sa permission, que supose qu'il le pût faire sans préjudice du service de Sa Majesté, qu'elle l'acorda, laissant à la prudence de l'Archevêque de s'en servir, quand il le jugeroit à propos.

Mais Ximenez avoit sçû si-bien persuader

les Grénadins, qu'il étoit de la derniére importance pour eux qu'il fiſt un voiage à la Cour pour faire leur paix, & ménager leurs interets auprés de leurs Majeſtez Catholiques, qu'il n'eut pas plutôt reçû la permiſſion de la Reine, qu'il ſe vit en état de l'éxécuter ſans aucun riſque pour les affaires publiques. Les Grénadins étoient revenus de leurs emportemens: Ils avoient eu tout le loiſir de faire réfléxion ſur ce qu'ils avoient à craindre du reſſentiment de leurs Majeſtez Catholiques, s'ils n'avoient auprés d'Elles un puiſſant interceſſeur; & ils étoient d'ailleurs ſi perſuadez de la probité, de la ſincérité & du grand crédit de Ximenez, qu'ils n'avoient garde de ſe priver de ſa protection par un ſecond ſoulevement.

Sur ces heureuſes diſpoſitions Ximenez ne fit point de dificulté de partir pour la Cour. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, aprés avoir conféré un moment avec Ruiz, il ſe rendit chez la Reine. Ximenez voulut lui parler de juſtification, mais Elle l'interrompit, & lui dit, qu'il n'avoit pas beſoin de ſe juſtifier; qu'Elle étoit contente de ſa conduite; qu'il alât voir le Roi, & qu'il ſe trouvât le lendemain au Conſeil.

Ximenez ſortit de chez la Reine fort ſatisfait de cette Princeſſe; il ne le fut pas moins du Roi. Comme il avoit un interêt particulier à ménager l'eſprit de la Reine pour les raiſons que l'on dira ci-aprés, il avoit pour Elle une complaiſance qui ne pouvoit aler plus loin, ſur tout pour les choſes qui regardoient la Couronne de Caſtille; ainſi aiant ſçû qu'Elle avoit bien reçû Ximenez, il n'avoit garde de lui témoigner du mécontentement, quand même il n'eût pas été auſſi ſatisfait de ſa conduite qu'il avoit lieu de l'être.

L'Archevêque se rendit le lendemain au Conseil : il y dit à peu prés les mêmes choses que Ruiz y avoit représentées, excepté qu'il y parla fort modestement de lui-même. Il n'en usa pas de même à l'égard de Zegri ; il parla avec éloge de son mérite, de sa fidélité & de ses services ; & il le mit si bien dans l'esprit de leurs Majestez Catholiques, & de tout le Conseil, qu'il y fut résolu de le combler de bienfaits, & de ne rien épargner pour l'atacher inséparablement aux interêts de la Couronne de Castille. Il rendit à proportion la même justice à tous ceux qui s'étoient distinguez par leur fidélité dans la derniére révolution de Grénade : Il n'y en eut aucun pour lequel il n'obtint quelque recompense, & quelque marque de considération.

Il y eut plus de dificulté sur la conduite que l'on devoit garder à l'égard des revoltez. La plupart du Conseil étoit d'avis de faire quelque exemple de sévérité, & de chatier au moins les plus coupables. A la fin l'on se réduisit au sentiment de Ximenez : Il fut de traiter ces peuples avec douceur ; de leur acorder une amnistie sans condition & sans reserve, & de se contenter pour toute peine d'obliger les habitans de l'Albaizin, qui étoient les auteurs de la sédition, à embrasser le Christianisme. Il ajouta, qu'en en usant de la sorte, il répondoit des afaires de Grénade, & qu'il assuroit leurs Majestez, que devant qu'il fût peu, il n'y auroit pas un seul Mahométan.

L'amnistie fut ensuite expédiée dans toute l'étenduë que Ximenez l'avoit demandée, & il reçut ordre de leurs Majestez de partir incessament pour s'en retourner à Grénade. La diligence dont il usa, fut si grande, qu'on le croïoit encore à Séville, lors qu'il arriva à Gré-

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

nade. Il y fut reçû avec une joie mélée de l'inquiétude qui eſt ordinaire à ceux qui atendent avec impatience quelle ſera la déciſion de leur ſort.

Ximenez ne jugea pas à propos de les laiſſer plus long tems dans cette cruële incertitude : Il déclara d'abord aux Députez de Grénade qu'il avoit obtenu leur grace toute entiére; Que leurs Majeſtez leur pardonnoient ſans autre condition que celle d'étre plus fidelles à l'avenir; qu'il avoit répondu pour eux, & qu'il s'étoit rendu garand de leur fidélité ; mais il leur laiſſa comprendre, ſans s'expliquer clairement, que les habitans de l'Albaizin n'étoient pas traitez avec une indulgence ſi étendue.

Il fit enſuite publier l'amniſtie par toute la Ville avec de grandes cérémonies. Il ſeroit dificile d'exprimer la joie du peuple : pendant pluſieurs jours ce ne furent que feſtins ; l'on n'y parloit que de Ximenez, & les Maures le nommoient par tout le libérateur de leur patrie.

Il n'en fut pas de même dans l'Albaizin : ce que Ximenez avoit dit aux Députez de Grénade, & encore plus ce que les habitans avoient remarqué eux-mêmes, qu'ils n'étoient point compris dans l'amniſtie, la diſpoſition où ils voioient tout le reſte de la ville à ſe déclarer contr'eux au moindre ſigne que leur en feroit Ximenez, les mouvemens de la garniſon, & tout le canon de l'Alhambra qu'ils remarquérent que l'on avoit pointé contre leur quartier, tout cela les jetta dans la derniére conſternation; les plus coupables eſſaiérent de s'enfuir, mais ils rencontrérent pluſieurs petits corps de cavalerie qui batoient la campagne, qui les obligérent de rentrer.

Aprés que Ximenez les eut laiſſez quelque tems dans l'atente d'une ſanglante punition,

pour les avoir plus ſouples à faire ce qu'il vouloit d'eux, il envoïa quérir les principaux. Ils rencontrérent dans les Sales & dans les Antichambres tous les Oficiers de la garniſon, qui contre l'ordinaire ne leur firent aucune civilité. A l'entrée de la chambre de l'Archevêque, on leur fit quiter le ſabre & le poignard; ils y entrérent enſuite, & y trouvérent Ximenez, qui n'étoit acompagné que du ſeul Archevêque de Grenade & du Comte de Tendilla. Il leur reprocha leur revolte en des termes qui ne pouvoient être plus forts ni plus humilians pour eux; & il leur déclara que leurs Majeſtez Catholiques avoient laiſſé à ſa diſpoſition de les punir ſelon la grandeur de leur crime. Il ſe tourna enſuite du coté de l'Archevêque de Grénade, comme pour lui demander ſon avis; mais ce Prélat au lieu d'opiner contr'eux, demanda leur grace en des termes d'autant plus touchans, qu'étant le plus doux de tous les hommes, il parloit en éfet ſelon ſon cœur. Le Comte de Tendilla, qui agiſſoit de concert avec l'Archevêque, demanda la même choſe.

Alors Ximenez, comme s'il n'eût pû rien réfuſer à des perſonnes de cette conſidération, leur déclara qu'il leur pardonnoit au nom de leurs Majeſtez Catholiques; mais que c'étoit à condition que tous les habitans de l'Albaizin, ſans en excepter un ſeul, embraſſeroient la Religion Chrétienne.

Ces pauvres gens qui ne croïoient pas en être quittes à ſi bon marché, aprés avoir fait les remercimens les plus ſoumis, acceptérent avec joie la propoſition qu'on leur avoit faite au nom de tout l'Albaizin; ils partirent enſuite pour en aler procurer l'éxécution. Le peuple fut aſſemblé; & la propoſition lui aiant été

faite, comme il s'atendoit aux derniéres extrémitez, il la reçut comme une grace : ainsi, sans aucune violence, tout l'Albaizin embrassa la Religion Chrétienne. Ce qui restoit de Mahométans dans la ville fut entraîné par ce grand exemple ; & comme Ximenez l'avoit promis à leurs Majestez, dans peu de tems il ne resta pas un seul Mahométan dans toute la ville de Grénade.

Ce grand succés donna lieu à un petit diférend qui survint entre Ximenez & l'Archevêque de Grénade. Ils avoient travaillé conjointement à l'instruction des Grénadins avec des fatigues incroiables : Tout s'étoit fait de concert ; & l'intelligence avec laquelle ils avoient agi, n'avoit pas peu contribué au succés que l'on vient de raconter. L'Archevêque de Grénade, sans en rien communiquer à celui de Toléde, crut qu'il seroit avantageux pour l'instruction des nouveaux Chrétiens de faire traduire en Arabe l'Ancien & le Nouveau Testament, le Missel, les Rituels, & généralement tous les livres qui servoient à l'Ofice divin. Cette traduction fut faite avec une diligence extraordinaire ; & l'on se disposoit à l'imprimer, lorsque Ximenez en fut averti.

Il en parla à l'Archevêque de Grénade ; & ce Prélat lui répondit qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux pour les nouveaux Chrétiens que de leur mettre entre les mains tous ces livres traduits dans une langue qu'ils pussent entendre ; que ce seroit même assez son sentiment qu'on recitât l'Ofice divin, ou du moins une partie considérable, en langue vulgaire. Il soutint que c'étoit le sentiment de S. Paul, & qu'il s'en étoit assez déclaré en écrivant aux Corinthiens ; que les Apôtres en avoient usé de même ; qu'ils avoient mis l'E-

criture Sainte entre les mains du peuple dans une langue qui pouvoit être entendue de tout le monde : Que toute l'Eglise Gréque avoit suivi leur exemple, & le suivoit encore aujourd'hui : Qu'enfin c'avoit été la pratique de l'Eglise Romaine pendant plusieurs siécles, c'est à dire, autant de tems que la langue latine avoit été la langue du peuple : Que sur de pareils garands il avoit cru pouvoir faire ce qu'il avoit fait, & qu'il ne voioit pas les inconveniens qui en pouvoient naître.

Ximenez prétendit au contraire que de mettre l'Ecriture Sainte, & les Livres Ecclésiastiques traduits en langue vulgaire entre les mains du peuple, c'étoit le rendre juge de la Religion ; ce qui ne pouvoit être que d'une trés-dangéreuse conséquence : Qu'il n'étoit point destiné à en connoître le fond ; qu'il avoit toujours de l'admiration pour ce qu'il ne connoissoit pas, & presque toujours du mépris pour ce qu'il croioit connoître : Que tous les Légiſlateurs & les Instituteurs de toutes les Religions en avoient jugé de la sorte ; & qu'ils avoient toujours eu grand soin d'en cacher le fin au peuple : Que ce sentiment étoit si raisonnable, que JESUS-CHRIST lui-même l'avoit aprouvé de parole & d'exemple : Que pendant qu'il donnoit à ses Apôtres une connoissance claire de tous les misteres, il n'en parloit au peuple qu'en paraboles, c'est à dire, d'une maniére envelopée & obscure, à laquelle il ne pouvoit rien comprendre : Qu'on ne pouvoit tirer à conséquence l'exemple des Apôtres ; parce qu'outre qu'ils n'avoient jamais traduit ni fait traduire l'Ecriture Sainte, & qu'ils s'étoient contentez de la laisser entre les mains du peuple dans l'état qu'ils l'avoient trouvée, l'Eglise n'étoit alors composée que d'un pe-

tit nombre de personnes choisies, humbles, fidéles, prévenues d'une profonde vénération pour tous nos mistéres; au lieu qu'il s'agissoit de la mettre entre les mains de tout un grand peuple, acoutumé à les tourner en ridicules, & à blasphémer ce que nous avons de plus saint : Que les Péres Grecs & Latins n'avoient peut-être pas été autant de son sentiment qu'il le pouvoit croire; qu'ils avoient toujours eu de grandes reserves pour les nouveaux Chrétiens, & qu'il savoit mieux que personne combien il leur étoit ordinaire de dire, sans s'expliquer davantage, *Ce que les Chrétiens sçavent; ce que les Fidelles connoissent.*

Pour ce qui est de la récitation de l'Ofice divin en langue vulgaire; sans aprofondir la question, il se contenta de dire, que l'usage de l'Eglise y étant contraire, il ne croïoit pas qu'une Eglise particuliére eût droit de s'en dispenser. L'Archevêque de Grénade se rendit aux raisons de Ximenez; les traductions furent supprimées, & les usages reçûs dans l'Eglise Romaine y furent éxactement suivis.

Les choses étoient alors à Grénade dans une profonde tranquilité, & les deux Archevêques jouïssoient avec plaisir du fruit de leurs travaux, lorsque cette joie fut troublée par la mort de l'Infant Michel. Ximenez partit aussitôt pour en porter la nouvelle à leurs Majestez, & leur donner toute la consolation dont il ne doutoit point que la Reine en particulier n'eût d'autant plus de besoin, que cette perte ne pouvoit se reparer, cette Princesse n'étant plus d'âge à avoir des enfans. Mais comme Elle étoit persuadée que la complexion délicate & mal saine de l'Infant ne lui permétroit pas de vivre long tems, il la trouva toute préparée à cet accident. Le cours des afaires n'en fut

Le 20. *Juillet de l'an* 1500.

presque point interrompu, & elle se trouva dans peu de jours en état de donner audience, & d'assister au Conseil.

La prémiére afaire importante que l'on y traita depuis l'arrivée de Ximenez, fut celle des Députez de l'Isle Espagnolle, comme on l'apelloit alors, ou de S. Domingue, comme on l'apelle aujourd'hui, du nom de sa Capitale. Elle avoit été découverte il y avoit environ huit ou neuf ans par Christofle Colomb, fameux Pilote de Gennes, qui avoit entrepris avec succés la découverte de cette partie de la terre, que l'on apelle le Nouveau Monde, sous la protection des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, & par le sécours qu'ils lui avoient donné. *L'an 1492.*

Ces Députez étoient deux Religieux de S. Jérôme : Ils avoient été envoïez par ceux de cet Ordre, qui avoient acompagné les Espagnols à la conquête de cette Isle, afin d'y établir la foi en même tems qu'ils y établiroient la domination de leurs Majestez Catholiques. Ils avoient envain demandé Audience depuis leur arrivée : le crédit de ceux qui étoient interessez dans les plaintes qu'ils venoient faire, la leur avoit fait réfuser. Ils desesperoient même qu'on leur rendît justice, quand même l'on se résoudroit à la fin de les écouter ; & ils ne songeoient plus qu'à s'en retourner avec le déplaisir d'avoir fait inutilement un voïage si long & si périlleux, lorsque Ximenez arriva à Séville.

La réputation qu'il avoit d'aimer souverainement la justice, & de l'apuïer toujours de tout son crédit, qui que ce fût qui y fût interessé, les porta à avoir recours à lui, & à lui demander sa protection. Ximenez la leur acorda d'autant plus volontiers, que leur ver-

tu & les peines qu'ils avoient soufertes pour l'établissement de la Foi, ne lui étoient pas inconnuës. Comme on savoit le sujet de leur voïage, & qu'ils n'avoient point fait dificulté de publier en arrivant qu'ils étoient venus exprés pour demander justice contre le Gouverneur, contre les Troupes, contre les Oficiers de Justice, & généralement contre tous les Espagnols qui étoient passez dans leur Isle; il les exhorta à lui parler avec toute sorte de liberté sans épargner personne, ni lui cacher aucun des desordres qui avoient besoin de l'autorité de leurs Majestez pour être corrigez : Il leur promit sur cela toute satisfaction; mais il les avertit de ne rien avancer qu'ils ne fussent en état de justifier.

Sur cette assurance, les deux Députez lui dirent les larmes aux yeux, qu'ils avoient quité leur patrie, & tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour aler dans des terres inconnuës parmi des sauvages, dont ils ne savoient ni la langue ni les coutumes, par le seul désir de procurer la gloire de Dieu en leur anonçant l'Evangile : Que bien loin d'être aidez dans une si sainte entrepriſe par ceux de leur nation, comme ils avoient eu lieu de s'y atendre, ils y étoient tous les jours traversez; qu'ils ne songeoient qu'à s'y enrichir, & à faire des esclaves pour travailler aux mines : Que les naturels du païs étoient traitez avec tant d'inhumanité, qu'il en mouroit tous les jours un trés-grand nombre; que l'on ne faisoit en cela aucune diférence entre ceux qui avoient embrassé la Religion Chrétienne, & ceux qui persistoient dans leur infidélité : Qu'ils étoient tous également assujétis, & traitez avec la même cruauté : Que l'on avoit ouvert le ventre à plusieurs Indiens pour aler chercher leur or

jusques dans leurs entrailles : Que l'on avoit dressé des chiens pour aler à la chasse aux hommes ; que les Espagnols les y conduisoient eux-mêmes ; & que les malheureux Indiens en étoient cruélement déchirez & mangez tout vifs : Qu'il étoit arrivé souvent qu'étant surchargez d'esclaves, ils en nourrissoient leurs chiens, & les leur jétoient à manger : Que le Gouverneur, les Oficiers & les Magistrats, bien loin de remédier à ces desordres, en faisoient autant : Que contre la foi publique, & de la paix solennélement jurée, ils avoient détruit des habitations toutes entiéres, en brulant tout vifs dans leurs maisons des Indiens aliez & fidéles, dont l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre : Que les Caciques, leurs femmes & leurs enfans avoient été traitez dans ces ocasions comme les moindres de leurs sujets : Qu'il ne passoit en ce païs-là que des gens perdus de crimes, de débauches & de dettes : Que la nation y étoit en exécration ; que cette exécration étoit passée à la Religion Chrétienne ; ces peuples ne pouvant s'imaginer qu'elle fût bonne, puisque ceux qui en faisoient profession, étoient si méchans : Qu'il n'en faloit point d'autre preuve que ce qu'ils disoient d'ordinaire qu'ils ne voudroient pas aler en Paradis, s'ils savoient y trouver des Espagnols ; que ces sentimens desavantageux étoient un obstacle invincible au progrés de l'Evangile : Que lors qu'ils s'étoient voulu plaindre, & procurer le remède à tant de desordres, on leur avoit répondu que les Indiens n'étoient pas des hommes ; qu'ils n'en avoient que la figure, & qu'étant sans ame raisonnable, tout étoit permis contr'eux : Que c'étoit perdre le tems que de leur prêcher la foi, & profaner le Batême & les Sacremens, que de les leur donner : Que

c'étoit cependant des hommes fort bien faits, fort raisonnables, fort doux & fort dociles, dont l'on pouvoit faire de bons Chrétiens, & de fort bons sujets de leurs Majestez Catholiques.

Ils ajoutérent qu'ils avoient été témoins oculaires de la plupart des choses qu'ils venoient de raporter : Que pour les autres, qu'ils n'avoient point vûes, ils en aportoient des preuves si convainquantes, qu'il seroit impossible de les nier : Qu'ils consentoient d'être traitez en calomniateurs, s'ils avoient seulement éxagéré, & qu'ils demandoient des Commissaires pour informer de la vérité des faits contenus dans leur requête : ils la remirent en même tems entre les mains de Ximenez.

L'Archevêque qui avoit été sensiblement touché de leur discours, ne se contenta pas de s'en charger, mais leur promit qu'il emploïeroit tout son crédit pour leur faire obtenir la satisfaction qu'ils étoient venus chercher de si loin.

Il leur tint parole : Dés le lendemain la Requête fut luë en plein Conseil ; & malgré l'opposition de ceux que l'or des Indes avoit gagné, il fit nommer pour Commissaires des personnes habiles & desintéressées. François Ruiz fut de ce nombre : Quelque utile qu'il fût à Ximenez, il aima mieux s'en passer pour quelque tems, & même risquer de le perdre pour toujours, que de se fier d'une pareille commission à une personne moins capable de la bien soutenir. Leurs pouvoirs furent expédiez dans la forme la plus ample, & leurs Majestez ne se reservérent pas même l'apel de ce qu'ils jugeroient à propos d'ordonner ; la distance des lieux, & le besoin d'une pronte justice les aiant persuadez qu'on ne pouvoit leur donner trop de pouvoir.

L'on vit dans cette ocasion ce que peut l'Autorité Roiale, quoique foible & desarmée, contre des sujets puissans, & en état de resister, quand elle est entre les mains des gens qui savent la faire valoir. Les Commissaires arrivérent à Saint Domingue, & n'étant soutenus que du seul nom de leurs Majestez Catholiques, ils firent le procés à tout ce qu'il y avoit de personnes puissantes dans cette grande Isle. Ce procés fut suivi de sanglantes éxécutions, & de la destitution d'une partie des Oficiers; & François Ruiz, lors qu'il revint à Seville quelque tems aprés, y fit conduire le Gouverneur de l'Isle, chargé de chaînes, pour y être jugé par le Conseil Roial, & condanné aux peines qu'avoient mérité d'aussi grands crimes que les siens: il s'apelloit François Bobadille.

Pendant que ces choses se passoient dans la S. Domingue, Ximenez, avec la permission de leurs Majestez, étoit alé à Alcala pour y donner ordre à ses afaires particuliéres, ou à celles de son Diocése. Il s'y ocupoit à faire travailler aux magnifiques batimens qu'il y faisoit faire, pour l'Université dont il avoit résolu d'y faire l'établissement, & qu'il y établit en éfet quelque tems aprés. Ce n'est pas, comme quelques-uns l'ont écrit, que Ximenez en soit le prémier Fondateur, puis qu'il y fit lui-même ses prémiéres études; mais outre qu'elle ne portoit pas le titre d'Université, c'étoit si peu de chose en comparaison de ce qu'elle devint depuis par ses soins, ses bienfaits, ses dépenses, les revenus qu'il lui donna, les privilége qu'il lui obtint, & les grands hommes qu'il lui atira de tous cotez par ses libéralitez; que ce célébre Corps, qui ne le céde aujourd'hui à aucune des plus fameuses Universitez d'Es-

pagne, fait gloire de le reconnoître pour ſon fondateur. Il y avoit déja quelques années qu'il en avoit fait dreſſer le plan, & jéter les fondemens ; mais ſon abſence aiant retardé cét ouvrage, il en preſſoit lui-méme l'éxécution avec une aplication extraordinaire, lors qu'on reçut la nouvelle d'un ſecond ſoulevement des Maures des montagnes de Grénade. Comm'ils prirent pour prétexte ce qui s'étoit paſſé depuis peu dans la capitale au ſujet de la Religion, & que le plus fort motif qu'ils avoient emploié pour faire ſoulever les peuples avoit été la crainte qu'on ne leur en fît autant ; cette revolte donna lieu aux énemis de Ximenez de renouveler contre lui leurs anciennes plaintes.

Leurs Majeſtez Catholiques lui rendirent d'elles-mêmes juſtice dans cette ocaſion ; & comme elles étoient perſuadées que l'afaire de Grénade aiant été conduite avec toute la prudence imaginable, il ne pouvoit pas être réponſable des ſuites qui n'y avoient pas une liaiſon néceſſaire ; elles n'en perdirent rien de l'eſtime qu'elles avoient pour lui. La Reine lui écrivit auſſi-tôt qu'elle partoit pour Grénade, & qu'elle ſouhaitoit qu'il s'y rendît inceſſamment, pour l'aider à ſon ordinaire de ſes conſeils.

Il ſe mit auſſi-tôt en chemin ; mais il n'étoit pas encore arrivé à Grénade, qu'il aprit que les Maures avoient été batus, & que la victoire que Ferdinand en perſonne avoit remporté ſur eux étoit ſi entiére, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il leur prît envie de ſe revolter de long tems, ou qu'ils le puſſent faire quand même ils en ſeroient tentez.

Ce grand ſuccés étoit dû tout entier à l'expérience de Ferdinand, & à la diligence qu'il

avoit faite pour prévenir les ſuites de cette dangereuſe réſolution. Il étoit à Cordoue lors qu'il en reçut les prémiéres nouvelles : il aprit en méme tems que les Maures avoient compté ſur deux choſes ; ſur l'hiver, qui n'étoit pas encore paſſé ; & ſur la dificulté des paſſages, qui étoit telle qu'un petit nombre d'hommes y pouvoit arrêter des armées entiéres. Ces deux obſtacles, qui leur paroiſſoient invincibles, les avoient engagez à ſe déclarer avant que d'avoir bien pris leurs meſures.

Ce fut ce qui les perdit : Ferdinand raſſembla avec une diligence incroiable les troupes réglées qui étoient dans les garniſons : il en fit deux petits corps d'armées, ſous la conduite d'Alfonſe, Comte d'Aguilar, & leur donna ordre d'entrer en même tems dans les montagnes par les endroits les plus dificiles, & par conſéquent les moins gardez : il marcha en méme tems à la tête des milices du païs, & de quelques troupes réglées qu'il avoit auprés de lui. Le chemin qu'il prit étoit juſtement celui auquel les Maures s'étoient atendus. Comm'il étoit ſans comparaiſon le plus aiſé, & qu'ils s'atendoient qu'on y feroit le plus grand éfort, preſque toutes leurs troupes étoient occupées à le garder. Mais Ferdinand, qui ne ſe fioit pas aux milices, n'avoit deſſein que de les amuſer, juſqu'à ce que les troupes qui avoient pris le chemin le plus long & le plus dificile fuſſent en état de les ataquer par derriére. Il reſta ainſi quelques jours en préſence derriére ſes retranchemens, au grand étonnement des Maures, qui ne pouvoient s'imaginer ce qui l'empêchoit d'avancer. Mais aiant vû quelques feux ſur les hauteurs, qui étoient le ſignal dont il étoit convenu, il ſortit de ſes retranchemens, & ſe mit en bataille. Avant

qu'il fût en état de donner, le Comte d'Aguilar tomba sur l'arriére-garde des Maures : cette ataque imprévûë les jéta dans la derniéne consternation ; le Comte profitant de leur étonnement, sans leur donner le tems de se reconnoître, les enfonce, perce jusqu'au corps de bataille, & les met dans un si grand désordre, que le Roi dans ce même tems les aiant ataquez de front, les Maures se voiant ouverts tous cotez, jétant leurs armes par terre, ne songérent plus qu'à s'enfuir : Mais comm'ils se trouvoient entre les deux Armées Chrétiennes, la retraite étant extrêmement dificile, ils furent presque tous taillez en piéces. Le Comte d'Aguilar rentra en même tems dans les montagnes ; s'empara de toutes les Villes qui étoient de quelque importance ; obligea les habitans à en détruire eux-mêmes les murailles ; se saisit des principaux ; les envoia prisonniers à Ferdinand pour lui servir d'ôtages de la fidélité de leurs compatriotes ; & laissa par tout de sanglantes marques de la victoire.

Tout avoit réüssi jusqu'alors au Comte d'Aguilar, & il s'en retournoit à Grénade tout couvert de lauriers, lors qu'il fut rencontré par une troupe de Maures qui ne le cherchoient pas : il en fut reconnu ; & comm'il étoit assez mal acompagné, ils résolurent de venger sur lui la désolation de leur païs. Le Comte fit dans cette ocasion tout ce que le desespoir, soutenu d'une trés-grande valeur, est capable d'inspirer ; mais à la fin il fut porté par terre, & mourut percé de mille coups. Il étoit frére du grand Consalve de Cordouë, & passoit aprés lui pour le plus brave Cavalier de toute la Castille : il n'échapa personne de tous ceux qui l'avoient acompagné : tout fut taillé en piéces : & l'on n'aprit les nouvelles de cét

accident, que par les Maures qui s'en vantérent eux-mêmes. Il eſt vrai que cette imprudente vanité ne demeura pas impunie : preſque tous ceux qui avoient contribüé à cette action furent ſévérement punis ; mais cette vengeance ne répara pas la perte d'un auſſi brave homme que le Comte d'Aguilar.

L'heureux ſuccés des armes de leurs Majeſtez Catholiques firent ceſſer les plaintes que l'on avoit renouvelé contre Ximenez : jamais il n'en avoit été mieux reçû qu'il le fut en arrivant à Grénade : il eut même cét avantage, qu'il fut le ſeul de tous les Grands de Caſtille & d'Arragon qui fut logé dans l'Alhambra avec leurs Majeſtez. Cét honneur lui couta cher : il y tomba malade d'une longue & dangereuſe maladie ; elle commença par quelques accés de fiévre, qui ſe tourna en continuë, & dégénéra enfin en fiévre lente. De tous les quartiers de Grénade, il n'y en a point de moins ſain que l'Alhambra ; particuliérement en Eté : cela vient de l'inégalité de l'air, qui quelquefois dans un même jour eſt exceſſivement chaud quand le vent vient de la mer ; & exceſſivement froid quand il ſouffle du coté des montagnes, qui ne ſont pas éloignées de la Ville, & qui ſont en tout tems couvertes de néges.

Que ce fût ou non la cauſe de ſa maladie, les Médecins, qui avoient épuiſé inutilement tous leurs remédes, ſe l'imaginérent ainſi ; le changement d'air fut réſolu ; & par l'ordre de leurs Majeſtez, Ximenez fut porté aux Alicares, qui ſont de grands & magnifiques jardins, qui avoient autrefois apartenu aux Rois de Grénade. Il y fut ſouvent viſité de leurs Majeſtez, & particuliérement de la Reine ; mais, ni cét honneur, ni la bonté de l'air, ni les remédes qu'il continüa d'y prendre, ne rendirent point ſa ſanté meil-

leure. On étoit perſuadé qu'il aloit devenir étique, & cette maladie jointe à ſon âge, qui étoit de ſoixante & cinq ans, faiſoit déja deſeſpérer de ſa vie, lors qu'une femme Maure le vint trouver, & aſſura qu'elle le guériroit entiérement en huit jours, s'il vouloit ſe ſervir de ſes remédes. Elle étoit connuë pour avoir réüſſi ſouvent dans la gueriſon des maladies les plus deſeſpérées, & bien des gens étoient perſuadez qu'il n'y en avoit point à l'épreuve de ſes receptes. Mais elle avoit ſoufert à cette ocaſion de ſi grandes perſécutions des Médecins, dont elle rendoit l'art inutile, qu'elle n'oſoit plus ſe produire qu'en ſécret.

Toute la puiſſance de Ximenez ne put la guerir de ſa crainte : il étoit nuit lors qu'elle le vint trouver la prémiére fois, & l'Archevêque aiant fait deſſein de ſe ſervir de ſes remédes, l'on ne la put reſoudre à les lui aporter que de nuit ; encore éxigea-t-elle un auſſi grand ſécret, que s'il ſe fût agi de tuër l'Archevêque de Toléde, & non pas de le guerir. Quelques-uns ont prétendu qu'elle étoit magicienne ; qu'elle n'emploioit que des paroles dans toutes les gueriſons qu'elle entreprenoit, & que c'étoit l'unique raiſon qui l'obligeoit à ſe cacher, & à prendre tant de précautions : ils ont méme voulu faire un crime à l'Archevêque d'avoir conſenti qu'on le guerît d'une maniére ſi peu permiſe. Comme l'on ne prétend pas que Ximenez ait été incapable de manquer, l'on ne voudroit pas être garand qu'il n'eût ſucombé à une tentation auſſi délicate que celle de conſerver ſa vie ; & qu'aiant éprouvé inutilement tous les remédes de la Médecine ; il ne ſe ſoit pas mis en peine de quelle maniere on le gueriroit, pourvû qu'on

le guerît : C'eſt tout ce qu'on peut dire de pis ; car de prétendre qu'il eût voulu ſe ſervir de remédes magiques, les connoiſſant tels, c'eſt ce que la haute vertu dont il faiſoit profeſſion ne permet pas de ſoupçonner : On le doit faire d'autant moins, que les Auteurs qui paroiſſent les mieux informez, aſſurent que cette femme emploia pour ſa gueriſon des ſimples dont la vertu ſpécifique lui étoit connuë. *Tom. 3. Hiſp. Illuſ. Gomez de vitâ Ximenez, lib. 2.*

Quoi qu'il en ſoit, la Maure tint parole : au bout de huit jours l'Archevêque fut ſi bien gueri, que non ſeulement il ſe trouva ſans fiévre ; mais qu'il ne lui reſta preſque rien de cette grande foibleſſe qui ne lui permettoit pas de ſe ſoutenir. Comme ſon aplication continuelle aux afaires avoit été une des cauſes de ſa maladie ; On crut que pour s'empêcher de retomber il devoit quiter la Cour pour quelque tems : Il en obtint, quoi qu'avec peine, la permiſſion de la Reine, & il partit auſſi-tôt pour Alcala.

Il y trouva François Ferrera, Abbé d'Alcala, qui ne faiſoit que revenir de Rome. Il l'y avoit envoié quelques années auparavant pour y ſoliciter les Bulles d'érection de l'Univerſité d'Alcala. Ferrera les obtint d'Alexandre VI. depuis Jules II. & Leon X. y ajoutérent, comme à l'envi, quantité de Priviléges. Ximenez étoit deſlors à Rome dans une fort grande eſtime : il y avoit peu de choſes qu'il ne fût en état d'y pouvoir obtenir par ſon ſeul crédit : On verra ci-aprés les ſuites avantageuſes de ces favorables diſpoſitions.

Toutes choſes étant ainſi diſpoſées pour l'érection de l'Univerſité d'Alcala, les ſoins de Ximenez à cét égard ſe réduiſirent à deux choſes ; l'une, d'achever les batimens qu'il

y destinoit ; l'autre, à y atirer de tous cotez, par de grandes promesses & de bons apointemens, quantité d'habiles gens en toutes sortes de sciences : Ils lui étoient absolument nécessaires pour donner à cette nouvelle Université la haute réputation où il eut la satisfaction de la voir quelques années aprés. Ses liberalitez & ses dépenses vinrent bientôt à bout de l'un & de l'autre : les batimens, quoi que nombreux & magnifiques, furent achevez en peu de tems ; & les Sçavans atirez par sa rénommée, y vinrent en si grand nombre, que les plus anciennes & les plus riches Universitez d'Espagne n'en étoient pas mieux fournies. Les plus illustres de ces Sçavans furent Démétrius de Créte, Grec de nation ; Antoine de Lebrixa * ; Lopez Astuniga ; Ferdinand de Valladolid ; Alfonse d'Alcala ; Paul Coronelle ; Alfonse Zamora ; Jean Vergara ; & plusieurs autres dont les noms moins fameux sont échapez à l'histoire.

* *Lebrixa est un Bourg d'Andalousie.*

La conversation de ces sçavans hommes étoit la plus agréable ocupation de Ximenez ; & il faisoit avec eux les projets dont l'on parlera ci-aprés, lors qu'il reçut des lettres de la Reine, qui l'obligérent de tout quiter pour se rendre à Toléde à l'ocasion que l'on va raconter.

La mort de l'Infant Michel ne fut pas plutôt arrivée, que Ximenez, qui en porta la nouvelle à la Reine, & qui étoit bien-aise d'obliger les Archiducs qui devoient être un jour ses Souverains, lui conseilla de leur écrire de passer promtement dans la Castille, pour y être reconnus en qualité de ses héritiers, & y recevoir le serment des peuples. Sa Majesté aprouva ce conseil ; elle le propose à Ferdinand, & le pria d'écrire conjointement avec

elle,

elle. La priére étoit des plus embaraſſantes pour lui : d'un coté la Reine ne lui demandoit rien que de juſte : les Archiducs étoient devenus par la mort de l'Infant Michel héritiers néceſſaires de la Caſtille, & préſomptifs de l'Arragon : il ſçavoit que c'étoit une loi indiſpenſable de la Monarchie d'Eſpagne, que ſes héritiers fuſſent reconnus Princes des Aſturies, pour y regner un jour paiſiblement : cette reconnoiſſance étoit d'autant plus néceſſaire à l'Archiduc, que la Princeſſe Jeanne en l'épouſant ne s'étoit point reſervé ſes droits ſur les Couronnes de Caſtille & d'Arragon : il en pouvoit naître des inconveniens ; & ces inconveniens ne pouvoient être levez que par une reconnoiſſance expreſſe du vivant de leurs Majeſtez : D'ailleurs il avoit conſenti lui-même qu'une pareille précaution fût priſe en faveur de Manuël, Roi de Portugal ; de l'Infante Iſabelle ſa femme ; & de l'Infant Michel, qui étoit ſorti de leur mariage : ainſi il ne la pouvoit refuſer aux Archiducs, ſans leur faire une injure d'autant plus ſenſible, que l'interêt dont il s'agiſſoit étoit plus conſidérable.

Mais d'un autre coté Ferdinand avoit des vûës qui ne s'acordoient point avec cette reconnoiſſance : il étoit de ſéze ans plus jeune que la Reine : il étoit perſuadé qu'elle ne pouvoit pas vivre long tems : il avoit déja fait deſſein de ſe remarier : il ſe flatoit d'avoir des fils d'une ſeconde femme : On ne pouvoit conteſter à ces Princes les Couronnes d'Arragon ; & les Archiducs étant éloignez, ſans amis & ſans forces dans la Caſtille, il ne deſeſpéroit pas de leur enlever cette Couronne, & d'obtenir des Etats du Païs, de préférer un Prince né parmi eux, à un étranger qui ne ſçavoit ni leurs Loix ni leurs Coutumes, &

qui ne manqueroit jamais de donner les Charges, les Gouvernemens, & les Bénéfices, à des étrangers comme lui, au préjudice de ceux du païs. Cette eſpérance lui paroiſſoit d'autant mieux fondée, qu'une pareille préférence n'étoit point ſans exemple dans la Caſtille, qu'elle en avoit fait perdre la Couronne à la Reine Blanche, & à Saint Louïs, ſon fils; ce qui ne fût pas arrivé, ſi lors que la ſucceſſion du Roi Alfonſe, pére de cette Reine, fut ouverte par ſa mort, elle n'eût pas négligé la reconnoiſſance dont il s'agiſſoit.

Ces raiſons avoient obligé Ferdinand d'uſer de tous les délais dont il avoit pû s'aviſer; mais enfin, voiant que la Reine, laſſée de tant de retardemens, étoit réſoluë d'écrire ſeule, & ſupoſant que ſes lettres ne ſeroient que trop ſufiſantes pour faire venir les Archiducs, il conſentit à ce qu'elle déſiroit, & leur écrivit conjointement avec elle.

L'avantage qui revenoit aux Archiducs de la reconnoiſſance qu'on leur propoſoit étoit trop grand, & Jean Manuël, leur principal Miniſtre pour les afaires d'Eſpagne, trop éclairé pour n'en pas preſſer l'éxécution: les Etats du Païs furent auſſi-tôt aſſemblez: les Archiducs en prirent congé: & pour les mieux perſuader de leur promt retour, ils ne laiſſérent point de Gouverneur pour tenir leur place. Leur prémier deſſein étoit de faire le voiage par mer; mais la groſſeſſe de l'Archiducheſſe ne l'aiant pas permis, il leur falut traverſer la France. Ils en obtinrent aiſément la permiſſion de Louïs XII, qui étoit le Prince du monde le meilleur & le plus honnête: il les fit recevoir à Paris avec autant de magnificence que ſi c'eût été lui-méme: l'Archiduc prit ſéance au Parlement, en qualité de

Païs de France : leurs Majeſtez Trés-Chrétiennes les régalérent à Blois pendant quinze jours, & les firent conduire juſques ſur la frontiére avec des honneurs qui n'avoient pas encore été pratiquez. On en peut juger par cette ſeule circonſtance, qui eſt, qu'ils eurent pouvoir de donner grace par tous les lieux où ils paſſoient, avec auſſi peu de reſerve que l'auroient pû faire leurs Majeſtez elles-mêmes.

Les Archiducs arrivérent en Eſpagne à la fin du mois de Février. Comme leur reconnoiſſance ſe devoit faire à Tolède ; ce fut ce qui obligea la Reine d'écrire à Ximenez de s'y rendre en diligence pour donner ordre à leur reception. Il s'en aquita à ſon ordiniare ; c'eſt à dire, avec une magnificence dont l'on n'avoit point encore vû d'exemple dans cette capitale de la nouvelle Caſtille. La Reine & les Archiducs logérent dans ſon Palais, qu'il avoit fait meubler d'une maniére qui tenoit plus de la propreté que de la magnificence : car du vivant de la Reine il ne l'afecta jamais, ni dans ſes meubles, ni dans ſon train. Il vouloit le céder tout entier ; mais la Reine, qui vouloit aprendre aux Archiducs par ſon éxemple, la conſidération qu'ils devoient avoir pour un ſi grand homme, ne voulut jamais conſentir qu'il quitât ſon apartement. *L'an 1502*

Elle fit même quelque choſe de plus : car, outre qu'elle afectoit de faire paroître qu'elle n'avoit aucun ſécret pour lui, & qu'elle avoit une déférence abſoluë pour ſes ſentimens, elle dit poſitivement aux Archiducs, que s'ils vouloient un jour regner heureuſement en Eſpagne, elle n'en ſçavoit point de moien plus infaillible, que de prendre Ximenez pour leur prémier Miniſtre, & d'avoir en lui la même

confiance qu'elle avoit toujours conſervée depuis qu'elle l'avoit apellé auprés de ſa perſonne. L'Archiduc profita de cét avis, & tant qu'il vécut, Ximenez eut toujours le même crédit qu'il avoit eu du vivant de la Reine.

Fin du troiſiéme Livre.

HISTOIRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVÊQUE DE TOLÉDE,
ET
RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIEME.

Ximenez fait venir à Alcalá plusieurs savans hommes, pour rendre l'Université de cette Ville-là plus célébre : Il travaille avec eux à la Bible Poliglotte ; diverses réflexions sur cette Bible. Mort de la Reine Isabelle : Prudence de Ximenez à ménager un acomodement entre Ferdinand & l'Archiduc Philippe. Mort de Philippe : Conduite & prudence de Ximenez pour faire tomber la Régence de la Castille sur la tête de Ferdinand.

LE séjour de Tolédе parut si agréable aux Archiducs, qu'ils y demeurérent cinq mois entiers. Comme tout ce tems se passa en jeux, en fêtes & en divertissemens ; Ximenez, que son âge, son humeur & son caractére éloignoient également de tous ces plaisirs, fit dessein de

l'emploïer plus utilement, & de commencer à éxécuter les projets qu'il avoit fait à Alcalá. Il fit venir pour cet éfet d'Alcala à Tolède tous ces savans hommes dont l'on a parlé dans le livre précédent.

Le prémier projet qui les ocupa, & en même tems le plus beau & le plus digne d'un grand & savant Evêque comme Ximenez, fut celui d'une Bible poliglotte, ou en plusieurs langues. Ce n'est pas sans raison qu'il passe pour en être l'Auteur; puis qu'il ne se contenta pas d'en faire toute la dépense, qui monta à des sommes immenses pour ce tems-là, mais qu'il y travailla lui-même avec beaucoup d'assiduité. Ce fut, à ce qu'il dit alors, dans le dessein de contribuër à ce grand ouvrage, qu'il avoit autrefois apris avec tant de soin le Grec, l'Hébreu & quelques autres langues, dont la connoissance est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'Ecriture Sainte.

L'an 1562. Quoique cet ouvrage ne fût achevé que plusieurs années aprés; comme il fut commencé celle-ci, on a cru qu'on feroit plaisir aux lecteurs d'en donner ici non seulement le plan, mais d'en expliquer encore le dessein, & d'en faire même une espéce de critique.

On a mis dans cette Bible le Texte Hébreu, la Paraphrase Caldaique sur les cinq livres attribüez à Moïse seulement, la Version Gréque des Septante, & la Vulgate Latine. Il n'y a point d'autre Version Latine sur l'Hébreu que cette derniére version que l'on attribuë à Saint Jérôme; au lieu que l'on a joint une traduction litérale au Grec des Septante.

L'on voit à la tête de cet Ouvrage quelques Préfaces qui servent à en expliquer le dessein. Dans la prémiére, qui est une Epître dédicatoire adressée au Pape Leon X. on

peut remarquer que Ximenez, qui en eſt l'Auteur, y dit en termes exprés, qu'il eſt trés-utile à l'Egliſe de donner au public les originaux de l'Ecriture Sainte. Il en rend deux raiſons; l'une, qu'il n'y a aucune traduction qui puiſſe repréſenter parfaitement ces mêmes originaux; l'autre, que ç'a été le ſentiment de S. Jérôme, de S. Auguſtin & des autres Péres, qui ont cru qu'il faloit avoir recours au Texte Hébreu pour les livres de l'Ancien Teſtament, & au Grec pour ceux du Nouveau. *Ximen. Préface à Leon. x.*

Dans la Préface ſuivante, qui eſt adreſſée au Lecteur, Ximenez ſemble détruire tout ce qu'il avoit dit dans la précédente en faveur du Texte Hébreu : Car il témoigne qu'il a placé l'ancienne Verſion Latine de S. Jérôme entre le Texte Hébreu & le Grec des Septante, comme entre la Sinagogue & l'Egliſe Orientale, pour repréſenter Nôtre Seigneur entre deux larrons.

L'on aura de la peine à croire qu'une même perſonne ſoit Auteur de ces deux Préfaces, puiſque l'une donne au Texte Hébreu la préférence ſur toutes les Verſions, & l'autre au contraire la détruit. Il y a d'autant moins d'apparence que Ximenez ſoit l'Auteur de cette ſeconde Préface, qu'en éfet la métôde que l'on a ſuivie dans tout cet Ouvrage, fait bien voir que l'on a jugé que le Texte Hébreu devoit être la régle des Traductions Gréque & Latine, puiſque l'on n'a pas fait dificulté de les corriger ſur ce Texte, ſouvent même aſſez mal à propos, & ſans aucune néceſſité. Cela eſt arrivé principalement dans la Verſion Gréque des Septante, qu'on a reformée ou plutôt corrompuë en une infinité d'endroits pour la rendre plus conforme à l'original hébreu. *Ximen. Préface au Lecteur.*

L'on en a uſé de même à l'égard de la

Vulgate. Comme les exemplaires latins étoient fort défectueux, on s'est donné aussi la liberté de la reformer, non seulement sur d'anciens exemplaires latins, mais même sur le Texte Hébreu : de sorte qu'on ne s'est pas contenté d'en oter les fautes des Copistes, mais on en a retranché plusieurs choses qu'on a cru n'y devoir pas être.

Préface sur le Nouv. Testam.

Pour ce qui est du Nouveau Testament ; on y voit le Texte Grec sans aucuns accens ; parce que l'on a cru, comme il est vrai, qu'il n'y en avoit point dans les prémiers originaux grecs. Cependant il est certain que les accens & les esprits [comme parlent les Grammairiens] déterminent le sens en beaucoup d'endroits. On les a mis néanmoins dans le Grec des Septante, parce que c'est une simple version, & non pas un Texte original : mais il ne faloit pas marquer par la même raison les points ou les voielles dans le Texte Hébreu ; puis qu'il est certain qu'ils n'étoient point dans les prémiers originaux de l'Ancien Testament.

Il est à remarquer que Ximenez avoit d'assez bons exemplaires grecs manuscrits de la traduction des Septante ; mais pour les avoir voulu reformer sur le Texte hébreu, il est certain qu'il les corrompit en plusieurs endroits, parce que l'on ne savoit pas alors la véritable maniére de corriger les exemplaires grecs. Cependant on a rimprimé depuis cette même édition d'Alcala, dans la Bible d'Anvers, ou de Philippe second, dans la Poliglotte de Paris, & dans la Bible à quatre colomnes attribuée ordinairement à Vatable.

Il faut remarquer encore que la meilleure partie des corrections de la Bible d'Alcala a été prise sur de véritables manuscrits grecs, qui contenoient la version des Septante, avec

les mélanges ou additions d'Origéne dans ſes exemples. Ainſi ces réformations prétenduës n'ont pas tant été faites ſur l'Hébreu, que ſur ces ſortes d'éditions mixtes. On trouvera même que Ximenez au défaut de celles-là, a eu plus ſouvent recours à la Vulgate Latine, qu'à l'Hébreu : c'eſt ſur cette Vulgate qu'il compoſe quelquefois ſon Grec.

Pour ce qui eſt des Paraphraſes Caldaïques, Ximenez n'oſa ou ne jugea pas à propos d'en donner d'autres au public que celle d'Onkelos ſur le Pentateuque. Il fit néanmoins traduire en Latin les autres Paraphraſes, aprés en avoir retranché les Fables du Talmud; mais il ſe contenta de les mettre dans la Bibliotéque d'Alcala ſans les publier.

Arias Montanus qui eut ſoin de l'Edition de la Bible Roiale de Philippe II. ne fut pas ſi ſcrupuleux; il les fit toutes imprimer ſans autre précaution que d'en retrancher quelques fables : il crut même ſatisfaire en cela au prémier deſſein de Ximenez, qui avoit réſolu, ſelon lui, ſi la mort ne l'eût prévenu, de les faire imprimer ſéparément avec les verſions latines. *Bible d'Anvers en 1572.*

Ce deſſein d'une Bible en pluſieurs langues parut ſi grand à Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui ne ſe piquoit que de deſſeins magnifiques, qu'il en fit imprimer une à Anvers ſous ſon nom & ſous ſon autorité. Ce qu'il y a de meilleur dans cette Bible eſt pris de celle de Ximenez.

L'on imprima auſſi ſur le même modéle d'Alcala une Bible en pluſieurs langues à Paris par les ſoins & aux dépens de Mr. Le Jai; mais comme cette Bible étoit incommode à cauſe de la grandeur des volumes, & que peu de perſonnes pouvoient faire la dépenſe de l'ache- *Bible de Paris l'an 1645.*

ter, les Anglois entreprirent d'en donner une nouvelle Edition plus commode & plus utile aux particuliers. Valton en prit le soin, & vint à bout de son dessein plus heureusement que M. Le Jai; c'est ce que l'on apelle la Poliglotte d'Angleterre ou la Bible de Londres. Mais l'on peut dire à la loüange de Ximenez, qu'aiant entrepris le prémier un si grand dessein, & les autres n'aiant fait que marcher sur ses pas, on lui est en quelque façon redevable de tous ces beaux Ouvrages, qui ont été faits sur le modéle qu'il en a donné, & qui en éfet, à quelque chose prés, n'en sont que des copies.

Bible de Londres l'an 1657.

Outre la Bible dont on vient de parler, Ximenez, qui n'entreprenoit rien à demi, fit faire encore un Dictionaire Hébraïque fort curieux & fort estimé des connoisseurs. Il le fit imprimer dans le dessein qu'il servît de dernier volume à sa Bible : On l'y trouve en éfet dans plusieurs exemplaires ; mais il manque dans la plupart par la négligence de ceux qui les firent rélier aprés sa mort.

On peut juger de la dépense extraordinaire que fit Ximenez pour ce grand Ouvrage, par deux choses que raportent ses Historiens ; l'une, qu'il y eut tel manuscrit qui lui couta quatre mille ducats ; l'autre, que la dépense totale aiant été à peu prés suputée, elle se trouva monter jusqu'à cinquante mille ducats & davantage ; c'étoit alors une somme immense. Aujourd'hui même que l'argent est sans comparaison plus commun, à peine trouveroit-on un particulier assez riche pour fournir à une pareille dépense.

Quelque grande qu'elle fût, elle ne borna pas la libéralité de Ximenez. Il fit imprimer plusieurs livres de piété, & vouloit encore faire une nouvelle édition des Ouvrages d'Aristo-

te, plus ample & plus éxacte qu'aucune de celles qui avoient paru juſques alors. Il avoit pour cela ramaſſé avec beaucoup de dépenſe quantité de manuſcrits : Chaque page devoit être partagée en trois colonnes ; la prémiére contenoit le grec d'Ariſtote corrigé, celle du milieu la traduction latine, qui étoit pour lors en uſage ; & la derniére, une nouvelle traduction faite ſur le grec. On avoit de ſon vivant commencé à travailler à cet Ouvrage ; il nous en reſte encore les huit livres de Phiſique, trois de l'ame, & quatorſe de Métaphiſique, de la traduction de Jean Vergara : On les voit encore aujourd'hui dans la grande Egliſe de Tolède, où ils ſont conſervez avec ſoin.

Jean Ferrera entreprit encore par ſon ordre, & fit imprimer aux dépens de Ximenez un traité de l'Agriculture : L'on y voit tout ce que les anciens & les modernes ont dit de curieux ſur ce ſujet, avec les obſervations particuliéres qu'il avoit fait lui-même pendant pluſieurs années qu'il s'étoit uniquement apliqué à cette étude. On peut juger de l'excélence de cet Ouvrage par la quantité d'Editions qui en ont été faites ; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit aujourd'hui fort rare.

Pendant que Ximenez s'ocupoit ſi utilement à Tolède, on préparoit toutes choſes à Saragoſſe pour y reconnoître les Archiducs en qualité d'héritiers préſomptifs d'Arragon. Toutes choſes étant prêtes, ils partirent de Tolède pour s'y rendre. Ximenez les acompagna juſques à Alcala, où il reſta pour y diſpoſer toutes choſes pour l'hiver que les Archiducs avoient fait deſſein d'y paſſer avec la Reine Catholique.

Mais la jalouſie de Ferdinand ne le permit pas à l'Archiduc. Il étoit le Prince de ſon ſiécle le mieux fait & le plus afable : peut-é-

tre même eût-il eu trop de cette derniére qualité pour des Espagnols, qui estiment la gravité sur toutes choses, si les conseils de Jean Manuel, qui connoissoit mieux que personne le génie de sa nation, ne l'eussent obligé de la réduire dans ce juste tempérament, qui fait aimer les Princes sans les exposer au mépris de leurs sujets. Ces deux qualitez, jointes à une libéralité qui aloit quelquefois jusqu'à la profusion, l'avoient fait si généralement aimer des Grands & des peuples de la Castille, que le soupçonneux Ferdinand ne fut pas long tems sans s'apercevoir qu'il ne lui seroit pas possible de le décréditer, comme il en avoit fait dessein. Il aprehenda qu'il ne lui en arrivât autant dans l'Arragon; & cette crainte agit si fortement sur lui, que les Etats ne furent pas plutôt congédiez, qu'il le pressa de s'en retourner en Flandre.

La Reine Catholique étoit d'avis qu'il attendît que l'Archiducheſſe fût acouchée pour la remener avec lui, comme Elle le souhaitoit passionnément; mais Ferdinand ne rabatit rien de ses solicitations; & comme il avoit soin de mettre toujours autant qu'il pouvoit les aparences de son coté, il prit un prétexte qui ne pouvoit être plus spécieux, ce fut la commission de négocier à Blois en chemin faisant avec le Roi de France un acommodement sur le différend arrivé entre les François & les Espagnols pour le partage du Roiaume de Naples.

Il ne faloit pas moins pour l'éxécuter qu'un Prince qui apartînt d'aussi-prés au Roi Catholique, dont la sincérité & la bonne foi fussent aussi connuës à Louïs XII. que l'étoit celle de l'Archiduc, pour rétablir la confiance que les perfidies de Ferdinand si souvent réiterées avoient absolument détruite.

L'Archiduc de son coté s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il étoit persuadé qu'il ne pouvoit manquer à la parole qu'il avoit donnée à ses sujets des Païs-Bas, d'y revenir au plutôt, sans les porter à la sédition à laquelle ils n'avoient déja d'eux-mêmes que trop de penchant. D'ailleurs l'extrême jalousie de l'Archiducheſſe lui devenoit de jour en jour plus insuportable. Cette Princeſſe l'avoit aimé d'abord avec la passion du monde la plus forte: Six ans de mariage n'avoient rien diminüé de sa violence, non plus que de la jalousie qui l'avoit d'abord acompagnée. Comme l'Archiduc ne s'acommodoit ni de l'une ni de l'autre, il crut ne pouvoir s'en défaire plus honnétement qu'en la laissant avec la Reine sa mére, sous prétexte que ses couches, dont le terme aprochoit, ne lui permetoient pas de faire le voiage avec lui. A cette raison d'inclination s'en joignit une de politique. Il connoissoit assez son beau-pére pour s'en défier; & il s'en défioit assez pour craindre que la Reine venant à mourir pendant son absence, il ne lui débauchât les Castillans. Il ne savoit qu'un remède à ce mal, qui étoit de laisser l'Archiducheſſe en Espagne, pour retenir par sa préſence les peuples dans leur devoir.

Ces raisons firent que non seulement l'Archiduc ne se choqua pas des solicitations continuelles de Ferdinand, mais qu'il hâta lui-même son voiage. Il partit au commencement de Janvier de l'année 1503, sans que ni l'hiver, qui étoit des plus rigoureux, ni les larmes de sa femme fussent capables de le retenir.

Il ne fut pas plutôt arrivé sur les frontiéres de France, que le Roi Trés-Chrétien & lui disputérent de générosité. Le Roi envoia en Flandre huit des principaux Seigneurs de

sa Cour pour y servir d'otages de la sureté de l'Archiduc pendant qu'il seroit en France ; & l'Archiduc pour témoigner une entiére confiance à la bonne foi du Roi, ne l'eut pas plutôt sçu qu'il écrivit qu'on les renvoïât. Il rencontra Sa Majesté Trés-Chrétienne à Blois. La conformité d'humeur de ces deux Princes & leur amitié reciproque formérent entr'eux cette liaison étroite, dont on parlera dans la suite, de maniére qu'ils eurent bien-tôt terminé tous les diférends.

Le Traité fut conclu. Il portoit que Charles fils de Philippe, agé seulement de deux ans, épouseroit Claude, fille ainée de Sa Majesté : Qu'elle auroit en dot le Roiaume de Naples ; que cependant le partage fait entre les deux Nations, subsisteroit : Que celle qui auroit pris quelque chose sur l'autre, le restituëroit incessament ; & que les Terres qui étoient en débat, seroient mises en séquestre entre les mains de l'Archiduc.

Le Traité fut signé par l'Archiduc en qualité de Plénipotentiaire de Ferdinand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qu'il avoit amenez, & qui avoient tout pouvoir conjointement avec lui, le signérent aussi, & se soumirent à l'excommunication, en cas qu'il fût violé. Mais Ferdinand n'eut pas plutôt apris que le Roi Trés-Chrétien, sur la foi du Traité, avoit congédié quatre mille hommes de renfort qu'il envoïoit au Duc de Nemours, & que ses Troupes au contraire venoient d'être renforcées d'un sécours de deux mille Alemans, qu'il leva le masque, desavoüa son Gendre, & se moqua de la crédulité de Louïs. Cette perfidie fit perdre le Roiaume de Naples aux François, qui étoient en état d'en chasser les Espagnols.

L'Archiduc se plaignit hautement de ce man-

que de foi. Il n'oublia rien pour obliger son beau-pére à le reparer ; & ne l'aiant pû obtenir, il rompit hautement avec lui, s'unit plus étroitement qu'il n'avoit fait encore avec le Roi Trés-Chrétien, & se vangea enfin de Ferdinand de la maniére que l'on racontera ci-aprés.

Cependant l'Archiducheſſe qui étoit reſtée à Alcala avec la Reine Catholique, y acoucha heureuſement de Ferdinand ſon ſecond fils, qui fut depuis Empereur, prémier de ce nom. Ximenez prit ocaſion de cette naiſſance pour demander deux graces à la Reine ; l'une fut l'éxemption de toutes ſortes d'impôts pour la ville d'Alcala ; l'autre une gratification ſur le Domaine Roial de mille livres de rente pour l'Univerſité de cette même Ville. Il les obtint toutes deux en conſidération du jeune Prince, & s'aquit par là l'afection des habitans d'Alcala, dont il faiſoit d'autant plus d'état, qu'il avoit choiſi cette Ville pour y faire ſon ſéjour ordinaire.

Cette afection ſe trouva de beaucoup augmentée par une avanture qui a quelque choſe d'aſſez particulier pour n'être pas oubliée. Il y avoit alors dans les priſons d'Alcala un homme de condition, qui apartenoit aux prémiéres familles de la Ville. Il étoit convaincu d'en avoir tué un autre, qui n'étoit pas moins bien aparenté que lui. Ce qui augmentoit le crime, eſt qu'il avoit été commis, pour ainſi dire, aux yeux de toute la Cour ; mais ce qui le diminuoit, eſt qu'il avoit été fait dans un prémier tranſport de colére : que le mort étoit un énemi déclaré, qui avoit ofencé celui qui l'avoit tué de la maniére du monde la plus ſenſible, & que le criminel étoit d'ailleurs un fort honnête homme. Cette afaire aiant partagé toute la Ville, Ximenez fut ſolicité par les parens

du criminel de demander sa grace à la Reine, c'est à dire, de l'obtenir; son grand crédit ne permetant pas de douter qu'il ne l'obtînt en éfet : mais il le fut en même tems par les parens du mort, de ne se point méler de cette afaire, & de laisser aler la justice son cours ordinaire.

Comme le cas étoit des plus graciables, Ximenez eût bien voulu contenter les parens du criminel; mais il eût bien voulu en même tems que cela eût pû se faire sans choquer les parens du mort : Voici comme il se tira de cet embaras. Pour la satisfaction des parens du mort il laissa condanner le criminel; mais il fit en sorte que le Jugement ne fût rendu que la veille de la Naissance de Ferdinand, & que son éxécution fût remise au lendemain, résolu de la faire diférer encore, si ce Prince ne fût pas né ce jour-là. Tout le monde étoit persuadé que c'étoit un homme perdu. On le conduisoit déja au suplice, lorsque Ximenez, qui étoit éxactement averti de toutes choses, sortit de son Palais, & le rencontra en chemin. Il fit semblant d'être surpris & embaraſſé de cette rencontre; puis, comme s'il eût pris son parti sur le champ, il dit aux Oficiers qui le conduisoient qu'ils prenoient mal leur tems; que le jour de la Naissance de l'Infant n'étoit pas un jour propre à de pareilles éxécutions, & qu'elles se devoient encore moins faire dans le lieu qui en avoit été honoré, que par tout ailleurs. Il ordonna ensuite qu'on laissât le prisonnier sous la caution de ses parens, dont quelques-uns se présentérent pour en répondre, & se chargea de faire agréer à Sa Majesté l'ordre qu'il venoit de donner. Il la fut en éfet trouver de ce pas. Il en obtint la grace du criminel, & la fit expédier sur le champ.

Comme les couches de l'Archiducheſſe avoient été trés-heureuſes, elle eut bien-tôt recouvré ſa ſanté, mais elle reprit avec elle ſes ſoupçons, ſa jalouſie, ſes ombrages, & tout ce que le deſeſpoir de ſe voir éloignée de ce que l'on aime le plus a de plus furieux & de plus emporté. Elle n'avoit pû voir partir l'Archiduc ſans en reſſentir une douleur qu'il ſeroit dificile d'exprimer. Ce fut en vain qu'on ſongea de l'adoucir ; elle ne peut être ſuſpenduë que par la promeſſe poſitive que leurs Majeſtez Catholiques lui firent de lui permettre de paſer réjoindre, quand elle ſeroit rélevée de ſes couches. Cette eſpérance arréta pour un tems ſes impatiences ; mais elle ne ſe ſentit pas plutôt aſſez de forces pour ſortir de la chambre, qu'elle demanda avec une obſtination invincible qu'on lui tînt parole. La Reine avoit toujours conſervé une grande autorité ſur tous ſes enfans, même aprés leur mariage ; ſa volonté leur avoit toujours ſervi de régle. L'Archiducheſſe en particulier avoit conſervé pour elle un reſpect qui ne pouvoit aler plus loin. Cette autorité ſe trouva inutile dans l'ocaſion dont il s'agit ; la Princeſſe n'y voulut point déférer ; les careſſes & toutes ſortes de divertiſſemens furent emploïez avec auſſi peu de ſuccés. Enfin la Reine, qui jugeoit abſolument néceſſaire que la Princeſſe reſtât en Eſpagne, chargea Ximenez de ménager ſon eſprit, & de la faire conſentir à diférer au moins ſon départ.

L'Archevêque y emploïa toute ſon adreſſe. Il lui repréſenta ce qu'elle devoit à la Reine ſa mére, qui étant déja ateinte de la maladie, dont elle mourut quelque tems aprés, ne pouvoit pas vivre long tems : Ce qu'elle devoit au jeune Prince ſon fils qu'elle abandonnoit à tous les dangers de l'enfance, & qui auroit

d'autant plus besoin de son sécours, que celui de son aieule étoit prêt à lui manquer. Enfin il la fit souvenir de ce qu'elle se devoit à elle-même, à l'Archiduc son époux, aux Princes ses enfans, qu'elle se metoit en danger de priver par un départ précipité, & tout à fait à contre-tems, de la Couronne de Castille, & de celles qui en dépendent, aprés s'en être privée elle-même. Toutes ces remontrances furent inutiles, & ce fut beaucoup pour Ximenez de ce qu'elle ne s'emporta pas contre lui, comme elle avoit fait contre tous ceux qui s'étoient ingérez de s'opoſer à sa résolution.

Cette tentative manquée, Ximenez se réduisit à la faire consentir de diférer son départ de quelques mois. Les raisons en paroissoient évidentes; les brouilleries survenuës entre Sa Majesté Trés-Chrétienne & le Roi son pére, ne lui permetoient pas de passer par la France; le seul chemin de la mer lui étoit ouvert; la saison n'étoit pas encore favorable à la navigation, & les vaisseaux qui devoient la porter, ne pouvoient être prêts de quelque tems. Des raisons si fortes sembloient devoir la faire consentir à un délai; mais son obstination encore plus forte l'emporta sur tout ce qu'on put lui représenter. Il falut la laisser partir, & elle s'embarqua en éfet à la Corogne, le prémier de Mars de l'année 1504.

Mais si Ximenez ne réüssit pas à l'égard de l'Archiducheſſe selon les intentions de la Reine, il fut au moins le prémier qui découvrit les dispositions presque insurmontables qu'elle avoit à la folie. Ce fut ce qui le porta à persuader à la Reine, qui avoit résolu de ne la point laisser partir, de consentir à son départ; la résistance dans une pareille ocasion n'étant capable que de hater les accés d'un mal où elle

tomba enfin pour n'en jamais guérir.

Le chagrin qu'eut la Reine du départ de l'Archiducheſſe, & du peu de déférence qu'elle avoit euë pour ſes ſentimens, & peut-être même les facheuſes ſuites qu'elle en prévoïoit, augmentérent ſon mal. Elle ſe mit au lit, & elle n'en releva preſque plus. Cela fit juger à Ximenez qu'il n'avoit point de tems à perdre; qu'il devoit ſe prévaloir de l'autorité qu'elle lui avoit donnée, & dont il prévoïoit la diminution infaillible aprés la mort de cette Princeſſe.

Il avoit toujours eu fort à cœur la réformation de ſon Clergé; il y avoit travaillé avec ſuccés, cependant il aprit que pendant ſon abſence il s'y étoit gliſſé des abus qui ne pouvoient être diſſimulez. Il réſolut auſſi-tôt d'y donner ordre, & de le faire d'autant plus promtement qu'il prévoïoit des obſtacles qui ne pourroient être ſurmontez que par l'intervention de l'Autorité Roiale. Il en parla à la Reine, & en prit occaſion de lui demander la permiſſion d'aler faire un voïage à Tolède. Sa Majeſté qui étoit perſuadée qu'Elle pouvoit d'autant moins ſe paſſer de lui, qu'Elle étoit moins en état d'agir par elle-même, le lui réfuſa abſolument. L'Archevêque fit ſemblant de n'y plus penſer; mais comme il avoit entiérement réſolu d'achever cette afaire du vivant de la Reine, il fit deſſein de la réduire à la néceſſité de le preſſer elle-même d'une choſe qu'elle paroiſſoit ne lui devoir jamais acorder.

Il nomma pour cet éfet le Docteur Villapande, & Ferdinand de Fonſeque, Chanoines de la Cathédrale, pour travailler en qualité de Vicaires Généraux à la réformation du Clergé de ſon Diocéſe. Ils étoient habiles, ſur tout pour les procédures de Juſtice, grands Canoniſ-

tes, mais d'une ſévérité outrée, & capable de porter toutes choſes à l'extrémité : c'eſt juſtement ce que demandoit Ximenez, afin d'obliger la Reine à conſentir qu'il alât à Tolède pour remédier par ſa prudence aux deſordres cauſez par le zéle indiſcret de ſes Grands Vicaires.

Ce que l'Archevêque avoit prévû, arriva. Comme la commiſſion qu'il avoit donnée, n'exceptoit perſonne, les deux Vicaires Généraux réſolurent de commencer par la réformation du Chapitre de la Cathédrale comme la plus difficile, & celle qui devoit entrainer celle de tout le reſte du Diocéſe. Ils lui firent ſignifier leur commiſſion, & marquérent le jour auquel ils prétendoient commencer leur viſite. Le Chapitre ſurpris d'une entrepriſe qui juſques alors avoit été ſans exemple, fit ſes proteſtations, & réſolut d'un commun acord de ne point ſoufrir la viſite. Les Vicaires Généraux paſſérent outre ſans avoir égard aux proteſtations ; & le Chapitre apella à Rome de toutes les procédures qui s'étoient faites, & de toutes celles qui ſe pourroient faire. Il prétendoit que cet apel auroit un éfet ſuſpenſif ; mais les Vicaires Généraux, ſans y avoir égard, continuérent leurs procédures, & décrétérent un Ajournement perſonnel contre trois Chanoines. Le Chapitre leur défendit de comparoître ; & les Vicaires Généraux, les délais échûs, les firent enlever d'autorité, & traduire dans les priſons de l'Archevêque. Cette nouvelle entrepriſe fut d'autant plus ſenſible au Chapitre, qu'il avoit ſes priſons particuliéres, deſtinées à la detention des Chanoines ; & qu'il étoit ſans exemple qu'on ſe fût ſervi de celles de l'Archevêque pour les arréter. Le prémier deſſein du Chapitre étoit de les enlever de force, & de les envoïer à Rome porter leurs plaintes ; mais aiant fait ré-

flexion combien les voies de fait étoient odieuses, a quels inconveniens elles étoient sujetes, & combien la Reine en seroit irritée, il résolut de lui faire une députation, & de lui demander sa protection pour la conservation de ses Priviléges.

La demarche étoit délicate, & ne paroissoit pas devoir être suivie d'un grand éfet, Ximenez étant auprés de cette Princesse, & y aiant le crédit que tout le monde savoit; mais la réputation de la sagesse & de l'équité de la Reine étoit si-bien établie, que le Chapitre ne douta point qu'Elle ne lui rendît justice.

Sa Majesté étoit alors à Médina del Campo. Les Députez s'y rendirent; l'audiance leur fut aussi-tôt acordée. François Alvarez, Chantre de l'Eglise Cathédrale, homme de qualité, d'un savoir & d'une probité reconnuë, qui étoit le Chef de la députation, parla d'abord de la piété, de la justice & des autres grandes qualitez de la Reine d'une maniére où la sincérité paroissoit toute entiére, & où la flaterie ne sembloit avoir aucune part: Il parla aussi de la personne de l'Archevêque avec beaucoup d'estime & de respect, & de ce qui se faisoit à Tolède par des personnes qui abusoient de son autorité, avec une modération qui fut d'autant mieux reçuë, qu'on s'y étoit moins atendu. Il représenta ensuite que s'agissant d'une contestation entre le Chapitre & l'Archevêque de Tolède, qui ne reconnoissoit en Espagne aucun Supérieur pour la Jurisdiction Ecléfiastique, ils ne pouvoient avoir recours qu'à deux Juges, au Pape ou à Sa Majesté: Que n'aiant pas trouvé bon, lors de leur prémier diférend avec l'Archevêque qu'ils députassent à Rome sans sa participation, ils étoient réduits à la nécessité de l'importuner de leurs démêlez. Il

soutint qu'on avoit imposé au Chapitre, en publiant qu'il ne s'agissoit de rien moins dans cette afaire que de s'éxempter de la Juriſdiction de l'Archevêque, qu'il ne ſe piquoit point de pareils Priviléges; qu'il prétendoit au contraire être télement ſoumis à l'Archevêque, qu'il ne dépendoit que de lui ſeul immédiatement; & que ceux qui en étoient membres, ne pouvoient être jugez que par lui ſeul, étant ſur les lieux conjointement avec les Commiſſaires nommez par le Chapitre, ſans pouvoir être obligez de comparoître devant lui par tout ailleurs qu'à Tolède: Que cette partie de ſa Juriſdiction lui étoit télement propre & attachée à ſa perſonne, qu'elle ne pouvoit être communiquée à ſes Grands Vicaires, ni en conſéquence de leur pouvoir ordinaire, ni en vertu d'une Commiſſion extraordinaire: Que le Chapitre de Tolède ne prétendoit rien en cela, qui ne fût trés-conforme à la dignité du Clergé de la prémiére Egliſe d'Eſpagne: Que ne reconnoiſſant pour le ſpirituël que l'Archevêque ſeul au deſſus de lui, il y auroit de l'injuſtice de le ſoumettre à des perſonnes, qui par raport au rang qu'elles tenoient dans l'Egliſe, ne pouvoient être qu'au deſſous de lui: Que cette prétention étoit fondée ſur l'ordre naturel, ſur l'uſage perpétuël de l'Egliſe de Tolède, & ſur les tranſactions autentiques paſſées entre les Archevêques & le Chapitre, dont il avoit aporté les originaux. Il s'offrit en même tems de les remettre à qui il plairoit à Sa Majeſté. Elle lui fit ſigne de les donner à un Sécrétaire d'Etat: Il le fit, & inſiſta enſuite fortement ſur l'empriſonnement des trois Chanoines. Il ſoutint qu'une pareille violence faite à des perſonnes de leur rang, dont il y en avoit une qui avoit eu l'honneur d'être

Nonce du Pape auprés de leurs Majestez Catholiques, étoit un scandale plus grand que celui qu'ils avoient pû commettre en s'opposant avec plus de force que les autres aux entrepriſes des Vicaires Généraux ; en quoi conſiſtoit tout leur crime : enfin il demanda leur élargiſſement comme une réparation dûë à la violence qu'on leur avoit faite, & ofrit de la part du Chapitre de les repréſenter toutes les fois qu'il en ſeroit requis.

La Reine témoigna être fort ſatisfaite du diſcours des Députez : Elle leur répondit trés-favorablement, & leur aiant fait ſigne de ſe retirer, elle fit lire les Tranſactions, & les aiant trouvées conformes aux prétentions du Chapitre, elle témoigna à l'Archevêque que les Députez ne demandoient rien que de juſte, & qu'elle ſouhaitoit que l'on terminât au plutôt cette afaire par les voies de la douceur ; elle ajouta, que comm'il étoit dificile que cela ſe fit par un autre que lui-méme, il étoit à propos qu'il partit au plutôt pour Tolède ; mais qu'il ſe tînt prêt pour en revenir au prémier ordre.

Soit que Ximenez trouvât que les plaintes du Chapitre étoient fondées, ou que la Reine lui parût trop diſpoſée à rendre juſtice pour s'y opoſer, ou qu'il ſe piquât de paroître aſſez équitable pour ſe condamner lui-même, lors qu'on lui faiſoit connoître qu'il avoit trop entrepris, il eſt certain qu'il promit à la Reine de terminer cette afaire d'une maniére qu'elle n'en entendroit plus parler. Elle en parla en ce ſens aux Députez lors qu'ils vinrent prendre congé d'elle. Ils partirent auſſi-tôt, & Ximenez les ſuivit quelques jours aprés. Il ne ſçavoit pas aparament qu'il ne devoit plus revoir la Reine ; s'il l'avoit prévû, il ſe-

roit dificile de l'excuſer de l'avoir abandonnée, aprés tant de bienfaits, dans les derniers momens de ſa vie. Comme l'on ne peut rien ſçavoir ſur des faits ſi cachez que par conjecture, l'on verra dans la ſuite quels motifs l'auroient pû porter à faire une pareille démarche. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt que cette Princeſſe ne lui ſçut point mauvais gré de ſon abſence, & que le nommant, lors qu'elle mourut, ſon éxécuteur teſtamentaire conjointement auec le Roi Catholique, elle lui donna la plus grande marque qu'elle lui pouvoit donner de la continüation de ſon eſtime.

Cependant Ximenez étant arrivé à Toléde, ne deſavoüa pas à la vérité en public la conduite de ſes Vicaires Généraux; mais auſſi il ne la ſuivit pas : Il ſe piqua même d'une condécendance qui ne lui étoit pas ordinaire, & s'il vint à bout de la réformation de ſon Diocéſe, ce fut ſans uſer de ces voies de hauteur & de ſévérité auſquelles il n'avoit que trop de penchant; mais qui ne ſont bonnes, aprés tout, que dans la néceſſité, c'eſt à dire, quand celles de la douceur & de la charité ſont abſolument inutiles. Cette conduite ſi diferente de celle qu'il avoit acoutumé de garder, fit croire que la Reine, qui avoit entiérement improuvé les violences faites par ſes Vicaires Généraux, aparament par ſes ordres, lui avoit donné ſur cela des avis qu'il n'avoit peut-être jamais reçûs de perſonne. Quoi qu'il en ſoit, ſa conduite fit voir que les Grands ne ſont pas moins ce qu'ils veulent par la douceur bien ménagée, que par la violence, qui ne ſert bien ſouvent qu'à faire avorter les meilleurs deſſeins. Les hommes ſont naturellement libres, & ne veulent pas être contraints : on peut les forçer pour un tems à porter le joug; mais

mais à la prémiére ocasion ils ne manquent jamais de le secouër : tout ce qui est violent ne dure pas.

La prémiére démarche de l'Archevêque à l'égard du Chapitre, fut de délivrer les trois Chanoines prisonniers. Le Chapitre ofrit de s'en rendre caution ; Ximenez n'en voulut point d'autre que leur parole. Il assembla ensuite le Chapitre pour juger les informations ; mais on lui représenta, qu'aiant été faites par des Juges dont il ne pouvoit reconnoître l'autorité, elles devoient être recommencées. Ximenez, qui s'étoit atendu à cette dificulté, n'y insista pas : elle fut plus grande sur le choix du Gréfier dont l'on se devoit servir ; l'Archevêque prétendoit que ce fût le sien, sur ce que tout Juge est en droit de se servir de ses Oficiers ; mais le Chapitre soutint, que n'étant Juge que conjointement avec lui, & les afaires ne se pouvant vuider qu'à la pluralité des voix, le Gréfier du Chapitre étoit en droit de servir, & avoit en éfet toujours servi dans les causes des Chanoines : il ajouta, que s'agissant quelquefois de choses infamantes, il étoit juste de ne les confier qu'à des personnes qui étant de leur dépendance avoient interêt de ne les pas divulguer.

L'Archevêque prit sur cela un expédient qui avoit quelque chose d'assez extraordinaire ; ce fut, qu'il écriroit lui-même les dépositions, & que par ce moien le sécret seroit bien gardé. Le Chapitre, qui vit que la chose ne pouvoit tirer à conséquence, ne s'y opposa pas, & l'Archevêque prit ocasion de cette petite complaisance, pour en user, comm'il fit, avec douceur ; en sorte qu'il empêcha même le Chapitre de traiter avec toute la rigueur qu'il

s'étoit propoſée, ceux de ſes membres qui ſe trouvérent coupables.

Il fit enſuite des Réglemens trés-utiles, conjointement avec le Chapitre : Les Hiſtoriens de ſa vie n'en raportent qu'un, qui fut, que le Chanoine qui ſeroit en ſemaine pour dire la grande Meſſe, & les deux autres qui devoient lui ſervir de Diacre & de Soûdiacre, ſe retireroient dans l'ancien Cloître, dont l'on fit pour cét éfet réparer quelques chambres ; afin qu'éloignez de tout commerce avec les ſéculiers, ils y puſſent vaquer à la priére, à la lecture de l'Ecriture Sainte, & des Livres de piété ; qu'ils n'y euſſent de converſation qu'avec des perſonnes choiſies, dont la vie éxemplaire & l'habilêté ſeroient également reconnuës, & qu'ils n'en ſortiſſent enfin qu'aprés que la ſemaine ſeroit entiérement finie. Ce Réglement a été long tems en uſage dans l'Egliſe de Toléde, méme aprés la mort de l'Archevéque.

La connoiſſance que prit Ximenez de la conduite & des mœurs du Chapitre de ſa Catédrale lui en donna de l'eſtime : il y trouva du zéle, du ſçavoir, de la piété, bien des gens de mérite, & beaucoup moins de déſordres que ne lui avoient raporté ceux qui pour lui faire leur cour donnoient aux dépens de qui que ce fût dans ſon humeur ſévére. Ximenez reſta trois mois à Toléde ne s'ocupant d'autre choſe que de la réformation de ſon Diocéle : elle lui réüſſit enfin heureuſement.

Avant que d'en partir, outre ſes aumônes ordinaires, qui montoient à de trés-grandes ſommes, aiant remarqué qu'une partie des déſordres de cette capitale de la nouvelle Caſtille venoit de ce que pluſieurs filles, même de qualité, n'aiant pas dequoi ſe marier, étoient

souvent reduites à de grands inconveniens, il donna cinq cens mille livres, à condition d'en emploier trois cens mille à marier les plus pauvres, & les deux cens mille qui restoient à racheter un grand nombre de Chrêtiens qui gemissoient depuis long tems sous la servitude des infidéles.

L'aprehension qu'il eut que la maladie de la Reine augmentant, il n'eût pas le tems de se rendre auprés d'elle pour lui rendre les derniers devoirs, l'obligea de quiter Toléde. Il se rendit dans cette vûë à Alcala; mais y aiant apris que sa Majesté se trouvoit mieux, il s'y arrêta pour presser l'entrepriſe de sa fameuse Bible, & les autres ouvrages qu'il y avoit commencez.

Il n'y resta pas long tems sans éxécuter deux desseins trés-utiles qu'il avoit conçûs dés le tems qu'il n'étoit que Provincial de son Ordre. Il avoit remarqué en faisant ses visites, qu'il y avoit dans les Monastéres des Filles, un grand nombre de Religieuses, qui n'aiant point d'autre vocation que la nécessité toute pure, & la violence de leurs parens, y vivoient en desespérées, & tomboient dans tous les désordres où porte d'ordinaire la continence forcée. Il avoit remarqué encore, qu'il y avoit quantité de filles, qui aiant avec la vocation toutes les qualitez nécessaires pour la vie Religieuse, ne pouvoient être reçûes dans les Monastéres faute d'avoir dequoi paier leur dot, & restoient dans le monde en danger de s'y perdre.

Pour remédier à ces deux inconveniens, Ximenez fit batir à Alcala deux Monastéres vastes & magnifiques; il les pourvut de meubles, & généralement de tout le nécessaire. Il leur assigna de gros revenus, & leur donna dequoi subsister une année entiére sans y toucher; afin

qu'aiant épargné les rentes d'une année, elles fuſſent en état de ſe mieux aquiter des charges ordinaires de leur fondation, & de fournir aux extraordinaires qui pourroient arriver. Le prémier Monaſtére étoit deſtiné à recevoir de pauvres filles, dans leſquelles on verroit des marques extraordinaires de vocation à la vie Religieuſe : il lui étoit expreſſément défendu, non ſeulement de rien éxiger, mais même de rien recevoir quand il ſeroit ofert volontairement : il lui donna pour Régle celle de Saint François, mais adoucie par des Conſtitutions particuliéres, & pour protecteur, Saint Jean le Pénitent.

Il deſtina le ſecond Monaſtére, qui étoit tout proche du prémier, à l'éducation d'un grand nombre de filles de qualité, mais pauvres, ou orfelines, & deſtitüées du ſecours de leurs parens, pour quelque raiſon que ce pût être ; ou qui en étant maltraitées, étoient obligées de s'en ſéparer pour jouïr ailleurs du repos qu'elles ne pouvoient trouver parmi leurs proches : La Régle de Saint François y étoit ſuivie comme dans le prémier, mais d'autant plus adoucie, que les filles qui y entroient avoient une liberté toute entiére, ou de s'y faire Religieuſes aprés s'y être long tems éprouvées, ou de retourner dans le monde, pour y vivre dans le mariage, d'autant plus chrétiennement, qu'on l'avoit eu en vûë dans leur éducation, & que la pratique des vertus Chrétiennes, dont l'uſage eſt le plus néceſſaire dans une famille, n'y étoient pas en moindre recommandation, que celle des vertus religieuſes.

Outre la pratique de la Régle de Saint François, qui ne regardoit proprement que les Religieuſes, quatre Réglemens faits par Xime-

nez, & qu'il voulut être inviolables, faisoient la distinction particuliére de cét établissement.

Le prémier étoit, que les pensionnaires, comme on les apelle ordinairement, y seroient reçûës & élevées gratuitement, sans qu'il fût permis ni d'éxiger ni de recevoir aucune pension.

Le second, qu'elles y seroient élevées dans tous les éxercices qui étoient pour lors en usage parmi les filles de qualité qu'on destinoit pour vivre dans le monde & dans le mariage; afin que si elles choisissoient ce parti, elles se trouvassent toutes formées pour l'état qu'elles auroient embrassé; ou que si elles se faisoient Religieuses, elles en fussent plus propres à former les filles dont l'éducation leur seroit confiée.

Par le troisiéme Réglement, les places vacantes des Professes ne pouvoient être remplies que des pensionnaires, qui aprés s'être distinguées par une piété éxemplaire, & avoir été long tems éprouvées, auroient donné des marques non suspectes d'une vocation libre & éxemte de toutes considérations humaines: Il étoit encore trés-expressément défendu par le même Réglement de recevoir ni argent ni préséns pour la reception des Novices & des Professes.

Le quatriéme Réglement ordonnoit expressément que le revenu de la prémiére année qu'on avoit eu soin d'épargner, & qui donnoit le moien de faire tous les ans une pareille épargne, & généralement tout ce qui pouvoit rester du revenu, les charges aquitées, seroit éxactement emploié, sans pouvoir être diverti à d'autres usages, à doter tous les ans un nombre de ces mêmes filles qui auroient été élevées dans ce Monastére, & qui n'au-

roient pas d'ailleurs dequoi être pourvûës.

Enfin, pour conſerver à jamais la mémoire de la Reine Iſabelle, ſa bienfaitrice, Ximenez voulut que ce Monaſtére fût apellé, *Le Monaſtére d'Iſabelle.*

Outre les ſommes conſidérables que l'Archevêque avoit fournies pour la fondation, les batimens, & les meubles de ce Monaſtére, il lui laiſſa depuis de grands biens par ſon teſtament.

François Ruiz, dont nous avons parlé en pluſieurs endroits de cette Hiſtoire, qui fut depuis Evêque d'Avila, y aiant choiſi ſa ſépulture, lui laiſſa encore de grands biens; les perſonnes de qualité de l'une & l'autre Caſtille imitérent depuis la liberalité de ces deux grands hommes.

Enfin Philippe II, le plus magnifique de tous les Rois d'Eſpagne; & qui afectoit ſur toutes choſes de paſſer pour auteur des plus grands deſſeins, laiſſant à Ximenez la gloire d'être le fondateur de ce fameux Monaſtére, ſe contenta depuis de n'en être que le bienfaiteur.

Comme il étoit perſuadé qu'il ne s'étoit point fait dans toute l'Eſpagne d'établiſſement plus utile, il ne lui acorda pas ſeulement quantité de priviléges, mais il y fonda encore cinquante places, pour autant de filles des prémiéres familles de toute l'Eſpagne. Ximenez ne l'avoit d'abord fondé que dans la vûë de ſoulager la pauvre Nobleſſe des deux Caſtilles. Philippe fit quelque choſe de plus, & voulut que la Nobleſſe de tous ſes Roiaumes en deça des Pirenées, y pût faire élever ſes filles. C'eſt tout ce qu'il ajouta à l'Inſtitut de Ximenez; en tout le reſte l'on ſuit éxactement les Réglemens du Fondateur,

soit pour l'éducation des filles, où pour la vie des Religieuses, & le gouvernement de la Maison. Ce Monastére est encore à présent le lieu le plus renommé de toute l'Espagne, pour l'éducation des filles de qualité : c'est un avantage qu'aucun autre ne lui dispute.

Comme les grandes ames, par la simpatie de leurs génies, conçoivent souvent les mêmes desseins sans se les être communiquez, il s'est fait de nos jours en France un établissement pour l'éducation des filles de qualité, qui a tant de raport à celui de Ximenez, qu'on diroit qu'on l'a pris pour modéle. Une Dame, également illustre par sa naissance, & par une infinité de grandes qualitez qui la rendent la gloire de son séxe, en a fait le projet, & Louis XIV, toujours Grand, toujours magnifique, l'a si superbement éxécuté, que cette fameuse Abbaïe se trouve dans le tems de son érection, sur tout un autre pié de grandeur & de magnificence, que n'est encore aujourd'hui le Monastére fondé par Ximenez, aprés même toutes les richesses & tous les ornemens que les Rois & les Grands d'Espagne ont emploié pour son établissement, & pour le mettre en sa perfection.

L'Abbaïe de S. Cir.

Madame de Maintenon.

Quelque dépense que fit Ximenez dans l'éxécution de ses grands desseins, elle ne l'empêchoit pas d'en former de nouveaux tous les jours, & leur succés le rendoit d'autant plus recommandable, que leur utilité ne se bornant pas au peuple & au Roiaume d'Espagne, la gloire de l'auteur aloit aussi loin que ses ouvr ges : telle fut la fameuse édition de la Bible d'Alcala, dont l'on a déja parlé : telle fut encore celle de l'Ofice divin Mozarabique, à laquelle il donna ordre pendant le séjour qu'il fit à Alcala.

Pour entendre ce que c'eſt que l'Ofice Mozarabique, il faut reprendre les choſes de plus loin, & ſupoſer que les Arabes aiant entrepris la conquête de l'Eſpagne, dont l'on a parlé au commencement de cette Hiſtoire, firent d'abord la guerre de la maniére du monde la plus cruelle. Ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de recevoir les Villes à compoſition, & de donner quartier à perſonne ; ils mettoient tout à feu & à ſang, & s'ils épargnoient quelques miſérables, c'étoit pour les oocuper dans les plus vils emplois, encore étoient-ils forcez à une ſervitude qui ne finiſſoit pas même avec leur vie, mais qui paſſoit juſqu'à leurs enfans.

Comme ils n'en vouloient pas moins à la Religion Chrêtienne qu'au Trône des Gots, qu'ils avoient entrepris de renverſer, le maſſacre du Clergé, le renverſement des Egliſes, & l'abolition des moindres marques de la Religion, étoient les ſuites inſéparables de leur conquête. Perſonne n'échapoit à leur fureur qui ne renonçât au Chriſtianiſme, & qui n'embraſsât leur Religion, comme il étoit forcé de ſe ſoumettre à leur Empire.

Une maniére de faire la guerre ſi barbare leur réüſſit d'abord ; mais ils ne furent pas long tems ſans s'apercevoir que le deſeſpoir augmentoit la valeur des Chrêtiens. Le cours de leurs victoires ne fut plus ſi rapide. Les ſiéges des Villes devinrent plus longs, plus obſtinez, la réſiſtance plus forte, les rencontres plus ſanglans ; Quelquefois la victoire même changeant de parti, les Maures juſqu'alors invincibles, furent batus à leur tour.

Ces mauvais ſuccés les rendirent plus humains ; la condition des vaincus devint plus

douce ; l'on ne les contraignit plus à quiter la Religion de leurs péres ; la compoſition fut oferte aux Villes aſſiégées ; & s'il y en eut de forcées, ce ne fut qu'aprés l'avoir refuſée.

C'eſt ainſi qu'ils en uſérent à l'égard de Toléde, qui étoit alors la capitale des deux Caſtilles. Comme la priſe de cette place leur importoit extrémement, ils lui ofrirent, aprés un long ſiége, une compoſition qui ne pouvoit être ni plus honorable ni plus avantageuſe ; elle portoit expreſſément que les Chrêtiens qui voudroient reſter dans la Ville, en faiſant le ſerment de fidélité aux Maures, ſeroient conſervez dans la jouiſſance de tous leurs biens, de leur Religion, de leurs priviléges ; & que pour cét éfet les Egliſes ſeroient conſervées, pour être converties, les unes en Moſquées, & les autres laiſſées pour l'uſage des Chrêtiens.

Toléde, qui ne pouvoit plus réſiſter, ſe rendit à ces conditions. La compoſition fut éxactement gardée, & les Chrêtiens commencérent à vivre ſous la domination des Maures avec autant de liberté que ſous celle de leurs légitimes Princes. Cependant, quoique ces Chrêtiens n'euſſent point changé de Religion, ils changérent de nom : car les ſujets des Princes Chrêtiens les apellérent Mozarabes, comme qui diroit demi-Arabes, ou vivans parmi les Arabes, & l'Ofice divin de ces Mozarabes fut auſſi apellé, l'Ofice Mozarabique.

C'eſt l'ancien Ofice des Egliſes d'Eſpagne : on l'atribuë pour l'ordre & pour la diſpoſition à Saint Leandre, Evêque de Seville, ami & contemporain de Saint Grégoire Pape ; c'eſt à dire, que c'eſt un ouvrage au moins du ſi-

xiéme ſiécle ; & comm'il n'y a pas d'aparence que Saint Leandre l'ait inventé, mais qu'il a ſans doute ſuivi, pour le choix des priéres & des cérémonies, les uſages reçûs & autoriſez dans les Egliſes Chrêtiennes de ſon tems, l'on peut avec beaucoup de raiſon porter l'antiquité de cét ouvrage encore plus loin que le ſixiéme ſiécle.

Cependant, comm'il eſt aiſé de s'en convaincre, puis qu'il y en a encore à préſent quelques éxemplaires en France, ſans compter ceux qui ſont en Eſpagne, & à Rome dans la Bibliotéque du Vatican, l'on y voit des preuves évidentes de preſque tous les points que les Egliſes proteſtantes conteſtent à l'Egliſe Romaine, ſoit pour la doctrine, ſoit pour le culte. La foi de la Réalité y eſt établie ; puis qu'on y voit l'adoration de l'Euchariſtie, même hors de l'uſage ; l'on y trouve la priére pour les morts, & le Purgatoire ; l'invocation des Saints, & l'honneur rendu à leurs Réliques ; l'uſage des Images, celui du luminaire, de l'encens, des ornemens, des cérémonies ; & s'il y a quelque diference entre cét Ofice & celui qui eſt aujourd'hui en uſage dans l'Egliſe de Rome, c'eſt qu'il eſt plus long, autrement diſpoſé, & plus chargé de cérémonies.

Cét Ofice, lors qu'Alfonce VI, Roi de Caſtille, reprit Toléde ſur les Maures, étoit préciſément tel qu'il étoit du tems de Saint Leandre ; le peu de communication que les Mozarabes avoient avec les autres Egliſes Chrêtiennes ne leur aiant pas permis de recevoir les changemens qui avoient été inſenſiblement introduits dans l'Ofice public. Ce Prince, ni les Evêques qu'il rétablit dans Toléde, juſqu'à Ximenez, n'y changérent rien ; & les Egli-

ſes, où ſe faiſoit l'Ofice Mozarabique, demeurérent dans une poſſeſſion non interrompuë de faire l'Ofice divin comm'ils avoient coutume de le faire.

Lors que Ximenez fit ſa prémiére viſite dans Tolède, il trouva les choſes en cét état : il ne manqua pas de gens qui entreprirent de lui perſuader d'obliger ces Egliſes de quiter cette maniére particuliére de faire l'Ofice, pour ſe conformer à celle qui étoit en uſage dans ſa Catédrale, & dans les autres Egliſes de ſon Diocéſe ; mais ce Prélat, qui avoit un goût merveilleux pour la bonne antiquité, n'y voulut jamais conſentir : au contraire, s'étant fait repréſenter les Miſſels, les Rituels, & les Livres de chant dont on ſe ſervoit dans ces Egliſes ; & jugeant que ces vieux manuſcrits n'étant point renouvelez périroient à la fin, il réſolut de les faire imprimer à ſes dépens. Il éxécuta cette réſolution, & conſerva par ce moien à l'Egliſe Catholique des preuves tres-autentiques de ſa créance & de ſon culte, que nous n'aurions peut-être plus ſans la prévoiance de ce grand homme.

Au reſte, l'eſtime que Ximenez fit paroître pour les Livres Mozarabiques, les rendit ſi fameux, que les habiles gens ſe piquérent, à l'envi de les avoir dans leurs Bibliotéques : la France & l'Italie en voulurent avoir ; & Paul III. envoia exprés à Tolède pour en demander de ſa part quelques éxemplaires. Ils furent mis dans la Bibliotéque du Vatican, où ils ſont conſervez comme des monumens autentiques de la piété des Gots, & de la foi des anciennes Egliſes d'Eſpagne. Il s'en fit à cette ocaſion un ſi grand débit, que ſur la fin du ſiécle paſſé le ſeul Miſſel Mozarabique ſe vendit à Tolède trente piſtoles. L'on peut ju-

ger de là combien ils sont rares à présent ; & comme le tems vient à bout de tout, il y a lieu de craindre, qu'à moins que Dieu ne suscite quelqu'un, qui, à l'exemple de Ximenez, en fasse faire une nouvelle édition, ils ne périssent à la fin tout à fait.

Ximenez en s'occupant d'une maniére si digne d'un grand Prélat, n'oublioit pas la Reine sa bienfaitrice : il envoioit de tems en tems des Courriers à la Cour, pour s'informer de sa santé, & recevoir ses ordres. La maladie de cette Princesse continuoit toujours ; mais comme elle n'augmentoit pas, il se flatoit de l'espérance de se rendre assez tôt auprés d'elle pour lui rendre les derniers devoirs. Dans cette vûë il hatoit avec une diligence extraordinaire tout ce qu'il avoit dessein de faire dans son Diocése avant que de retourner à la Cour, lors qu'il reçut un Courrier de Ferdinand, qui lui aprit la mort de la Reine en lui rendant les lettres de ce Prince.

Ferdinand lui mandoit comme cette Prin-
1505. cesse étoit morte le vingt-sixiéme de Novembre à Médina del Campo, dans des dispositions si chrêtiennes & si édifiantes, qu'elles ne contribüoient pas peu à adoucir l'extrême douleur que lui causoit une si grande perte.

Il lui mandoit ensuite que pour prévenir les jalousies que les esprits factieux pourroient inspirer aux Archiducs, & les troubles qui en pourroient naître, le jour même de la mort de la Reine il avoit quité publiquement la qualité de Roi de Castille, & fait proclamer les Archiducs en cette qualité, comme successeurs de la feuë Reine.

Il le prioit enfin de se rendre auprés de lui à Toro, pour l'assister de ses conseils dans l'occasion de sa vie où il en avoit le plus de

besoin. Il lui marquoit même le chemin qu'il devoit tenir, de peur que faute d'être averti il ne rencontrât le corps de la Reine, & qu'il ne se vît obligé de l'acompagner jusqu'à Grénade, où Elle avoit voulu être enterrée.

Quoique la longue maladie de cette Princesse eût donné plus de tems qu'il n'en faloit pour n'être pas surpris de sa mort, Ximenez ne laissa pas d'en être aussi afligé, que s'il ne s'y fût pas atendu depuis long tems. Il rendit en public & en particulier ce qu'il devoit à la mémoire d'une aussi grande Reine, & de sa bienfaitrice. Aprés avoir ordonné des priéres publiques dans tout son Diocése pour le repos de son ame, il partit en diligence pour la Cour par le même chemin que le Roi d'Arragon lui avoit marqué.

Ferdinand lui rendit en cette ocasion des honneurs extraordinaires. Il fut le recevoir jusques dans son Antichambre, & ne voulut ni s'asseoir ni se couvrir, que l'Archevêque ne fût assis & couvert. Ce Prince, qui aloit toujours à ses fins, avoit ses vuës : Il prévoioit les diférends qu'il devoit avoir avec l'Archiduc son gendre ; & quoi qu'aparament il n'eût pas prévû jusques où ils devoient aler, il voulut en toutes maniéres s'aquerir un Prélat du rang & du crédit de Ximenez, pour l'opoſer au besoin à ses énemis, ou du moins pour se servir de son entremise, en cas qu'il fût forcé d'en venir à un acord.

Le lendemain de l'arrivée de l'Archevêque, l'on fit l'ouverture du testament de la feuë Reine en préſence du Roi, de Ximenez, des Archevêques de Saragosse & de Valence, d'Antoine Fonseca, de Jean de Velasco, nommez expressément éxécuteurs testamentaires, & de la plupart des Grands de Castille & d'Arragon,

qui avoient suivi le Roi à Toro.

Ce Testament contenoit plusieurs articles ; mais l'on n'en raportera que trois, qui sont le plus au sujet de cette Histoire, & qui d'ailleurs sont les plus importans.

Il portoit donc expressément, sans aucune mention de l'Archiduc ; Qu'au cas que l'Archiducheſſe Jeanne, pour quelque raison que ce pût être, ne jugeât pas à propos de se rendre en personne en Castille, pour y gouverner par elle-même les Etats dont elle héritoit par sa mort, le Roi Ferdinand continüeroit à les gouverner avec une autorité absoluë, jusqu'à ce que le Prince Charles son petit-fils eût ateint l'âge de vingt ans. Qu'en reconnoissance des services que Ferdinand avoit rendus à la Couronne de Castille dans la conquête du Roiaume de Grénade, il jouiroit sa vie durant de la moitié du revenu des Indes Occidentales nouvélement découvertes, & d'un milion de pension, qui seroit pris sur les revenus les plus liquides de la Couronne de Castille.

Qu'enfin il jouiroit encore sa vie durant, des trois grandes Maitrises de S. Jacques, d'Alcantara & de Callatrava, dont les titres particuliers avoient été depuis peu suprimez, & réünis par le Pape à perpétuité à la Couronne de Castille.

Ferdinand étoit trop bien traité dans ce testament pour avoir lieu de s'en plaindre. Il n'en arriva pas de même des Grands de Castille ; il n'y en eut aucun qui ne le crût supposé, & qui ne fût persuadé, qu'étant tel, l'on n'y devoit avoir aucun égard au préjudice des droits incontestablement aquis aux Archiducs, par la reconnoissance solennelle que les Etats de Castille avoient faite d'eux en qualité d'héritiers nécessaires de la Couronne de Castille. Les Ju-

risconsultes étant consultez, se trouvérent du sentiment des Grands; ainsi ce qui n'étoit d'abord qu'un simple soupçon, leur parut enfin de la derniére certitude.

Mais comme le flegme de la Nation Espagnolle ne lui permet pas d'éclater sans avoir bien pris ses mesures pour ne le faire pas inutilement, personne ne s'opposa publiquement à l'éxécution du testament de la Reine; & Ferdinand reprit aussi-tôt, en qualité d'administrateur de la Couronne, la même autorité dont il s'étoit dépouillé quelques jours auparavant en quitant le titre de Roi de Castille.

Il étoit aisé de juger que les choses ne resteroient pas long tems dans un état aparament si paisible; & Ferdinand n'en douta plus lui-même, lors qu'il sçut que Jean Manuël, que l'Archiduc avoit laissé dans la Castille pour y veiller à ses interêts, avoit pris la poste pour se rendre auprés de lui. Avant son départ Manuël s'étoit assuré de tous les Grands, & avoit pris avec eux des mesures si sécrettes, qu'il fut impossible à Ferdinand de les pénétrer, & encore moins de les rompre.

Ce contre-tems fortifia Ferdinand dans la résolution qu'il avoit prise aussi-tôt aprés la mort de la Reine, de s'unir encore plus étroitement avec Ximenez qu'il n'avoit fait jusques alors. Il lui fit sur cela de grandes avances; & Ximenez, qui savoit toujours prendre admirablement son parti, y aïant correspondu autant qu'il pouvoit le souhaiter, il se forma entr'eux une liaison qui valut depuis à l'Archevêque un Chapeau de Cardinal, & la Régence d'Espagne.

Le prémier fruit de cette liaison fut que Ximenez conseilla à Ferdinand d'envoïer incessament des Ambassadeurs à l'Archiduc pour rompre les mesures de Jean Manuël. Ferdinand

les choiſit lui-méme entre les plus habiles du Conſeil d'Arragon, & Ximenez dreſſa leurs inſtructions. Mais quelque diligence qu'ils puſſent faire, Manuël les avoit dévancez ; & avoit ſi bien prévenu l'eſprit de l'Archiduc, qu'il leur fut aiſé de juger que leur négociation n'iroit pas loin.

Ce fut le jugement qu'en fit d'abord Lopez Conchillo, Chef de l'Ambaſſade. Mais il perdit tout à fait l'eſpérance de réüſſir, lors qu'il aprit de Michel Ferrera ſon Colégue, que les Archiducs avoient pris les armes & la qualité de Roi & de Reine de Caſtille. Il n'y avoit pas d'aparence de reculer aprés une pareille démarche.

Dés la prémiére Audiance l'Archiduc s'explica nétement ſur ſes prétentions : Il ſe plaignit hautement de la mauvaiſe foi du Roi d'Arragon ſon beau-pére ; & s'obſtina à prétendre que le teſtament de la feuë Reine de Caſtille étoit une piéce de ſon invention.

Le Chancélier de Brabant, qui parla aprés l'Archiduc, s'étendit plus au long ſur la ſupoſition du teſtament : Il ſoutint qu'il étoit ſans aparence que la Reine de Caſtille, Princeſſe d'une ſageſſe ſi généralement reconnuë, eût voulu déshériter ſes propres enfans, pour gratifier un mari dont elle n'avoit pas d'ailleurs tous les ſujets du monde d'être contente : Qu'on ignoroit d'autant moins les fréquens démélez qu'elle avoit eu avec lui touchant le Gouvernement abſolu de la Caſtille qu'elle s'étoit expreſſément reſervé par ſon contract de mariage, qu'Elle avoit été ſouvent contrainte de recourir aux Etats de Caſtille, pour reprimer les uſurpations que le Roi d'Arragon faiſoit ſur ſon autorité : Que tant de tentatives faites inutilement de ſon vivant, donnoient à la

feuë Reine de juſtes raiſons d'apréhender qu'il ne s'emparât tout à fait de la Caſtille aprés ſa mort, & qu'il n'en exclut enfin ſes enfans au profit de ceux qui lui pourroient naître d'un ſecond mariage : Que Ferdinand étant de la moitié plus jeune qu'elle, il lui avoit été aiſé de prévoir qu'il ne ſeroit pas d'humeur à ſe paſſer de femme ; & que ne lui aiant pas gardé la foi conjugale fort éxactement pendant ſa vie, quoi qu'elle fût la plus belle & la plus vertuëuſe Princeſſe de l'Europe, il ne feroit pas diſiculté de partager ſon lit avec une autre aprés ſa mort : Qu'une adminiſtration de la Caſtille auſſi abſolue & auſſi longue que celle qui étoit portée par le teſtament, lui donnoit plus de tems qu'il ne lui en faloit pour s'emparer de la Caſtille, toutes les fois que l'envie lui en prendroit : Que la proximité de ſes Etats d'Arragon, de Valence & de Catalogne, & l'éloignement de ceux de l'Archiduc, lui en donnoient le moien : Que de pareilles uſurpations n'étoient pas ſans exemple dans la maiſon d'Arragon, & que celle qui s'étoit faite de la Couronne d'Arragon ſur le feu Prince de Vianne en faveur de Ferdinand même, étoit trop récente pour en avoir perdu le ſouvenir : Qu'il s'enſuivoit de là évidament que la feuë Reine de Caſtille, dont perſonne n'ignoroit l'habileté & la prévoïance, auroit commis dans cette ocaſion la plus grande de toutes les fautes en matiére de politique, ſi parmi tant de ſujets de défiance, elle ſe fût fiée d'un dépôt auſſi délicat que celui de tant de Couronnes, à l'homme du monde à qui éfectivement elle devoit moins le confier.

Il ajouta enſuite qu'il demeuroit d'acord que le Roi d'Arragon avoit rendu un ſervice des plus importans à la Couronne de Caſtille en

conquérant à son profit le Roïaume de Grénade ; mais qu'il n'avoit guére moins d'interêt que les Rois de Castille à éloigner les Maures de son voisinage, en les chassant de toute l'Espagne : Qu'en travaillant pour autrui, il avoit travaillé pour lui-même & pour ses enfans : Que cette conquête s'étoit faite, pour la plus grande partie, aux dépens des forces & de l'argent de Castille ; & que d'ailleurs il s'en étoit si bien recompensé sur les dépouilles des Maures, qu'on pouvoit dire qu'il s'étoit païé par ses mains : Que cette conquête lui avoit valu celle du Roïaume de Naples, qui seroit depuis long tems au pouvoir des François qui y avoient de si justes & de si anciennes prétentions, si les trésors des Maures ne lui avoient donné le moïen de païer les troupes qui lui avoient aidé à en faire la conquête.

En cet endroit du discours du Chancélier, les Ambassadeurs d'Arragon aiant fait un mouvement comme s'ils eussent voulu l'interrompre ; l'Archiduc, qui l'écoutoit avec plaisir, leur imposa silence de la main, le Chancélier continüa, & dit :

Que quand le testament, dont il s'agissoit, seroit aussi incontestablement de la feuë Reine, qu'il étoit évident qu'il n'en étoit pas, il faudroit nécessairement supposer, ou que les aproches de la mort lui avoient afoibli l'esprit, ou qu'étant absolument en la puissance du Roi d'Arragon, qui avoit eu la précaution de tenir éloignez tous ceux de ses serviteurs qu'il desespéroit de gagner, & entre autres l'Archevêque de Tolède, qui n'eût jamais soufert une si grande injustice ; elle n'avoit pas agi avec la liberté requise pour la validité d'une piéce de cette importance.

Il ajouta que quand même l'on voudroit su-

poſer que le teſtament étoit éfectivement de la Reine, & qu'elle l'avoit fait avec toute la préſence d'eſprit & toute la liberté néceſſaire pour autoriſer ſufiſament ces ſortes d'actes, il ne pouvoit préjudicier à l'Archiduc : Qu'aiant été reconnu du conſentement & à la ſolicitation de la feuë Reine pour héritier néceſſaire de la Couronne de Caſtille par l'Aſſemblée générale des Etats aſſemblez à Burgos, il n'étoit pas en ſon pouvoir de le priver de cette qualité de ſon autorité privée : Qu'il étoit inouï qu'on eût deshérité un héritier légitime qui n'en avoit donné aucun ſujet, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualitez néceſſaires pour ſoutenir les charges de la ſucceſſion : Que jamais la feuë Reine n'avoit eu le moindre ſujet de plainte de l'Archiduc, & qu'il avoit aſſez fait connoître en gouvernant avec tant de ſageſſe les peuples des Païs-Bas, encore plus dificiles à contenir que les Caſtillans, qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez requiſes pour porter avec gloire la Couronne de Caſtille.

Enfin il conclut en exhortant l'Archiduc à ſoutenir ſes prétentions, & lui ofrit de la part de ſes ſujets l'argent & les forces néceſſaires pour les faire valoir, en cas qu'on s'obſtinât à ne lui pas rendre juſtice.

Les Ambaſſadeurs de Ferdinand répondirent au diſcours du Chancélier par un autre qui n'étoit ni moins long ni moins étudié. Mais comme il ſe réduiſoit à réfuter la ſupoſition du teſtament de la feuë Reine, & à juſtifier la bonne foi & les droites intentions du Roi d'Arragon, dont l'on étoit peu perſuadé dans l'Aſſemblée, il fit ſi peu d'impreſſion ſur les eſprits, que l'Archiduc bien loin de rien rabatre de ſes prétentions, ne voulut plus ſoufrir qu'on les revoquât en doute, & déclara aux Ambaſſadeurs,

que s'ils n'avoient pas d'autres choses à traiter avec lui, ils pouvoient partir quand il leur plairoit. Cependant, comme il étoit éfectivement un fort bon Prince, il envoïa des Ambassadeurs à Ferdinand pour terminer leurs diférends à l'amiable, ou du moins pour le mettre dans son tort, & l'amuser sous une fausse aparence de négociation, jusqu'à ce qu'il fût en état de partir pour l'Espagne.

La voïe de la négociation ouverte n'aiant pas réüssi aux Ambassadeurs d'Arragon, Conchillo en entreprit une sécrette bien délicate, mais en même tems bien dangéreuse. Comme l'Archiduc étoit jeune, & l'un des hommes de son tems le plus beau & le mieux fait, il avoit souvent des intrigues, dont l'Archiducheſſe, qui l'aimoit avec une passion dont il y a peu d'éxemples, ne s'acommodoit pas. Elle étoit naturélement jalouse jusqu'à l'emportement, & emportée jusqu'à ne garder aucunes mesures, & à faire des éclats dont souvent le public étoit informé. Ces éclats jettoient l'Archiduc dans des froideurs pour elle qui étoient insuportables à cette Princesse, & qui étoient le plus souvent suivies de brouilleries de durée, pendant lesquelles elle étoit capable de tout entreprendre pour se vanger. Comme elle avoit l'esprit foible, & naturélement bien borné, un dessein de vangeance l'ocupoit si entiérement, qu'Elle étoit incapable d'en prévoir les conséquences, ou trop foible, pour y avoir les égards dont tout autre eût été capable.

Conchillo s'étant trouvé à Bruxelles dans une pareille conjoncture, résolut d'en profiter. Il se rendit assidu auprés de l'Archiducesse: Il entra dans son ressentiment, & sçut si bien s'insinuër dans son esprit, que sous prétexte de la vanger de l'Archiduc, & d'obliger par cet-

te vengeance ce Prince à avoir pour elle toute la considération qu'il devoit, il tira d'elle un écrit signé qui eût jetté l'Archiduc dans de grands embaras, si la bonne fortune n'en eût détourné l'éfet. Elle consentoit par cet écrit que le prétendu testament de la Reine sa mére fût éxécuté dans tous ses chefs, & que le Roi son pére demeurât maître absolu de la Castille en qualité d'administrateur, jusqu'à ce que le Prince Charles son fils eût ateint l'âge de vingt ans.

Tout aloit jusques là au delà des espérances de Conchillo; & il étoit prêt d'envoier ce fatal consentement à Ferdinand, qui n'eût pas manqué de s'en prévaloir, si Manuël, qui étoit aux écoutes, & à qui les assiduitez de l'Ambassadeur d'Arragon auprés de l'Archiducheſſe étoient devenuës suspectes, n'eût averti l'Archiduc que l'on tramoit quelque chose contre ses interêts.

L'Archiducheſſe avoit un si grand foible pour ce Prince, que pour peu qu'il se radoucît, elle étoit incapable de tenir contre lui. La reconciliation se fit aux dépens du sécret de Conchillo, & l'Archiduc l'aiant fait arrêter & saisir ses papiers, lors qu'il s'y atendoit le moins, l'original de l'écrit fut trouvé, & porté à ce Prince. Il résolut desſors de faire observer l'Archiducheſſe avec tant d'éxactitude, qu'Elle ne fut plus en état de lui nuire.

Conchillo croïoit que son caractére le mettoit à couvert du ressentiment de l'Archiduc, & que sa détention ne dureroit qu'autant de tems qu'il faudroit pour calmer le prémier mouvement dont il se persuadoit qu'il n'avoit pas été maître. Il se trompa : Ce Prince ofencé dans un endroit si sensible, le fit conduire en prison, & le traita en criminel de Léze-

Majesté. Pour Ferrera, aiant justifié qu'il n'avoit eu aucune part aux desseins de Conchillo, il en fut quitte à meilleur marché ; & l'on se contenta de lui envoïer ordre de se retirer à deux journées de la Cour, jusqu'à ce que Ferdinand l'eût rapellé.

L'empriſonnement de Conchillo étant divulgué, fit dans le monde tout le bruit qu'on devoit atendre d'un événement qui jusques alors n'avoit presque point eu d'exemple ; & l'Archiduc fut généralement blamé d'avoir violé le droit des gens en la personne de l'Ambassadeur d'un Roi qui n'étoit pas seulement son Alié, mais son beau-pére, à qui en cette qualité il devoit du respect, & dont aprés tout il lui étoit de la derniére importance de ménager l'amitié.

Ferrera en écrivit en ce sens à Ferdinand, & le jetta par ses lettres dans l'un des plus grands embaras où il eût été de sa vie. D'un coté il vouloit ménager l'Archiduc en toutes maniéres ; mais de l'autre, l'injure qu'il avoit reçué en la personne de son Ambassadeur, étoit d'une nature à ne pouvoir être dissimulée.

Ximenez fut le seul qu'il consulta dans cette ocasion. L'Archevêque, qui étoit infiniment sensible aux moindres atentats contre les droits des Souverains, n'héſita pas un moment à lui conseiller d'uzer de représailles, & de traiter les Ambassadeurs de l'Archiduc comme l'on avoit traité les siens. Mais la politique interessée de Ferdinand ne lui permit pas de suivre un conseil si rigoureux : Il prit l'expédient que l'on va raconter, & donna a l'Archevêque la commission de lui ménager la satisfaction qui lui étoit duë.

Ximenez s'en aquita avec cette hauteur à laquelle il avoit tant de penchant : Il envoia ordre aux Ambassadeurs de l'Archiduc de venir

le trouver incessamment pour aprendre de lui ce qu'il avoit à leur communiquer de la part du Roi. Comme les Ambassadeurs n'avoient encore rien apris de ce qui s'étoit passé en Flandre, un début si fier & si éloigné de la considération avec laquelle l'on avoit acoutumé de les traiter, les surprit, & les choqua; de sorte qu'aiant pris leur parti sur le champ, ils répondirent à l'Envoié de l'Archevêque qu'ils étoient prêts de se mettre à table, & que le jour ne se passeroit pas sans qu'ils le visent.

Ximenez renvoia sur le champ leur dire, que s'ils tardoient un moment à se rendre chez lui, ils n'y seroient plus à tems. Les Ambassadeurs étoient à table, & peu disposez à la quiter; mais aiant fait réfléxion qu'il faloit qu'il fût arrivé quelque chose de fort extraordinaire, ils quitérent la table, & suivirent l'Envoié de l'Archevêque.

Ximenez, qui étoit l'homme du monde qui savoit le mieux soutenir une action d'éclat, les atendit sans faire la moindre démarche pour les recevoir; & les saluant à peine, leur dit d'un air sévére, qu'il avoit ordre du Roi de savoir d'eux s'ils n'avoient point reçû des lettres de Flandre qui leur aprit le traitement injurieux que leur Maître avoit fait à ses Envoiez. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'en avoient reçû aucune, mais que l'Archiduc n'étoit pas un Prince à en mal user avec des gens d'un caractére aussi inviolable que l'étoient des Ambassadeurs.

Ximenez reprit aussi-tôt la parole, & leur aiant aptis ce qui s'étoit passé en Flandre : *Si j'en avois été cru*, continüa-t-il, *l'on vous eût traité comme les Ambassadeurs du Roi l'ont été ? Profitez de la clémence de Sa Majesté, qui seule s'y est opposée. Ecrivez à votre Mai-*

ſre, qu'il remette inceſſament Conchillo en liberté? Que s'il continuë à violer le droit des gens, l'on n'y aura pas plus d'égard que lui; & que vôtre liberté & vôtre vie répondront de la moindre violence qu'on continuëra de lui faire.

Quelque mortifiez que fuſſent les Ambaſſadeurs de l'Archiduc d'un pareil compliment, ils n'en témoignérent rien; ils promirent tout ce qu'on voulut, & l'Archevêque les quita avec auſſi-peu de cérémonie qu'il les avoit reçûs.

Au ſortir de l'Audiance, on leur donna des gardes pour les acompagner par tout, & les veiller de ſi prés, qu'ils ne puſſent ni ſe ſauver, ni rien faire dont le Roi ne fût éxactement informé.

Ce traitement, qui dans toute autre conjoncture les eût infiniment ofenſez, ne ſervit qu'à les perſuader qu'ils ne devoient rien épargner pour procurer la liberté de Conchillo. Ils en écrivirent à l'Archiduc d'une maniére ſi preſſante, que ſoit que ce Prince fût touché du danger où ils étoient, ou que le tems eût adouci ſon reſſentiment, il rendit auſſi-tôt la liberté à Conchillo, & rapella Ferrera. Il fit même quelque choſe de plus; car aiant fait réfléxion ſur l'interêt qu'il avoit de ménager Ferdinand, il conſentit enfin que ſon nom fût mis devant le ſien & celui de l'Archiducheſſe dans toutes les expéditions qui concerneroient l'adminiſtration du Roiaume de Caſtille.

Cette condeſcendance, à laquelle Ferdinand ne s'atendoit plus, fit l'éfet que l'Archiduc s'en étoit promis. Le Roi d'Arragon ſupoſa ſur un fondement ſi foible, ou que l'Archiduc ne viendroit point du tout en Caſtille, ou du moins qu'il n'y viendroit pas ſi-tôt. La groſſeſſe de l'Archiducheſſe

l'Archiducheſſe qui parut dans ce même tems, le confirma dans ce ſentiment : ainſi l'Archiduc arrivant lors qu'il s'y atendoit le moins, il fut pris au dépourvû.

En éfet, ce Prince aiant ramaſſé l'argent & les vaiſſeaux dont il avoit beſoin pour ſon voiage, partit pour l'Eſpagne au commencement de l'année mil cinq-cens-ſix. La groſſeſſe de l'Archiducheſſe, quoique fort avancée, ne l'empêcha pas d'être du voiage ; & aprés ſon arrivée elle accoucha heureuſement de Marie d'Autriche, qui fut depuis Reine de Hongrie. Le Gouvernement des Païs-bas fut laiſſé à Guillaume de Croi *, Seigneur de Chiévre ; & Jean Manuël, l'homme du monde que Ferdinand haïſſoit le plus, acompagna l'Archiduc.

* *On diſoit autrefois* de Croüi.

Ferdinand fut ſi bien informé du chemin que tenoient le nouveau Roi & la nouvelle Reine de Caſtille, qu'il fut au devant d'eux juſqu'à Molina, à une journée de Compoſtelle, où ils s'étoient arrêtez pour ſe remettre des fatigues de la mer. Mais aiant fait réfléxion, que l'un étant ſon gendre, & l'autre ſa fille, il n'en avoit que trop fait pour obliger l'un & l'autre à s'avancer au moins d'une journée pour le venir joindre, il s'arrêta à Molina dans le deſſein de ne pas paſſer outre, & d'y atendre les Archidues.

La plûpart des Grands de Caſtille avoient déja pris les devants pour ſe rendre auprés de leur nouveau Roi : le peu qui en reſtoit auprés de Ferdinand ne tarda guéres à les ſuivre, & ce Prince en un ſeul jour ſe vit ſi généralement abandonné, qu'il n'y eut que le ſeul Ximenez qui demeurât auprés de lui, & qui eût le courage de ſe déclarer encore ſon ami.

Un abandonnement ſi général ne fut pas le ſeul contre-tems que Ferdinand eut à eſſuïer : L'Archiduc depuis ſon arrivée en Eſpagne ne ſuivit plus que ſes conſeils de Manuel ; ſon crédit, comm'on l'a déja raconté, venoit de loin ; mais il étoit ſi fort augmenté par l'adreſſe & le ſuccés avec lequel il avoit ménagé les afaires de Caſtille en faveur de l'Archiduc, qu'il étoit ſans contredit celui de toute ſa Cour qui avoit le plus de pouvoir ſur ſon eſprit : il étoit d'ailleurs énemi particulier de Ferdinand, ſoit par l'ancienne antipathie des Caſtillans contre les Arragonois, ſoit que n'ignorant pas combien il en étoit haï, il ſe fit un plaiſir de s'en venger en rompant toutes ſes meſures.

Quoi qu'il en ſoit, il ſçut ſi bien prévenir le nouveau Roi contre ſon beau-pére, qu'au lieu de l'aler joindre à Molina, comme il s'y atendoit, il partit avec toute ſa Cour, & ſe rendit à Burgos par des chemins détournez, & ſi dificiles, qu'il étoit aiſé de juger qu'il ne les avoit pris, que pour éviter la rencontre de Ferdinand.

Une démarche ſi pleine de mépris, & qui rompoit d'ailleurs tous ſes projets, acheva de le déconcerter ; il eut recours à ſon ordinaire à Ximenez ; il ſe plaignit du nouveau Roi ; il s'emporta contre Manuel ; il menaça l'un & l'autre d'un reſſentiment qui couteroit cher à tous les deux : mais ce Prélat lui aiant repréſenté que l'état de ſes afaires demandoit autre choſe que des plaintes & des menaces qu'il n'étoit pas en état d'éxécuter, ils convinrent que l'Archevêque iroit trouver le nouveau Roi, qu'il traiteroit avec lui des prétentions de Ferdinand, & qu'il n'épargneroit rien pour lui procurer une ſatisfaction qui eût au moins

quelque raport aux grands avantages que lui donnoit le teſtament de la feuë Reine.

L'amitié ſincére dont Ximenez faiſoit profeſſion avec le Roi d'Arragon ne laiſſe aucun lieu de douter qu'il n'eût un véritable deſſein de lui rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui, & la maniére dont il s'aquita de ſa commiſſion ſuffit pour en convaincre les plus défians. Mais des interêts perſonnels, ſans comparaiſon plus importans, l'obligeoient de ſe rendre auprés du nouveau Roi. Il lui étoit aiſé de juger que le parti de Ferdinand aloit avoir du deſſous, que rien n'étoit capable d'empêcher l'Archiduc de ſe faire reconnoître Roi de Caſtille; qu'il étoit d'autant plus obligé de ſe rendre auprés de lui, que c'étoit à lui à le couronner, & qu'étant d'ailleurs la prémiére perſonne de l'Etat, une plus longue obſtination à demeurer ataché aux interêts de Ferdinand ne pouvoit que lui faire un énemi irreconciable, d'un Prince, dont le regne, à en juger par le cours ordinaire de la nature, devoit être plus long que la vie de ſon beau-pére.

Ximenez n'avoit donc pas à déliberer ſur ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture ſi délicate; mais l'atachement public pour Ferdinand, dont il avoit fait profeſſion juſqu'alors, ſa délicateſſe ſur ce qu'on apelle le point d'honneur, & la loi qu'il s'étoit impoſée, & qu'il ne viola jamais, de ne pas deſavoüer ſes prémiéres démarches par des ſecondes qui les démentiſſent, l'obligeoit de garder de grandes meſures.

La négociation dont Ferdinand le chargea vint tout à propos pour le tirer d'embaras: Il partit en diligence pour Valladolid, & il y arriva preſque auſſi-tôt que le nouveau Roi.

Il en fut reçu avec une diſtinction proportionnée à ſon caractére, au rang qu'il tenoit dans le Roiaume, & à ſon mérite perſonnel. Il n'eut pas plutôt demandé une audiance ſécréte, qu'elle lui fut acordée : Il repréſenta tout ce qu'il voulut en faveur de Ferdinand : il ſolicita : il preſſa ; mais l'Archiduc demeura toujours ferme à ne rien acorder.

Il répondit en peu de mots à l'Archevêque, qu'il ne faiſoit aucun tort au Roi d'Arragon en venant prendre poſſeſſion de la Couronne de Caſtille : Qu'il n'y aloit en cela rien du ſien : Qu'en aiant été déclaré héritier néceſſaire du conſentement de Ferdinand, & du vivant de la Reine, il étoit indubitable qu'aprés ſa mort cette ſucceſſion lui étoit ouverte : Que Ferdinand n'y avoit aucun droit, que le ſien au contraire étoit inconteſtable, & reconnu généralement de tout le monde ; & qu'il ne ſoufriroit jamais qu'on le revoquât ſeulement en doute : Qu'il faloit donc avant toutes choſes faire ce pourquoi il étoit venu de ſi loin ; c'eſt à dire, ſe faire couronner ; & qu'il verroit enſuite s'il pourroit acorder quelque choſe à la ſatisfaction de ſon beau-pére.

L'Archevêque fit ſur cela de nouvelles inſtances ; mais ce fut en vain. A quelques jours de là, l'Archiduc & l'Archiducheſſe furent reconnus & couronnez à Burgos Roi & Reine de Caſtille, ſans avoir égard au prétendu teſtament de la feuë Reine.

Il n'en falut pas moins, pour faire comprendre à Ferdinand qu'il étoit bien loin de ſes prétentions : il parla d'acommodement : demanda une entrevûë avec le Roi de Caſtille : Ximenez enfin la lui obtint ; mais ce fut à des conditions ſi mortifiantes, qu'un autre

moins intereſſé que lui ne les eût jamais acceptées.

On l'obligea de donner des otages, de venir trouver le Roi de Caſtille, & de ſe remettre entre ſes mains ſans autre ſauf-conduit que la parole & la bonne foi de ſon gendre. On régla le nombre de ceux qui le devoient acompagner, tout au plus à deux cens hommes : ils devoient être en capes, ſans armes, & montez ſur des mules. Le Roi de Caſtille au contraire ſe pouvoit faire acompagner par autant de gens qu'il lui plairoit.

Il partit en éfet pour Sanabria *, qui étoit le lieu de l'entrevûë, acompagné de mille hommes de pié, & d'une cavalerie aſſez nombreuſe, de tous les Grands de Caſtille, & des Seigneurs Flamans qui l'avoient acompagné : Tout cela marchoit en bataille, armez comme s'il ſe fût agi de donner un combat : Le Roi de Caſtille étoit au milieu, & il avoit Ximenez à ſa droite, & Jean Manuël à ſa gauche.

* *Petite Ville ſur les frontiéres de Caſtille & de Leon.*

Ferdinand, qui s'étoit rendu le prémier à à Sanabria, n'eut pas plutôt apris que le Roi de Caſtille aprochoit, qu'il monta à cheval ; & fut une grande lieuë au devant de lui. Il en avoit trop acordé juſques-là pour s'aviſer ſi tard de ſe piquer d'honneur ; & d'ailleurs ce n'étoit pas un Prince qui s'arrêtât aux formalitez, pourvû qu'au fond il vînt à bout de ſes intentions.

Les deux Rois ſe rencontrérent au milieu d'une grande plaine ; ils s'y entretinrent quelque tems au milieu d'un grand cercle que formoient les troupes du Roi de Caſtille ; mais le lieu n'étant pas fort propre pour une conférence ſécréte, telle qu'on l'avoit acordée à Ferdinand, les deux Princes entrérent dans

une Chapelle qui étoit proche, où personne ne les suivit que Ximenez & Jean Manuël.

L'Archevêque s'aperçut d'abord que la présence de Manuël choquoit & embarassoit Ferdinand ; il étoit d'ailleurs persuadé que tant que Manuël seroit présent ces Princes ne pourroient jamais s'acorder, & que le Roi d'Arragon ne remporteroit de cette entrevûë que le chagrin de s'être inutilement abaissé : Mais l'expédient pour écarter Manuël n'étoit pas aisé à trouver, puis qu'il n'assistoit à la conférence que par l'ordre exprés du Roi de Castille : il se défioit de la grande habileté de son beau-pére : tout lui étoit suspect de sa part : & il croioit ne pouvoir se défendre d'en être surpris, qu'en lui opoſant un homme aussi pénétrant & aussi peu capable de prendre le change que l'étoit Manuël.

Cependant Ximenez n'hésita qu'un moment sur ce qu'il avoit à faire pour en débarasser Ferdinand ; car prenant Manuël par la main : *Laissons*, dit-il, *leurs Majestez s'entretenir en liberté, ils s'acorderont bien sans nous.* Manuël pris au dépourvû se laissa conduire hors de la Chapelle ; Ximenez retournant sur ses pas s'assit à l'entrée de la porte, & regardant Manuël avec cét air d'autorité qui ne manquoit jamais d'imposer lors qu'on ne s'y atendoit pas : *Vous pouvez faire*, lui dit-il, *ce qu'il vous plaira, pour moi je servirai aujourd'hui de portier à nos Princes.*

Ferdinand débarassé de Manuël ne douta plus que la conférence ne lui réüssît, & le Roi de Castille au contraire aprehendant de trop acorder, prit la résolution de tout refuser. Ferdinand renonça d'abord à l'usufruit de la Castille, qui lui étoit acordé par le testament de la feuë Reine ; mais il ne prétendoit

rien moins que celui du Roiaume de Grénade : il se fondoit sur ce que ce n'étoit qu'une petite partie de ce qui lui étoit acordé par le testament de sa femme : il ajouta que c'étoit sa conquête ; que ces peuples nouvellement assujétis regrétoient encore leur Religion & leurs anciens Rois ; que dés qu'ils auroient changé de maître, ils ne manqueroient pas de se revolter ; & lui donneroient tant de peine, que ce Roiaume lui seroit beaucoup plus à charge qu'il n'en tireroit d'avantages : qu'ils étoient acoutumez à le craindre & à le regarder comme leur vainqueur : qu'il connoissoit leur païs, leurs mœurs, leurs intrigues, leur maniére de combatre : qu'aprés tout il ne demandoit pas une cession, mais un simple usufruit, qui ne pouvoit durer que quelques années : Qu'il emploieroit ce tems-là à achever de domter les Maures, & à pacifier le Roiaume, & qu'enfin l'Archiduc le recouvreroit tranquile & florissant : que cela s'apelloit prendre pour soi les risques & les fatigues de la guerre, & lui laisser les fruits & les avantages de la paix.

Comme cette proposition avoit déja été faite par Ximenez de la part de Ferdinand, Philippe en fut d'autant moins surpris. Il répondit en peu de mots au Roi d'Arragon, que la Couronne de Grénade aiant été réünie à celle de Castille, elle faisoit une partie de ses Etats ; que la proposition qu'il lui faisoit lui paroissoit d'autant moins équitable, qu'il n'ignoroit pas cette union, & qu'elle avoit été faite de son consentement : Qu'il ne lui retenoit rien du sien en conservant la Couronne de Castille telle qu'il l'avoit reçûë de la feuë Reine, sa belle-mére : Qu'en un mot les Couronnes ne se partageoient point, & que quand il auroit pour lui la complaisance de

partager la sienne, il étoit assuré que les Etats de Castille n'y consentiroient point.

Une réponse si précise ne rebuta point Ferdinand : il fit de nouvelles instances ; elles ne furent pas mieux reçûës : il passa ensuite à d'autres propositions. Mais Philippe qui avoit résolu de ne lui rien acorder, rompit brusquement la conférence, en lui disant, que chacun se contentât du sien ; que c'étoit tout l'acord qu'il avoit à faire avec lui. Les deux Rois se séparérent ainsi sans rien conclure ; & l'on remarqua, comme une chose assez singuliére, que Ferdinand n'eût pas témoigné le moindre désir de voir sa fille la nouvelle Reine de Castille. Philippe en fut extrêmement choqué, & regardant son beau-pére comm'un Prince dénaturé, qui sacrifioit tout à l'interêt sans se mettre en peine d'autre chose que du succés, il lui envoia dire que n'aiant plus rien à négocier ensemble, il lui feroit plaisir de se retirer au plutôt dans ses Etats.

Tout autre que Ferdinand n'auroit pas hésité à le faire ; mais comm'il étoit l'homme du monde qui perdoit le plû-tard l'espérance lors qu'il y avoit quelque chose à gagner, il fit tant par le moien de Ximenez, qu'il obtint une seconde entrevûë, mais aussi mortifiante que la prémiére. Elle se fit dans la Sacristie de l'Eglise de Remedo, à une lieuë de Valladolid. Ximenez fut choisi seul par les deux Rois pour assister à la conférence : elle auroit eu aussi peu de succés que la prémiére, si la confiance reciproque qu'ils avoient en l'Archevêque ne les eût portez à lui faire l'honneur de le prendre pour arbitre.

La commission étoit délicate : elle devoit aparament le commettre avec l'un des deux Princes, & peut-être même avec tous les

deux ; cependant il s'en aquita d'une maniére qui lui conſerva l'amitié de Ferdinand ſans aliener de lui le Roi de Caſtille ſon Souverain.

Il obligea d'abord Ferdinand à renoncer abſolument, & ſans reſerve, à l'adminiſtration de la Caſtille, & de ſes dépendances ; mais ce fut à condition que Philippe le laiſſeroit jouïr ſa vie durant des trois grandes Maîtriſes des Ordres de Saint Jacques, d'Alcantara, & de Callatrava. Philippe le refuſa d'abord abſolument : il ſe fondoit, ſur ce que les mêmes raiſons qui avoient porté Ferdinand lui-même à obtenir du Pape que les trois grandes Maîtriſes ſeroient réünies à perpetuité à la Couronne, en étoient pour lui d'invincibles pour l'empêcher de s'en dépouiller : il ajoutoit, que ſi cette réünion avoit paru formidable aux Rois ſes prédéceſſeurs, lors qu'il s'étoit agi de la faire en la perſonne d'un particulier & d'un ſujet, combien devoit-elle l'être davantage ſi elle ſe faiſoit en celle d'un auſſi puiſſant Prince que celui d'Arragon. Ximenez ne répondit point aux raiſons de Philippe ; mais le prenant en particulier, il ſçut ſi bien lui perſuader l'interêt qu'il avoit de donner quelque ſatisfaction à un Roi qu'il n'avoit déja que trop maltraité, & qui pourroit enfin, s'il étoit trop pouſſé, le fruſtrer un jour de tant de Couronnes qui étoient réünies à celle d'Arragon, qu'il ſe rendit, & conſentit que Ferdinand gardât le reſte de ſes jours les trois grandes Maîtriſes qui avoient été pour la prémiére fois réünies en ſa perſonne à la Couronne de Caſtille : On ſtipula expreſſément qu'il n'en pourroit diſpoſer en faveur de qui que ce fût, & qu'aprés ſa mort, ſans autre

formalité, elles demeureroient réünies à la Couronne de Caſtille.

Cette dificulté levée, il n'en reſtoit plus qu'une, mais incomparablement plus aiſée à vuider : c'eſt que Ferdinand renonceroit de bonne foi à tout ce qu'il pourroit prétendre de ſon gendre en vertu du teſtament de la feuë Reine, & que pour l'en dédommager on lui feroit une penſion qui lui ſeroit éxactement paiée tous les ans à Saragoſſe : On convint aiſément ſur cét article : la dificulté fut plus grande ſur la ſomme qu'il faudroit paier ; mais enfin, Philippe s'étant obſtiné à n'acorder que cinquante mille écus, Ferdinand fut obligé de s'en contenter : On lui hipotéqua, pour lui tenir lieu de fonds, la Ferme des ſoies du Roiaume de Grénade, qui montoit à la même ſomme, à condition toutesfois que Ferdinand ſortiroit inceſſament de la Caſtille, & ſe retireroit dans celui de ſes Etats qu'il lui plairoit de choiſir. Ainſi Ximenez eut la gloire de terminer dans une ſeule conférence un diferend entre deux grands Rois, qui ſembloit ne devoir jamais finir.

Il reſtoit encore la réünion des eſprits ; & pour y donner lieu, l'Archevêque jugea à propos de laiſſer les deux Princes ſeuls, afin qu'ils puſſent ſe parler en liberté. Ferdinand, que l'interêt avoit obligé de diſſimuler, reprit alors ſon véritable caractére : comm'il étoit trés-habile, & mieux informé que perſonne des véritables interêts du Roi de Caſtille, il l'en entretint à fond : il lui donna des avis qui ne pouvoient partir que d'une expérience conſommée, ſoutenuë d'un trés-grand génie : il lui parla avec beaucoup de force contre Jean Manuël, & contre une troupe de jeunes favoris, dont il lui prédit que

les conseils le perdroient, s'il continüoit à les suivre.

Etant ensuite tombé sur le chapitre de Ximenez, il lui en parla comme d'un homme d'une probité, d'une sagesse, d'une fidélité, & d'une expérience à toute épreuve : il l'assura que la feuë Reine, qui étoit elle-même si habile en l'art de regner, & qui se connoissoit si bien en grands hommes, lui en avoit toujours parlé comme du plus grand Ministre d'Etat que l'Espagne eût jamais produit ; & il conclut enfin, que le plus important avis qu'il pouvoit recevoir de lui, étoit de donner toute sa confiance à Ximenez, de suivre ses conseils en toutes choses, & d'en faire son prémier Ministre ; que c'étoit l'infaillible moien de regner heureusement & avec gloire. Les deux Rois se séparérent ensuite avec tous les témoignages extérieurs d'une amitié reciproque ; mais dans le fond fort peu satisfaits l'un de l'autre. Philippe retourna à Valladolid, & Ferdinand se retira en Arragon.

Comme Philippe étoit l'un des meilleurs Princes de son siécle, tout le monde fut surpris de la dureté avec laquelle il avoit traité son beau-pére ; les uns l'atribüoient à la Politique, qui ne permet pas de soufrir deux Souverains dans un Etat ; d'autres la rejettoient sur le génie particulier de Ferdinand, qui prenant avantage des ménagemens qu'on eût eu pour lui, n'eût pas si-tôt quité la Castille, s'il y eût été traité avec plus de considération ; presque personne n'en sçavoit les véritables motifs ; voici en peu de mots ce que de bons mémoires nous en aprennent.

Isabelle de Castille (dont il avoit été aisé de prévoir la mort) n'avoit pas encore rendu

l'esprit, lors que Ferdinand, son mari, fit dessein de se rendre maître de la Castille, & d'en exclure pour jamais l'Archiduc & l'Archiducheſſe. Ce fut aparament dans cette vûë qu'il supoſa ce fameux teſtament, dont on a tant parlé juſqu'ici; mais jugeant bien que ce ſeroit un foible titre à opoſer aux prétentions de l'Archiduc, s'il n'étoit ſoutenu de quelque choſe de plus fort; il fit un projet qui n'aloit à rien moins qu'à mettre le feu aux quatre coins de la Caſtille; mais qui ſelon toutes les aparences lui en devoit aſſurer la poſſeſſion.

Pour le bien concevoir il eſt néceſſaire de reprendre les choſes de plus loin. L'on a dit au commencement de cette Hiſtoire qu'il étoit né du mariage de Henri IV, frére d'Iſabelle, avec l'Infante de Portugal, une fille * que l'on avoit ſoupçonnée n'être pas de lui. Qu'Iſabelle avoit relevé & apuié ce ſoupçon. Qu'elle avoit prétendu que ſon véritable pére étoit le Duc d'Albuquerque : que ſur cette prétention, aprés la mort d'Henri IV, elle avoit épouſé Ferdinand, dans la vûë d'apuier ſon parti de toutes les forces d'Arragon : que Ferdinand avoit défait en bataille rangée ceux qui ſoutenoient le parti de Jeanne de Caſtille, & l'avoit contrainte de ſe refugier en Portugal, où elle étoit encore lors que la mort d'Iſabelle arriva.

* *Jeanne de Caſtille.*

Ferdinand jetta les yeux ſur cette Princeſſe, & ſous prétexte de reparer le mal qu'il lui avoit fait en la dépouillant des Etats qui lui apartenoient par le droit de ſa naiſſance, il réſolut de la demander en mariage, de faire revivre ſes droits, de rechaufer ſon parti, qui n'étoit peut-être pas ſi abatu qu'il ne ſe pût relever, & de la rétablir à main-armée ſur le Trône qui avoit apartenu à Henri IV.

qui l'avoit jusqu'à la mort reconnuë constament pour sa fille & son héritiére universelle : Il supposa que les prétentions de cette Princesse, jointes à celles que lui donnoit le testament de la feuë Reine, rendroient son droit incontestable ; & que les forces de l'Arragon, jointes à celles du parti qu'elle avoit encore dans la Castille, seroient tellement supérieures à celles de l'Archiduc, qu'il seroit contraint de lui céder, ou d'en venir du moins à un traité, qui mettroit tout l'avantage de son coté.

Il y avoit dans l'éxécution de ce projet plusieurs dificultez à surmonter. La Princesse haissoit Ferdinand avec toute la fureur dont une femme est capable contre l'usurpateur d'un trône qu'elle croit lui apartenir. Il faloit l'adoucir, & la faire consentir à s'unir de la maniére la plus étroite à l'homme du monde qu'elle haissoit le plus ; mais que ne fait on point pour regner ! Elle étoit en la puissance du Roi de Portugal ; il l'en faloit tirer, & le faire consentir au projet de Ferdinand.

La négociation étoit délicate. Ferdinand pour la faire réüssir choisit le fameux Raymond de Cardonne, l'un des plus habiles Négociateurs de son siécle.

Il y avoit encore une dificulté qui paroissoit la plus grande de toutes ; ce fut pourtant celle qui fut le plus aisément surmontée. Il s'agissoit d'épouser la niéce, aprés avoir épousé la tante : les Canons & l'usage de l'Eglise ne permetoient pas ces sortes de mariages ; & Jule II, homme peu scrupuleux à la vérité, mais séyére, paroissoit peu propre à y consentir. Ferdinand lui en fit faire la proposition par l'Ambassadeur qu'il avoit à Rome. Le Pape avoit une haine extrême contre les François : Il avoit résolu de les chasser d'Italie ; & n'en

pouvant venir à bout sans le sécours de Ferdinand, il le fit assurer qu'il ne tiendroit pas à lui que son mariage ne réüssît.

La négociation de Ferdinand n'eut pas un succés si heureux du coté du Portugal. Manuël Prince paisible aprehenda d'alumer un feu dans la Castille, dont il pourroit bien se ressentir en étant le plus proche voisin. Il craignit d'attirer dans l'Espagne, & peut-être dans ses Etats, les forces des Pais-Bas, de la France & de l'Empire : Il crut que l'Archiduc étant de beaucoup plus jeune que le Roi d'Arragon, il vivroit plus long tems que lui, & qu'il se verroit tôt ou tard exposé à son ressentiment. En un mot il voïoit beaucoup à craindre, & rien à espérer en favorisant Ferdinand. Ce fut ce qui l'obligea de refuser la Princesse de Castille avec une obstination qui ne put être vaincue ; & Ferdinand n'étant pas en état de l'enlever malgré lui, abandonna son projet.

Il seroit dificile de décider par quelle voie l'Archiduc en fut averti ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le fut, & qu'il en conçut contre son beau-pére un ressentiment proportionné au tort qu'il avoit prétendu lui faire. La liaison étroite qui étoit alors entre Ferdinand & Ximenez, l'a fait soupçonner d'avoir sçû quelque chose de son dessein, & même de l'avoir aprouvé ; mais il n'y a point d'aparence qu'il eût voulu favoriser un projet si préjudiciable à la mémoire de la feuë Reine sa bienfaittrice, & qui n'aloit à rien moins qu'à exclurre pour jamais sa postérité du Roiaume de Castille, & des Couronnes qui en dépendent ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'Archiduc, qui étoit parfaitement instruit des intrigues de son beaupére, ne le soupçonna jamais d'y avoir trempé ; & quand il n'y auroit point d'autres preu-

ves en sa faveur, la confiance dont ce Prince l'honora tant qu'il vécut, suffiroit pour l'en justifier dans l'esprit de toutes les personnes équitables.

Le projet dont l'on vient de parler, n'aiant pas réüssi, Ferdinand qui n'aimoit pas l'Archiduc, ne pouvant lui faire perdre la Couronne de Castille, tacha du moins de le priver de la succession d'Arragon, & de rompre la liaison étroite qui étoit entre lui & le Roi de France.

Ce fut dans cette double vuë qu'il fit demander en mariage Germaine de Foix, niéce de Sa Majesté Trés-Chrétienne, qu'elle faisoit élever à sa Cour auprés des Princesses ses filles, & pour laquelle elle n'avoit guére moins de tendresse que pour ses propres enfans. Louis XII, le meilleur Prince du monde, eut peine d'abord à consentir à ce mariage. Sa répugnance étoit fondée sur le peu de proportion qu'il y avoit entre l'âge des parties; en éfet le Roi d'Arragon eût pû être le pére de Germaine. Mais Ferdinand le prit par son foible. Il connoissoit la passion violente qu'avoit ce Prince de réünir le Roïaume de Naples à sa Couronne: Son prédécesseur * & lui n'avoient rien épargné pour le conquérir sans en pouvoir venir à bout. Ferdinand le possédoit alors presque tout entier, & il étoit aisé de juger que les François acheveroient bien-tôt de perdre le peu qu'ils en avoient conservé.

* *Charles VIII.*

Quelque avantage qu'eût Ferdinand de ce coté-là, il ne laissa pas de proposer au Roi de France, que s'il vouloit lui donner sa niéce, il consentiroit que le Roiaume de Naples apartînt aux enfans mâles qui sortiroient de ce mariage. Que s'il n'avoit point d'enfant mâles, ce Roïaume retourneroit à la Couronne de France, au préjudice des filles qui en pour-

roient naître, & des enfans du prémier lit. La proposition fut acceptée ; l'article fut inséré dans le contract de mariage. Ferdinand épousa Germaine. La jeunesse & l'embonpoint de cette Princesse lui faisoient espérer des successeurs ; cependant il n'en eût point, ou du moins qui vécussent ; mais les enfans du prémier lit n'en conservérent pas moins le Roïaume de Naples ; & les Princes qui en sont sortis, le possédent encore aujourd'hui.

Ce mariage étoit à peine conclu, lorsque l'Archiduc arriva en Castille de la maniére qui a été racontée. Tant de marques de la mauvaise volonté de son beau-pére lui firent juger qu'il n'avoit rien à ménager avec lui. Voila les véritables motifs des défiances de l'Archiduc, & de la dureté avec laquelle il traita Ferdinand.

Cependant, quelque brouillez qu'ils fussent, le nouveau Roi de Castille ne laissa pas de profiter des avis qu'il lui avoit donné touchant Ximenez. Il le prévint de mille honnêtetez : il lui donna toute sa confiance ; il le mit à la tête de tous ses Conseils ; & le conjura de s'attacher à lui, & de ne le pas abandonner, s'il se pouvoit, d'un moment.

Le parti étoit trop avantageux pour ne le pas accepter, & il étoit encore de la derniére importance pour le bien de l'Etat de ne pas abandonner ce jeune Prince, qui étoit de l'humeur du monde la plus facile, à une troupe de jeunes gens, qui ne pouvant qu'abuser de sa faveur, ne pouvoient aussi que le jetter dans une infinité d'inconvéniens, s'il eût suivi leurs conseils aussi aveuglément qu'ils le prétendoient. Le Roi de Castille étoit d'ailleurs d'une humeur si libérale, qu'elle dégéneroit quelquefois en prodigalité. Il ne savoit ce que c'étoit que

de refuſer ; & pour obtenir quelque choſe de lui, il ne faloit que la lui demander. Mais comme les revenus de la Couronne de Caſtille n'étoient pas alors, à beaucoup prés, auſſi conſidérables qu'ils le ſont aujourd'hui, & qu'il s'en faloit beaucoup qu'ils puſſent ſufire à ſa dépenſe, à l'avidité des Flamans, & aux gratifications exceſſives dont l'Epargne étoit ſurchargée, il étoit aiſé de prévoir de grands deſordres dans les Finances : Ces deſordres en euſſent infailliblement atiré d'autres dans tout le corps de l'Etat ; il eût falu enfin avoir recours à de nouveaux impôts ; & les Caſtillans, qui ſe croioient déja ſurchargez, n'euſſent pas ſoufert patiemment qu'on les augmentât.

Il n'y avoit qu'un homme auſſi habile, auſſi bien intentionné & auſſi deſintereſſé que Ximenez, qui pût remédier à tant d'inconveniens ; & comme il ſe connoiſſoit lui-même auſſi-bien que perſonne, & qu'il ſe ſentoit une fermeté à l'épreuve de tout ce qui a coutume d'ébranler les plus conſtans, il ne crut pas qu'il dût préférer le bien particulier de ſon Egliſe à l'avantage que tout l'Etat pouvoit tirer de ſon adminiſtration : Ce fut ce qui le fit conſentir à demeurer à la Cour, & à s'atacher à la perſonne du nouveau Roi. Mais comme il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner tout à fait ſon Egliſe, il choiſit deux hommes également diſtinguez par leur ſcience & par leur probité : Il les envoia dans ſon Diocéſe en qualité de Grands Vicaires ; il leur donna toute ſa Juriſdiction, de peur que l'obligation d'avoir recours à lui ne fût à charge à ſon peuple, & ne retardât les éfets de leurs bonnes intentions. Mais de peur que la concurrence ne fiſt à peu prés le même éfet, il ordonna que l'un demeureroit à Tolède, & l'autre à Alcala : Il

régla à chacun le ressort de sa Juridiction, & leur recommanda expressément de l'informer souvent & exactement de tout ce qui se passeroit de plus considérable dans ce grand Diocèse, & particuliérement des cas douteux, ou de ceux qui auroient besoin de l'intervention & de l'apui de son autorité.

Ces précautions prises, Ximenez se donna tout entier au Gouvernement de l'Etat. Le premier objet de ses soins fut le réglement des Finances. Il y trouva tout le desordre qu'il avoit prévû; mais il étoit d'autant plus dificile d'y remédier, qu'il venoit de Jean Manuël même, à qui le Roi en avoit confié l'administration: Ce n'est pas qu'il ne fût fort habile; mais comme il étoit persuadé que le foible des jeunes Princes est le plaisir, & qu'il étoit encore d'âge à en prendre sa part, il n'épargnoit rien pour les divertissemens du Prince: D'ailleurs, comme il connoissoit son humeur portée à la profusion, tout son soin étoit de la seconder; cela rendoit son administration agréable, quoi qu'enfin elle n'alât à rien moins qu'à la ruïne entiére de l'Etat.

Ximenez comprit aussi-tôt qu'il seroit impossible de régler les Finances tant qu'elles seroient entre les mains d'un homme aussi-peu ménager que Manuël. Il étoit question de les en tirer; mais le grand crédit qu'il avoit auprés du Roi, rendoit la chose fort dificile. Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre: Il faloit pour cela avoir en main quelque fait constant & important qui pût faire perdre au Roi la confiance qu'il avoit en lui: Il étudia si-bien sa conduite, qu'enfin il le trouva, & il en fit tout l'usage qu'il avoit coutume de faire des avantages que la fortune lui présentoit.

Un jour qu'il étoit alé chez l'Intendant des

Finances, il lui demanda à voir le Regître des Gratifications : il le parcourut comme par maniére d'aquit, & sans qu'il parût fort apliqué à ce qu'il faisoit. Mais étant tombé sur le rôle de celles qui n'étoient pas encore païées, il fut bien surpris d'y en trouver plusieurs qui étoient assignées sur les droits que le Roi tiroit des soïes du Roiaume de Grénade : Il demanda si elles étoient expédiées ; & l'Intendant, qui n'y entendoit point de finesse, les fit voir toutes signées, & prêtes à être envoïées au Trésorier de l'Epargne pour en faire le païement. Alors Ximenez prenant un visage sévére : *Vous êtes*, lui dit-il, *bien obligé à l'amitié que je vous porte depuis si long tems ; sans cela rien ne seroit capable de m'empêcher de vous faire arrêter, & d'aler de ce pas demander vôtre tête au Roi* Il lui fit ensuite de sanglans reproches, de ce que sachant que ces droits aiant été cédez au Roi d'Arragon, il avoit été assez hardi pour signer de pareils billets, sans avoir aucun égard à l'honneur du Roi qu'il aloit faire passer pour un Prince sans foi & sans parole. L'Intendant lui répondit tout éfraïé, qu'il n'avoit pû moins faire, n'étant que subalterne à Manuël que de lui obéïr : Que ce n'étoit pas à lui à examiner s'il faisoit bien ou mal : Il ajouta qu'il en avoit le Brévet signé de la main du Roi, & contre-signé de Manuël. Ximenez, qui avoit par là ce qu'il demandoit, se radoucissant un peu, le lui demanda ; il le lui remit aussi-tôt. Mais Ximenez ne l'eut pas plutôt lû, qu'il le déchira, & regardant l'Intendant d'un air sérieux : *Voila*, dit-il, *comme doivent être traitez des Brévets obtenus par surprise, contre la bonne foi, & au préjudice de la réputation de nôtre commun Maître.*

Tous ceux qui étoient présens furent étrangement surpris d'une action si hardie ; mais ils le furent bien plus, lorsque Ximenez ramassant les piéces du Brévet déchiré, fut lui-même les porter au Roi, & lui remontra avec tant de force le tort qu'il se feroit à lui-même, si au préjudice du Traité fait avec Ferdinand, il avoit été aquité, qu'au lieu de lui en savoir mauvais gré, il le loüa de sa fidélité, avoüa qu'il avoit été surpris, & ordonna qu'à l'avenir aucun Brévet ne seroit aquité sans avoir été communiqué à l'Archevêque.

Mais Ximenez n'en demeura pas là, il en prit ocasion de remontrer au Roi l'impossibilité qu'il y auroit de régler ses Finances tant qu'elles seroient entre les mains de Manuel ; il lui raporta sur cela tous les abus qu'il y avoit remarqué, & lui en fit voir les conséquences ; & il y a bien de l'aparence qu'il fût venu à bout de son dessein, si la mort du Roi, qui arriva lors qu'on y pensoit le moins, ne l'avoit empêché d'achever ce qu'il avoit si bien commencé.

Le Gouvernement de Burgos étant venu à vaquer, le Roi en gratifia Manuël, qui de son coté invita le Roi à un grand festin. Au sortir du repas, sans se donner le tems de faire digestion, ce Prince ala jouër à la courte paume, & y joüa long tems. Ce violent éxercice l'altéra ; il demanda à boire, on lui aporta diverses liqueurs glacées, dont il but en quantité. Le frisson le prit au sortir de ce jeu ; & il fut ensuite saisi d'une fiévre chaude, acompagnée d'une trés-grande douleur de coté ; & le quatriéme jour le transport se fit au cerveau. Ce Prince étoit d'une complexion si forte, que depuis le jour de sa naissance, elle n'avoit pas soufert la moindre altéra-

tion, quoi qu'il la mit souvent à d'assez fortes épreuves. Cependant elle succomba sous la violence du mal : Tous les remédes furent inutiles ; & il mourut le septiéme jour de sa maladie, agé de vingt-huit ans, dans la seconde année de son Regne. *Le 25. Septembre de l'an 1506.*

Jamais Prince ne fut tant pleuré, ni avec des larmes plus sincéres. Toute la Castille en prit le deuil, & la Reine son épouse en perdit si absolument l'usage de la raison, qu'Elle ne le recouvra plus pendant les cinquante années qu'Elle lui survécut.

Ce double contre-tems arrivé coup sur coup jetta la Castille dans la confusion qu'il est aisé de s'imaginer. Elle n'étoit pas même pour finir si-tôt, si Ximenez, qui en prévit les facheuses suites, n'y eût remédié avec sa prudence ordinaire. A peine la nouvelle de la mort du Roi étoit-elle répanduë dans son Palais, qu'il assembla les Grands, & tout ce qui se trouva d'Evêques, & de personnes distinguées dans le Clergé & dans le Tiers-Etat. Il leur aprit la double perte que la Castille venoit de faire, avec toutes les marques d'une douleur, qui quoi qu'elle parût fort grande, ne diminüoit rien de sa fermeté ordinaire. Il fit remarquer en peu de mots, que l'accident arrivé a la Reine la rendoit si absolument incapable du Gouvernement, qu'on ne pouvoit plus conter sur Elle : mais il leur représenta vivement la nécessité où ils se trouvoient de choisir promtement quelqu'un sur qui l'on pût se reposer, au moins pour un tems, des afaires les plus pressantes.

Le Duc de Medina Celi qui avoit ses vuës, & qui vouloit aparament avoir le tems de faire sa brigue, aiant pris la parole aprés l'Archevêque, fut d'avis que l'afaire étoit assez im-

portante pour se donner le tems d'y penser, & conclud à remettre le choix dont il s'agissoit au lendemain.

Mais Ximenez représenta si fortement que cette affaire ne souffroit aucun délai, qu'il fut choisi lui-même presque tout d'une voix, à condition toutefois que dés que les Obséques du Roi seroient finies, l'on se rassembleroit pour choisir un Administrateur de la Couronne, jusqu'à ce que le Duc de Luxembourg *, l'aîné des enfans du défunt Roi, fût en âge de gouverner.

* *Charles V. s'appelloit ainsi au vivant de son pére.*

Ximenez étoit trop éclairé pour ne pas prévoir que le choix qui se devoit faire, ne tomberoit pas sur lui : ainsi le seul parti qu'il avoit à prendre, étoit que celui qui seroit choisi, lui en eût toute l'obligation.

Quelques prétentions que pussent avoir les Grands de Castille à l'administration du Roiaume, il est certain qu'il n'y avoit que deux Princes qui eussent droit à la Régence de la Castille ; l'un étoit l'Empereur en qualité d'aïeul paternel, & l'autre Ferdinand en celle d'aïeul maternel, & de plus par le droit de bienséance.

Maximilien I.

Toutes les Loix étoient pour l'Empereur ; & si l'on s'y fût tenu, il l'emportoit incontestablement sur le Roi d'Arragon. Il avoit même un préjugé en sa faveur qui ne pouvoit être disputé ; c'est que le pére du défunt Roi étant mort avant qu'il fût en âge de gouverner, les dix-sept Provinces persuadées que la Régence lui apartenoit à l'exclusion de tout autre, la lui avoient déférée tout d'une voix, & l'avoient reconnu pour Administrateur des Etats du jeune Archiduc, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Le

cas étoit pareil, puisque la succession des Pais-Bas venoit du coté de Marie de Bourgogne, mére de l'Archiduc Philippe, comme la succession de la Castille, dont il s'agissoit, venoit de Jeanne d'Arragon, mére de l'Archiduc Charles. *Charles V.*

Ximenez n'ignoroit pas les Loix qui favorisoient l'Empereur; & le fait qu'on vient de raporter, étoit trop public pour pouvoir être contesté; mais outre qu'il avoit plus d'inclination pour Ferdinand, & que le droit de la bienséance étoit pour lui, il étoit persuadé que sa Régence seroit sans comparaison plus avantageuse à la Castille que celle de l'Empereur, dont les Etats étoient fort éloignez, & qui n'étoit pas en état de quiter l'Empire, pour venir lui-même gouverner la Castille, comme Ferdinand le pouvoit faire à cause de la proximité de ses Etats.

Manuel étoit ouvertement déclaré pour l'Empereur, plus par la passion qu'il avoit d'exclure Ferdinand son énemi déclaré, que par aucun engagement qu'il eût avec Sa Majesté Impériale: Il avoit dans son parti tous les Grands, qui s'étant déclarez si ouvertement contre Ferdinand lors de ses différends avec le feu Roi, apréhendoient d'être expoſez à sa vengeance, s'il reprenoit jamais le Gouvernement de la Castille. Le seul Fréderic, Duc d'Alve, favorisoit le Roi d'Arragon, & Ximenez espéroit d'attirer à son parti Bernardin de Mendosse, avec qui il étoit lié d'une amitié trés-étroite.

Quelque peu d'aparence qu'il y eût de faire préférer Ferdinand à l'Empereur, Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre. L'intrigue devoit être ménagée avec beaucoup d'adresse & de sécret; le parti contraire aiant à sa tête un

auſſi habile homme que Manuël. Comme c'étoit fait de ſa fortune, ſi Ferdinand étoit rétabli, & qu'il étoit d'autant plus expoſé à ſa vengeance, qu'étant de baſſe extraction, il pouvoit être ataqué plus impunément que les autres, l'on étoit perſuadé qu'il n'oubliéroit rien pour le faire exclurre. Ximenez ne manqua pas de le ſupoſer : Voici comme il s'y prit pour faire réüſſir cette importante afaire, qui fut pour lui une nouvelle ſource d'honneurs.

Il cacha ſous une profonde diſſimulation le deſſein qu'il avoit de favoriſer Ferdinand. Pour endormir le parti contraire, & l'empécher de prendre des meſures opoſées aux ſiennes, il afecta deux choſes ; l'une de ne paroître pas opoſé à l'Empereur ; l'autre de paroître ocupé de toute autre choſe que de l'Aſſemblée, & de tout ce qui devoit s'y traiter. Il ne laiſſoit pas cependant de faire pratiquer ſous main les principaux du Tiers-Etat, & de les engager, ſans leur déclarer ſon deſſein, d'être du ſentiment dont il ſeroit dans l'Aſſemblée. Comme il en étoit paſſionnément aimé, parce qu'il s'étoit toujours déclaré pour le peuple contre les entrepriſes des Grands, & qu'on étoit perſuadé d'ailleurs que ſes vuës n'aloient qu'au bien de l'Etat, il ne lui fut pas dificile de s'aſſûrer de toutes les voix.

Pour le Clergé, avec qui il avoit toujours conſervé une liaiſon trés-étroite, il ne ſe raporta qu'à lui-même du ſoin de le ménager. Il écrivit à tous les Evéques, & à tous ceux de ſecond Ordre qui avoient ſéance aux Etats pour les prier de s'y rendre inceſſament, & au plus grand nombre qu'il ſe pourroit, il ne s'ouvrit de ſon deſſein qu'à un petit nombre de ſes confidens, & les chargea du ſoin de

pratiquer

pratiquer les autres. Il en usa de même à l'égard des Commandeurs des trois Ordres, dont Ferdinand étoit Grand Maître. Entre les Grands, il sçut si bien ménager Bernardin de Mendosse, qu'il le gagna, & Bernardin de son coté lui aquit sous de grandes promesses tous ceux d'entre les Grands qui lui étoient liez de parenté ou d'amitié. Pour le Duc d'Alve, il étoit si ataché au parti de Ferdinand, qu'il n'épargna rien pour le fortifier, & pour y atirer tout ce qu'il avoit de parens & d'amis. On ne se mit pas en peine d'en pratiquer d'autres, de peur d'éventer le dessein en le communicant à trop de gens. Ximenez prit encore une précaution qui ne contribüa pas peu au succés de son entrepriſe, c'est qu'il fit publier par les Evêques du Roïaume de Grénade, que les Maures, dans le dessein de se prévaloir de l'Etat présent de la Castille, armoient puissament, & se disposoient à repasser en Espagne. Il fit semblant d'en être persuadé, quoi qu'il sçût le contraire; ce qui ne contribüa pas peu à le persuader à tout le monde.

Ces mesures étant prises, & le jour de l'Assemblée arrivé, Ximenez, qui devoit y présider, s'y rendit, acompagné des Députez de tous les Ordres. Il en fit l'ouverture par un discours, dont voici la substance.

Il représenta à l'Assemblée, que n'y aiant que l'Empereur & le Roi d'Arragon qui pussent prétendre au choix dont il s'agissoit, il faloit sans prévention, & sans égard aux interêts particuliers, choisir celui dont l'on croiroit en conscience que l'administration seroit plus avantageuse à l'Etat. Il parla de l'Empereur avec le respect dû aux personnes de son caractére; mais il ajouta qu'il croiroit trahir les interêts

publics, s'il n'avertiſſoit l'Aſſemblée que ce Prince ne lui paroiſſoit point propre pour le choix dont il s'agiſſoit. Il ſe fonda ſur l'antipathie naturelle des Eſpagnols & des Alemans, ſur leur maniére de gouverner ſi diférente de celle des Caſtillans, ſur la qualité de l'Empereur, qui ne lui permétant pas de venir les gouverner lui-méme, les ſoumetroit à des Gouverneurs, gens la plupart du tems avares, qui ne ſongeoient qu'à remplir leurs bourſes des dépouilles du peuple & des Grands, & qui n'avoient preſque jamais toute l'autorité néceſſaire pour gouverner avec ſuccés; ſur l'éloignement des Etats de l'Empereur, qui ne lui permetroit pas de leur donner les ſécours dont ils ne pouvoient manquer d'avoir beſoin, ſi ce que l'on publioit de la deſcente des Maures, ſe trouvoit véritable, comme il n'y avoit que trop d'aparence; ſur le génie particulier de ce Prince, toujours ocupé à amaſſer de l'argent, comme pourroient faire les plus avares, & auſſi pront à le diſſiper que le pourroient étre les plus prodigues. Il ſe fonda encore ſur pluſieurs autres circonſtances qu'il ſeroit trop long de raporter. Et il conclut enfin, que l'Empereur ne pouvant regarder l'adminiſtration de la Caſtille que par raport à lui-méme, & au profit qui lui en reviendroit, le choix que l'on en pourroit faire, ne pouvoit étre avantageux à l'Etat.

Il parla enſuite de Ferdinand comme d'un Prince d'un mérite & d'une habileté conſommée: Il remarqua d'abord qu'il ne s'agiſſoit point de la tutelle du jeune Roi, puiſque le feu Roi l'avoit déférée au Roi de France * & qu'il s'étoit repoſé ſur ſa probité des ſoins & de l'éducation de ſon fils; Il ne manqua

* Louïs XII.

pas d'observer, que cette disposition étoit une preuve inconteſtable du peu d'eſtime que le feu Roi faiſoit de l'Empereur ſon grand-pére, & que s'il ne lui avoit pas voulu confier l'éducation de ſon fils, il s'en feroit encore moins raporté à lui du gouvernement de ſes Etats, s'il eût eu le tems de déclarer ſur cela ſes intentions. Il prétendit enſuite qu'il ne s'agiſſoit préciſément que de la Régence de la Caſtille: Il ſoutint encore que Ferdinand à cet égard avoit tant d'avantage ſur l'Empereur, qu'il ne pouvoit croire qu'il y eût une ſeule perſonne dans l'Aſſemblée qui pût héſiter un ſeul moment à le lui préférer. Il s'étendit ſur ſes qualitez perſonnelles; ſur ſa ſageſſe; ſur ſa prudence ſi généralement reconnuë; ſur ſa valeur dont il avoit donné tant de preuves en faveur & à l'avantage de la Caſtille; ſur la proximité de ſes Etats, & de ſes forces toujours prêtes à la ſecourir; ſur le beſoin préſent qu'on en avoit pour reſiſter aux Maures, s'il leur prenoit envie de repaſſer en Eſpagne; ſur la haute réputation où étoit Ferdinand parmi ces peuples; ſur les victoires qu'il avoit remporté ſur eux; ſur les obligations que lui avoit la Caſtille, les Prélats, les peuples, & tous les Grands du Roiaume. Il ſe fonda encore ſur la douceur de ſon Gouvernement; ſur les avantages & ſur la gloire qui en étoit revenuë à leur Couronne; ſur le teſtament de la feuë Reine, auquel il étoit juſte enfin d'avoir quelque égard.

Il parla enſuite ſur la crainte & ſur la méfiance que pouvoient avoir de lui la plupart de ceux qui lui avoient été contraires lors de ſes démélez avec le feu Roi. Il n'épargna rien pour les éfacer: Il ſoutint que Ferdinand, qui étoit ſi habile dans l'art de regner, ne pouvoit leur ſavoir mauvais gré d'avoir préféré leur

Roi légitime à celui qui avoit cessé de l'être : Qu'il n'en feroit que plus d'estime de leur fidélité : Que l'estime & la confiance qu'ils lui témoigneroient dans une ocasion si importante, éfaceroient infailliblement tout ce qui pourroit lui être resté de ressentiment contre qui que ce fût : Enfin il protesta que si contre son atente le Roi d'Arragon prétendoit user de l'autorité qu'on lui auroit renduë pour se vanger de ses énemis particuliers, il seroit le prémier à conspirer avec eux pour l'en dépouiller, & pour le forcer de retourner en Arragon avec plus de honte qu'il n'y étoit retourné la prémiére fois.

L'éfet du discours de Ximenez fut que Ferdinand eut tous les suffrages du Clergé & des Commandeurs des trois Ordres, dont la grande Maitrise lui étoit restée. Les Députez du Tiers-Etat témoignérent par un murmure confus avant que d'opiner à leur rang & dans les formes, qu'ils étoient de leur sentiment : Ainsi les Grands s'étant aperçûs, qu'outre cette conspiration générale des deux Ordres, il y en avoit plusieurs parmi eux qui se déclareroient pour Ferdinand, firent de bonne grace ce qu'ils prévoïoient qu'ils seroient enfin contraints de faire.

Manuël s'éforça néanmoins de tenir ferme avec un petit nombre de ses partisans déclarez ; mais on ne laissa pas de passer outre. Il demanda ensuite qu'au moins l'on remît au lendemain à dresser l'Acte d'Election ; mais Ximenez qui connoissoit ses intrigues, & qui aprehendoit un retour, le fit dresser, & signer avant que l'Assemblée se séparât. Manuël eut même en cette ocasion un nouveau sujet de mortification, qui fut que le Gouvernement de

l'Etat fût continué à Ximenez jusqu'à l'arrivée du Roi d'Arragon.

C'est ainsi que Ferdinand par les soins de Ximenez recouvra la Régence de la Castille, qu'on l'avoit forcé de quiter deux ans auparavant d'une maniére si honteuse.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÈME.

Ximenez est fait Cardinal sous le Titre de Cardinal d'Espagne : Il se retire de la Cour : Sa prudence à empêcher que Jules II. n'imposât des Décimes extraordinaires sur le Clergé d'Espagne le lui aquiert entiérement. La prise d'Oran en Afrique faite à ses propres dépens : Ferdinand mourant le fait Régent d'Espagne.

LE service important que Ximenez venoit de rendre à Ferdinand le devoit porter à une reconnoissance proportionnée à ce qu'il avoit fait pour lui : il eut en éfet toute celle qu'il en pouvoit atendre pour lors. Le Courrier qu'il lui avoit envoié le rencontra sur les cotes de

Naples, prêt à faire voile pour s'en retourner en Espagne. Il lui rendit les lettres de Ximenez, & l'acte de son élection pour l'administration de la Castille. Ferdinand répondit aussi-tôt à l'Archevêque, l'assurant de toute la reconnoissance qu'il pouvoit attendre de lui. Il écrivit aussi aux Etats de Castille des letttes trés-obligeantes, où, aprés les avoir remerciez de leur choix, il les assuroit qu'il ne perdroit pas un moment pour se rendre en Castille, & leur faire éprouver en général & en particulier qu'ils ne s'étoient pas trompez dans la bonne opinion qu'ils avoient eu de lui. Le Courrier fut aussi-tôt expédié, & renvoié en Castille.

Mais en même tems Ferdinand en dépécha un autre au Pape * avec des lettres trés-pressantes, par lesquelles il lui demandoit un Chapeau de Cardinal pour Ximenez. Le Pape qui ayoit déja formé le dessein de chasser les François d'Italie, & qui étoit persuadé qu'il n'en pouvoit venir à bout sans le secours de Ferdinand, avoit de trop grandes liaisons avec ce Prince, pour lui refuser pour son prémier Ministre ce qui avoit déja été acordé aux Ministres de France & d'Angleterre *: ainsi le Courrier revint avec des lettres de Sa Sainteté, par lesquelles il lui acordoit ce qu'il lui avoit demandé pour Ximenez.

* *Jules II.*

* *Les Cardinaux d'Amboise & Volsei.*

La mort de Philippe, Roi de Castille, & la folie de la Reine Jeanne, sa femme, arrivez si à propos pour Ferdinand, furent suivis d'un autre succés qui acheva de le persuader que la fortune s'étoit tout à fait reconciliée avec lui.

Il ne fut pas plutôt retourné dans l'Arragon, aprés avoir été contraint par son gendre de quiter l'administration de la Castille, que

Conſalve de Cordoue, Vice-Roi de Naples, & Général des Armées de ce Roiaume, lui devint ſuſpect : il étoit d'une des plus illuſtres maiſons de l'Andalouſie, & avoit toujours fait profeſſion d'un atachement particulier au ſervice de la Reine Iſabelle de Caſtille, dont il étoit né ſujet : il raſſembloit en lui toutes les qualitez qui peuvent former un grand homme ; ſa prudence égaloit ſa valeur, & ſa valeur étoit toujours acompagnée d'un bonheur ſurprenant, qui le faiſoit réüſſir dans toutes ſes entrepriſes : jamais homme ne profita mieux des fauſſes démarches de ſes énemis, ni ne ſçut mieux ſe ſervir des avantages que la fortune lui préſentoit : il trouvoit des reſſources où tout autre ſe fût cru perdu, & il ſe relevoit de ſes pertes avec tant de promptitude & d'avantage, qu'il ſembloit n'avoir cédé que pour endormir ſes énemis, & en triompher avec plus de gloire.

Cependant comm'il n'y eut jamais d'homme ſi acompli qui n'ait eu quelque défaut, Conſalve en avoit un qui penſa éfacer toutes ſes grandes qualitez : il n'avoit point de foi : il étoit capable de violer les plus terribles ſermens ; & les plus hautes perfidies ne lui coutoient rien quand il s'agiſſoit de ſe tirer d'un mauvais pas, ou de faire réüſſir quelque grande entrepriſe. Il commença à ſe ſignaler contre le Portugal, & il ne contribüa pas peu au gain de la fameuſe bataille de Toro, qui rendit la Reine Iſabelle maitreſſe abſoluë de la Caſtille.

Ce fut particuliérement par ſes conſeils que la guerre de Grénade fut entrepriſe : il en fit le projet, & il le ſoutint avec une conduite & une valeur qui le firent conſidérer comme le plus grand Capitaine de toute l'Eſpagne :

il força Tajara, emporta Lhora, surprit Montefrio, & plusieurs autres places : il battit les Maures en plusieurs rencontres. Enfin il aquit tant de réputation dans cette guerre, que Ferdinand aiant fait le projet de la conquête du Roiaume de Naples, crut n'en pouvoir confier l'éxécution qu'à ce grand homme.

Il y réüssit au delà des espérances de Ferdinand : il arriva à Naples avec peu de forces, sous prétexte de secourir Fridéric & Alfonse, cousins de Ferdinand, contre les François ; mais en éfet pour conquerir ce Roiaume pour le Roi d'Arragon. Il se mit d'abord si avant dans l'estime de Frideric & d'Alfonse, qu'ils ne faisoient rien sans son conseil. Cette confiance aveugle acheva de les perdre. Consalve les trompa, & partagea leur Roiaume avec les François. Ceux-ci eurent Naples, la terre de Labour, & la Brusse ; & Ferdinand la Pouille & la Calabre. Les deux Princes se voiant trompez levérent des troupes pour empêcher l'éfet d'un partage qui ne leur laissoit pas un pouce de terre. Consalve les batit par tout, dissipa leur armée, s'empara de toutes les places qui devoient apartenir aux Espagnols ; contraignit Alfonse, Duc de Calabre, fils de Fridéric, Roi de Naples, de se renfermer dans Tarente, l'y assiégea, & força cette place de se rendre à composition. On convint expressément que le jeune Prince auroit la liberté de se retirer par tout où il lui plairoit, & Consalve, à la parole duquel l'on ne se fioit plus, jura cét article sur le Saint Sacrement ; mais ce serment, tout terrible qu'il étoit, ne l'empêcha pas de manquer à sa parole : il ne fut pas plutôt le maître de la Ville, qu'il fit

arrêter Alfonſe, & l'envoia priſonnier en Eſpagne.

Cette horrible perfidie fut ſuivie d'une autre : il fit une querelle aux François pour avoir lieu de s'emparer de leur portion ; mais n'y trouvant pas ſon compte, il fit deux fois la paix, & la viola autant de fois. Les François irritez lui enlevérent d'abord ſes meilleures places, & Conſalve fut inveſti dans Barlette ſans vivres & ſans munitions. Il étoit perdu, & d'Aubigni, l'un des Généraux François, l'eût infailliblement oprimé ; mais le Duc de Némours aiant à contre-tems ſéparé ſes troupes pour aſſiéger quelques Villes qui reſtoient à prendre, Conſalve profita de cette fauſſe démarche ; il traita avec les Vénitiens, en reçut du ſecours, ſortit de Barlette aprés y avoir ſoufert les plus grandes extrêmitez, batit à ſon tour les François, les pouſſa par tout, ſe ſaiſit de Naples, & y fut reçû en triomphe, aprés avoir remporté deux grandes victoires ; l'une, auprés de Séminara en Calabre ; l'autre, prés de Cirignola dans la Pouille : dans le prémier combat, d'Aubigni, & tous les principaux Chefs furent faits priſonniers : & dans l'autre, Loüis d'Armagnac, Duc de Némours, Général de l'Armée Françoiſe, reſta ſur la place. Enfin aprés une rude bataille qui fut donnée auprés du Garillan, où il acheva de ruïner l'Armée Françoiſe, il établit ſi bien la domination Eſpagnole dans le Roiaume de Naples, que l'on n'a pû les en chaſſer depuis.

Tant de grands exploits, qui lui aquirent le nom de grand Capitaine, ne le purent mettre à couvert ou de la jalouſie ou des ſoupçons de Ferdinand. Il crut avoir découvert qu'il prenoit ſes meſures pour ſe rendre Sou-

verain de Naples ; ou que comm'il étoit Caſtillan il prétendoit unir cette Couronne à celle de Caſtille, & non pas à celle d'Arragon, comme c'étoit le deſſein de Ferdinand : que cela fût vrai ou non (car c'eſt un point que l'Hiſtoire n'a jamais bien éclairci) Ferdinand arme en diligence, s'embarque, & arrive à Naples lors que le grand Conſalve le croioit encore dans l'Arragon.

Il eſt certain que ce Prince n'avoit pas amené aſſez de troupes pour forcer Conſalve à ſe ſoumettre ; quelque habile qu'il fût dans l'art militaire, le grand Capitaine en ſçavoit plus que lui. Cependant, ſoit qu'il n'eût en éfet aucun deſſein, ſoit qu'il eût été ſurpris avant que d'avoir bien pris ſes meſures, ou que la mort inopinée du Roi de Caſtille l'eût déconcerté, ou qu'il crût qu'étant auſſi néceſſaire qu'il l'étoit il éfaceroit en ſe ſoumettant les ſoupçons de Ferdinand, & ſe maintiendroit dans ſon poſte ; il eſt certain qu'au prémier ordre qu'il reçut du Roi d'Arragon il ſe rendit ſur ſon bord. Ferdinand l'aiant en ſon pouvoir n'en fit point à deux fois ; il le deſtitua de la Vice-roiauté ; lui ota le Généralat de ſes Armées ; & l'obligea de le ſuivre en Eſpagne, comm'un ſimple particulier, ſans train, ſans ſuite, & ſans équipage.

Ce grand homme tombé de ſi haut ne parut point ſurpris ; l'ingratitude de Ferdinand ne fut pas capable de lui arracher la moindre plainte ; & il ſoutint ſa diſgrace avec une fermeté qui ne lui aquit pas moins de gloire que les victoires qu'il avoit remportées.

Quelque ſujet qu'eût le Roi de France * de ſe plaindre de lui, & quelques pertes qu'il lui eût cauſées il n'en uſa pas avec lui comme avoit fait Ferdinand : car les deux Rois

* *Louis XII.*

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

s'étant rencontrez à Savonne, comm'ils en étoient convenus, pour y conférer des afaires d'Italie ; Louïs lui rendit tous les honneurs qu'il en eût pû eſpérer dans ſa plus grande proſpérité : il l'entretint long tems, & ſouvent ſans témoins : il le conſulta ſur les afaires les plus importantes où il n'avoit rien à démêler avec Ferdinand : il le fit manger à ſa table : il loüa ſouvent ſa valeur & ſa conduite en public & en particulier : il plaignit ſa diſgrace, & le combla de tant de bontez, qu'on l'entendit depuis regretter dans ſa retraite de n'être pas né ſujet d'un ſi bon Prince.

Au ſortir de la conférence, Ferdinand s'embarqua, & reprit le chemin de l'Arragon : il n'y fit que paſſer ſans s'arrêter, & ſe rendit en diligence dans la Caſtille : Ximenez & tous les Grands vinrent au devant de lui : il fut conduit comme en triomphe à Burgos ; & il y reprit la Régence du Roiaume, avec de ſi grands aplaudiſſemens de tous les Ordres, qu'ils achevérent de lui faire oublier la honte avec laquelle on l'avoit forcé de la quiter deux ans auparavant.

Il ſe conduiſit éxactement comme Ximenez ſe l'étoit propoſé : il ne ſe vengea de perſonne : il conſerva à ceux même qui s'étoient le plus hautement déclarez contre lui tous les avantages dont ils étoient en poſſeſſion. Par une conduite ſi pleine de modération, il s'acquit ſi bien l'eſtime & la confiance de tous les Ordres de l'Etat, que tant que dura ſa Régence, tout fut paiſible & auſſi ſoumis à ſes ordres, que ſi c'eût été dans l'Arragon.

Il n'y eut que Manuël, qui plus politique ou plus défiant que les autres ne voulut jamais ſe fier à lui : Il quita les grands établiſſemens qu'il avoit dans la Caſtille, & ſe

retira dans les Païs-bas auprés de l'Archiduc Charles, qui le reçut comme le méritoient les grands services qu'il avoit rendus à son pére.

Le grand Consalve ne fut pas si heureux : il ne fut pas plutôt arrivé en Castille, que Ferdinand le rélegua dans ses terres, où il mena jusqu'à sa mort une vie obscure, sans charge, sans gratifications, sans emplois, & sans autres biens que ceux qu'il avoit reçu de ses ancêtres. Ximenez, qui n'étoit pas moins son ami dans sa disgrace qu'il l'avoit été dans sa plus grande prospérité, s'emploia en vain auprés de Ferdinand pour l'adoucir : la dureté de ce Prince fut à l'épreuve de toutes ses solicitations.

Mais si Ximenez n'obtint rien pour son ami, Ferdinand se piqua de lui témoigner sa reconnoissance d'une maniére également solide & éclatante. On a déja dit qu'il lui avoit obtenu un Chapeau de Cardinal : il étoit acompagné d'un Bref * de Sa Sainteté des plus obligeans pour Ximenez. Ferdinand remit l'un & l'autre entre les mains du Nonce, & voulut que Ximenez reçût le Chapeau de ses mains : tous les Grands de Castille assistérent à cette cérémonie, où tout se passa avec une magnificence qui égala celle du rétablissement de sa Majesté : comme Sa Sainteté ne lui avoit point donné de titre a Rome, suivant la coutume, Ferdinand voulut encore qu'il prît celui de Cardinal d'Espagne ; cela fut d'autant plus glorieux pour Ximenez, que cette qualité n'avoit encore été acordée qu'au seul Pierre Gonzalez de l'illustre Maison des Mendosses.

* *Du date du 17. Mai 1507. l'an 4. du Pontificat de Jules.*

Comme le Chapeau faisoit alors, de même qu'il fait encore aujourd'hui, le comble des

vœux de ceux qui aspiroient aux Dignitez Ecclésiastiques ; il sembloit que Ximenez n'eût plus rien à souhaiter ; mais il n'arrive guére que la fortune se déclare à demi pour ou contre : elle étoit accoutumée à favoriser Ximenez ; & il la secondoit trop bien pour ne pas l'engager à de nouvelles faveurs.

Il n'y avoit pas long tems que l'Inquisition avoit été établie en Espagne. Ximenez l'avoit vû naître dans la Castille, sous le regne d'Isabelle : l'on s'y étoit opposé d'abord, comme l'on avoit fait par tout ailleurs, où elle n'avoit été reçûë qu'avec des dificultez incroiables ; mais Jean de Torquemada, de l'Ordre de Saint Dominique, Confesseur de la Reine, qui en avoit fait son afaire, la fit recevoir enfin de la maniére que l'on va raconter.

Il avoit fait promettre à cette Princesse, avant qu'elle parvînt à la Couronne, que si Dieu l'élevoit jamais sur le Trône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les Hérétiques & les Infidéles de ses Etats. Elle parvint à la Couronne : elle épousa Ferdinand, Roi d'Arragon, & eut tout le succés que l'on a raconté dans les prémiers Livres de cette Histoire.

Torquemada, qui ne perdoit point de vûë le dessein qu'il avoit d'établir l'Inquisition dans la Castille, en prit ocasion de soliciter la Reine de l'éxécution de sa parole. Il lui représenta sur cela, que le mélange des Maures & des Juifs avec les Chrêtiens, que l'on soufroit depuis si long tems dans ses Etats, ne pouvoit être que d'un grand préjudice à la Religion : que les derniers, au lieu de convertir les autres, se pervertissoient tous les jours par les aliances qu'ils contractoient, & par le commerce continuël qu'ils avoient avec

eux : qu'il faloit obliger les derniers à retourner à la foi de leurs péres, & les prémiers à renoncer à leurs erreurs, & à embrasser la Religion Chrétienne : que c'étoit le plus grand de tous les biens qu'on pouvoit leur procurer : que comm'il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'ils le fissent d'eux-mêmes, ou qu'on les y pût porter par la voie de l'exhortation, ou par l'espérance des recompenses ; puisque jusqu'alors ces moiens avoient été emploiez inutilement, il n'y avoit pas de doute qu'on ne dût avoir recours à la force : que ce moien a la vérité diminuëroit le nombre de ses sujets ; mais qu'il valoit mieux en avoir moins qui fussent fidéles & afectionnez à l'Etat & à la Religion, qu'un plus grand nombre de la fidélité desquels l'on auroit toujours lieu de douter : qu'enfin l'Etat & la Religion avoient une liaison si étroite, qu'on ne pouvoit manquer d'afection pour l'un qu'on n'en manquât aussi pour l'autre.

Ces raisons aiant fait impression sur l'esprit de la Reine, il lui remontra, que le meilleur moien de faire réüssir ce qu'il lui proposoit, étoit d'établir l'Inquisition dans ses Etats, comme elle avoit été établie quelque tems auparavant dans le Roiaume d'Arragon. Il ajouta, que ce moien à la vérité étoit un peu lent, mais aussi qu'il étoit plus sûr : que ce seroit un reméde perpetuël à un mal qui aparament ne finiroit pas si-tôt : que l'Italie lui devoit la pureté de la foi dont elle faisoit profession : qu'enfin le plus glorieux évenement de son regne, seroit, de n'avoir pas seulement pourvû pendant sa vie à la conservation de la véritable Religion ; mais d'avoir laissé des moiens infaillibles de la conserver

dans toute sa pureté aussi long tems que dureroit la Monarchie.

La Reine, persuadée par les raisons de Torquemada, lui promit d'en parler au Roi ; il n'avoit garde de s'opposer à l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, lui qui l'avoit toujours favorisée dans ses Etats héréditaires : ainsi d'un commun acord ils demanderent & ils obtinrent des Bulles de Sixte IV. pour l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, & les Etats qui en dépendoient, ou en pourroient dépendre à l'avenir. C'est ainsi que *En 1483* l'Inquisition fut établie dans toute l'Espagne, *En 1557* à la reserve du Portugal, où elle ne fut reçûe que long tems aprés par le Roi Jean III.

Torquemada avoit trop bien servi la Cour de Rome en cette ocasion, pour n'en être pas recompensé : Le Pape le fit Cardinal, & leurs Majestez Catholiques ajoutérent à cette qualité celle de Grand Inquisiteur. Il répondit parfaitement au jugement qu'on avoit fait de lui, qu'il n'y avoit point d'homme dans toute l'Espagne plus propre que lui à remplir une charge si importante : dans l'espace de quatorze ans qu'il fut Inquisiteur général, il fit le procés à plus de cent mille personnes, dont six mille furent condamnées au feu.

Ceux qui lui succédérent se piquérent d'imiter ou son zéle ou sa rigueur. Ce Tribunal devint en peu de tems la terreur du peuple & des Grands, & la Charge de Grand Inquisiteur devint si considérable, qu'aucune ne l'égalant en droits, en priviléges, & en ressort de jurisdiction, elle ne vit plus que la Roiauté au dessus d'elle.

Elle manquoit à Ximenez pour le mettre à couvert de la haine des Grands de Castille : ils avoient conjuré sa perte. Sa faveur auprés

de la Reine & de Philippe son successeur avoit rendu leurs efforts inutiles ; mais il étoit à craindre que Ferdinand ne se lassât de le protéger, & qu'il ne fût pas d'humeur, quelques obligations qu'il lui eût, à mécontenter tous les Grands à sa considération : d'ailleurs la reconnoissance, non plus que la bonne foi, n'étoient pas des vertus dont ce Prince se piquât quand il y aloit de ses interêts ; & quand il s'en fût piqué, ce qu'il avoit fait pour lui sembloit l'avoir aquité & mis à couvert des reproches qu'on eût pû lui faire, s'il abandonnoit l'homme du monde à qui il avoit les obligations les plus essentielles.

La Charge de Grand Inquisiteur vaqua tout à propos pour mettre Ximenez à couvert de tous les contre-tems de la fortune en cas qu'elle vînt à cesser de lui être favorable. Ferdinand ne l'eut pas plutôt apris qu'il l'en pourvut ; à peine Ximenez eut-il le tems de la souhaiter : Pour ce qui est de la peine de la demander, ce Prince la lui épargna, en lui faisant expédier ses provisions avec tant de diligence, qu'il les reçut presque aussitôt qu'il eut apris qu'elle étoit vacante.

Tant de marques de la bienveillance de Ferdinand sembloient devoir retenir Ximenez à la Cour ; mais il connoissoit trop bien ce Prince pour y rester. Il étoit de ceux qui n'aiment pas à voir ceux à qui ils ont de grandes obligations, & dont on cultive mieux l'amitié de loin que de prés. Sa politique interessée, & qui se croioit tout permis, ne s'accommodoit pas avec cette probité inflexible dont Ximenez faisoit profession. Ximenez craignoit de se commettre avec lui : Il avoit remarqué d'ailleurs dans ce Prince un fond de jalousie contre lui, dont, malgré sa profonde

diſſimulation il étoit échapé des traits qu'il ne pouvoit oublier : Le beſoin qu'il avoit eu de lui, & les ſervices importans qu'il lui avoit rendus en avoient ſuſpendu l'action ; mais comme l'on revient toujours à ſon naturel, Ximenez aprehendoit un retour, d'autant plus à craindre, qu'il ne manqueroit jamais d'être fomenté par les énemis qu'il avoit à la Cour.

Ces raiſons portérent Ximenez, aprés quelques mois de ſéjour, à s'en retirer. Les prétextes ne lui manquérent pas, & perſonne ne ſoupçonna les véritables motifs de ſa retraite.

L'on en parla pourtant, & d'autant plus qu'on s'y étoit moins atendu ; mais bien loin de deviner juſte, tout le monde crut que deſeſpérant d'avoir dans le conſeil la méme autorité qu'il y avoit eu du vivant de la Reine, & depuis ſa mort, il avoit pris le parti de s'en retirer.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Eſpagne, & que par la prudence de Ferdinand tout y étoit dans la ſituation du monde la plus paiſible ; les afaires ſe brouilloient en Italie d'une maniére à en faire aprehender d'étranges ſuites. Jules II. le plus inquiet de tous les Papes, d'ami de la France qu'il étoit avant que d'être Pape, & au commencement de ſon Pontificat, en étoit devenu l'énemi déclaré. Ses deſſeins n'aloient à rien moins qu'à chaſſer les François d'Italie ; mais Louïs XII. n'étant pas d'humeur à le laiſſer faire, Sa Sainteté & Sa Majeſté Trés-Chrétienne s'étoient brouillées d'une maniére à ne plus garder de meſures. La querelle n'étoit d'abord que pour des interéts d'Etat ; elle devint perſonnelle. Jules ne conſultant que ſa paſſion, fit deſſein d'excommunier Louïs,

d'absoudre ses Sujets du serment de fidélité, d'interdire son Roïaume, & de le donner au prémier qui voudroit s'en emparer ; & Louis n'écoutant que son ressentiment, résolut d'assembler un Concile en Italie, d'y faire faire le procés au Pape, & de l'y faire déposer. Chacun de son coté prit ses mesures pour faire réüssir son dessein. L'argent manquoit à Jules : Il lui faloit soudoïer de grosses Armées ; ses revenus ordinaires & les contributions, quoi qu'excessives des Eglises d'Italie, n'y pouvant pas fournir, il résolut de s'adresser à celles d'Espagne, & d'y ordonner la levée des Décimes extraordinaires pour les afaires pressantes du Saint Siége. Il faloit pour cela s'adresser à Ximenez en qualité d'Archevêque de Toléde, de Primat d'Espagne, & de Préfident né des Assemblées du Clergé.

L'obligation toute récente qu'il avoit au Pape du Chapeau qu'il venoit de lui acorder, & l'atachement que sa nouvelle dignité l'obligeoit d'avoir pour les interêts du Saint Siége, ne laissoient aucun lieu de douter qu'il ne les apuïât de tout son pouvoir, & qu'il ne portât le Clergé d'Espagne à acorder les sécours qu'on lui demanderoit. Sa Sainteté lui en écrivit en ce sens, & lui laissa comprendre que sa reconnoissance seroit proportionnée au service qu'il rendroit dans cette ocasion.

Mais, soit que Ximenez distinguât les interêts du Pape d'avec ceux du Saint Siége, soit qu'il n'aprouvât pas sa conduite à l'égard du Roi Trés-Chrétien, dont la Religion & la probité lui étoient trés connuës, & qu'il se fît un scrupule de la favoriser ; soit qu'il fût persuadé que de pareils sécours ne doivent s'acorder que contre les Infidéles, les Hérétiques & les Schismatiques, dans les guerres purement

défensives, & non pas contre les Catholiques, encore moins contre le Fils ainé de l'Eglise ; soit qu'il fût éfectivement persuadé que le Clergé d'Espagne n'étoit pas en état de contribuër ; ou qu'il voulût se l'aquérir encore davantage, en lui épargnant cette surcharge, & en lui faisant connoître qu'il préféroit ses interêts aux siens propres ; il répondit au Pape qu'on ne pouvoit rien ajouter au zéle qu'il avoit pour le Saint Siége & pour sa Sainteté en particulier ; mais qu'il ne croïoit pas qu'il fût de son interêt de surcharger le Clergé d'Espagne dans l'occasion dont il s'agissoit ; qu'on ne feroit que l'aliéner du Saint Siége en le lui proposant ; qu'il venoit de s'épuiser pour contribuër à la conquête de Grénade ; qu'il seroit obligé d'en faire encore autant toutes les fois qu'il plairoit aux Maures d'Espagne de se revolter, & à ceux d'Afrique de les favoriser ; qu'on en étoit tous les jours à la veille ; que quand le danger seroit moins pressent, il serviroit infailliblement ou de raison ou de prétexte pour réfuser à Sa Sainteté ; qu'il ne faloit point laisser pénétrer ce foible à ses énemis ; & qu'il étoit important qu'ils crussent qu'Elle avoit en Espagne des ressources toutes prêtes : Qu'au reste en parlant de la sorte, il ne parloit que pour autrui ; que pour lui ses biens & sa personne étoient au service de Sa Sainteté ; qu'il s'ofroit de lever à ses dépens vingt-cinq mille hommes, & de les conduire lui-méme par tout où il lui plairoit de lui ordonner : Que tout le Clergé d'Espagne ensemble n'en ofriroit pas autant ; & qu'il ne tiendroit qu'à Elle que les éfets suivissent de si prés les offres, qu'on ne perdroit rien à se passer du sécours du reste du Clergé.

Si le Pape fut content ou non de cette ré-

ponse, c'est ce que l'Histoire n'aprend point. Tout ce qu'on sçait de certain, est que ses offres ne furent point acceptées ; que le Pape lui conserva toujours son estime ; & que le Clergé d'Espagne aiant sçû ce qu'il venoit de faire en sa faveur, entra plus que jamais dans tous ses interêts, & se déclara si hautement pour lui, que ses énemis commencérent de craindre qu'il ne fût plus possible de le détruire.

Le grand projet que fit Ximenez dans ce même tems, & qu'il éxécuta depuis avec tant de gloire & de bonheur, acheva de les en convaincre. Comme c'est le dessein le plus héroïque qu'un simple particulier ait jamais éxécuté, & que c'est en éfet un des plus beaux endroits de son Histoire, ce seroit faire tort au public de ne lui en pas donner le détail dans toutes ses circonstances.

Entre tous les grands hommes qui avoient acompagné Ferdinand à son retour d'Italie, outre le grand Consalve, dont on a déja parlé, pierre de Navarre & Jérôme Vianelli s'étoient aquis une réputation qui les distinguoit de tous les autres.

Pierre de Navarre ne devoit la haute estime où il s'étoit mis qu'à lui-même. La fortune en naissant l'avoit si peu favorisé, que ne pouvant se faire honneur du nom de ses parens, il avoit été contraint de le quiter pour prendre celui du païs où il avoit pris naissance.* Il s'adonna d'abord à la Marine, & s'y signala ; mais ne s'acommodant pas du métier de Corsaire, & se sentant né pour quelque chose de plus grand, il quita la Piraterie pour se donner aux Florentins. Il servit quelque tems dans leurs troupes, & s'y distingua si fort, que le grand Consalve, qui avoit entrepris la

* *Il étoit né dans la Navarre*

conquête du Roïaume de Naples, crut ne devoir rien épargner pour l'atirer au service de Ferdinand. Il y réüssit. Pierre de Navarre quita le service des Florentins, & prit parti dans l'Armée d'Arragon. La réputation qu'avoit Consalve d'être le prémier Capitaine de son siécle, contribüa plus à l'y atirer, que tous les avantages qu'on lui proposa. Il étudia si bien la conduite de ce grand homme, qu'il devint bien-tôt l'un des plus grands Capitaines qui fussent alors. Mais la liaison étroite qui étoit entre Consalve & lui, l'aiant rendu suspect à Ferdinand, il ne put se résoudre à le laisser à Naples. Aprés en avoir retiré le grand Consalve, il engagea Pierre de Navarre sous de grandes promesses à le suivre en Espagne. On lui atribuë l'invention des Mines, dont il se servit pour la prémiére fois à la prise du Chateau de Lœuf.

Jérôme Vianelli, de l'Etat de Vénise, n'étoit pas à beaucoup prés d'une naissance si obscure que Pierre de Navarre, mais il lui cedoit en réputation : ce n'est pas qu'il n'eût un fort grand mérite ; mais comme il n'avoit jamais commandé en chef, il n'étoit pas si connu. Il excéloit particuliérement dans la Marine ; & il avoit si bien étudié toutes les côtes de la Méditerranée, qu'il n'y avoit point de place dont il n'eût lui-même fait le plan, & dont il ne sçût le fort & le foible. Il étoit d'ailleurs homme de résolution, & qui ne cherchoit que les ocasions de se signaler : c'est ce qui l'avoit atiré à la Cour de Ferdinand.

Comme l'état paisible où l'Espagne étoit alors, ne permetoit pas de donner de l'emploi à tous ces grands hommes ; Ximenez, qui avoit acompagné la Reine à Tordesillas, l'un des plus agréables lieux de toute la Castille, qui avoit

été destiné pour son séjour, s'étant rendu à la Cour pour prendre congé du Roi, & se retirer ensuite, invita Consalve, Pierre de Navarre, & Vianelli, à venir passer quelque tems avec lui à Alcala. Ils y furent. Vianelli en particulier n'y fut pas inutile : Comme il entendoit très-bien l'Architecture, il ne contribua pas peu à mettre dans leur derniére perfection ces batimens magnifiques que Ximenez faisoit faire pour l'Université d'Alcala. Ce fut dans ce voiage qu'il acheva ce grand ouvrage; il étoit plutôt digne de la magnificence d'un Roi, que de celle d'un particulier. Ce fut le jugement qu'en porta François I. lors qu'étant prisonnier en Espagne, il fut visiter cette fameuse Université; car la comparant à celle de Paris, il dit qu'il n'avoit jamais rien vû qui en aprochât davantage que celle d'Alcala; mais que l'Université de Paris étoit l'ouvrage de plusieurs Rois, au lieu que celle d'Alcala, toute magnifique qu'elle étoit, avoit été entreprise & achevée par le seul Ximenez : Il ajouta que rien n'avoit échapé à la prévoïance de ce grand homme; & qu'aiant fait des choses dignes de l'immortalité, il se l'étoit assurée en favorisant les gens de lettres, & en les engageant par ses bienfaits à immortaliser son nom. Ce grand Roi pouvoit bien parler de la sorte : Jamais Prince ne favorisa davantage les belles lettres, & jamais Prince aussi ne fut tant loüé. Les noms de grand Roi & de Pére des lettres qu'il porte encore aujourd'hui dans l'Histoire, sont des marques éclatantes de la reconnoissance des Sçavans.

Mais Ximenez ne retenoit pas ses hôtes à Alcala pour être seulement les témoins de sa magnificence. Il s'entretenoit souvent avec eux en particulier de ce qu'ils savoient le mieux, c'est

à dire, de la guerre : Il s'en faiſoit un plaiſir qui avoit quelque choſe d'aſſez ſingulier pour un homme de ſa profeſſion ; & ils s'en faiſoient un à leur tour de ne lui rien cacher de ce qu'ils en ſavoient.

Ces entretiens donnérent lieu à Vianelli de lui faire voir les plans qu'il avoit fait des places maritimes d'Afrique. On les éxamina, & Vianelli en rendit un conte qui augmenta l'eſtime que Ximenez avoit conçuë pour lui.

Entre ces plans étoit celui d'Oran, ville importante, & d'autant plus conſidérable à l'égard de l'Eſpagne, qu'en étant plus voiſine, elle pouvoit favoriſer toutes les deſcentes que les Maures y voudroient faire : Elle formoit alors une eſpéce de République ſous la protection des Rois de Tremecen : Son territoire n'étoit pas d'une fort grande étenduë ; mais les Maures chaſſez d'Eſpagne, qui s'y étoient retirez, l'avoient télement peuplée & enrichie, qu'elle pouvoit mettre ſur pié des Armées aſſez conſidérables.

Le plan de cette Ville frapa Ximenez plus que tous les autres, & il l'éxamina avec tant d'éxactitude, que Vianelli crut avoir pénétré qu'il avoit formé quelque deſſein ſur cette Place. Il ne ſe trompoit pas ; il y avoit long tems que le Cardinal en ſouhaitoit la conquête, & c'étoit dans la vuë de la rendre plus aiſée, que trois ans auparavant il avoit conſeillé la priſe de la Forteresſe & du Port de Marſaquivir, qui ne ſont éloignez d'Oran que d'une lieuë. Vianelli qui ne cherchoit que les ocaſions de ſe ſignaler, lui fit la priſe de cette Place ſi aiſée, que Ximenez, aprés en avoir conféré avec Conſalve & Pierre de Navarre, réſolut de ne rien épargner pour porter Ferdinand à cette entrepriſe.

Mais

Mais ce Prince étoit trop occupé de la conquête du Roiaume de Naples pour songer à un autre dessein. Il loüa le projet de Ximenez, mais il en remit l'éxécution à un autre tems.

Ce réfus ne rebuta point le Cardinal ; il résolut de faire lui-même à ses dépens la conquête d'Oran, s'il pouvoit en obtenir le consentement du Roi : Il lui en écrivit, & il l'obtint aprés bien des délais & des dificultez ; mais ce fut à condition que s'il ne réüssissoit pas dans son entrepriſe, tous les fraiz qu'il auroit faits seroient perdus pour lui, & qu'il n'en pourroit rien demander ni à Ferdinand ni à ses successeurs.

Ximenez accepta cette condition ; mais il en proposa une qu'on fut obligé de lui acorder : Ce fut que s'il réüssissoit dans son dessein, Oran releveroit de l'Archevéché de Tolède jusqu'à ce qu'on lui eût restitué ou à son Egliſe tout ce qu'il auroit dépensé pour en faire la conquête.

La proposition étoit délicate d'un sujet à son Roi ; mais Ferdinand qui étoit trop habile pour ne pas pénétrer que si cette conquête réüssissoit, tôt ou tard Oran seroit pour lui, & les fraiz pour le Cardinal, lui passa cette condition, & trouvant son conte dans l'essentiel de cette afaire, il ne jugea pas à propos de s'arrêter aux formalitez.

Le Roi aiant donné son consentement pour l'entrepriſe d'Oran, le projet en fut dressé par Vianelli, aprouvé par Consalve & par Pierre de Navarre, & ensuite porté au Roi par des personnes habiles choisies par le Cardinal. Ils eurent ordre de rester auprés du Roi pour presser l'éxécution des choses nécessaires à ce grand dessein, & résoudre les dificultez qui pourroient se présenter.

Le projet portoit entre autres choses, que l'Armée destinée à la conquête d'Oran seroit composée de dix mille hommes de pié & de quatre mille chevaux ; Que le Roi en ordonneroit la levée, & qu'elle se feroit aux dépens du Cardinal ; qu'il continueroit de la soudoier jusqu'à l'entiére éxécution de l'entreprise : Que les munitions de guerre & de bouche seroient achetées de ses déniers ; qu'il feroit généralement tous les fraiz de cette entreprise, sans que le Roi fût obligé de fournir autre chose que les vaisseaux & les galéres nécessaires pour le transport des troupes & des munitions.

Le projet portoit encore expressément, que le Cardinal passeroit en Afrique ; qu'il seroit le Général de cette Armée ; que N..... & Pierre de Navarre seroient ses Lieutenants généraux ; qu'il nommeroit tous les Colonels & les Mestres de camp ; que sur sa nomination ils recevroient leurs provisions de Sa Majesté, & lui feroient serment ; & que Vianelli, qui connoissoit le païs mieux que personne, feroit la fonction de Maréchal de camp Général.

Ximenez avoit laissé en blanç le nom d'un des Lieutenans Généraux dans la copie du projet qu'il envoioit au Roi. Il le nommoit dans les lettres qu'il en écrivoit à Sa Majesté ; c'étoit le grand Consalve de Cordouë. Le Cardinal ne pouvoit voir qu'avec chagrin qu'on laissât sans emploi le plus grand Capitaine de son siécle. Il ne se prometoit rien moins que la conquête de toutes les côtes de l'Afrique qui sont sur la Méditerranée, s'il pouvoit l'obtenir pour son Lieutenant Général : Il en écrivoit au Roi en ces termes, lui répondoit de sa fidélité, & s'ofroit d'être sa caution ; mais quoi qu'il pût faire & par ses lettres & par ses Agens, il

ne put rien obtenir sur cet article.

Par ce moien, Pierre de Navarre resta seul Lieutenant Général de Ximenez, & le succés fit voir qu'il étoit trés-digne de cet emploi; mais le Cardinal qui savoit mieux que personne de combien il étoit inférieur à Consalve, ne put jamais se consoler d'un réfus qui le privoit de l'homme du monde le plus capable d'éxécuter ses grands desseins, & de vanger l'Espagne des pertes & des afrons que les Maures lui avoient fait soufrir.

Jusques là le dessein de Ximenez n'avoit été sçû que de ceux à qui l'on n'avoit pû le cacher; mais le Roi n'en eut pas plutôt aprouvé l'éxécution, qu'il devint public. Jamais projet ne fut plus généralement ou loüé ou blamé; l'on ne garda point de milieu; tout fut à l'excés pour ou contre.

Ceux qui favorisoient Ximenez, c'est à dire, le Clergé, le peuple, & la plus grande partie de la petite Noblesse qui se lassoit d'être sans emploi, ne pouvoient assez louër un dessein où la Religion & l'Etat trouvoient également leur conte. Rien ne leur paroissoit plus grand, aprés avoir chassé les Maures de toute l'Espagne, que de leur aler porter la guerre chez eux, & de leur faire porter à leur tour les fers sous lesquels les Espagnols avoient si long tems gémi: L'avantage de se voir les maitres des deux bords de la Mer, la sureté des Côtes, la liberté du commerce, tout cela leur paroissoit si considérable, qu'il leur sembloit qu'on ne pouvoit trop l'acheter. A ces vûës d'interêt, se joignoient celles de la Religion. La superstition détruite, les Mosquées renversées, la Religion Catholique rétablie dans cette partie du monde où elle avoit été autrefois si florissante, & d'où elle se voïoit banie depuis tant de siécles,

étoit à leurs yeux quelque chose de si héroïque, qu'il suffisoit de l'avoir tenté pour couvrir de gloire l'Auteur de l'entreprise, quand même il ne seroit pas assez heureux pour la faire réüssir.

Des loüanges du projet l'on passoit à celles de Ximenez qui en étoit l'Auteur : Les uns loüoient sa grandeur d'ame, sa piété, son zéle qui le portoient à s'exposer à tant de périls dans un âge avancé où la plupart des hommes ne cherchent que le repos : D'autres vantoient cette libéralité, ce dégagement sans exemple, qui le portoit à emploïer à l'avantage de l'Eglise & de l'Etat les grands biens dont il jouïssoit ; & dont tout autre se seroit servi, ou pour vivre dans le luxe & dans la molesse, ou pour enrichir ses parens. Tous en général étoient persuadez que puis qu'il se chargeoit lui-même de l'éxécution de ce grand dessein, il savoit les moïens infaillibles de le faire réüssir.

Au contraire, les Grands de Castille, qui étoient presque tous les énemis déclarez du Cardinal, parloient de l'entreprise d'Oran comme du dessein le plus chimérique qui eût jamais été conçû. Ils soutenoient qu'on devoit se contenter d'avoir chassé les Maures d'Espagne ; qu'ils n'avoient que trop d'envie d'y revenir ; qu'ils n'y étoient que trop solicitez par ceux qui étoient restez dans le Roïaume de Grénade & dans l'Andalousie, sans les en aler défier jusques chez eux : Que quand l'on auroit à porter la guerre en Afrique, une Armée de quatorze mille hommes telle que Ximenez la demandoit, suffisoit d'autant moins pour un si grand dessein, qu'il faudroit en laisser une partie pour la garde des vaisseaux : Que Ximenez ne cherchoit qu'à engager le Roi par des propositions spécieuses, pour lui laisser ensuite tous les fraiz d'une guerre qu'on pouvoit se dispenser d'entreprendre,

& qu'on ne finiroit peut-être pas quand on voudroit : Que quand il seroit d'assez bonne foi pour tenir toutes les paroles qu'il avoit données, il n'étoit pas possible qu'un simple particulier, comme il étoit, pût fournir long tems à une si grande dépense ; que quand même il le pourroit, il étoit trop âgé pour pouvoir conter encore long tems sur sa vie : Qu'après tout Sa Majesté fournissant des hommes, faisoit en éfet la plus grande dépense : Que l'Espagne ne s'étoit déja que trop épuisée par la guerre de Grénade, & ne s'épuisoit que trop tous les jours par celle de Naples, & par la nécessité absolue où l'on étoit de peupler les Indes nouvélement découvertes : Qu'on ne pouvoit continuër la guerre en Afrique avec les quatorse mille hommes qui devoient y passer, sans être obligé d'y envoïer continuëlement de nouveaux sécours ; & que quelque foible que pût être la résistance des Maures, les sables brulans, la disette d'eau, & les chaleurs excessives du païs, feroient périr plus de monde qu'on n'y en pourroit envoïer.

Ces réfléxions étoient acompagnées des railleries les plus piquantes contre la personne de Ximenez, & l'on ne manquoit pas de remarquer comme un des caprices des plus singuliers de la fortune, que pendant que le grand Capitaine * rélégué à Vailladolid, y étoit réduit à fréquenter les Egliſes & les Couvents, un Cordelier endossoit la cuirasse, & s'ingeroit de commander des Armées. * *Consalve.*

Ximenez n'ignoroit rien de tout ce qui se disoit contre son projet & contre sa personne. Il n'en aloit pas moins à ses fins : Il avoit invité toutes les Egliſes d'Espagne à prendre part à la gloire de son entrepriſe, en y contribüant chacune selon ses moiens ; & il avoit si bien sçû

les persuader, qu'on ne pouvoit rien entreprendre de plus avantageux à la Religion, qu'elles lui avoient promis, & lui envoiérent en éfet des sommes considérables. Le Chapitre de Toléde en particulier se piqua si bien de seconder le zéle de son Archevêque, qu'il y eut des Chanoines qui vendirent jusqu'à leurs Chapelles, & à leur vaisséle d'argent. Ainsi Ximenez, aidé d'ailleurs de ses grands revenus, amassa de si grandes sommes, qu'il se vit en état de soutenir la guerre autant de tems qu'il seroit nécessaire pour l'entiére éxécution de son entrepriſe.

Il étoit tout ocupé à en faire les aprêts, lorsque les Agens qu'il avoit en Cour, lui mandérent que le Roi, gagné par les Grands, sembloit avoir changé de dessein; qu'on ne délivroit point les commissions; qu'on avoit débauché des Oficiers & des soldats qui s'étoient oferts volontairement; qu'en aiant fait des plaintes, Sa Majesté ne leur avoit donné que de méchantes excuses; & qu'elle ne cherchoit que des prétextes pour rompre entiérement son entrepriſe, ou pour y mettre de si grands obstacles, qu'il fut lui-même obligé de s'en déporter.

Mais Ximenez aimoit trop la gloire pour pouvoir se résoudre à abandonner une entrepriſe qui devoit l'en combler; & d'ailleurs son dessein avoit fait trop de bruit pour n'en pas procurer l'éxécution de tout son pouvoir.

Ce fut ce qui l'engagea à faire confidence à François Ruiz des mauvaises nouvelles qu'il venoit de recevoir de la Cour. Ruiz étoit de tous ceux que Ximenez avoit connu dans le Cloître, celui pour lequel il avoit conservé le plus d'estime. Ils conférérent long tems ensemble sur les moiens de rengager le Roi dans

l'entrepriſe d'Oran ; & le réſultat de leur conférence fut que Ruiz iroit en Cour ſous le prétexte des afaires du Diocéſe de Toléde ; mais en éfet pour faire reprendre au Roi ſes prémiers ſentimens touchant la guerre d'Afrique.

François Ruiz ſe chargea volontiers de cette commiſſion : Il partit auſſi-tôt pour la Cour ; il eut du Roi toutes les audiences qu'il voulut ; il ſe ſervit de toute ſon habileté pour faire valoir les inſtructions du Cardinal ; il y ajouta du ſien tout ce qu'il crut de plus propre à le perſuader : Tout fut également inutile : Ferdinand demeura ferme à louër le projet de Ximenez, & à en remettre l'éxécution à un autre tems.

Tout autre que le Cardinal ſe fût rebuté de tant de dificultez ; mais comme il étoit d'une fermeté à l'épreuve de tous les contre-tems, & qu'il étoit d'ailleurs trop engagé pour reculer, il réſolut d'aler ſoliciter lui-méme l'éxécution de ſon projet. Tous ceux qui ſavoient les tentatives inutiles qu'il avoit faites par ſes Agens, tachérent de l'en détourner. Il partit, & arriva à la Cour, lorſque ſes Agens rébutez ne ſongeoient plus qu'à en partir.

L'on s'aperçut bien-tôt que Ximenez en ſavoit plus qu'eux : Il obtint tout ce qu'il voulut : tous les ordres furent expédiez ; les commiſſions délivrées, & le Roi même lui remit en main des blancs ſignez pour s'en ſervir dans les ocaſions qu'il jugeroit néceſſaires.

Il eſt vrai qu'il lui en couta un ſécret qu'il n'avoit voulu confier à perſonne, & ſur lequel rouloit tout le ſuccés de ſon entrepriſe. Il avoit ménagé une intelligence dans Oran ; deux Maures mécontens du Gouvernement, & un Juif qui recevoit les tributs du Roi de Tremecen, atirez par de grandes promeſſes, s'étoient

engagez à lui livrer la porte de la Ville qui va à Tremecen, & qui en porte le nom : Ils avoient pris des mesures si justes avec Ximenez, qu'il n'y avoit aucune aparence que leur trahison n'eût pas tout le succés qu'on s'en promettoit. Cette intrigue trainoit depuis deux ans ; les deux Maures & le Juif se plaignoient depuis long tems des longueurs du Conseil d'Espagne, & menaçoient de tout abandonner. Ximenez fit semblant de l'apréhender ; & inspira si bien par cette feinte la même apréhension à Ferdinand, qu'il en obtint enfin l'entiére éxécution de son projet.

Ce ne fut pas le seul avantage qu'il remporta de son voïage : Afin qu'il y eût moins de gens interessez à s'opposer à son dessein, il n'avoit point inséré dans son projet que les Chevaliers & les Commandeurs des trois * Ordres militaires, dont l'on a dit que la grande Maitrise avoit été réünie à la Couronne de Castille, seroient tenus d'aler en personne à la conquéte d'Oran ; il ne laissa pas de le proposer à Ferdinand.

* De S. Jaques, d'Alcantara, & de Calatrava.

Il lui représenta sur cela, que s'agissant d'une guerre contre les Infidelles, il étoit indubitable que les Chevaliers & les Commandeurs étoient obligez de monter à cheval, de servir en personne, & de se faire acompagner par le nombre des gens que l'érection de leurs Commanderies les obligeoit de fournir : Que ce sécours n'étoit pas si peu considérable, qu'il n'alât pour le moins à deux mille hommes ; que quoi que l'on ne fût pas obligé de les équiper, il offroit néanmoins de le faire : Qu'il n'étoit pas juste que les Commandeurs jouïssent des grands revenus atachez à leurs Commanderies, sans en faire les charges : Qu'enfin la longue oisiveté où l'on les laissoit depuis si long

tems, ne pouvoit aboutir qu'à les rendre également inutiles à l'Etat & à la Religion ; & qu'ils ne pouvoient pas trouver mauvais qu'on exigeât d'eux ce à quoi ils étoient préciſément obligez par les Statuts de leurs Ordres.

Ferdinand ſe rendit à ces raiſons : Les ordres furent expédiez conformément aux intentions de Ximenez ; mais les Commandeurs qui prétendoient ne pouvoir être commandez que par le Grand Maître en perſonne, uſérent de tant de délais, qu'on fut obligé de partir ſans eux.

Ximenez en remporta un avantage qu'il reconnut depuis, & qui le dedommagea du ſecours qu'il en eût pû tirer : Son deſſein n'en réüſſit pas moins ; & depuis, quand il ſe vit Régent de la Caſtille, & qu'il entreprit de ſoumettre les Grands, il en vint d'autant plus aiſément à bout, que la plupart ſe trouva ſans ſervice & ſans expérience ; au lieu que s'ils euſſent profité de la guerre d'Afrique pour s'aguerrir, il eût été bien plus dificile de les domter, & peut-être même que Ximenez, qui ſe prévaloit toujours de la foibleſſe de ſes énemis, ne l'eût pas entrepris.

Il repara encore cette perte d'une autre maniére ; car outre les bonnes Troupes qu'il compoſa de ſes vaſſaux, il obligea les Gouverneurs des vingt-quatre places de l'Archevéché de Tolède, qui dépendoient alors tous abſolument de lui, de lever autant de Compagnies de Cavalerie, & de les commander en perſonne. Le Cardinal en fit comme ſes Gardes du Corps : Tous les Oficiers étoient nommez par lui, & il n'y avoit pas un Cavalier qu'il n'eût choiſi lui-même, & qu'il n'eût engagé par ſes bienfaits à tout entreprendre pour ſon ſervice. Cette Cavalerie paſſa depuis pour les meilleures trou-

** Il n'y en a plus à préſent que quatorze.

pes de l'Armée, & on l'avoit également dressée à combatre à pié & à cheval.

Tout l'hiver se passa à faire les préparatifs de la campagne. Ximenez étoit alors agé de soixante & dix ans ; mais il étoit d'un tempérament si fort, & d'une santé si vigoureuse, que nonobstant la rigueur de la saison, il fut toujours à cheval ; il fut présent à toutes les révuës ; il donna lui-même les ordres par tout ; & ne se servit jamais du ministére d'autrui, que lors qu'il lui fut absolument impossible de s'en passer. Il aportoit alors tant de précautions, qu'il étoit moralement impossible de le tromper ; & qu'au cas on eût entrepris de le faire, il ne s'en fût aperçû assez à tems pour y remédier.

Cette vigilance du Cardinal produisit trois éfets généralement avantageux : Tout fut prêt beaucoup plutôt qu'on n'avoit espéré : Tous les Regimens furent complets ; tous furent composez de gens d'élite, & éxactement purgez des passe-volans ; & il s'épargna des sommes immenses en veillant de si prés sur les Commissaires des vivres, & les autres Oficiers établis pour le païement des Troupes, qu'il leur fut impossible d'en rien détourner à leur profit particulier.

L'an 1509. Sur la fin de Février de l'an 1509, le rendez-vous de la Flote qui devoit débarquer l'Armée en Afrique, aiant été donné à Malaca, Ximenez se rendit à Cartagéne, où l'on avoit assigné celui de toute l'Armée. Pierre de Navarre, Vianelli, & tous les Oficiers Généraux l'y vinrent joindre : ils furent suivis de toutes les Troupes qui arrivérent en peu de jours par diférens endroits. La révuë générale en aiant été faite, comme le Printems est toujours fort avancé dans ces contrées méridionales, on fit camper l'Armée dans la plaine & sur les collines voisines, & on n'atendoit plus que la Flote

pour l'embarquer. Pierre de Navarre se rendit à Malaca pour la faire avancer.

Ce voïage acheva de découvrir la jalousie secrette que ce Général avoit conçû depuis long tems contre Ximenez : non seulement il ne hâta pas le départ de la Flote, mais sur des prétextes recherchez il le diféra autant qu'il put : Il s'amusa même à faire des courses, & il ne tint pas à lui qu'il ne préférât le profit qui lui revenoit de cette petite guerre, à la gloire qui l'atendoit devant Oran. Ximenez faisoit cependant regner l'abondance dans son camp : il le retenoit par ce moien dans la discipline la plus éxacte qui eût été en usage depuis les Romains ; & comme il étoit persuadé que la mesintelligence entre les Chefs est capable de ruïner les entrepriſes les mieux concertées, il dissimuloit le chagrin que lui donnoit la mauvaise conduite de Pierre de Navarre.

Mais enfin lassé de ses délais afectez, & croïant qu'il iroit trop de son autorité, s'il ne se faisoit pas obéir, aprés lui avoir dépêché couriers sur couriers, il lui envoïa des ordres si absolus & si précis que Pierre de Navarre fut obligé de mettre à la voile, & la Flote parut enfin à la vuë de Cartagéne, mais un mois plus tard qu'elle n'y étoit atenduë. Elle étoit composée de quatre-vingts vaisseaux de charge, & de dix des plus gros Galions armez en guerre, & elle étoit si bien pourvuë de vivres & de munitions, que la moitié n'étoit pas consommée aprés la conquête d'Oran.

A la vuë de la Flote, au lieu de la joie qu'on avoit lieu de se promettre de la part de l'armée, elle se mutina comme de concert. Le desordre commença par les Troupes qui étoient campées sur les collines ; un moment aprés il gagna la plaine : La sédition fut si générale,

qu'il n'y eut presque que les Compagnies qui étoient commandées par les Gouverneurs des Places de l'Archevêché de Toléde qui demeurassent fidéles. Pierre de Navarre, dont les Emissaires avoient excité ce desordre, demeuroit cependant sur la Flote, & faisoit semblant de n'y avoir aucune part. Mais Ximenez, qui craignoit beaucoup moins un énemi déclaré qu'un énemi couvert, lui envoïa ordre de se rendre auprés de lui. Pierre de Navarre obéït; mais bien loin d'offrir son entremise pour remettre l'Armée dans le devoir, il soutint qu'elle avoit raison : Que la solde qu'elle demandoit, lui étoit duë du jour de la révuë générale; qu'il y avoit de l'injustice à la lui réfuser : Qu'il n'étoit pas d'humeur à commettre son autorité : Que de la maniére dont il voïoit les choses disposées, elle ne s'embarqueroit point qu'elle ne fût satisfaite : Qu'elle le feroit d'autant moins, que les Oficiers étoient aussi mécontens que le reste des Toupes, & que les Commissaires établis pour païer jusqu'au moindre soldat, au préjudice des Oficiers qui avoient coutume de faire ce païement, marquant une défiance qui ne pouvoit être plus injurieuse, l'on ne pouvoit pas conter sur leur sécours pour apaiser la sédition, & que ce sécours manquant, l'on essaïroit en vain tout autre moien : Que l'on commençât donc à contenter les Oficiers en cassant les Commissaires, & qu'ils s'emploïéroient ensuite aparament avec succés à faire rentrer l'Armée dans son devoir.

Un discours si peu atendu mit Ximenez dans une colére qu'il seroit dificile d'exprimer. Il se voïoit lachement trahi par l'homme du monde qu'il avoit le plus sensiblement obligé : Il ne lui devoit rien moins que le Généralat de

cette même Armée, dont il favorisoit ouvertement la rebellion ; & au lieu d'emploïer l'autorité dont il lui étoit redevable, à ménager les choses conformément à ses intentions ; il s'en servoit pour lui débaucher les Officiers, dont l'atachement lui étoit absolument nécessaire, afin de réussir dans son entreprise. Il pénétra même plus avant dans les desseins de Pierre de Navarre, & ne douta point qu'il n'eût fait celui de l'empêcher de passer en Afrique, & de l'obliger à lui remettre le commandement absolu de l'Armée.

Cependant, par un éfort de raison dont l'on trouvera peu d'exemples, pour ne pas ruïner lui-même, à la veille du succés, par un emportement à contre-tems, une entreprise qui devoit le combler de gloire ; il répondit à Pierre de Navarre avec autant de modération que s'il n'avoit point été ofensé de son discours, qu'il avoit lieu d'être d'autant plus surpris du parti qu'il prenoit, que sur les articles même dont il se plaignoit, l'on n'avoit rien fait, non seulement à son insçû, mais même sans consentement : Qu'il avoit aprouvé lui-même qu'on diférât le paiement de l'Armée jusqu'à ce qu'elle fût embarquée, afin d'empêcher par cette espérance la desertion des soldats : Qu'on avoit d'autant plus de lieu de l'apréhender, qu'il y en avoit plusieurs qui craignoient plus les chaleurs excessives de l'Afrique, que les énemis qu'ils y auroient à combatre : Que quant à l'établissement des Commissaires, il ne pouvoit pas nier qu'il ne l'eût jugé nécessaire pour empêcher les pilleries que les Officiers avoient coutume de faire sur leurs soldats : Qu'en un mot, quoi qu'il eût pû se dispenser de prendre sur toutes choses aussi éxactement son avis qu'il l'avoit fait, qu'il avoit bien vou-

lu ne faire aucun Réglement qu'il ne l'eût aprouvé ; que ce qui avoit été ſagement établi ne devoit pas être ſi facilement revoqué ; que ce n'étoit pas à des Soldats à donner la loi, mais à la recevoir de leur Général ; qu'il périroit plutôt que d'avoir pour eux de pareilles complaiſances : qu'il prendroit le parti qu'il lui plairoit ; mais que pour lui il eſpéroit d'être aſſez heureux pour apaiſer ſans ſon ſécours une ſédition dont il voioit bien que les cauſes venoient de plus loin que des Soldats qui en paroiſſoient les auteurs.

Quelque déterminé que fût naturellement Pierre de Navarre, l'intrépidité de Ximenez l'étonna : mais comm'il aloit à ſes fins, il n'en rabatit rien de ſes prétentions, non plus que le Cardinal de la réſolution où il étoit de ne rien changer à l'ordre qu'il avoit preſcrit.

Comme ces choſes ſe paſſoient entre le Généraliſſime, & le Général ; l'on vint avertir Ximenez, que Vianelli, ſous prétexte de reduire les revoltez à rentrer dans leur devoir, les traitoit avec une rigueur exceſſive, qu'elle étoit capable de porter l'Armée aux derniéres extrêmitez : Tout autant de ſéditieux qui lui tomboient entre les mains, ſans aucun égard s'ils étoient Soldats ou Oficiers, il les faiſoit pendre ſur le champ, ou paſſer par les armes. Ximenez comprit auſſi-tôt qu'une conduite ſi à contre-tems n'étoit pas ſans miſtére : il en conclut que Vianelli favoriſoit les deſſeins de Pierre de Navarre, & que l'envie de monter d'un dégré l'avoit porté à le ſeconder. Mais comm'il étoit important d'arrêter le cours de ces ſanglantes éxécutions ; il lui dépêcha Villaroello, Gouverneur de Caſtorla, avec un ordre abſolu qui lui défendoit d'en

ſer ainſi. Vianelli, qui cherchoit peut-être les ocaſions de rompre avec Ximenez, reçut ſes ordres avec une fierté où Villaroello crut voir du mépris. L'atachement extrême qu'il avoit pour le Cardinal ne lui permit pas de le ſoufrir ; il en vint aux reproches, & y méla le nom de traître. Vianelli mit auſſitôt l'épée à la main, & il aloit charger Villaroello, lors qu'il en fut prévenu par un coup de ſabre que celui-ci lui déchargea ſur la tête. Villaroello profita de l'étourdiſſement que ce coup avoit cauſé à Vianelli ; il remonta à cheval avant qu'on fût en état de l'arrêter, & ſe ſauva dans une place forte qui n'étoit pas loin, où commandoit un de ſes parens.

La bleſſure de Vianelli, & la fuite de Villaroello furent un ſurcroit d'embaras pour Ximenez auquel il ne s'atendoit pas ; il envoia ſon Médecin & ſon Chirurgien au prémier, tant pour lui faire compliment de ſa part, que pour avoir ſoin de lui ; & ſa bleſſure n'aiant pas été trouvée dangereuſe, parce que le coup n'avoit pas porté à plomb, il envoia ordre au ſecond de ſe rendre auprés de lui, avec promeſſe qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal.

Ces petits ſoins n'empêchoient pas le Cardinal de donner ordre à la grande afaire qui étoit d'apaiſer la ſédition. Pour y réüſſir il répandit dans le camp une partie des troupes qui étoient demeurées fidéles, avec ordre de dire aux Soldats mutinez qu'ils agiſſoient contre eux-mêmes en perſiſtant dans la ſédition ; que ce déſordre ne venoit que de l'adreſſe des Officiers qui vouloient contraindre Ximenez à les rendre maîtres de la paie de leurs Soldats, dans le deſſein de continuër à les piller comm'ils avoient coutume de faire : que le Cardinal, qui aimoit la juſtice ſur toutes choſes,

tenoit leur parti avec la derniére fermeté ; mais que s'ils continüoient à l'abandonner, ou plutôt à s'abandonner eux-mêmes, il seroit peut-être forcé de les livrer à l'avarice de leurs Commandans, & qu'ils se repentiroient alors, mais trop tard, de s'être soulevez contr'un Général qui n'avoit rien tant à cœur que d'empêcher qu'on ne les oprimât, & qui agissoit en toutes choses plutôt en pére des Soldats, qu'en maître, comme faisoient la plûpart des autres Généraux.

La vérité eut dans cette ocasion tout le succés qu'eût pû avoir l'artifice le plus recherché & le mieux conduit ; les Soldats persuadez par leurs camarades, & par plusieurs circonstances qui s'acordoient avec ce qu'ils leur disoient, rentrérent d'eux-mêmes dans leur devoir, & envoiérent assûrer Ximenez qu'ils étoient prêts de le suivre par tout où il voudroit les mener. Salazar, Mestre de Camp du Régiment de Tolède, contribüa plus qu'aucun autre à cette résolution ; c'étoit un Oficier d'un mérite & d'une probité distinguez, & d'une fort grande autorité parmi les troupes ; il l'emploia avec succés dans ce rencontre, & ce fut presque le seul Oficier dont Ximenez eut lieu de se louër.

Ximenez étoit trop habile pour ne pas profiter d'un retour qui étoit beaucoup plus promt qu'il n'eût osé espérer : il fit batre l'assemblée, & étant sorti de sa tente, il fit signe de la main qu'il vouloit parler ; il se fit aussitôt un profond silence. Mais à peine avoit-il commencé son discours, qu'un Soldat l'interrompit insolemment, en criant ; *De l'argent, point de harangue.* Ximenez s'arrêta pour le chercher des yeux, & l'aiant reconnu il le fit arrêter, & pendre sur le champ en sa

présence ; puis il continua son discours avec la même tranquilité que s'il ne lui fût rien arrivé. Cét exemple de sévérité, soutenu d'un discours acomnodé au tems & aux circonstances, imprima dans toute l'Armée un respect pour Ximenez, auquel elle ne manqua jamais, tant qu'il en eut le commandement.

Mais ce qui acheva de calmer la sédition, fut que Ximenez n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'on vit sortir de sa tente, au bruit des tambours & des trompettes, des hommes couronnez de laurier, chargez de sacs qui eu étoient aussi couronnez ; c'étoit l'argent destiné pour l'Armée. Ces hommes prirent le chemin de la mer, pendant qu'on publioit par tout le camp que qui voudroit être paié n'avoit qu'à s'embarquer, & que le paiement s'aloit faire sur les vaisseaux. A cette nouvelle chacun prit le chemin de la mer. Ximenez s'y rendit en même tems pour donner ordre que l'embarquement se fît sans confusion ; là il embrassa tous les Chefs, leur promettant d'oublier ce qui s'étoit passé, pendant que les Officiers subalternes s'empressoient à lui baiser la main, & les Soldats le bas de la robe.

Ximenez fut le dernier à s'embarquer ; & ce ne fut qu'aprés avoir reconcilié Villaroello avec Vianelli : aprés avoir établi des Courriers pour porter de ses nouvelles à la Cour : aprés avoir visité tous les vaisseaux, & fait faire en sa présence une gratification extraordinaire, outre la solde qui ne fut jamais plus éxactement paiée : Elle continua de l'être ainsi dans toute la suite de cette guerre ; & les vaisseaux se trouvérent si bien pourvûs de tout ce qui étoit néceſſaire pour les besoins & les commoditez de l'Armée, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite de Ximenez : tout

retentiſſoit de ſes loüanges, & ce fut au brüit des aclamations de toute l'Armée qu'il monta le grand Galion d'Eſpagne, qui ſervoit d'Amiral à cette flote.

C'eſt ainſi que Ximenez, malgré les complots de ſes énemis, ſçut s'aquiter de la fonction la plus dificile d'un Général d'Armée, qui eſt d'apaiſer des ſéditions ſans rien relacher de ſon autorité, & ſans rien changer aux meſures qu'il avoit priſes. Il eſt dificile dans ces ocaſions de ne ſe point abaiſſer, de conſerver ſa réputation toute entiére. Non ſeulement le Cardinal n'y perdit rien de la ſienne; il l'augmenta de beaucoup, & cette ſecouſſe fut la derniére que reçut ſon autorité. Les Oficiers les plus expérimentez de l'Armée rendirent à ſon mérite toute la juſtice qui lui étoit dûë; & n'eurent plus de honte d'obéir à un Général en qui il ne manquoit aucune des qualitez néceſſaires pour s'aquerir l'eſtime & la confiance des Oficiers & des Soldats.

Il n'y eut que le ſeul Pierre de Navarre, qui ne pouvant s'empécher de l'admirer, ne laiſſoit pas de continuër à le traverſer: la jalouſie, le déſir de l'indépendance, & l'eſprit d'interét, qualitez qui dominoient en lui, ne lui permirent jamais de vivre avec le Cardinal avec la ſubordination & la correſpondance qui ſont ſi néceſſaires pour le ſuccés des grandes entrepriſes.

Ximenez ne fut pas long tems à s'en apercevoir; car pendant qu'on diſpoſoit toutes choſes pour le départ de l'Armée, il eut un éclairciſſement avec lui qui lui fit perdre l'eſpérance de le pouvoir jamais gagner: voici quel en fut le ſujet.

Pendant le ſéjour que Pierre de Navarre avoit fait à Malaca, il avoit fait des courſes,

& dans ces courses des prises considérables qui avoient produit de grosses sommes. Ximenez le fit souvenir qu'ils étoient expressément convenus que toutes les prises seroient partagées en deux parts les plus égales qu'il se pourroit ; que la prémiére apartiendroit à ceux qui les auroient faites ; que l'autre tourneroit au profit de toute l'Armée : il ajouta qu'il étoit d'autant plus juste qu'on lui rendit compte de ces prises ; que l'armement de la flote dont il s'étoit servi pour les faire s'étoit fait à ses dépens ; qu'il n'en étoit pas moins le Général que de l'Armée de terre ; & qu'il lui faloit faire de si grands frais pour l'entrepriſe d'Oran, qu'il lui seroit impossible d'y fournir si chacun s'atribüoit ainsi les dépouilles des énemis.

Pierre de Navarre répondit, qu'en convenant du fait dont il s'agissoit il avoit été surpris, & qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient eu aucune part au danger partageassent également avec ceux qui avoient fait ces prises au péril de leur vie ; que si le profit étoit égal entre ceux qui s'exposoient & ceux qui ne s'exposoient pas, l'on ne trouveroit personne qui voulût courir le risque ; que le Soldat devoit être animé par l'espérance du butin, & que c'étoit lui oter le cœur, que de le priver de ce qu'il avoit aquis au prix de son sang ; que ces partages arithmétiques étoient bons pour le cabinet, qu'en pratique ils n'étoient point d'usage.

Ximenez, qui le connoissoit homme à ne point démordre sur le chapitre de l'interêt, lui repartit, qu'à l'avenir il tiendroit la main à ce qu'on éxécutât de bonne foi ce dont l'on seroit convenu ; que pour le passé il s'en remettoit à la décision qu'il en feroit lui-mê-

me, & que quand il mettroit dans un des cotez de la balance un léger interêt, & dans l'autre ſa parole, il étoit aſſuré que ce dernier l'emporteroit de beaucoup ſur l'autre.

Pierre de Navarre qui ſe ſentit piqué, répondit fiérement, que la déciſion étoit toute faite, qu'il avoit pris ce qui lui apartenoit, & donné le reſte à ceux qui lui avoient aidé à remporter ces petits avantages, & que ni lui ni eux n'étoient pas d'humeur à rien raporter, & ſur cela il rompit bruſquement l'entretien.

Cette maniére d'agir déplut infiniment à Ximenez, qui étoit l'homme du monde qui ſe piquoit le plus de tenir les paroles qu'il avoit une fois données. En toute autre rencontre cette afaire eût été portée plus loin; mais il avoit beſoin de Pierre de Navarre, qui étoit en éfet un des plus grands & des plus heureux Capitaines de ſon ſiécle: ce fut ce qui l'obligea à donner encore une fois ſon reſſentiment particulier à l'avantage que la Religion & l'Etat pouvoient tirer de ſes ſervices; mais il fit deſlors la réſolution, quelque heureux que pût être ſon voiage, de repaſſer la mer dés que la conquête d'Oran ſeroit achevée. Il eût bien voulu partir le lendemain de l'embarquement; mais il fut obligé de reſter encore quelques jours dans le port, pour donner à Vianelli tout le tems dont il avoit beſoin pour achever de guérir.

1509. Enfin le ſeziéme de Mai la flote aiant un vent favorable ſortit du port & gagna la pleine mer. Ximenez qui étoit perſuadé que la piété, bien loin de diminuër la valeur, contribuë beaucoup à l'augmenter, & que l'on eſt bien plus diſpoſé à s'expoſer à la mort, quand l'on croit être en état de n'en pas craindre les

fuites, avoit plusieurs fois exhorté l'Armée à se préparer à combattre les énemis de la Foi en se reconciliant sincérement avec Dieu par la confession de leurs péchez, & en recevant le pain des forts : il s'étoit fait acompagner d'un bon nombre de sçavans Ecclésiastiques, & de Religieux zélez de son Ordre, qui ne travailloient à autre chose qu'à inspirer les mêmes sentimens : Leurs exhortations ne furent pas inutiles : l'on emploia tout le tems que l'Armée resta dans le port aprés l'embarquement, & celui dont l'on avoit besoin pour le trajet, à ces saintes occupations ; & Ximenez eut la satisfaction d'aprendre que personne ne s'en étoit dispensé.

Le lendemain sur le midi l'on découvrit les côtes d'Afrique ; & quelque tems aprés l'on jugea par les feux qu'on vit paroître sur les montagnes, que les énemis avoient aussi découvert la flote. Il étoit nuit lors qu'elle arriva à l'entrée du port de Marsiquivir. Avant que d'y arriver la contestation fut grande, si l'on y entreroit de nuit : Pierre de Navarre soutenoit qu'il faloit atendre qu'il fût jour, & qu'en abordant de nuit l'on se mettoit dans un danger évident de perdre la flote, & de briser les vaisseaux les uns contre les autres, ou contre les rochers qui étoient à l'entrée du port : Viancli, & presque tous les Officiers étoient de son sentiment.

Ximenez prétendoit au contraire, qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que le succés du débarquement dépendoit de la diligence qu'on feroit ; que les Maures, qui ne s'atendoient pas qu'on le dût faire cette nuit, seroient pris au dépourvû, au lieu que si l'on atendoit qu'il fût jour on les trouveroit retranchez sur le rivage pour le disputer avec avantage : qu'il étoit im-

possible que l'on n'y perdit bien du monde; que cela seul seroit capable de rebuter l'Armée.

L'avis de Ximenez l'emporta à la fin : toute la flote entra dans le port avec tant de bonheur & de conduite, que l'on n'y perdit pas le moindre esquif. Le débarquement se fit la même nuit avec beaucoup d'ordre & de diligence. On commença par l'Infanterie ; quand ce vint à la Cavalerie, il survint une nouvelle contestation : Pierre de Navarre, qui n'avoit jamais aprouvé qu'il y eût dans cette Armée autant de Cavalerie qu'il y en avoit, ne voulut jamais consentir qu'on en débarquât plus de la moitié, qui pouvoit aler à deux mille chevaux : il se fondoit, sur ce que le terrain n'étoit pas assez étendu ; qu'un plus grand nombre de troupes ne feroit que s'embaraſſer, & n'auroit pas l'espace qu'il lui faloit pour faire les mouvemens nécessaires ; qu'il étoit d'ailleurs tellement traversé de ravines profondes & embaraſſées, que la Cavalerie, qui ne pouvoit pas être toute en un endroit, ne pourroit jamais secourir l'Infanterie, ni l'Infanterie à son tour secourir la Cavalerie si elle étoit pressée : Il ajouta qu'il l'emploieroit ailleurs si utilement, qu'on n'auroit pas lieu de se repentir d'avoir suivi son avis. En éfet, il donna l'ordre sur le champ pour faire sortir du port les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas débarqué. Ximenez fut le véritable auteur de ce mouvement ; mais de peur qu'on n'éventât son secret, il fit semblant de s'y opoſer, quoi qu'en éfet il fût d'acord avec Pierre de Navarre.

A meſure que le débarquement se faisoit, on formoit les Bataillons & les Escadrons, & l'Armée se mettoit en ordre de bataille. Le jour vint : l'Armée prit tout le terrain qui lui

étoit nécessaire ; & ce qui contribüa beaucoup au succés de cette journée, l'on eut soin de garnir tous les postes par où l'on pouvoit venir attaquer l'Armée en queuë & en flanc. Tout étant prêt, Ximenez sortit de son Galion : il étoit revêtu de ses ornemens Pontificaux, & acompagné des Ecclésiastiques & des Religieux qui l'avoient suivi. Il fit une priére des plus touchantes, & exhorta l'Armée à bien faire. Il vouloit rester au milieu du corps de bataille, pour y donner les ordres, & continuër à exhorter ses gens ; mais les Officiers & les Soldats à l'envi lui firent tant d'instances, qu'il fut obligé de se retirer dans la forteresse de Marsaquivir. Elle étoit si proche qu'on en pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans le camp.

Cependant les Maures qui avoient eu le tems de s'assembler pendant la nuit, aperçurent des hauteurs voisines l'Armée Chrêtienne qui commençoit à marcher en bon ordre du coté d'Oran, qui en étoit à une grande lieuë. Jamais étonnement ne fut égal au leur : ils avoient cru qu'on ne hazarderoit jamais l'entrée du port pendant la nuit : ils marchoient pour s'opofer au débarquement : cependant ils voioient toute l'Armée débarquée & rangée en bataille. Leur surprise, quoi qu'extrême, ne les empêcha pas de s'avancer en bon ordre. Ils firent ferme sur une hauteur qui étoit entre la Ville & le port, & qui en déroboit la vûë, afin de donner le tems à ce qui restoit de troupes dans la Ville, de venir joindre leur arriére-garde, qui avoit besoin de ce renfort.

L'Armée Chrêtienne fit ferme de son coté : elle avoit ordre de ne se point avancer, afin qu'elle pût être favorisée du canon des vaisseaux & de la forteresse, qu'elle eût le tems

de ſe délaſſer un peu du travail de la nuit, & qu'on eût le tems de débarquer quelques piéces de campagne. Elles furent d'un grand ſécours lors que les deux Armées furent hors de la portée du canon des vaiſſeaux & de la forteresſe. L'on voioit au milieu des Bataillons les plus avancez, la Croix Archiepiſcopale de Ximenez, d'où pendoit une banderole, ſur laquelle on liſoit ces paroles, qui furent autrefois d'un ſi heureux préſage à Conſtantin ; *Vous vaincrez par ce ſigne* : tous les drapeaux & les étendarts portoient la même déviſe ; & l'on voioit briller la Croix dans tous les rangs. Ximenez l'avoit ainſi ordonné pour animer ſes troupes, & les faire ſouvenir que JESUS-CHRIST étoit le Chef inviſible de cette Armée.

Les deux Armées reſtérent ainſi quelque tems en préſence : Elles étoient rangées de la même maniére ; quatre Bataillons quarrez, la Cavalerie ſur les aîles, faiſoient à peu prés la diſpoſition des deux Armées : La Chrétienne avoit de particulier un corps de reſerve, qui fut d'un grand ſécours dans cette ocaſion. L'Armée Infidéle étoit ſupérieure en nombre : La Chrétienne l'emportoit par l'expérience des Chefs, la valeur des Soldats, le bon ordre & la diſcipline. L'Infidéle avoit l'avantage du lieu : La Chrétienne celui du canon des vaiſſeaux & de la forteresſe. Aprés s'être regardées quelque tems ſans rien entreprendre, enfin la Cavalerie des Maures, qui ſe voioit de beaucoup plus nombreuſe que celle des Chrétiens, engagea le combat avec de grands cris. Elle fut reçuë piques baiſſées, avec un profond ſilence qui avoit quelque choſe de terrible ; & elle revint ainſi pluſieurs fois à la charge ſans pouvoir ouvrir les Bataillons

taillons d'Eſpagne : Cependant le canon de la Forteresſe & des vaiſſeaux faiſoit un furieux ravage parmi la Cavalerie des Maures ; leur ardeur en fut ralentie, & elle fit alte. Alors l'Armée Chrétienne, étendant ſon front, & avançant toute à la fois, ataque à ſon tour, avec de grands cris, celle des Infidéles, la pouſſe, & gagne enfin la hautcur. La vûë d'Oran, que l'on découvre de cét endroit, redoubla le courage des Chrêtiens, & les Armées ocupant toutes deux un terrain uni, tout ſe mêla, tout combatit. Pendant que ces choſes ſe paſſoient ſur la hauteur, Ximenez, proſterné dans la Chapelle de la Forteresſe, imploroit le ſecours du Ciel, & le prioit de défendre ſa cauſe.

D'un autre coté, les vaiſſeaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas été débarquez à Marſaquivir, étoient arrivez devant Oran ; & aprés avoir mis à terre la Cavalerie qu'ils y avoient tranſporté, ſe ſervoient de toute leur artillerie pour en battre furieuſement les murailles. Cette Cavalerie ne fut pas inutile : elle ſe partagea en deux corps, chacun de mille chevaux ; l'un, ſous la conduite de Souza, Meſtre de Camp du Régiment de Ximenez, prit le chemin de la Porte de Tremecen, qu'on avoit promis de livrer au Cardinal ; l'autre, ſous le commandement du Comte d'Altamira, demeura caché derriére une coline qui en déroboit également la vûë à la Ville & à l'Armée des Maures.

L'intelligence que le Cardinal avoit dans la Ville réüſſit : les deux Maures & le Juif qui l'avoient formée tinrent parole ; la Porte fut livrée, & comme tout ce qu'il y avoit de gens de défenſe étoit ſorti, à la reſerve d'un trés-petit nombre, la Cavalerie y entra ſans ré-

ſiſtance. Jamais ſurpriſe ne fut pareille à celle des habitans d'Oran ; bien loin de ſonger à ſe défendre, ils couroient en foule dans les Moſquées, croiant y trouver un azile contre la prémiére fureur du vainqueur. La Cavalerie maitreſſe de la Ville s'empara des principaux poſtes, & des murailles, s'y retrancha, & tourna le canon contre la Ville, menaçant de la reduire en poudre ſi l'on faiſoit le moindre mouvement pour s'y défendre. Les Etendarts d'Oran furent auſſi-tôt arrachez, & l'on vit paroître à leur place ſur les murailles ceux de la Croix cantonnée des Armes d'Eſpagne.

A cette vûë, l'Armée Chrêtienne, quoique peu acoutumée à ces ſables brulans, reprit de nouvelles forces : la conſternation ſe mit parmi les Maures, & pendant que Pierre de Navarre, à la tête de toute l'Armée, les pouſſoit avec la derniére vigueur, Vianelli, à la tête du corps de reſerve, qui n'avoit preſque point agi, les prit en flanc. Les Maures furent obligez de reculer ; mais ce fut encore pis : car les mille chevaux tous frais, ſortant de derriére la coline, tombérent ſur l'arriére-garde avec de grands cris : Les Maures étonnez de ſe voir ataquez de tous cotez, croiant le nombre de leurs énemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit, perdirent courage : tout plia, & la Cavalerie s'enfuit enfin à toute bride : l'Infanterie ainſi abandonnée eſſaia de ſe retirer ; mais l'éfroi y aiant mis le déſordre, elle fut enfoncée, & la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnole y entrant pêle-mêle, en firent un furieux carnage. Il reſta ſur le champ de bataille cinq mille hommes de tuëz, ſans compter les bleſſez, qui moururent la plûpart de leurs bleſſures, & les priſonniers, qui fu-

rent en grand nombre, & que l'on envoia aux Galéres.

Pierre de Navarre pouvoit se contenter d'une victoire, qui, avec la perte de * trés-peu de monde, le rendoit maître de la Ville & de tout l'Etat d'Oran; mais comm'il portoit ses vûës plus loin, il s'attacha à détruire les restes de cette malheureuse Armée, qui se retiroit en confusion. Ainsi aprés avoir donné ses ordres à Vianelli & à Diego-Vera, Général de l'Artillerie, pour demeurer à la garde du camp, & y rétablir l'ordre que l'ardeur du pillage en avoit bani, il détacha le corps de reserve & les mille chevaux que commandoit le Comte d'Altamira, sous le commandement de Diégo Pacecco, & de Garcias de Tolède, fils aîné du Duc d'Alve, avec ordre de poursuivre les énemis.

* *Les Historiens ne font mõter cette perte qu'à trente hommes du coté des Chrêtiens.*

Pour lui, prenant l'élite de ses troupes, il marcha vers Oran, pour secourir les siens, qui étoient en trop petit nombre pour la pouvoir garder long tems. Il y entra sans peine, les troupes s'étant saisies de toutes les portes; mais il trouva les ruës & les avenuës des places barricadées, & le peuple, revenu de sa prémiére surprise, résolu de se défendre.

Ces barricades faites à la hâte furent aisément emportées. Le Soldat irrité de cette foible résistance, sans distinction d'âge ni de sexe, passa tout au fil de l'épée: Il n'y eut que ceux qui s'étoient retirez & barricadez dans les Mosquées qui échapérent à sa fureur. L'on força ensuite les maisons: elles furent pillées, & le massacre y recommença, avec d'autant plus de crüauté, que l'on n'y trouva que des femmes, des vieillards, & des enfans, la plûpart incapables de nuire.

Ce fut le dernier des malheurs pour cette

misérable Ville, de ce que Ximenez n'y fit pas son entrée ce jour-là ; il n'y eût pas eu tant de sang inutilement répandu : mais Pierre de Navarre, en permettant de si grands excés, suivit la cruelle politique des Espagnols : ils exterminent ainsi les habitans des lieux dont ils se rendent les maîtres, afin de n'avoir pas besoin, ni de citadéles, ni de garnisons nombreuses, pour contenir dans le devoir les peuples nouvellement conquis.

Louïs XIV.

De combien la maniére de faire la guerre des François est-elle plus humaine ; puisque Louïs le Grand, Commandant ses Armées en personne, on a vû des Villes emportées d'assaut, aussi tranquiles le jour même de leur prise, que si elles n'eussent pas changé de maître.

La nuit vint enfin, & fit cesser le carnage. Les Espagnols épuisez par les fatigues de cette grande journée, trouvant dans les maisons dont ils s'étoient emparez toute sorte de rafraichissemens, en profitérent avec si peu de précaution, qu'étant pour la plûpart ensevelis dans le vin & dans le sommeil, les Maures sortant des Mosquées eussent pû rendre cette grande victoire inutile, & vaincre à leur tour leurs vainqueurs, si Pierre de Navarre n'eût pris des précautions capables de lui assurer sa victoire.

Ce vigilant Général ne dormit point de toute cette nuit, quelque fatigué qu'il fût, & ne quita pas même ses armes. Tous les Oficiers qu'il retint auprés de lui en firent autant. Il mit par tout des corps de gardes, & des sentinelles, & les tint si bien éveillées par les rondes continuëlles qu'il fit toute la nuit, que les Maures renfermez dans les Mosquées n'en

purent ni sortir ni profiter du désordre des Espagnols.

Le lendemain à la pointe du jour les Mosquées furent ataquées, & plus vigoureusement défenduës qu'on n'avoit lieu d'atendre d'un peuple ramassé confusément, qui combatoit sans ordre, & qui n'étoit soutenu que de son désespoir. La résistance eût même été plus longue, si les Espagnols montant sur les toits n'eussent fait pleuvoir sur ceux qui étoient dessous une grêle de traits & de pierres, les menaçant de les ensevelir sous les ruines des toits & des murailles renversées. Les Maures forcez de se rendre, demandérent composition: Elle fut refusée, & tous furent contraints de racheter leur vie aux dépens de leur liberté. On fit de la sorte huit mille Esclaves. Les morts que l'on trouva dans les ruës & dans les maisons aiant été comptez passoient le nombre de quatre mille. En un mot, de ce grand nombre d'habitans qui peuploient cette fameuse Ville, il n'y en eut que quatre-vingts, qui étant échapez au vainqueur se retirérent à Tremecen. Au récit qu'ils y firent des crüautez commises à la prise d'Oran, le peuple se soulevant, massacra indiferemment, Marchands, Esclaves, & généralement tout ce qui se trouva de Chrêtiens dans la Ville & dans tout le Roiaume.

Il ne restoit plus à prendre que le Château d'Oran, assez mauvaise place, & encore plus mal pourvûë. Pierre de Navarre le fit sommer: le Commandant répondit qu'il n'étoit pas en état de se défendre; mais qu'il vouloit avoir la gloire de le rendre à Ximenez. Ainsi, tout étant tranquile, Pierre de Navarre l'envoia inviter de venir prendre possession de sa conquête.

Les choses étoient en cét état, lors que Garcias de Tolède vint rendre compte à Pierre de Navarre de l'entiére défaite des énemis; Pacecco & lui avoient eu ordre de les poursuivre dans leur retraite, ils les avoient ateints comm'ils avoient pour la plûpart jetté leurs armes pour fuir avec moins d'embaras : Se voiant poursuivis, ils tachérent de se ralier : ce fut en vain ; le désordre & l'éfroi étoient si grands, que ne leur permettant pas de distinguer le petit nombre de leurs énemis, ils crurent avoir toute l'Armée sur les bras. Ainsi Garcias d'un coté, & Pacecco de l'autre, à la tête de leurs troupes, les ataquant en même tems, en firent une terrible boucherie. La nuit la fit cesser, & sauva les pitoiables restes de cette malheureuse Armée.

Il ne manquoit à la gloire de Ximenez que de venir joüir lui-même de sa conquête. On pouvoit aler à Oran ou par terre ou par mer ; Ximenez montant sur une Galére choisit le chemin de la mer, pour éviter la rencontre de ce grand nombre de morts dont le champ de bataille, par où il lui faloit passer, étoit tout couvert. A peine est-on sorti du port de Marsaquivir, qu'on aperçoit Oran ; c'est son plus bel endroit : elle a du coté de la mer l'un des plus beaux aspects qu'on se puisse imaginer. Ximenez ne l'eut pas plutôt aperçu, que levant les yeux au Ciel il remercia Dieu d'une si belle conquête ; & pendant tout le chemin il ne dit presque autre chose que ces paroles qu'il ne pouvoit pas se lasser de repeter. *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vôtre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Il fut reçû à la descente de sa Galére par Vianelli, qui aprés avoir fait camper l'Armée

sous les murallles d'Oran, l'y étoit venu recevoir : une double haïe d'Infanterie & de Cavalerie bordoit le chemin depuis le Port jusqu'au Château.

Pierre de Navarre reçut Ximenez à la porte de la Ville, lui en préſenta les clefs, & le félicita ſur ſa victoire. Le Cardinal loüa hautement ſa conduite & ſa valeur : il donna de grandes loüanges aux Oficiers & aux Soldats, & entra dans la Ville aux aclamations de toutes les troupes.

Au triſte ſpectacle de tant de morts, & de tant de ſang répandu, Ximenez ne put s'empécher de verſer des larmes : Il plaignit le ſort des vaincus, & témoigna à Pierre de Navarre, qui marchoit à ſa droite, qu'une victoire moins ſanglante lui eût été plus agréable. Le Général lui répondit, que c'étoient les ſuites inévitables de la guerre & des Villes forcées ; qu'il n'étoit pas aiſé d'arrêter la fureur du Soldat ; que les entrepriſes les plus juſtes avoient ſouvent des ſuites, qui pour être ſanglantes n'en étoient pas moins néceſſaires ; que quelque modération qu'on ſe fût propoſée dans le projet, on étoit ſouvent forcé de s'en éloigner dans l'éxécution ; qu'aprés tout, c'étoient des Infidéles, qui ne méritoient pas qu'on les plaignît. *C'étoient des Infidéles, il eſt vrai*, repartit Ximenez ; *mais c'étoient des hommes dont on auroit pû faire des Chrêtiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire, qui étoit de les gagner à Jeſus-Chriſt.*

A quelque diſtance du Château il rencontra le Gouverneur, qui ſe fit connoître à lui pour l'un des deux Maures avec qui il avoit l'intelligence dont l'on a parlé. Le Maure lui préſenta les clefs du Château, & en même tems trois cens Eſclaves Chrêtiens, qui y avoient

été mis aux fers dés que la flote d'Espagne avoit paru. Ces malheureux se jetérent aux piez de Ximenez en lui présentant leurs chaînes qu'il avoit rompués, & l'apellant leur liberateur. Ce fut un présent bien agréable à Ximenez : il leur donna sur le champ la liberté, & permit à la Garnison de se retirer à Tremecen avec armes & bagage. Pour le Gouverneur, comme on lui avoit promis, aussi-bien qu'à ses deux complices, de grands avantages en Espagne, pour recompense de leur trahison, Ximenez le retint auprés de lui, se fit amener l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé, leur fit toute sorte de bons traitemens, & les mena avec lui en Espagne quand il y repassa.

La Garnison aiant été changée, le Cardinal prit possession du Château, fit dresser le plan des nouvelles fortifications qu'il y vouloit ajouter, & donna ses ordres pour la mettre en l'état où on la voit encore aujourd'hui. Il retourna ensuite dans la Ville, où l'on avoit logé toute l'Armée, & s'étant rendu dans la grande place, où l'on avoit porté tout le butin, il fit l'éloge des Chefs & des Soldats, les remercia au nom du Roi & au sien; & aprés avoir fait mettre à part quelques piéces des plus précieuses, il les envoia au Roi par un Courrier qu'il lui dépêcha, pour lui porter la nouvelle de sa conquête. Il abandonna tout le reste aux Oficiers & aux Soldats. La liberalité de Ximenez n'en demeura pas là : comm'il étoit reconnu pour Généralissime de cette Armée, & qu'il en avoit fait tous les fraiz, l'on avoit mis à part pour lui environ la troisiéme partie du butin : il la fit aporter au même endroit, en fit des présens de sa propre main à Pierre de Navarre, à

tous les Oficiers Généraux, & Subalternes, & même à de simples Soldats en qui il avoit remarqué ou de la probité ou de la conduite ou de la valeur : il destina le reste pour les besoins publics, comme pour la réparation & l'ornement des Mosquées qu'il avoit dessein de convertir en Eglises ; pour lui, il se reserva trés-peu de chose, & sur tout plusieurs Livres Arabes des mieux conditionnez, qu'il destina pour la Bibliotéque d'Alcala : on les y voit encore aujourd'hui.

L'on peut juger de la grandeur & des richesses d'Oran, par son commerce, & de son commerce, par le nombre de quinze cens boutiques qui y étoient lors que Ximenez la prit. Un Historien * qui assista à cette conquête, & qui assure les avoir comptées, dit à cette occasion, qu'à peine en trouveroit-on autant dans trois des plus fameuses Villes d'Espagne. Le butin, sans y comprendre ce qui fut détourné, dont l'on ne peut tenir compte, fut estimé cinq cens mille écus d'or. Toute l'Armée s'enrichit à cette prise, & il y eut tel particulier qui en raporta jusqu'à dix mille ducats.

* *Jerôme Julien.*

Les richesses d'Oran n'étoient pas ce qui contribüoit le plus à sa réputation : sa grandeur, le nombre de ses habitans, sa situation, son Port, son Arcenal, où l'on trouva plus de soixante piéces de gros canon, sans compter les petites, & un nombre infini de toutes sortes d'armes, la faisoient passer pour la plus importante Ville de toute l'Afrique. Cette Ville est aujourd'hui bien diferente de ce qu'elle étoit alors : quelque soin qu'on ait pris de lui rendre sa prémiére grandeur, l'on n'a jamais pû en venir à bout.

Le prémier soin de Ximenez, aprés la dis-

tribution du butin, fut de faire nétoïer la Ville de tous ces corps morts qui commençoient de l'infecter : il purifia enſuite les Moſquées, les fit orner à l'uſage des Chrétiens, & dédia lui-même la plus grande à Nôtre-Dame de la Victoire. Il établit dans cette même Ville un Clergé, des Moines, des Hôpitaux ; leur aſſigna des fonds pour leur ſubſiſtance, & des Maiſons commodes pour les loger. Il n'y manquoit plus que des habitans ; mais l'on n'eut pas plutôt ſçu que les maiſons & les fonds s'y donnoient preſque pour rien, qu'il s'y en rendit bien-tôt un aſſez bon nombre. Les trois cens Eſclaves que Ximenez avoit délivrez, furent les prémiers qui commencérent à répeupler cette fameuſe Ville.

Ce fut un coup d'une prudence & d'un bonheur extraordinaire d'avoir ataqué & pris cette Ville avec tant de diligence ; car ſi l'on eût ſeulement retardé d'un jour, le Roi de Tremecen y envoioit un ſecours conſidérable : il en eût empêché, ou du moins retardé la priſe, qui n'eût pû ſe faire ſans perdre la meilleure partie de l'Armée, & la réduire à s'en retourner aprés ſa conquête. Ce ſecours parut le lendemain de la priſe ; mais étant arrivé trop tard, il s'en retourna ſans rien faire.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, Ximenez fit proclamer le Roi Catholique Seigneur Souverain de la Ville & de l'Etat d'Oran ; mais comme en même tems, aprés avoir déclaré que l'un & l'autre releveroit pour le ſpirituël de l'Archevêché de Tolède, comm'ils en dépendent encore aujourd'hui, quoi qu'ils en ſoient fort éloignez ; il s'en aproprïa le Domaine, les revenus publics, & généralement tout ce qui avoit été du Domaine des anciens

Rois d'Oran : Pierre de Navarre s'en ofença ; & il proteſta qu'il ne ſoufriroit jamais que ce Domaine apartînt à d'autres qu'à ſa Majeſté Catholique.

Ximenez, qui n'avoit plus tant de lieu de le ménager, le prit d'un ton plus haut qu'il n'avoit acoutumé, & le regardant avec cét air d'autorité qu'il ſçavoit prendre dans les ocaſions où il faloit qu'il ſe ſoutînt, il lui dit, qu'il vouloit bien qu'il ſçût qu'il ne devoit compte de ſa conduite qu'au Roi même : qu'il ſçavoit ſes intentions mieux que perſonne : & qu'en tout cas il ne les aprendroit pas d'un étranger, qui n'étoit que depuis quelques mois à ſa ſolde, & qui lui devoit à lui-même toute l'autorité qu'il avoit : que cette autorité ſeroit ſoumiſe à la ſienne, & qu'il ne ſoufriroit jamais qu'un homme obligé de lui obéïr entreprît de le contrôler : que s'il avoit quelque choſe à lui remontrer, il le devoit faire en particulier, & avec le reſpect qui étoit dû au caractére dont le Roi, leur commun maître, l'avoit revêtu. Ximenez acheva enſuite ce qu'il avoit commencé, & Pierre de Navarre, qui n'étoit pas en état de l'en empêcher, reconnut qu'il s'étoit commis mal à propos.

L'on propoſa enſuite de nouvelles conquêtes, & l'on s'arrêta à celle du Roiaume de Bugie, par cette ſeule raiſon, que les guerres civiles dont cét état étoit agité, favoriſoient le deſſein des Eſpagnols.

La concluſion de cette entrepriſe réveilla la jalouſie de Pierre de Navarre & de Vianelli. Ximenez s'en aperçut, & ne voulant pas mécontenter deux Oficiers d'un mérite auſſi diſtingué, qui avoient ſervi ſi utilement, & qui pouvoient rendre encore de ſi grands ſer-

vices à l'Etat & à la Religion : il déclara en plein Conſeil de guerre, qu'il n'étoit parti d'Eſpagne que dans le deſſein de conquerir Oran : que Dieu aiant fait réüſſir cette entrepriſe, il étoit réſolu de s'en retourner : que ſon âge ne lui permettoit pas de ſoutenir plus long tems les fatigues de la guerre, & que la profeſſion paiſible à laquelle Dieu l'avoit apellé ne s'acordoit pas avec une vie auſſi tumultueuſe que celle d'un camp : qu'il croioit leur être pour le moins auſſi utile en Eſpagne, qu'il le pourroit être en Afrique : qu'il ne ceſſeroit de ſolliciter le Roi de leur envoier les ſécours néceſſaires : que pour lui, il leur faiſoit de bon cœur préſent des munitions de guerre & de bouche qui étoient encore dans les vaiſſeaux : qu'il aloit donner ordre de les faire débarquer ; & qu'il ne s'en reſerveroit que ce qui ſeroit abſolument néceſſaire pour ſon paſſage : Il ajouta, que la victoire n'acompagneroit leurs armes, qu'autant de tems que Dieu ſeroit de leur parti : que le moien de l'y retenir, étoit de faire regner ſa crainte & le bon ordre dans leur armée : qu'il ſçavoit par expérience, qu'une vie Chrétienne & réglée n'étoit pas incompatible avec la profeſſion des armes : que bien loin de diminuër la valeur, elle l'augmentoit : qu'ils ſongeaſſent à augmenter l'Empire de JESUS-CHRIST auſſi-bien que celui de ſa Majeſté Catholique : qu'il leur laiſſoit, pour les ſeconder, bon nombre d'Eccléſiaſtiques ſçavans, & de Religieux zélez, prêts à verſer leur ſang pour l'augmentation de la foi : qu'au reſte il avoit deux avis à leur donner : l'un, de traiter plus humainement les vaincus qu'on n'avoit fait à Oran ; l'autre, d'engager adroitement les Soldats à acheter des maiſons dans Oran, & des terres aux en-

virons : Que cette précaution produiroit deux éfets également avantageux ; l'un, qu'ils en seroient d'autant plus portez à conserver leur commune conquête, qu'en la défendant, ils défendroient leur propre bien ; l'autre que n'étant point partagez entre leur devoir & le soin de conserver ce qu'ils avoient aquis, ils se donneroient tout entiers au prémier. Ce fut dans cette vuë qu'avant que de partir, Ximenez fit publier, que si quelqu'un vouloit envoïer quelque chose à sa femme ou à ses enfans, il se chargeroit lui-même de leur faire tenir : ce qu'il éxécuta en éfet avec la derniére fidélité ; des sommes fort considérables lui aiant été remises.

Si le dessein de Ximenez fut agréable à Pierre de Navarre & à Vianelli, qui s'atendoient tous deux à monter d'un dégré, il afligea sensiblement toute l'Armée. Il étoit adoré des Oficiers & des soldats. L'estime & la confiance qu'ils avoient en lui, ne pouvoient aler plus loin. Ils attribüoient hautement à sa piété & à sa conduite le succés surprenant qu'ils avoient eu dans l'entreprise d'Oran, & ils se croioient invincibles tant qu'ils auroient à leur tête un homme pour lequel ils étoient persuadez que le Ciel combatoit.

Ces témoignages publics de la reconnoissance de l'Armée n'empêchérent point Ximenez d'éxécuter son dessein. Il s'embarqua à quelques jours de là, aprés avoir remis le commandement général à Pierre de Navarre, dont la place fut donnée à Vianelli ; celle de Vianelli à Diego Vera ; & celle de Diego Vera au Comte d'Altamira.

Ximenez étant heureusement de retour à Cartagéne, fit plus qu'il n'avoit promis ; non seulement il écrivit au Roi pour lui rendre un

conte éxact de tout ce qui s'étoit fait, & de tout ce qu'on avoit réſolu d'entreprendre, & pour le prier de continuër à l'Armée d'Afrique les ſécours qui lui étoient néceſſaires pour pouſſer les conquêtes qu'elle étoit en état de faire, mais il emploïa tout l'argent qui lui reſtoit, & s'engagea même pour de groſſes ſommes pour acheter des blez, & toutes ſortes de munitions, qu'il envoïa à l'Armée avant que de partir de Cartagéne.

Il reçut au même endroit les félicitations du Roi & de tous ſes amis : Sa Majeſté l'invitoit de venir à la Cour, pour y recevoir les loüanges qui lui étoient duës pour les ſervices importans qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion.

Ximenez remercia le Roi, & le pria de trouver bon qu'il alât ſe delaſſer de ſes fatigues à Alcala. Il y fut en éfet par des chemins détournez, pour éviter le concours du peuple, & les receptions magnifiques qu'on lui préparoit dans toutes les Villes, s'il eût tenu le chemin ordinaire : Il ne voulut pas même qu'on lui fît aucune entrée à Alcala, quoi qu'il en fût Seigneur ſpirituël & temporel : Il défendit les inſcriptions, les complimens & les harangues : Il parla toujours de ſa victoire, comme s'il n'y eût contribué que par ſes priéres ; & s'il arrivoit que quelqu'un l'apellât le Vainqueur des Nations barbares, comme il arrivoit quelquefois, aprés avoir témoigné que ces grands noms ne lui étoient pas dûs, il ne manquoit jamais de repéter ces paroles de David : *Ce n'eſt pas à nous, Seigneur, ce n'eſt pas à nous, mais à vôtre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Une ſi grande modération dans un ſi haut point de gloire lui aquit plus de réputation que tout ce qu'il avoit fait de plus grand & de

plus heureux. Ses énemis même & ſes envieux ne purent s'empêcher de l'admirer. Juſques là il avoit paſſé pour vain. L'on tenoit l'ambition pour ſa paſſion dominante ; peut-être même, comme il n'étoit pas ſans défauts, que c'avoit été ſon foible dans un âge moins avancé ; mais ce généreux mépris des loüanges, & de tout ce qui a coutume de flater agréablement cette vanité ſécrette à laquelle il eſt ſi dificile de ne point céder quelquefois, obligea enfin de reconnoître que ce qui eſt l'éfet d'une paſſion dans les hommes du commun, vient ſouvent de grandeur d'ame dans les hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en ſoit, pendant que Ximenez vivoit à Alcala avec une modération qui n'a preſque point d'exemple, Pierre de Navarre continüoit ſes conquêtes en Afrique. Il ataqua & prit Bugie, Capitale du Roïaume qui en porte le nom, aprés avoir défait le Roi de Bugie, qui étoit ſorti au devant de lui. L'année ſuivante ce même Roi aiant ramaſſé une Armée plus nombreuſe que la prémiére, Pierre de Navarre la tailla en piéces, & remporta une victoire des plus ſignalées. Il tourna enſuite du coté de Tripoli, l'ataqua, & s'en rendit le maître. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Afrique, mais la fin ne répondit pas à de ſi grands commencemens. Il ala malheureuſement échoüer à l'Iſle des Gelves : Son armée y fut preſque entiérement défaite par les Maures ; Vianelli & Garcias de Toléde y furent tüez ; l'Armée ſe retira en deſordre à Tripoli, & ne fut plus en état de rien entreprendre. Enfin de tant de conquêtes il n'eſt reſté aux Eſpagnols que la ville d'Oran, dont ils ſont encore aujourd'hui en poſſeſſion.

Quant à Pierre de Navarre, dont la vie de-

puis ſa défaite n'a plus de liaiſon avec celle de Ximenez, pour achever ſon Hiſtoire à laquelle il n'eſt pas poſſible que le Lecteur ne prenne quelque interêt ; il paſſa en Italie, & y ſervit fort utilement les Eſpagnols. La fortune l'abandonna encore à la bataille de Ravenne * : Il y fut fait priſonnier par les François. Les Eſpagnols le voïant malheureux, l'abandonnérent à leur tour. L'on ne parla en ſa faveur ni de rançon ni d'échange. Il languit de la ſorte juſqu'au commencement du Regne de François I. * Ce Prince le plus généreux de ſon ſiécle, ne put ſoufrir qu'un ſi grand homme fût ſi mal recompenſé de ſes ſervices. Il lui fit faire des propoſitions avantageuſes.

* *L'an* 1512.

* *L'an* 1515.

Pierre de Navarre indigné de l'ingratitude des Eſpagnols, dont aprés tout il n'étoit pas né ſujet, répondit aux avances du Roi, & s'engagea au ſervice de la France. Il n'y perdit rien de cette grande réputation qu'il avoit aquiſe, quoi qu'il continüa toujours à être brouillé avec la fortune. Enfin acompagnant Lautrec dans le Roïaume de Naples, il fut pris par les Eſpagnols. Ils ne le traitérent pas en priſonnier de guerre ; mais en traitre, & en Sujet revolté, ſous prétexte qu'ils étoient les maîtres de la Navarre, qui étoit ſa véritable patrie. Il y a des Hiſtoriens qui diſent que Charles Quint le fit étrangler en priſon ; mais d'autres aſſurent qu'on fit courir ce bruit pour rendre odieux cet Empereur, qui ne manquoit ni d'envieux ni d'énemis, & qu'en éfet Pierre de Navarre mourut de chagrin dans ſa priſon.

1528.

Ainſi périrent malheureuſement Pierre de Navarre & Vianelli, deux des plus grands hommes de leur ſiécle, mais deux des plus grands énemis de Ximenez, quoi qu'il n'eût rien épargné pour ſe les aquérir par des bienfaits. L'in-

gratitude dont ils uſérent en ſon endroit, ne fut pas une petite tâche à cette grande réputation que l'un & l'autre s'étoit aquiſe : Elle fut peut-être la cauſe de leur malheur; rarement les ingrats font une heureuſe fin.

Mais ſi Ximenez eut ſujet de ſe plaindre de l'ingratitude de Pierre de Navarre & de Vianelli, il n'eut pas lieu de ſe louër de la reconnoiſſance de Ferdinand. Elle n'étoit pas une de ſes vertus, non plus que la bonne foi; il ne ſe piquoit ni de l'une ni de l'autre, qu'autant qu'il y aloit de ſon interêt, ou du moins, qu'autant qu'elles ne le choquoient pas.

L'on a raporté ci-deſſus qu'en s'engageant aux fraiz de la conquête d'Oran, Ximenez avoit expreſſément ſtipulé, qu'au cas qu'il réuſſît, ils lui ſeroient rembourſez, ou qu'Oran & ſes dépendances ſeroient réünis à l'Archevêché de Tolède pour lui tenir lieu de dédomagement. Le Roi y avoit conſenti, & le Cardinal qui étoit l'homme du monde de la meilleure foi, en éxécution de ce Traité, avoit fait des fraiz immenſes au de là même de ce qu'il étoit obligé; il avoit épuiſé ſa bourſe & celle de ſes amis; il s'étoit engagé pour de groſſes ſommes; la promtitude & le ſuccés de ſon entrepriſe avoient paſſé l'atente de tout le monde; & ſans qu'il en eût couté plus de trente hommes à Sa Majeſté Catholique, il avoit conquis un Roiaume, fait trembler l'Afrique, aſſuré les Côtes d'Eſpagne, & mis ſon Roi en état de pouſſer ſi avant ſes conquêtes, qu'il pouvoit eſpérer de de ſe voir bien-tôt maître des deux bords de la Mer, & de donner tant d'afaires aux Maures, qu'ils perdroient pour long tems l'envie de repaſſer en Eſpagne. C'étoient les ſuites naturelles de la conquête d'Oran. Tant de ſervices rendus à la Couronne d'Eſpagne méritoient

bien quelque reconnoiſſance. Ximenez avoit lieu de s'y atendre.

Cependant il étoit à peine arrivé à Alcala, qu'il aprit que Pierre de Navarre, ou de ſon mouvement, ou, comme il y a beaucoup d'aparence, par ordre du Roi, avoit fait publier dans toutes les formes, qu'Oran & ſes dépendances étoient réünies à la Caſtille.

Il dépécha auſſi-tôt un exprés à Sa Majeſté pour lui remontrer de ſa part, qu'il n'avoit jamais afecté la Souveraineté d'Oran, qu'il étoit prêt de la lui remettre, quand on lui auroit reſtitüé les fraiz qu'il avoit fait pour cette conquête, dont il lui envoioit un état éxact; que l'option dépendoit de Sa Majeſté, mais qu'il étoit juſte qu'on lui tînt parole, comme il l'avoit tenuë; qu'il ne demandoit que ce qu'elle lui avoit expreſſément acordé; & que ſi on lui refuſoit la ſatisfaction qui lui étoit duë, il ſeroit contraint de la demander aux Etats de Caſtille.

C'étoit prendre Ferdinand par ſon véritable foible. Il redoutoit ſur toutes choſes l'Aſſemblée des Etats. Il avoit été aſſez heureux pour empêcher les Caſtillans de la demander depuis ſon rétabliſſement. Il ſavoit par expérience combien Ximenez y avoit de crédit: Le ſervice important qu'il venoit de rendre à l'Etat en faiſant la conquête d'Oran, ſes biens ſi généreuſement prodiguez, ſa vie même expoſée tout récament à tant de dangers, tout parloit pour lui, tout ſolicitoit en ſa faveur; d'ailleurs, comme il ne demandoit rien qui ne fût juſte, & qui ne lui eût été expreſſément acordé, il importoit au Roi en toutes maniéres de lui rendre lui-même juſtice, & de ne le pas forcer à recourir à ces mêmes Etats, qui étant les témoins des obligations qu'il lui avoit, le ſe-

toient aussi de son ingratitude, & de son manque de foi : Que ce seroit commettre inutilement sa réputation, qu'il lui importoit sur toutes choses de conserver, s'il vouloit continuër de regner dans la Castille aussi paisiblement qu'il avoit commencé de le faire.

Ce fut le véritable motif qui porta Ferdinand à rendre justice à Ximenez : Les fraiz qu'il avoit faits, lui furent rendus ; mais ce fut de si mauvaise grace, aprés tant de chicanes & de délais, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne le faisoit qu'à regret, & que tout autre que Ximenez n'en eût jamais eu raison.

Cette afaire fut suivie d'une autre que le Cardinal soutint avec sa fermeté ordinaire. Un Cordelier nommé Louïs Guillaume, quelques années avant la prise d'Oran, aiant été fait Evêque *in Partibus*, sous le titre d'Evêque d'Aure *, il vint en Espagne avec ce nouveau titre, ne sachant pas aparament lui-même en quelle partie du monde son Diocése étoit situé. Oran n'eut pas plutôt été conquis, que la ressemblance des noms lui fit imaginer que ce pouvoit bien être son titre. Ce qui n'étoit d'abord qu'un doute, devint pour lui de la derniére certitude. Il valoit mieux être Evêque d'Oran, que de l'être d'une ville qui ne se trouvoit point, & dont aucun Géographe n'avoit jamais fait mention. Sur cela changeant de nom, il se fait apeller Evêque d'Oran ; il fait plus, sans avoir fait aucune civilité au Cardinal, il lui fait signifier qu'il eût à se désister du gouvernement spirituël d'Oran, que c'étoit son titre, & qu'il étoit résolu d'en aler prendre possession.

Le Cardinal n'étoit pas homme à désister sur une simple signification de la seule chose qui lui restoit de sa conquête ; il avoit stipulé

Ses Bulles le nommoient Episcopus Aurensis.

expressément avec Sa Majesté Catholique, que cette Ville & son territoire dépendroient pour le spirituel de l'Archevêché de Tolède. Cette dépendance étoit comme un monument de sa conquête, qui devoit en conserver le souvenir à la postérité ; il ne pouvoit que lui être fort facheux de s'en voir privé par une espéce d'aventurier, qui ne savoit pas bien lui-même ce qu'il demandoit.

Cependant, comme il avoit une extrême aversion pour tout ce qui avoit jusqu'à l'ombre de la moindre injustice, & qu'il étoit très-éloigné de retenir la moindre chose où qui que ce fût eût pû avoir un droit légitime, il fit examiner en sa présence avec la derniére exactitude les prétentions de l'Evêque d'Aure.

Il supposa prémiérement comme une chose inconteſtable, que quand le Pape conféroit un Evêché *in partibus*, l'on prétendoit qu'il avoit été tel autrefois, lorsque les Chrétiens étoient en possession du Païs où il étoit situé. Il supposa encor, comme une chose qui n'étoit pas moins certaine, que Sa Sainteté n'avoit point érigé Oran en Evêché ; qu'ainsi Elle n'avoit pû le conférer sans prétendre que ç'en étoit un dés le tems que les Chrétiens étoient les maîtres de l'Afrique, & que la Religion Chrétienne y florissoit. Il n'y avoit rien à dire à ces deux suppositions, & l'interessé même ne pouvoit pas les contester. Il ne restoit donc plus qu'à examiner, si Oran avoit été Evêché, avant que les Arabes eussent conquis l'Afrique, n'y aiant point d'aparence qu'il l'eût été depuis. L'on examina sur cela les Auteurs qui avoient traité des Provinces Ecclésiastiques d'Afrique. On lut les Conciles qui avoient été tenus, pour voir si quelque Evêque d'Oran n'y auroit point souscrit : aucun ne faisoit mention ni de l'Evêché ni de l'Evêque d'Oran.

Ximenez pouvoit s'en tenir à ces preuves, qui quoique négatives, ne laissoient pas de conclurre évidemment en sa faveur; mais pour n'avoir rien à se reprocher, il fit faire une recherche éxacte de l'origine d'Oran. On trouva qu'elle avoit été fondée par les habitans de Tremeçen; qui étant atirez par la beauté & par la commodité du Port, y avoient envoïé une Colonie. Il résultoit de là évidament que cette Ville n'avoit jamais été Evéché, & que les prétentions de l'Evéque d'Aure étoient sans fondement.

Ximenez lui aiant communiqué toutes ces recherches, il en parut d'abord déconcerté; mais ne pouvant se résoudre à renoncer à ses espérances, quoique mal fondées, il répondit avec émotion, que Sa Sainteté avoit prétendu lui conférer un Evéché; qu'il faloit bien que ce fût Oran, puis qu'il ne se trouvoit point ailleurs: *Vous le chercherez où il vous plaira*, lui répondit le Cardinal, *mais vous pouvez conter que tant que je vivrai, vous ne serez point Evêque d'Oran.*

Un debut si peu satisfaisant ne pouvoit promettre que des suites encore plus fâcheuses. Tout autre que l'Evéque d'Aure en eût été rébuté, & eût compris qu'étant sans droit, avec trés-peu d'apui, & aiant afaire à un homme du rang & de l'autorité de Ximenez, il faloit tourner cette afaire en acommodement, & en tirer tout le parti qu'il pourroit, puis qu'il ne pouvoit pas avoir celui dont il s'étoit flaté. Mais il n'étoit pas homme à lacher prise si aisément; il lui faloit un Diocése, & il vouloit que ce fût Oran.

Dans cette pensée il partit pour la Cour, & s'adressant directement au Roi, il en obtint des Lettres pour le Cardinal, par lesquelles il le

prioit de lui donner toute la satisfaction qui se pourroit.

Ximenez comprit aussi-tôt que pour peu que le Pape vînt encore à se méler de cette afaire, elle pourroit devenir de conséquence : C'est ce qui l'obligea de lui proposer un acommodement, qui fut, qu'on établiroit à Oran une Colégiale, dont on lui donneroit la prémiére dignité avec le titre d'Abé, & un revenu honnete tel que l'avoient les Dignitez du Chapitre de Tolède, parmi lesquelles il lui prometoit de lui donner rang, sans être obligé de faire ailleurs sa réfidence.

Le parti étoit d'autant plus avantageux, qu'il ne l'obligeoit de renoncer ni à son titre d'Evêque d'Aure, ni à ce prétendu Diocése, s'il se trouvoit jamais être quelque chose de réel, Cependant ce Prélat mal conseillé le refusa : Mais Ximenez sans s'arréter à ses prétentions imaginaires, envoia au Roi les recherches qu'il avoit fait faire à leur ocasion. Il lui fit voir qu'Oran ne pouvoit être l'Evéché que l'on avoit conféré à l'Evêque d'Aure : Il lui fit sçavoir l'acommodement qu'il lui avoit propofé ; & que tout avantageux qu'il étoit, il avoit été rejeté : Enfin il le prioit de trouver bon que les choses à l'égard d'Oran demeurassent dans l'état dont ils étoient convenus.

Les lettres de Ximenez eurent tout l'éfet qu'il pouvoit s'en promettre : Le Roi ne voulut plus entendre parler de cette afaire ; le prétendu Evêque d'Oran se vit abandonné de tout le monde : Il se repentit, mais trop tard, d'avoir réfusé l'acommodement qui lui avoit été proposé par le Cardinal ; car de son vivant ni même aprés sa mort, il ne fut jamais Evêque d'Oran. On n'y établit pas non plus la Colégiale, dont Ximenez avoit fait le projet,

Tout se réduisit à un Grand Vicaire, que l'Archevêque de Tolède y tient pour l'éxécution des choses qui dépendent de sa Jurisdiction.

François Ruiz fut plus heureux que l'Evêque d'Aure. Dans ce même tems le Roi lui donna l'Evêché d'Avila : ce fut plutôt par la considération de son mérite, & pour faire plaisir à Ximenez, qu'à sa priére. C'étoit une de ses maximes, de ne demander jamais pour ses amis ni des Dignitez ni de revenus Ecclésiastiques, de peur d'être coupable de l'abus qu'ils en pourroient faire, & de s'engager lui-même dans le conte qu'ils auroient à en rendre à Dieu.

Jusques ici Ximenez, qui n'étoit pas aimé des Grands de Castille, qui metoit leur abaissement pour fondement de la grandeur des Rois d'Espagne, & qui y avoit travaillé toute sa vie sans relâche, & sans en perdre aucune ocasion, avoit évité de s'alier avec eux, quoi qu'il en eût été plusieurs fois solicité. L'inutilité des poursuites qui avoient été faites à cette ocasion, ne rebuta point le Duc de l'Infantade. Il sçut si bien gagner le Cardinal, qu'il le fit consentir au mariage de Jeanne de Cisneros sa niéce avec Pierre Gonsalve de Mendosse son néveu. L'aliance étoit des plus avantageuses ; mais le Cardinal s'étant aperçû qu'on vouloit lui vendre un peu trop cher l'honneur qu'on prétendoit lui faire, rompit lui-même ce mariage ; & le fit avec tant d'adresse, & sous des prétextes si spécieux, que le Duc n'eut aucun lieu de s'en formaliser.

Le Comte de Crunna de la même maison des Mendosses, l'une des plus illustres de toute l'Espagne, s'étant contenté d'une beaucoup moindre dot, profita du parti qui venoit d'échaper au Duc de l'Infantade, & épousa la niéce du

Cardinal. Ce ne fut pas sans peine qu'il se résolut à lui faire une dot, qui, quoi qu'elle fût beaucoup au dessous de ce qu'il pouvoit lui donner, ne laissoit pas d'être considérable Il étoit si persuadé que les biens de l'Eglise, qui étoient les seuls qu'il possédoit, apartenoient à l'Eglise même, aux pauvres & au public, aprés en avoir pris dequoi fournir à un entretien conforme à sa Dignité; & il en avoit constament fait jusques alors un usage si conforme à cette maxime, qu'il eût été impossible de lui persuader d'y contrevenir, si l'on n'avoit trouvé l'expédient de le convaincre, que ce qu'il donnoit à sa niéce, n'excédoit pas ce qui lui étoit revenu du butin d'Oran, & que c'étoit une nature de biens dont il pouvoit disposer comme il lui plaisoit.

Quoi qu'il en soit, Ximenez dédommagea bien-tôt le public du peu de bien, dont l'on eût pû dire qu'il l'avoit privé pour avantager sa famille. Car outre plusieurs Eglises qu'il fit batir, plusieurs maiteries & autres maisons de campagne qu'il aquit en faveur de l'Université d'Alcala, une expérience assez constante lui aiant apris que la nouvelle Castille étoit sujette à de fréquentes disettes de blé, ce qui réduisoit souvent les pauvres à de grandes extrémitez, il entreprit d'y remédier pour toujours. Pour cet éfet il fit batir à Tolède de grands & magnifiques gréniers, dont il fit présent au public : Il y fit mettre à ses dépens quatre vingt dix mille muids de froment pour être distribuez aux pauvres dans les grandes chertez de blé; & laissa un fonds pour y entretenir à perpétuité la même quantité de grains. Il en fit faire autant à proportion des lieux à Alcala, à Tortelaguna lieu de sa naissance, & à Cisneros d'où sa famille prenoit son nom. Il est aisé

de

de s'imaginer le grand crédit que de pareilles libéralitez lui aqueroient parmi le peuple. On verra dans la suite de cette Histoire l'usage qu'il en sçut faire.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, les diférends entre le Pape * & le Roi Très-Chrétien *, dont l'on a déja parlé, avoient été portez à de si grandes extrémitez, qu'il n'étoit plus possible d'y remédier. Sa Sainteté ne gardant plus de mesures, avoit excommunié le Fils ainé de l'Eglise, quoique du consentement de tout le monde, il fût le meilleur Prince de son siécle. Elle ne prétendoit rien moins que de chasser les François d'Italie, & de leur en fermer si bien l'entrée qu'ils perdissent l'espérance d'y revenir. Sa Majesté Très-Chrétienne de son coté, aprés avoir assemblé les Prélats de son Roïaume, & les avoit consultez sur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture, avoit conjointement avec l'Empereur convoqué un Concile à Pise : Il ne prétendoit rien moins à son tour que de faire déposer Jules. Son entrée dans le Pontificat, & la maniére dont il y avoit vécu, en fournissant, à ce qu'il prétendoit, des raisons plus que légitimes. L'Empereur & le Roi de France devoient chacun de son coté entrer en Italie avec de nombreuses Armées, pour obliger le Pape, de gré ou de force, à comparoître au Concile, & à en subir le jugement.

* *Jules II.*

* *Louïs XII.*

Dans cette extrémité, la plus grande où Jules se fût trouvé de sa vie, il eut recours à Ferdinand, qui avoit levé depuis peu une puissante Armée dans le dessein de la faire passer en Afrique, & d'y continuër ses conquêtes. Ce Prince étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture la plus favorable à ses desseins qui se fût présentée de long tems. Il

ſouhaitoit avec paſſion l'inveſtiture du Roïaume de Naples : Il n'avoit rien épargné pour l'obtenir ; mais le Pape qui avoit ſes deſſeins, l'avoit toujours éludée. Dans cette vuë il ſe déclara pour le Pape, & lui promit de l'aſſiſter de toutes ſes forces. Il écrivit à même tems à Cardone, qui avoit ſuccédé au grand Conſalve dans la Vice-Roïauté de Naples, de marcher au ſécours de Sa Sainteté ; mais de s'arréter ſur les frontiéres de l'Etat Eccléſiaſtique, & de ne point paſſer plus avant, qu'il n'eût obtenu l'inveſtiture dans toutes les formes.

Ximenez joignit ſes lettres particuliéres à celles que Sa Majeſté Catholique écrivoit au Pape. Il exhortoit Sa Sainteté à ne point s'étonner du nombre de ſes énemis : Il lui ofroit tout ce qui dépendoit de lui ; & ne conſultant que ſa reconnoiſſance & ſon grand cœur, il l'aſſuroit poſitivement qu'au prémier ordre qu'il recevroit de ſa part, il lui feroit tenir quatre cens mille écus d'or : Qu'il leveroit une Armée à ſes dépens, & la conduiroit lui-même à ſon ſécours. La bataille de Ravene gagnée par les François, & la mort de Jules qui arriva quelque tems aprés, empéchérent aparament que ſes offres ne fuſſent acceptées. Ce fut encore un coup de ſa bonne fortune : naturélement le Pape devoit s'en prévaloir ; & Ximenez, aprés s'être engagé, n'étoit pas homme à réculer. La ſuite fit voir qu'il s'étoit trop avancé ; & il eut tant de beſoin lui-même de ce qu'il avoit ſi généreuſement ofert, qu'il n'eût pû ſoutenir la Régence de la Caſtille avec autant de gloire qu'il le fit, ſi l'argent lui avoit manqué dans une des circonſtances de ſa vie, où il en avoit le plus de beſoin.

L'inveſtiture du Roïaume de Naples n'étoit pas le ſeul avantage que Sa Majeſté Catholique

prétendoit tirer des démélez du Pape avec le Roi Trés-Chrétien. Comme le Roïaume de Navarre étoit bien plus à sa bienséance que les Etats d'Italie, il y avoit long tems qu'il souhaitoit d'en faire la conquête, n'aiant pû réüssir à l'aquerir par la voie de l'aliance. Il ne lui manquoit qu'un prétexte pour l'usurper : l'excommunication du Roi de France & de ses adhérans vint tout à propos pour le lui fournir. Il est certain que Jean d'Albret, Roi de Navarre, étoit dans l'aliance de la France ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne s'étoit point encore mélé des diférends du Pape avec Sa Majesté Trés-Chrétienne ; qu'il ne lui avoit donné aucun sécours ; & qu'il n'avoit fait aucune diversion en sa faveur. D'ailleurs comme tous les Souverains sont également interessez à ne point autoriser le droit que les Papes s'atribuent de pouvoir disposer du temporel des Princes, il y avoit si peu d'aparence qu'on dût se prévaloir de l'excommunication des adhérans du Roi de France pour usurper la Couronne de Navarre, que quoique Jean d'Albret vît que son voisin armoit puissament, il ne se défia jamais qu'il en voulût à ses Etats. Ainsi Ferdinand eut le tems de lever une puissante Armée, dont il donna le commandement à Frédéric de Tolède, Duc d'Alve ; & elle étoit déja sur la frontiére de la Navarre, que Jean d'Albret n'avoit pas eu la précaution de lever un seul homme pour s'y oposer.

Ferdinand ne manqua pas de profiter d'une négligence, qui dans la politique la moins rafinée ne pouvoit avoir d'excuse : Il envoïa un Héraut au Roi de Navarre, pour lui demander passage par son Roïaume, afin d'aler joindre le Roi d'Angleterre qui devoit faire une descente en Guienne. La demande n'étoit déja que trop

suspecte; mais elle le fut bien davantage, quand le Héraut ajouta, que le Roi Catholique pour être assuré au retour d'avoir le passage de son Armée libre, demandoit qu'on lui confiât les trois meilleures places du Roïaume. Une demande aussi extraordinaire ne pouvoit avoir qu'un refus; & Ferdinand, qui s'y atendoit, fit entrer aussi-tôt son Armée dans la Navarre.

Il n'y avoit point d'exemple d'une conquête faite avec autant de facilité, & en si peu de tems. Le Duc d'Alve n'entra dans la Navarre
L'an 1512. que le 22. de Juillet, & il n'eut pas besoin de ce qui restoit de la campagne pour en achever la conquête. Aucune Place ne se défendit; aucun parti ne parut en campagne; & le Roi pris au dépourvu abandonna son Roïaume, & fut des prémiers à se retirer en France.

La Navarre conquise avec tant de bonheur, avoit besoin d'un prétexte pour être retenuë. Ferdinand n'ala pas le chercher bien loin; il fit courir le bruit que le Pape par Bulle expresse [dont pourtant l'on n'a jamais pû voir ni l'original ni aucune copie autentique] la lui avoit donnée, aprés en avoir privé Jean d'Albret; & c'est en vertu d'une pretention si bien fondée, que le Roi d'Espagne la retient encore aujourd'hui au Roi de France, à qui elle apartient par le droit d'une succession qui ne peut être contestée.

Le Roi Catholique ne joüit pas long tems de cette usurpation, la plus injuste dont l'Histoire fasse mention. Il ne mena plus depuis qu'une vie languissante & inquiéte, changeant incessament de lieu, & ne trouvant point de demeure qui lui plût. Etant enfin arrivé à Madrigalejo, le plus méchant hameau de toute l'Espagne, assez proche de la ville de Trugillo, il se trouva si mal, que quoi qu'il se fût toujours promis une

longue vie, on n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il n'étoit pas loin de sa fin.

Dans cette extrémité il fit deux choses considérables : Il cassa le testament qu'il avoit fait à Burgos en faveur de Ferdinand son petit-fils, par lequel il lui laissoit la Castille, l'Arragon & toutes les Couronnes qui y étoient annéxées. Le projet de la Monarchie universelle, dont il étoit l'auteur, & auquel il metoit un obstacle invincible par cette disposition, l'emporta sur toute la tendresse qu'il avoit pour l'Infant, & l'obligea de déclarer l'Archiduc Charles son héritier universel.

Il avoit dessein de laisser au moins à Ferdinand les trois grandes Maitrises qui avoient été réünies en sa personne à la Couronne de Castille; mais Zapata, Carvajal & Vargas, les plus habiles du Conseil d'Etat, qui ne le quitoient point, lui représentérent avec tant de force, que les mêmes raisons qui l'avoient porté à les réünir à la Couronne, l'obligeoient encore à les laisser à l'Archiduc, qu'il prit enfin la résolution de ne laisser à l'Infant pour tout patrimoine que les bonnes graces de son ainé.

La dificulté ne fut pas moins grande sur le choix d'un Régent, à qui il pût laisser l'administration de la Castille pendant le bas âge de ses petits-fils; mais les mêmes Conseillers sçurent si bien faire valoir la probité, les autres grandes qualitez de Ximenez, & les inconveniens qu'il y auroit à laisser la Régence à tout autre qu'à lui, qu'il prit la résolution de la lui confier, & il en fit un article exprés de son testament.

Il est vrai qu'il y témoigna d'abord de la répugnance, se fondant uniquement sur cette sévérité inflexible dont Ximenez avoit toujours fait profession; mais aiant fait réflexion qu'il

étoit l'homme de toute l'Eſpagne qui poſſédoit dans une plus grande étendue toutes les qualitez requiſes pour le Gouvernement, il s'y réſolut de lui-méme : la ſuite fit voir qu'il ne pouvoit pas mieux choiſir.

Ce fut la derniére des diſpoſitions civiles du Roi Catholique. Il mourut quelques heures aprés avec la réputation d'avoir été le plus grand Politique de ſon ſiécle, & d'avoir eu toutes les qualitez qui peuvent former un grand Prince, à la bonne foi prés, qu'il ne connut jamais, que lors qu'elle s'acommodoit avec ſes interêts : hors de là, il étoit toujours prêt à commettre les plus horribles perfidies. Peut-on dire aprés cela, comme font les Hiſtoriens d'Eſpagne, que ce Prince étoit ſans défaut ; puiſque celui-là ſeul étoit capable de ternir toutes les grandes qualitez qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, & qu'il avoit éfectivement dans un dégré trés-éminent.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIÈME.

Ximenez étant Régent de la Castille, éxécuta tant & de si grandes choses pendant 22. mois que dura sa Régence, qu'il est regardé comme le plus grand & le plus absolu Ministre que l'Espagne ait jamais eu : Arrivée de Charles V. en Espagne. Ximenez est disgracié : Sa mort à l'âge de quatre-vingts ans.

LA mort de Ferdinand, la minorité & l'éloignement de l'Archiduc son successeur, qui étoit alors dans les Pais-Bas, la présence de Ferdinand son frére qui se trouvoit sur les lieux, & qui ne manquoit ni de prétentions ni de partisans ; l'humeur inquiéte des Grands, toujours prêts à se révolter ; la Régence laissée à

l'homme de toute l'Eſpagne pour qui ils avoient le plus d'averſion ; cette même Régence conteſtée par Adrian Florent, Doïen de Louvain, Précepteur de l'Archiduc, arrivé depuis peu des Pais-Bas ; tout cela ſembloit menacer la Caſtille d'étranges révolutions, & cette vaſte Monarchie étoit à peine formée que ſa ruine paroiſſoit inévitable.

La prudence de Ximenez, ſon courage, ſa fermeté, ſes ſoins infatigables arrêtérent les choſes ſur le penchant ; & ſi cette Monarchie ſubſiſte encore aujourd'hui, la Maiſon d'Auſtriche, ou du moins la branche d'Eſpagne, en a toute l'obligation à la conduite de ce grand Miniſtre. On peut même ajouter qu'elle n'eſt pas aujourd'hui, à beaucoup prés, ſur un auſſi bon pié qu'il l'avoit laiſſée en quitant la Régence : Les penſions qui étoient extrémement à charge au Tréſor Roïal retranchées ; les dettes de la Couronne aquitées, le Domaine récouvré, dont une partie aliénée & poſſédée ſans titre légitime par la plupart des Grands, réduiſoit ſouvent la Majeſté Roïale à n'avoir pas dequoi ſe ſoutenir ; les Grands ſoumis & réduits à obéïr comme les moindres du peuple ; des guerres civiles & étrangéres terminées avec gloire, & toujours à l'augmentation de l'autorité ſouveraine, ſont des circonſtances avantageuſes, dans leſquelles la Monarchie d'Eſpagne ne ſe trouve plus aujourd'hui.

Que ſi l'on fait réfléxion que Ximenez n'eut pas deux ans pour éxécuter tant de grandes choſes ; qu'il étoit ſans apui, ſans aliance, d'une naiſſance médiocre, haï des Grands, le plus ſouvent traverſé par ſes Colégues, & par le Conſeil même de l'Archiduc, & ſans autre reſſource que celle de ſon propre génie : Qu'avec ce ſeul apui, il agit toujours avec digni-

té, avec fermeté, avec hauteur, soutenant l'Autorité Roïale avec autant de Majesté que l'eût pû faire un Roi autorisé par un long & heureux regne, & par une longue suite d'aïeux; l'on sera comme forcé d'avouër, que l'Espagne, qui se vante de l'avoir emporté par la politique sur toutes les Nations connuës, n'a jamais eu de ministre qui en ait aproché : c'est ce que l'on va voir dans la suite de cette Histoire.

Le prémier soin du Conseil d'Espagne, aprés la mort du Roi Catholique, fut d'envoïer en diligence un Courier à Ximenez, pour lui aprendre le choix qu'il avoit fait de lui pour la Régence de la Castille pendant l'absence de l'Archiduc, & pour l'inviter d'en venir prendre possession. Ximenez fut d'autant plus surpris de se voir apeller au Gouvernement de la Castille, que bien loin de l'avoir solicité, il avoit afecté de s'absenter de la Cour dans le tems même où il lui étoit aisé de juger que Ferdinand ne pouvoit pas vivre long tems. Il partit aussi-tôt pour Guadaluppe, où le Conseil s'étoit rendu. La prémiére chose qu'il y aprit, fut que ceux qui avoient soin de l'éducation de l'Infant, n'avoit pas plutôt apris la mort du Roi Catholique, que se croïant les maîtres du Gouvernement, ils avoient dicté à ce jeune Prince une lettre pour le Conseil d'Etat, dans laquelle lui parlant en maître, il lui ordonnoit de se rendre auprés de lui. Il aprit encore que le Conseil, par la bouche de celui qui y présidoit, avoit répondu qu'il ne manqueroit pas de se trouver auprés de l'Infant, pour lui rendre les respects qui étoient dûs au frére unique de son Souverain : que c'étoit la plus grande qualité qu'ils reconnoissoient en lui ; puis qu'ils n'avoient point d'autre Roi que César. L'Archiduc aiant été depuis élû Empereur, l'on se sou-

vint de cette réponſe, & on la regarda comme une eſpéce de Prophétie.

Ximenez aprouva la réponſe du Conſeil ; mais il conclut de la démarche qu'on avoit fait faire à l'Infant, qu'il ne faloit point le perdre de vuë, & qu'il faloit empêcher en toutes maniéres qu'on ne ſe prévalût de ſa grande jeuneſſe pour exciter des troubles. Il avoit pour maxime qu'on ne pouvoit jamais prendre trop de précautions, & qu'il valoit beaucoup mieux en prendre d'inutiles, que de manquer à en prendre une ſeule qui ſeroit néceſſaire.

En conſéquence de cette maxime, il ne ſe contenta pas de mettre tant d'eſpions auprés de ce jeune Prince, qu'il étoit moralement impoſſible qu'il fiſt la moindre démarche ſans qu'il en fût auſſi-tôt averti ; mais il le fit venir auprés de lui ; & ſous prétexte de veiller lui-même à ſon éducation, il ne le perdit plus de vuë. Toutes ces précautions qui metoient les Oficiers de l'Infant dans une impuiſſance abſoluë de rien entreprendre, penſérent les deſeſpérer ; & l'Infant lui-même, à qui on les faiſoit regarder comme une eſpéce de captivité, en conçut tant de chagrin, qu'il en fut long tems malade.

Le lendemain de l'arrivée du Cardinal, le Doïen de Louvain s'étant rendu à Guadaluppe acompagné de la plupart des Grands de Caſtille, l'on fit en leur préſence l'ouverture du teſtament du Roi Catholique. Comme il y avoit un article exprés qui donnoit la Régence à Ximenez, il voulut ſans délai s'en mettre en poſſeſſion. Le Doïen de Louvain s'y opoſa ; il prétendit que la Régence lui apartenoit à lui-même : Il ſe fondoit ſur des proviſions en bonne forme qu'il avoit en main ; elles lui avoient été données par l'Archiduc même par un preſ-

ſentiment ſécret qu'il avoit eu de la mort prochaine de ſon Aïeul : Il ajoutoit, que s'agiſſant d'une ſucceſſion échuë à l'Archiduc, il n'y avoit que lui qui eût droit d'y commettre un Adminiſtrateur, juſqu'à ce qu'il fût en état de la venir récueillir lui-même.

Ximenez prétendoit au contraire qu'en vertu du teſtament de la feuë Reine Iſabelle, qui étoit propriétaire de la Caſtille, le Roi Catholique en aiant l'adminiſtration juſqu'à ce que l'Archiduc eût ateint l'âge de vingt ans, il n'avoit qu'uzé de ſon droit en diſpoſant de la Régence : Que comme l'Archiduc n'avoit rien à y prétendre, ſi ſon Aïeul avoit vécu plus long tems, la commiſſion qu'il avoit donnée au Doïen, ne pouvoit l'emporter ſur un article exprés de ſon teſtament, parce qu'il ne diſpoſoit que de ce qui lui apartenoit.

Le Doïen ſe préparoit à repliquer, mais Ximenez l'en empécha, en proteſtant qu'il ne ſoufriroit jamais que l'on donnât la moindre ateinte, ni au teſtament de la Reine Iſabelle ſa bienfaitrice, ni aux Loix de l'Etat, qui excluoient formélement les étrangers, comme l'étoit le Doïen, du gouvernement de la Caſtille.

Le Doïen étoit homme paiſible, habile pour le tems. Son Commentaire ſur le Maître des Sentences, qui eſt des plus clairs & des plus métodiques, lui avoit aquis de la réputation : Il avoit encore aſſez bien réüſſi dans l'inſtruction de l'Archiduc, dont il étoit le Précepteur ; mais il étoit d'ailleurs en toutes maniéres inférieur à Ximenez. La fermeté du Cardinal, la réſolution où il paroiſſoit être de ne point céder, étonna le Doïen : Il apréhenda qu'on ne le rendît reſponſable des ſuites que pourroit avoir ſon opoſition, s'il y perſiſtoit plus long

tems ; il craignit même qu'elle ne nuisît aux interêts de l'Archiduc, & qu'on ne se prévalût de la division du Conseil pour troubler le repos de l'Etat.

Ces raisons le portérent à proposer lui-même un expédient, qui fut qu'on se remît de leur diférend au jugement de l'Archiduc, que cependant Ximenez & lui auroient conjointement le Gouvernement de la Castille ; qu'ils signeroient tous deux les expéditions, & qu'il ne se feroit rien que de leur mutuel consentement.

Ximenez accepta le parti : Il supposa que le Conseil de l'Archiduc étoit trop éclairé pour donner ateinte au dernier testament de Ferdinand en lui réfusant la confirmation de la Régence : Il supposa encore que le Doïen aiant consenti de ne l'avoir qu'en second, sa dignité & le rang qu'il avoit dans la Castille ne permetant pas à un simple Prêtre, comme étoit le Doïen, de prétendre le pas sur un Archevêque Cardinal, il ne lui en feroit part qu'autant qu'il lui plairoit, & qu'il seroit bien-tôt en état d'agir avec autant d'indépendance que s'il n'avoit point de Colégue.

En conséquence de ce raisonnement le Cardinal commença à jetter les fondemens de cette autorité absoluë avec laquelle il gouverna toujours depuis. Voici quelques-unes des mesures qu'il prit. Il transfera le Conseil de Guadaluppe à Madrit, dont il étoit Seigneur spirituël, résolu de ne faire jamais sa résidence que dans les lieux dont il seroit le maître. Il répandit des gens qui étoient entiérement à sa dévotion dans les Provinces, dans les Villes & dans les Bourgs, afin qu'il ne s'y pasât rien d'important, dont il ne fût éxactement averti : Il remplit les maisons des Grands de ses Pension-

naires, afin d'être en état de prévenir tous leurs desseins : il employa pour cela des sommes immenses, qu'il prenoit sur ses propres revenus.

Mais parce que ces précautions auroient été inutiles, s'il n'eût eu des moiens tout prêts pour reprimer ceux qui auroient voulu troubler la tranquilité publique ; il prit le soin de connoître tous les braves gens qui s'étoient distinguez dans le service, & qui étoient encore en état de le faire ; & il se les attacha par des bienfaits ou par des pensions qu'il paioit de ses propres revenus.

Il ne manquoit plus que des troupes toujours prêtes à marcher par tout où il seroit nécessaire ; il y trouva plus de dificulté : l'usage n'étoit point reçû dans la Castille d'entretenir des troupes réglées en tems de paix : tous les Grands en eussent pris de l'ombrage, & s'y fussent opposez, & d'ailleurs il eût falu des sommes immenses pour les faire subsister : l'Epargne n'étoit pas en état d'y fournir ; il eût falu faire des impositions extraordinaires ; elles auroient aliené le peuple, & il importoit sur toutes choses à Ximenez de le retenir dans son parti.

Il prit pour cela un expédient qui augmenta l'atachement que le peuple avoit pour lui, & qui lui donna de bonnes troupes, toujours prêtes, sans qu'il lui en coutât rien. De tout tems la Noblesse, qui étoit en possession de traiter le peuple avec une hauteur extraordinaire, s'étoit reservé le droit de porter les armes, & ne l'avoit jamais voulu permettre à ceux qui n'étoient pas de son corps. Il y avoit cependant beaucoup de bons Bourgeois qui vivoient noblement, qui se fussent fait un fort grand honneur de les porter. Ce fut

ſur cette ſorte de gens que Ximenez jetta les yeux : il leur permit de porter les armes, de faire des compagnies, des revûës, & l'éxercice les jours de Fête : il leur donna des Drapeaux, & des Oficiers pour les dreſſer, des priviléges, & des prix pour les afectionner aux armes.

Comme les Eſpagnols ſont naturellement vains & faineans, il y eut preſſe à s'enróler ſous ces nouvelles Enſeignes, & les Compagnies furent bien-tôt remplies d'une jeuneſſe fort leſte, toute prête à marcher au prémier ordre. Ce qu'il y eut de ſingulier dans ce projet eſt qu'il s'éxécuta ſans tirer un ſeul païſan de la campagne, un ſeul artiſan de ſa boutique, & ſans détourner un ſeul Marchand de ſon commerce. Trente mile hommes furent levez de la ſorte en trés-peu de tems ſans qu'il en coutât rien au Roi, ni à l'Etat; & l'on eut ſi grand ſoin de les dreſſer, que de long tems l'Eſpagne n'a eu de ſi bonnes troupes, ni mieux entretenuës.

Les Grands & tout le reſte de la Nobleſſe, ne manquérent pas de s'alarmer de cette nouveauté; l'on s'en plaignit; l'on s'aſſembla; l'on préſenta des Requêtes; l'on menaça; le Cardinal n'en ala pas moins à ſes fins : il négligea les plaintes : il diſſipa les aſſemblées : il éluda les Requeſtes : & diſſimula les menaces.

Mais quand il eut reçû de Bruxelles la confirmation de ſa Régence, & les ordres de l'Archiduc qu'il avoit demandez pour autoriſer les nouvelles Compagnies, il le prit d'un ton plus haut, & menaça à ſon tour de reduire par la force ceux qui continuëroient de s'opoſer aux ordres de leur Souverain. Les Grands & la Nobleſſe furent contraints de

ploïer ; mais ce ne fut qu'en atendant qu'il se présentât une ocasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. Le Cardinal les prévint, & leur fit comprendre par la maniére dont il traita le plus acredité d'entr'eux, qu'il ne les ménageroit qu'autant qu'ils lui donneroient lieu de le faire en ne s'éloignant point de leur devoir.

Le Grand dont il s'agit étoit Don Pedro Porto-Carrero, surnommé le Sourd, frére du Duc d'Escalonne, & le plus puissant Seigneur de toute la vieille Castille. Il avoit pénétré que le Pape n'avoit pas plutôt acordé la réünion des trois grandes Maîtrises à la Couronne qu'il s'en étoit repenti. Ce changement de Sa Sainteté étoit fondé ; d'un coté, sur la crainte qu'il eut d'avoir rendu par là les Rois de Castille trop puissans ; & de l'autre, sur l'aprehension qu'en afoiblissant le Clergé, comm'il avoit fait, il ne se fût nui à lui-même. Jules II. frapé de ces deux raisons, entreprit de reparer la faute qu'avoit fait son prédécesseur en acordant la réünion ; & comm'il ne connoissoit personne dans toute la Castille qui fût plus capable de garder un sécret & de soutenir une pareille entreprise que le Grand Consalve, il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'il le pourvût de la grande Maîtrise de Saint Jacques ; qu'il la lui ofroit à une seule condition, qui étoit de tenir ses proviſions sécrétes jusqu'à la mort de Ferdinand. Consalve accepta le parti ; mais étant mort avant le Roi Catholique, Porto-Carrero s'imagina que le Pape aiant agi dans cette ocasion beaucoup moins par la considération qu'il avoit pour le mérite de Consalve, que par celle de son propre interêt, il sufiroit qu'il la demandât pour l'obtenir. Il le fit, & il l'ob-

tint de Leon X. quoique son prédécesseur eût acordé les trois grandes Maîtrises à l'Archiduc à l'instance du Cardinal Carvajal.

Cette intrigue avoit été conduite si sécretement, que l'Archiduc n'avoit rien sçu des provisions acordées à Porto-Carrero, ni Porto-Carrero de celles qu'avoit obtenu l'Archiduc; & que Ferdinand, tout éclairé, tout défiant, & tout puissant qu'il étoit à la Cour de Rome, avoit si bien ignoré & l'un & l'autre, qu'il avoit fait dessein de laisser les trois grandes Maîtrises; prémierement, à Ferdinand son petit fils; & les avoit ensuite laissées éfectivement à l'Archiduc.

Le Roi Catholique étant mort sur ces entrefaites, Porto-Carrero crut ne pouvoir trouver de tems plus propre pour se mettre en possession de la grande Maîtrise que celui d'un interregne. Il convoqua le Chapitre Général de l'Ordre. Les Chevaliers de Saint Jacques, qui avoient tous d'autant plus d'interêt à ce que la grande Maîtrise fût détachée de la Couronne, qu'au cas que la desunion réüssît, il n'y avoit aucun d'eux qui ne pût prétendre à être Grand Maître, s'y rendirent de tous cotez; mais y étant venus en armes, & trop bien acompagnez, Ximenez en fut averti.

Quoi qu'il prévît qu'il aloit choquer tous les Grands en rompant l'assemblée, il ne laissa pas de l'entreprendre avec autant de hauteur que le Roi Catholique l'eût pû faire. Il choisit pour cela l'Alcaïde Villafanno; lui mit en main des ordres positifs au Chapitre de se séparer, sans avoir aucun égard aux provisions de Porto-Carrero, & de particuliers pour Villafanno de l'y obliger de gré ou de force. Il étoit aisé de juger, qu'à moins que de pareils ordres ne fussent bien soutenus, le

Chapitre n'obéiroit pas ; Ximenez ne manqua pas d'y pourvoir ; & l'Alcaide marcha si bien acompagné, que s'étant trouvé plus fort que le Chapitre, il le contraignit de se séparer, sans avoir reconnu Porto-Carrero pour Grand Maître.

Ce coup d'autorité acheva d'aliener les Grands qui ne s'étoient pas encore déclarez contre Ximenez. On s'assembla pour prendre des mesures contre lui ; mais il les avoit lui-même si bien prises contre lui, que toutes leurs Déliberations se réduisirent enfin à écrire à l'Archiduc de grandes plaintes contre lui. Comme le Gouvernement des Pais-bas étoit incomparablement plus doux que celui d'Espagne, & que les Souverains des dix-sept Provinces avoient acoutumé de traiter leurs sujets plutôt en péres qu'en maîtres absolus, le Conseil de l'Archiduc n'aprouvoit pas la hauteur avec laquelle Ximenez en usoit, sur tout à l'égard des Grands, & l'on eût souhaité qu'il les eût traitez avec plus de ménagement ; mais, outre qu'il étoit presque impossible qu'il changeât de génie à l'âge de prés de quatre-vingts ans, il avoit trop bien servi l'Archiduc dans le diferend qu'il avoit eu avec Porto-Carrero, pour en prendre ocasion de trouver à redire à sa conduite.

Mais quand le service qu'il venoit de rendre eût été moins important, l'Archiduc se trouvoit dans une conjoncture où l'autorité du Cardinal lui étoit trop nécessaire pour entreprendre de la diminuër. Chiévres, Gouverneur de ce Prince, & le Chef de son Conseil, prévoiant que s'il atendoit la mort de sa mére * pour prendre le titre de Roi, il atendroit

* *Iéanne de Castille & d'Arragon, surnommée la Fole.*

d'autant plus long tems que les foles, comm'elle étoit, arrivoient d'ordinaire à une fort grande vieilleſſe, avoit jugé à propos qu'il prît cette qualité du vivant même de cette Princeſſe. La démarche étoit délicate : à la rigueur ce titre ne lui apartenoit pas, quand même (ce qu'on ne pouvoit ſçavoir) l'on eût été aſſuré que ſa folie étoit incurable.

Pour y acoutumer le monde ſans commettre l'Archiduc, cét habile politique avoit fait en ſorte que le Pape & l'Empereur la lui avoient donnée dans les lettres de condoléance qu'ils lui avoient écrit à l'ocaſion de la mort du Roi Catholique. Mais la dificulté étoit de le faire reconnoître en cette qualité par les Etats de Caſtille & d'Arragon ; l'on avoit pour cela d'autant plus de beſoin de l'autorité de Ximenez, qu'on étoit informé que les Etats de ces deux Roiaumes y conſentiroient d'autant moins volontiers, qu'une pareille prétention étoit tout à fait contraire aux coutumes du Païs. Il étoit queſtion d'engager le Cardinal à la faire réüſſir : l'on s'adreſſa pour cela au Doien de Louvain, & on ſe contenta de mander à Ximenez qu'Adrien avoit ordre de lui communiquer une afaire importante, ſur laquelle l'Archiduc ſouhaitoit d'avoir ſon avis.

Ximenez, qui aparament n'étoit pas content de ce qu'on s'étoit adreſſé à un autre qu'à lui, prit la choſe au pié de la lettre, & n'épargna rien pour perſuader à l'Archiduc de s'abſtenir de prendre la qualité de Roi du vivant de la Reine ſa mére.

Mais ce titre avoit trop de charmes pour ce jeune Prince pour y rénoncer ſur une ſimple remontrance. L'on changea de ſtile : on s'adreſſa directement à Ximenez, & l'Archiduc lui écrivit de ſa propre main qu'il y aloit de

son honneur que ses sujets ne lui refusassent pas une qualité que les deux Puissances de l'Europe le plus généralement respectées ne lui avoient pas seulement donné, mais l'avoient encore exhorté de prendre.

Soit que Ximenez fût gagné par la déférence que l'Archiduc lui témoignoit, ou qu'il fût effectivement persuadé qu'il étoit trop engagé pour reculer, il assembla un grand nombre des plus considérables des trois Etats, résolu à quelque prix que ce fût de donner satisfaction à l'Archiduc.

L'ouverture de l'assemblée se fit par la lecture de la lettre que ce Prince lui écrivoit : elle étoit conçûë de sorte, que sans demander le titre de Roi, pour ne pas s'exposer à un refus, il lui faisoit comprendre qu'il étoit de la gloire de la Monarchie d'Espagne, qu'il le prît conjointement avec la Reine sa mére : Il l'avertissoit que cette qualité lui avoit été déja donnée par le Pape & par l'Empereur son aieul ; & qu'en la lui donnant ils l'avoient exhorté à la prendre : il ajoutoit, qu'il ne doutoit point que l'assemblée ne suivît en cela le sentiment des deux prémiéres personnes de la Chrêtienté ; & finissoit sa lettre en leur faisant entendre que leur consentement dans cette ocasion n'étoit pas une formalité si néceſſaire qu'il ne pût bien s'en passer.

La lecture des lettres de l'Archiduc fut suivie d'un petit discours que fit Ximenez : il l'avoit embaraſſé de sorte qu'il n'étoit pas aisé de comprendre quel étoit son sentiment. Mais parmi cét embaras il laissoit entrevoir qu'il n'étoit pas favorable aux prétentions de l'Archiduc : la persuasion où il étoit que les Grands ne manqueroient pas de prendre le con-

tre-pié de ſon avis l'avoit obligé à prendre ce détour.

Laurens Carvajal, le plus ancien des Conſeillers d'Etat, prit la parole aprés le Cardinal : Son diſcours (qu'il avoit fait de concert avec lui) fut auſſi long que le ſien avoit été court ; il ſe réduiſoit à deux chefs, à prouver que le Prince ne demandoit rien d'injuſte & de nouveau : il prouvoit le prémier par l'infirmité de la Reine, qui bien loin de diminuër augmentoit de ſorte de jour en jour, qu'il y avoit plutôt lieu de craindre que la folie dont Dieu l'avoit afligée ne dégénérât en fureur, que d'eſpérer qu'elle en pût guérir : Il conclud de là, qu'elle étoit à l'égard de l'Etat comme ſi elle étoit morte ; puis qu'elle n'étoit pas ſeulement abſolument incapable du gouvernement, mais même de toute action civile.

Il s'étendit enſuite ſur les grandes qualitez de l'Archiduc, qui faiſoit paroître à l'âge de ſéze ans une prudence & une capacité ſi extraordinaire, qu'on l'auroit admirée dans un Prince beaucoup plus avancé en âge : d'où il conclud que ce Prince ne demandoit rien qui ne fût juſte.

Il prétendit enſuite qu'il ne demandoit rien de nouveau ; il prouva cette ſeconde partie de ſon diſcours par pluſieurs éxemples tirez de l'Hiſtoire Romaine, de l'ancienne & de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne : ces éxemples prouvoient évidemment qu'il n'étoit ni extraordinaire ni nouveau que des Princes fuſſent aſſociez au Gouvernement, & qu'on leur donnât la qualité de Rois & d'Empereurs, du vivant de leurs péres & méres. Il remarqua que des Princes trés-ſages en aiant ſouvent ainſi uſé, il n'y avoit pas ſeulement de la bien-

ſéance, mais une eſpéce de néceſſité de la pratiquer à l'égard de l'Archiduc, dont la mére, qui ſeule étoit reſtée en vie, étoit trés-éloignée de la ſageſſe des Princes qui l'avoient pratiqué avant eux.

Le diſcours de Carvajal fit une ſi forte impreſſion ſur l'aſſemblée, que les Prélats, qui aparament ne cherchoient qu'une ocaſion de ſe déclarer en faveur de l'Archiduc, furent tous de ſon ſentiment : Pluſieurs même de la Nobleſſe témoignoient aſſez qu'ils l'aprouvoient, & tout aloit réüſſir à la ſatisfaction de ce Prince, lors que l'Admiral de Caſtille & le Duc d'Alve ouvrirent un avis directement opoſé à celui de Carvajal : Ils prétendirent, que n'étant pas les juges de l'Archiduc, il ne leur apartenoit pas de décider ſi ſa prétention étoit juſte ou injuſte ; mais que ne pouvant ſe diſpenſer d'être les juges de leurs propres actions, ils ſe ſentoient obligez de proteſter, qu'aiant reconnu & juré la Princeſſe Jeanne pour leur ſeule légitime Reine, il ne leur étoit plus libre d'en reconnoître une autre, & qu'ils ne pouvoient, ſans violer le ſerment qu'ils lui avoient fait, donner à qui que ce ſoit de ſon vivant la qualité de Roi.

Ils ajoutérent qu'ils demeuroient d'acord que tant que dureroit l'infirmité de la Reine, elle ne pouvoit ſe paſſer d'un adjoint qui lui aidât à porter le faix du Gouvernement ; que l'Archiduc en qualité d'héritier néceſſaire l'étoit de droit ; mais qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'il prît pour cela la qualité de Roi, & que du vivant de la Reine ſa mére elle ne pouvoit être donnée ſans crime à qui que ce fût.

Le Marquis de Villaina ne fut pas du ſentiment de l'Admiral ; mais il ne fut pas auſſi

de celui de Carvajal : il prit un milieu plus propre à éluder la dificulté qu'à la résoudre, „ Puisque l'Archiduc, dit-il, nous déclare „ dans sa lettre qu'il n'a pas besoin de nôtre „ consentement pour prendre le titre de Roi, „ nous pouvons nous dispenser de le lui don- „ ner. Cét avis paroissoit si sûr que tout le monde en fut frapé ; & il y a de l'aparence que l'on s'y fût enfin rangé, si Ximenez, qui le prévint, n'eût interrompu le cours des suffrages.

Il prit la parole, & représenta à l'assemblée d'un ton de voix où il paroissoit de l'émotion, qu'il n'étoit pas question de déliberer sur une chose à faire, mais d'aprouver une chose faite ; que l'Archiduc, leur Souverain, n'avoit pas besoin de leur consentement pour prendre la qualité de Roi ; que cependant il avoit bien voulu leur demander leur aprobation ; que de la lui refuser, c'étoit mal répondre à l'honneur qu'il leur faisoit ; qu'il vouloit bien qu'on sçût, qu'il n'y avoit point de diference entre le dégrader, & le desavouër dans la démarche qu'il venoit de faire.

A peine eut-il prononcé ces paroles, que sans se mettre en peine d'achever de recueillir les suffrages, il commanda à Don Pedro Correa, Corregidor * de Madrit, d'aler faire proclamer la Reine Jeanne & l'Archiduc son fils conjointement Rois de Castille. Le Corregidor, qui aparament avoit tout préparé pour l'éxécution de cét ordre, sortit incontinent, & l'on entendit bien-tôt aprés les fanfares de la proclamation.

* *Cette Charge répond à celle de Lieutenant de Police.*

Ce coup d'autorité causa un étonnement dans l'assemblée qu'il seroit dificile d'exprimer. Il n'y manquoit pas de gens d'humeur à s'y

opoſer ; mais aiant fait réfléxion que s'ils le faiſoient ils excitéroient infailliblement une guerre civile dont ils ſeroient réponſables, ceux qui n'avoient pas opiné furent du ſentiment de Ximenez, & aprouvérent l'ordre qu'il venoit de donner. L'on expédia enſuite des lettres qui ordonnoient que la même proclamation fût faite dans toute la Caſtille, & Ximenez congédia l'aſſemblée.

L'Archiduc (que l'on nommera déſormais) Charles, ou le Roi de Caſtille, n'eut aucun lieu de douter qu'il ne fût uniquement redevable à Ximenez du ſuccés de cette grande afaire : car la même propoſition aiant été faite aux Etats d'Arragon, Don Alonſe, Archevêque de Saragoſſe (à qui Ferdinand avoit laiſſé la Régence de ce Roiaume) qui y préſidoit, ne put jamais la faire paſſer : Les Etats refuſérent conſtamment à l'Archiduc la qualité de Roi, & perſiſtérent dans leur refus juſqu'à la mort de la Reine Jeanne.

A peine Ximenez avoit-il congédié l'aſſemblée dont l'on vient de parler, qu'il aprit que Pedro Giron, fils aîné du Comte d'Uregna, avoit de ſon autorité privée aſſiégé San-Lucar ; qu'il ne prétendoit rien moins que de s'emparer de tout le Duché de Médina Sidonia ; que toute l'Andalouſie étoit en armes ; & que ſi l'on ne s'opoſoit de bonne heure à de pareilles entrepriſes, l'on verroit bien-tôt la guerre alumée dans toute la Caſtille.

Pour entendre cette afaire, qui eut de ſi grandes ſuites, il faut ſçavoir que Don Jüan de Guſman, Duc de Medina Sidonia, épouſa en prémiéres nôces la fille aînée du Duc de Bejar ; il en eut deux enfans, un fils nommé Henri, & une fille apellée Mencia. Henri

étant d'un temperament à n'avoir point d'enfans, Mentia, ſa ſœur, épouſa le Comte d'Uregna : de ce mariage ſortit Pedro Giron, dont l'on vient de parler. Le Duc de Medina Sidonia aiant perdu ſa prémiére femme, comm'il étoit encore jeune, il épouſa en ſecondes nôces, avec diſpenſe du Pape, la ſeconde fille du Duc de Bejar, ſœur de ſa prémiére femme : il en eut un fils, qui ſe rendit illuſtre ſous le nom d'Alvare de Guſman. Henri, fils unique du prémier lit du Duc de Medina Sidonia, étant mort ſans enfans, on regarda Alvare de Guſman comme l'héritier des grands biens du Duc ſon pére ; & comm'il étoit d'ailleurs un Seigneur fort acompli, le Roi Catholique lui donna en mariage Anne, fille légitime de Don Alonſe d'Arragon, ſon fils naturel.

Le Duc de Medina Sidonia mourut peu de tems aprés ce mariage. Don Alvare voulant ſe mettre en poſſeſſion des grands biens qu'il avoit laiſſez, Pedro Giron s'y opoſa. Il prétendit que ſon oncle n'étoit pas légitime ; & que les Loix divines & humaines condamnant les mariages avec les deux ſœurs, le Pape n'en avoit pû acorder la diſpenſe ; & quoi qu'il l'eût acordée, le ſecond mariage de ſon aieul n'en étoit pas moins illégitime : qu'ainſi ſa véritable héritiére étoit Mentia, reſtée ſeule du prémier lit, & lui Pedro Giron, comme repréſentant Mentia, dont il étoit le fils. Mais le Roi Catholique s'étant déclaré pour Don Pedro Alvare, qu'il regardoit comme ſon gendre, l'opoſition de Pedro Giron fut reduite à quelques proteſtations par écrit qu'il fit ſignifier à Don Alvare, & qui ne l'empêcha pas de ſe mettre en poſſeſſion du Duché de Medina

Medina Sidonia, & de tout ce qui avoit apartenu au feu Duc son pére.

Les choses demeurérent en cét état du vivant du Roi Catholique ; mais il n'eut pas plutôt cessé de vivre, que Pedro Giron reprit ses prémiéres espérances. Il fit tant par le secours de ses amis, qu'il se mit en état d'assiéger San-Lucar. Cette Ville, l'une des plus fameuses de l'Andalousie à cause de son Port, apartenoit en propre aux Ducs de Medina Sidonia : Il est vrai que les Rois de Castille avoient coutume de mettre garnison dans le Château pour la sûreté de la côte, comme dans toutes les Places maritimes ; mais c'étoit sans préjudice du Domaine des Ducs, qui n'en étoient pas moins les maîtres absolus.

Le siége n'étoit pas encore éxactement formé, lors qu'Alvare aiant apris l'entrepriſe de Giron, se jetta dedans pour la défendre ; mais comm'il y étoit entré assez mal acompagné, il couroit risque d'y être forcé, lors que Ponce, Duc d'Arcos, son cousin germain, lui amena un puissant renfort : Gomez de Solis, qui commandoit dans le Château, se joignit à eux avec sa garnison, & tous trois ensemble donnérent tant d'afaires à Pedro Giron, que le siége tirant en longueur, ils eurent tout le tems qu'il leur faloit pour avertir Ximenez de ce qui se passoit, & lui demander du secours.

Le Cardinal comprit aussi-tôt que c'étoit fait de son autorité s'il soufroit de pareilles entrepriſes. Il regarda Pedro Giron comm'un avanturier sur lequel tous les Grands avoient les yeux, résolus en sécret de l'imiter si son projet reüssissoit, ou de demeurer dans l'obéissance s'il étoit assez malheureux pour y

sucomber. C'est pourquoi sans perdre un moment de tems, il fit venir Antoine de Fonseques, sur la bravoure & l'expérience duquel il sçavoit qu'il pouvoit compter : Il lui donna ordre de ramasser avec toute la diligence possible les vieilles troupes qui étoient autour de Cordouë & de Seville pour la défense des côtes, d'en faire promtement un petit corps d'Armée, & de marcher droit à San-Lucar pour en faire lever le siége. Il lui ordonna encore expressément de ne faire aucun cartier aux gens de Giron, de les traiter en rebelles, dont le procés étoit fait dessors qu'on les trouvoit les armes à la main sans l'autorité du Régent : que tout autant qu'il lui en tomberoit entre les mains il leur fit couper la tête, s'ils étoient Gentilshommes, ou qu'il les fît pendre sur le champ, s'ils ne l'étoient pas.

En éxécution de ces ordres, Fonseques partit pour l'Andalousie, & ramassa avec tant de promptitude les troupes qu'on lui avoit indiquées, qu'il parut à la vûë de San-Lucar avant que Giron eût apris qu'il marchoit contre lui. A la vûë de la petite Armée de Fonseques la consternation saisit les assiégeans, & Don Pedro abandonné de tous les siens fut contraint de s'enfuir jusqu'à ce que par l'entremise de ses amis il eût ménagé sa paix avec le Cardinal.

Si elle fut sincére de la part de Ximenez, elle ne le fut pas de celle de Giron : il continua ses pratiques, & quand il crut avoir mis assez de Grands dans son parti pour se faire craindre, il partit pour Madrit dans le dessein d'obliger le Cardinal, en afectant de le mépriser, d'en user avec lui d'une maniére qui l'autorisât à se déclarer ouvertement contre lui. Y étant arrivé sans l'en avoir averti,

il ne s'atendoit à rien moins que d'en recevoir un ordre d'en sortir au plus vîte, auquel il étoit résolu de ne point obéir ; mais Ximenez, qui pénétra sa pensée, fit semblant ou de ne pas sçavoir qu'il fût arrivé, ou de ne s'en pas mettre en peine. Giron surpris de l'insensibilité du Cardinal, à laquelle il ne s'étoit point atendu, lui envoia dire par un Gentilhomme qu'il étoit venu à Madrit dans le dessein d'y voir ses parens & ses amis, qu'il en partiroit aussi-tôt qu'il se seroit aquité de ce devoir. Il s'atendoit que Ximenez, qui étoit infiniment délicat sur ce qu'il croioit être dû à sa dignité, répondroit qu'il n'étoit pas si grand Seigneur qu'il ne pût venir lui-même l'avertir de son arrivée ; mais le Cardinal continüant à dissimuler, se contenta de répondre ; *A la bonne heure, qu'il fasse ce pourquoi il est venu.*

Giron plus mortifié de cette réponse que s'il l'eût fait arrêter, afecta de dire publiquement que c'étoit de dessein formé qu'il n'avoit point rendu visite au Cardinal, & pour mettre de la diference entre lui & le Roi ; qu'étant né Grand d'Espagne, il n'y avoit que sa Majesté à qui il dût rendre visite le prémier.

Cela fut raporté à Ximenez, qui n'en faisant pas plus d'état que du reste, réduisit Giron à l'ataquer d'une autre maniére. Il le fit en formant un parti contre lui de tout ce qu'il y avoit de Grands mécontens de son Gouvernement. Le Connétable de Castille fut le prémier qui y entra : il en vouloit au Cardinal, parce que l'on parloit de retirer de ses mains un droit Roial qu'il avoit sur les côtes de l'Andalousie. Pimentel, Duc de Benevent, mécontent de ce qu'on l'empêchoit d'achever

un Fort qu'il avoit commencé de batir dans le territoire de Cigalez, embraſſa le même parti. Les Ducs d'Albuquerque & de Medina Cœli ſuivirent leur exemple ; ils étoient parens de Giron, & de plus ils aprehendoient qu'on leur ôtât des rentes qu'ils avoient ſur le Domaine Roial, & qu'ils ne poſſedoient pas à juſte titre. Enfin l'Evêque de Siguença ſe joignit à eux ; parce qu'étant Portuguais, il aprehendoit que Ximenez, ſuivant les Loix du Païs, qui ne permettoient pas à un étranger d'y poſſeder les grands Bénéfices, n'entreprît de le priver de ſon Evêché pour en gratifier Carvajal, & le conſoler de celui de Tortoſe, qu'on avoit été obligé de donner au Doien de Louvain.

Le prémier reſultat de cette petite ligue fut qu'on n'épargneroit rien pour y engager Don Mendoſſe, Duc de l'Infantado : l'on ſçavoit qu'il n'étoit pas content du Cardinal depuis qu'il avoit refuſé ſa niéce au néveu de ce Duc; & d'ailleurs comm'il étoit le plus riche & le plus acredité de tous les Grands, l'on ne doutoit pas que ſon éxemple ne fût ſuivi, & qu'il n'engageât lui ſeul dans la ligue aſſez de Grands pour entreprendre de choquer ouvertement l'autorité du Cardinal. Le Connêtable ſe chargea de cette négociation : Il n'oublia rien pour engager le Duc de l'Infantado à ſe déclarer en faveur de leur ligue ; il éxagera la prétenduë tirannie de Ximenez, la maniére inſolente dont il traitoit les Grands, la ruïne infaillible de la Nobleſſe ſi l'on ne s'opoſoit pas à l'autorité qu'il avoit uſurpée ; il prétendit que pendant les longues infirmitez, ou le bas âge de leurs Rois, la Régence apartenoit de droit à la haute Nobleſſe ; qu'il s'enſuivoit de là, que quoi qu'elle eût eu la complaiſance de la

déférer à Ferdinand, il n'avoit pû, ni lui ni Charles son successeur, en disposer en faveur de Ximenez sans le consentement de la Noblesse: que quand même ils en eussent eu le pouvoir, il s'en faloit bien qu'ils lui eussent donné l'autorité sans bornes qu'il s'attribüoit : que c'étoit la raison pour laquelle il n'avoit jamais voulu faire voir la confirmation que Charles avoit fait de sa Régence : qu'on sçavoit de bonne part qu'il y avoit des restrictions dont son ambition ne s'acommodoit pas : qu'en excédant ainsi son pouvoir, il autorisoit lui-même les Grands à s'opposer à ses entreprises ; que le Roi y trouveroit d'autant moins à redire, que le pouvoir qu'il s'attribüoit ne venoit point de lui : que l'Evêque de Tortose*, qui étoit véritablement l'homme de confiance de sa Majesté, n'étoit pas moins mécontent du Cardinal qu'ils le pouvoient être ; qu'il se plaignoit aussi bien qu'eux de l'autorité sans bornes que le Cardinal s'étoit attribüée : qu'enfin la nécessité n'avoit point de loi, & qu'ils seroient toujours en droit de dire qu'on les avoit contraints à se soulever par des traitemens insuportables à des gens de cœur.

* C'est le Doyen de Louvain

Le Duc de l'Infantado, aiant écouté tout ce que le Connêtable avoit à lui dire, repartit, qu'il n'étoit pas moins sensible qu'il le pouvoit être aux mauvais traitemens que la haute Noblesse recevoit tous les jours du Cardinal ; qu'il n'étoit pas en son particulier mieux traité que les autres ; qu'il lui avoit manqué de parole dans une occasion assez délicate pour ne l'oublier de sa vie ; qu'il prévoioit bien qu'il ne seroit pas épargné dans la recherche qu'on projettoit de faire du Domaine Roial ; que cependant il ne jugeoit pas à propos que l'on entreprît rien au préjudice du

Testament du feu Roi, puisque leur aiant été communiqué ils avoient consenti à son éxécution ; qu'il en faloit user de même à l'égard de la confirmation de son successeur ; que si le Cardinal y avoit contrevenu, en s'attribüant plus de pouvoir qu'il ne lui en avoit été donné, l'Evêque de Tortose n'avoit pas manqué d'en avertir le Roi ; que la dissimulation du Roi leur devoit servir de régle ; que s'il ne se sentoit pas en état de reprimer Ximenez, ou qu'il ne jugeât pas à propos de le faire, il y avoit beaucoup moins d'apareuce qu'ils pussent l'entreprendre avec succés : que le Cardinal, quand même il ne seroit pas Régent, étoit lui seul plus riche & plus puissant qu'ils ne l'étoient tous ensemble ; qu'il auroit toujours de son coté le nom & l'autorité du Roi ; que ce seul avantage rendroit toujours son parti tellement supérieur au leur, qu'il auroit toujours le dessus toutes les fois qu'ils entreprendroient de le choquer : qu'en un mot, la guerre civile avoit des suites si funestes, qu'il valoit peut-être mieux suporter une Régence qui ne pouvoit pas durer long tems, que d'avoir recours à un reméde qui étoit toujours pire que le mal ; qu'en tout cas il faloit toujours commencer par faire leurs plaintes au Roi, & que s'il ne leur rendoit pas justice, ils seroient toujours en état de se la procurer par les voies qu'ils jugéroient les plus propres.

Le prémier éfet du discours du Duc de l'Infantado fut de ralentir l'ardeur des conjurez : l'on délibera long-tems sur les expédiens qu'on pouvoit prendre. Mais enfin les six Seigneurs liguez, qui s'étoient tous rendus à Guadalajara, séjour ordinaire du Duc, pour faire tous ensemble un plus puissant éfort sur son

esprit, revinrent tous à son sentiment, & tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnez n'aboutirent qu'à une députation qu'ils firent au Roi pour lui demander la déposition de Ximenez. On choisit pour cela Alvare Gomez, qui avoit épousé la fille du Duc de l'Infantado : il partit pour Bruxelles avec de grandes instructions, & les Seigneurs liguez se retirérent chez eux, après que le Duc les eut magnifiquement régalez pendant plusieurs jours.

Ximenez fut éxactement averti de tout ce qui s'étoit passé dans cette assemblée ; mais il avoit si bien pris ses mesures pour reprimer toutes les séditions qui pourroient s'élever, & il étoit si bien informé des forces des Grands qui s'y étoient trouvez, & qui n'étoient nullement comparables aux siennes, qu'il ne jugea pas à propos de prendre de nouvelles précautions pour prévenir leurs desseins : d'ailleurs il étoit tellement persuadé que tant que Charles resteroit dans les Païs-bas il ne pourroit pas se passer de son ministére ; que bien loin d'aprehender sa déposition, il prit ocasion de la députation que les Seigneurs liguez avoient fait contre lui pour demander deux choses au Conseil de Bruxelles.

La prémiére fut, que la Régence, qui ne lui avoit été confirmée que par des Lettres particuliéres de Charles, adressées tant à lui qu'au Conseil d'Etat, le fût par une Patente séllée, & dans la forme la plus autentique.

La seconde, que l'on ôtât toutes les restrictions qui avoient été mises à son pouvoir, tant par le feu Roi, que par Charles lui-méme, & que bien loin de le limiter, on le rendît le plus ample qu'il se pourroit, en lui donnant la disposition des charges, des emplois, & des Magistratures : il demanda encore qu'il lui fût

permis de changer le Conſeil d'Etat ſelon qu'il le jugeroit à propos pour le ſervice de ſa Majeſté. Comme ces demandes étoient de la derniére importance, & qu'il prévoioit qu'il y trouveroit de grandes difficultez, il ne ſe contenta pas d'en écrire au Roi & à Chiévres ſelon ſa coutume ; mais il leur dépêcha un Exprés. Il choiſit pour cela Don Lopés Aiala, homme de qualité, habile, & d'une fidélité à ſacrifier ſes propres interêts à ceux du Cardinal. Il lui confia des inſtructions trés-amples, & lui recommanda d'uſer de toute la diligence poſſible.

Il fonda des demandes auſſi importantes que celles que l'on vient de raporter, ſur les dificultez qui ſurvenoient infailliblement dans le tems d'une Régence, ſur la diſpoſition des Grands & du peuple, toujours prêts à ſe prévaloir du bas âge & de l'éloignement de leurs Souverains ; ſur les évenemens inopinez qui demandoient des remédes promts & éficaces, & qui ſouvent ne donnoient pas le tems de conſulter le Prince, & de recevoir ſes ordres ; il concluoit de là, que celui qui avoit l'honneur de le repréſenter, & d'être pour un tems le dépoſitaire de ſon autorité, ne pouvoit, dans les conjonctures où ſe trouvoit la Caſtille, avoit trop de pouvoir.

Il ajoutoit, que quant à lui, la maniére deſintereſſée dont il avoit toujours ſervi l'Etat, devoit lui avoir aquis quelque confiance ; qu'il ſeroit peut-être dangereux de donner à tout autre un pouvoir auſſi étendu que celui qu'il demandoit ; mais que pour lui, ſes mœurs, la maniére dont il en uſoit avec les Grands, ſon caractére, ſon grand âge, l'état de ſa famille qu'il laiſſoit ſans héritiers mâles, le devoient exemter de tout ſoupçon.

Pendant que Ximenez travailloit à établir & à augmenter son autorité, les Seigneurs liguez contre lui reçurent des lettres de leur Député à Bruxelles, par lesquelles ils aprirent que les choses n'y paroissoient pas tournées à leur donner satisfaction. Il n'en falut pas davantage pour leur faire comprendre que le plus sûr parti qu'ils avoient à prendre étoit de s'aquerir l'estime & l'amitié du Cardinal ; ils le firent à l'envi. Le Duc de l'Infantado leur en donna l'éxemple ; & il n'y eut pas jusqu'au Connêtable qui avoit paru le plus animé contre lui, qui aprés lui avoir écrit des lettres trés-civiles, ne travaillât par l'entremise de ses amis à se remettre bien avec lui.

Quoique Ximenez ne comptât pas beaucoup sur une reconciliation qui n'étoit pas assez sincére pour être de durée, il ne laissa pas d'emploier le peu de relâche qu'elle lui donnoit à satisfaire aux plaintes des Indiens.

Il y avoit long tems qu'ils se plaignoient qu'on les traitoit plutôt en brutes qu'en esclaves ; il en mouroit tous les jours un fort grand nombre par la dureté & les mauvais traitemens qu'ils recevoient de leurs maîtres ; l'on ne se mettoit point en peine, ni de les instruire, quoi qu'ils fussent naturellement fort dociles, ni de leur donner le Batême, quoi qu'ils le demandassent, & quand ils l'avoient reçû, ils n'en étoient pas mieux traitez. Ils réclamoient en vain la protection des Loix ; il n'y avoit pour eux ni Justice ni Magistrats ; & les Espagnols, leurs vainqueurs, se croiant tout permis contre des peuples subjuguez, n'avoient pas honte de publier qu'ils n'avoient de l'homme que la figure ; qu'ils étoient en éfet de véritables brutes, incapables de toute autre société que de celle qui se rencontre parmi les bêtes. Ces plaintes qui jusqu'alors avoient été négligées se trouvoient

ſoutenuës par Don Diégue Colomb, Amiral du Ponent : il étoit fils du fameux Chriſtophle, qui avoit découvert le nouveau monde ; & il ſe plaignoit lui-même d'une infinité d'injuſtices qu'on lui avoit fait, & de ce qu'on reconnoiſſoit mal en ſa perſonne les grands ſervices que ſon pére avoit rendus à la Couronne de Caſtille.

Ximenez, qui avoit éprouvé lui-même de pareilles ingratitudes, & qui par cette raiſon y étoit infiniment ſenſible, ne ſe contenta pas de lui rendre toute la juſtice qu'il pouvoit atendre du tems & des circonſtances où il ſe trouvoit ; mais il crut encore que Dieu l'avoit élevé au rang qu'il ocupoit, pour rendre enfin juſtice à tant de malheureux qui l'avoient juſqu'alors demandée inutilement. Il choiſit pour cela Louïs de Figueroa & Alfonſe de Saint Jean, deux excélens hommes, de l'Ordre de de Saint Jérôme. Il les envoia ſur les lieux en qualité de Commiſſaires, pour travailler au repos de ces pauvres peuples, & y établir une police qui rendît leur condition ſuportable. Mais comm'il ſçavoit que l'autorité deſarmée n'eſt preſque jamais reſpectée, il leur donna pour adjoints l'Alcaïde Manzanedo & Alfonſe Suazo, pour y faire la fonction de Corregidors. Ils arrivérent heureuſement dans l'Iſle de Saint Domingue ; mais ils trouvérent tant d'opoſitions de la part de leurs compatriotes, qu'ils furent obligez de ſe rembarquer ſans avoir preſque rien fait que d'être les témoins que les plaintes des Indiens n'étoient que trop bien fondées. Ximenez, qui aimoit ſouverainement la juſtice, n'en fut pas aparament demeuré là ; mais ſa Régence fut trop courte pour achever ce qu'il avoit com-

mencé, & il étoit mort lors que les Commissaires arrivérent à Seville.

Cependant Chiévres, qui avoit été informé du malheureux état des Indiens, entreprit du vivant & à l'insçu de Ximenez de les soulager par une autre voie. Il avoit apris que ce qui causoit une si grande mortalité parmi ces peuples venoit de la foiblesse de leurs corps, qui ne leur permettoit pas de fournir au travail dont ils étoient surchargez : ce fut ce qui l'obligea de faire acheter cinq cens Négres des plus robustes, & de les faire transporter à Saint Domingue.

Ximenez ne l'eut pas plutôt sçu qu'il s'y opposa, & écrivit à Chiévres qu'il connoissoit le génie des Négres ; que c'étoit un peuple à la vérité d'une fort grande fatigue, mais extrêmement fecond & entreprenant ; que si on leur donnoit le tems de multiplier l'Amerique, ils se revolteroient infailliblement, & feroient porter aux Espagnols les mêmes fers qu'ils les auroient contraints de porter. Chiévres trouva mauvais que Ximenez prétendît qu'on ne pût disposer de rien où la Couronne de Castille eût quelque interêt sans sa participation : Il s'obstina à contre-tems à ne pas suivre son sentiment. Il ne fut pas long tems sans s'en repentir. Cinq ans aprés les Négres se revoltérent, & sans la valeur extraordinaire de Melchior Castro & de François d'Avila qui les remirent aux fers, ils se seroient infailliblement emparez de toute l'Isle.

Si Ximenez ne réüssit pas dans le dessein qu'il avoit fait de soulager les Indiens, l'on ne peut pas être plus heureux qu'il le fut dans l'afaire importante que l'on va raconter.

Jean d'Albret chassé de son Roiaume de la

manière que l'on a racontée, n'eut pas plutôt apris la mort de Ferdinand, qui l'avoit usurpé, qu'il crut que le tems d'une Régence encore mal établie étoit la conjoncture la plus propre pour le recouvrer. Depuis que Ferdinand avoit usurpé son Roiaume, Jean d'Albret n'avoit cessé de soliciter François I. de lui permettre de lever une Armée dans ses Etats; mais, soit que ce Prince se défiât ou du bonheur ou de la conduite du Roi de Navarre, ou, ce qui a bien plus d'aparence, qu'il espérât de lui faire restituer son Roiaume par un traité qui lui épargneroit les fraiz & les risques de la guerre, il avoit diferé jusqu'au tems dont nous parlons à lui en donner la permission. Mais voiant que Chiévres, Plénipotentiaire de Charles, successeur du Roi Catholique, en avoit diferé, ou plutôt éludé la restitution dans le traité de Noïon, qui venoit d'être conclu entre lui & Gouffier, Plénipotentiaire de Sa Majesté Trés-Chrétienne, il crut être d'autant moins en état de la lui refuser plus long tems, que son prédécesseur avoit été l'ocasion de sa disgrace.

Ainsi Jean d'Albret aiant emprunté de grosses sommes sur les pierreries de la Couronne de Navarre, il leva une puissante Armée, d'autant mieux disposée à le bien servir, qu'elle espéroit que les Espagnols pris au dépourvû la dédommageroient de la peine qu'elle auroit prise. Quelque soin qu'on eût eu de cacher l'emploi qu'on en vouloit faire, Ximenez ne douta point qu'elle ne fût destinée au recouvrement de la Navarre. Il prit là dessus ses mesures, & leva avec la dernière diligence une Armée plus considérable par la qualité des troupes toutes composées de vieux Soldats, que par le nombre. Il ne

fut pas si aisé de décider à qui l'on en donneroit le commandement. Trois des plus grands Seigneurs de la Castille y prétendirent : Le Connétable en vertu de sa charge ; Don Fadrigue d'Acuna, frére du Comte de Bondiano, en qualité de Vice-Roi de Navarre ; & Don Maurique, Duc de Nagera, par la raison qu'aiant ses plus belles terres sur les frontiéres de la Navarre, il étoit plus interessé que personne à sa conservation.

Ximenez, qui ne se fioit pas assez aux Grands de la Castille pour en mettre aucun à la tête d'une Armée, se prévalut de ce diférend ; & sous prétexte de ne pas mécontenter ces Seigneurs, il les mit tous d'acord en donnant le commandement de l'Armée à Ferdinand Vilalva, le meilleur Oficier qui fût alors dans toute la Castille.

Les ordres que le Cardinal lui donna, se réduisoient à trois principaux : Le prémier, de marcher avec toute la diligence possible, afin d'arriver assez à tems pour s'emparer du passage de Roncevaux, avant que les François l'eussent passé : Le second, que s'il ne pouvoit arriver assez à tems, il se gardât sur toutes choses de donner bataille avec des forces aussi inégales que les siennes, mais que revenant sur ses pas, il désolât toute la campagne, & brulât indiférament, Villes, Bourgs & Vilages, afin que les François ne trouvant pas dequoi subsister, fussent contraints de s'en retourner, ou que s'ils s'obstinoient à demeurer dans un païs ruiné, il pût les ataquer à son avantage, quand la faim & les incommoditez les auroient plus de moitié défaits.

Il ajoutoit, que s'il arrivoit à Roncevaux avant les énemis, il lui laissoit la liberté de combatre, parce que dans ces lieux serrez un

petit nombre de braves gens égaloit un plus grand. Vilalva étoit déja arrivé sur les frontiéres de la Navarre, lors qu'il reçut ces ordres. Il marcha aussi-tôt, & le fit avec tant de diligence qu'il prévint les François, arriva devant eux à Roncevaux, & s'y posta si avantageusement, qu'il ne douta point qu'il ne les vainquît, s'ils s'obstinoient à y vouloir passer malgré lui.

D'un autre coté Jean d'Albret arrivé au pié des Pirénées divisa son Armée en trois corps: Il donna le commandement de l'avant-garde à Don Pedro Peralta, Maréchal de Navarre; le corps de bataille étoit commandé par le Comte de Foix & le Cardinal son frére, oncles paternels de la Reine; pour lui, par une faute qui lui couta la partie, au lieu d'être à la tête de son Armée pour y mettre l'ordre, & l'animer par sa présence, il se tint à l'arriére-garde; & par une seconde faute pire que la prémiére, au lieu de suivre de prés le reste de l'Armée pour la soutenir & la commander en personne s'il en étoit besoin, il s'arréta à batre le Fort de S. Jean.

Les François persuadez que les Espagnols pris au dépourvû n'avoient pas eu le tems de s'assembler, marchoient avec si peu d'ordre & de discipline, & qui pis est, avec si peu de précaution, que l'avant-garde tombant toute entiére dans l'embuscade que Vilalva lui avoit dressée, fut obligée de se rendre à discrétion. Le Corps de bataille fut encore plus mal traité; Vilalva, qui n'avoit pas assez de monde pour garder les prisonniers, fit main basse sur tout ce qui se présenta devant lui, mit le reste en deroute: ce qui resta de cette défaite aiant joint l'arriére-garde, la jéta dans une si grande consternation, que Jean d'Albret abandon-

nant le siége de S. Jean, fut obligé de se retirer dans la Principauté de Bearn : Là s'abandonnant à son desespoir, il mourut peu de tems après. Sa mort fut bien-tôt suivie de celle de la Reine sa femme, qui ne lui survécut que sept mois. Le Maréchal & les principaux Chefs furent envoïez dans les prisons de Castille, où desespérant de leur liberté, ils moururent tous ou de misére ou de leurs propres mains.

Vilalva vainqueur contre toute aparance, donna aussi-tôt avis de sa victoire au Cardinal. Il aprit cette nouvelle avec autant de froideur que s'il s'y fût atendu ; & sans perdre un moment, il renvoïa le même courier chargé de félicitations pour Vilalva, qu'il recompença largement. Ces lettres étoient acompagnées d'un ordre positif de revenir sur ses pas, de ruïner toutes les Places fortes de la Navarre, à la reserve de Pampelune où il vouloit faire batir une Citadelle ; & d'éxécuter si ponctuélement cette commission, qu'il ne restât pas un seul lieu dans tout le Roïaume qui fût en état de resister. Vilalva n'obéït que trop éxactement ; & c'est ce qui a empéché jusqu'à présent qu'on n'ait réüssi à recouvrer la Navarre.

Deux ordres aparament si cruëls, celui dont on vient de parler, & celui de mettre le feu par tout au cas que Vilalva n'eût pas été assez à tems pour empécher le passage de Roncevaux, donnérent lieu aux énemis du Cardinal de faire de grandes plaintes contre lui. Les uns disoient que connoissant aussi-bien qu'ils faisoit l'injustice de l'usurpation de la Navarre, il n'avoit pas dû la favoriser avec tant d'ardeur : D'autres se plaignoient de ces incendies, de ces ravages, de cette maniére barbare de faire la guerre, qui jusques alors n'avoit point été

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

en usage de Chrétien à Chrétien. Les dévots particuliérement éxagéroient le renversement de quelques Eglises qui n'avoient pas été épargnées; & tous en général demeuroient d'accord, que si quelqu'un avoit à donner l'exemple de pareilles éxécutions, ce ne devoit pas être un homme de son caractére.

Ces plaintes étant venuës jusqu'à Ximenez, il y répondit en peu de mots, que quant à l'usurpation de la Navarre, ce n'étoit pas à un sujet comme lui à examiner si son Souverain avoit droit ou non sur un état; qu'au contraire il devoit toujours présumer que le droit, la raison & la justice étoient toujours de son coté: Que le feu Roi Catholique s'étant emparé de la Navarre, il avoit crû le pouvoir & le devoir faire: Que quant à lui, le Roi Charles son successeur s'étant remis à ses soins de la conservation de ses Etats, il n'avoit ni pû ni dû faire autrement, que de conserver à un Prince absent, éloigné, & hors d'état de se défendre par lui-même, un Etat qu'il avoit reçû de son Aïeul, & dont il lui avoit confié la défense.

Quant à la maniére de faire la guerre que l'on apelloit cruële & barbare, il n'étoit ni nouveau ni injuste de perdre une partie pour sauver le tout: Que si les François eussent pû une fois s'établir dans la Navarre, ils y fussent venus en si grand nombre, qu'il n'eût plus été au pouvoir des Castillans, ni de les en chasser, ni de les empécher de porter le fer & le feu dans l'Arragon & dans la Castille; qu'alors, mais trop tard, l'on eût éprouvé que la compassion que l'on eût eû à contre-tems pour la Navarre eût été plus cruële que la prétenduë sévérité avec laquelle l'on se plaignoit qu'il l'avoit traitée: Que la démolition des Chateaux & des Places fortes avoit été d'une nécessité indispensable;

qu'il épargnoit par là un grand nombre de garnisons, qui eussent été infiniment à charge à l'Etat : Qu'il punissoit la faction de Grammont, qui aprés avoir quité la Navarre pour suivre Jean d'Albret, ne cessoit de soliciter les peuples à la revolte ; & celle de Beaumont, qu'il savoit trés-certainement avoir favorisé la derniére entrepriſe du Roi de Navarre ; & qu'il etoit tout à la fois aux Navarrois l'envie & les moiens de se revolter, & aux François ceux de favoriser leur revolte, par l'impossibilité où les uns & les autres se trouvoient d'avoir des Places où ils pussent se défendre.

Quant à la démolition des Egliſes, le Cardinal répondoit, que si elles avoient été baties, de sorte qu'elles ne pussent servir qu'au culte divin, l'on ne pouvoit pas douter qu'il ne les eût épargnées ; mais qu'étant telles que les énemis en les fortifiant à peu de fraiz s'en pouvoient servir pour incommoder le païs, il ne croïoit pas que Dieu voulût que pour conserver des Temples matériels l'on donnât lieu à la perte d'une infinité de Temples spirituels qui lui étoient beaucoup plus chers.

Cependant la démolition des Places fortes de la Navarre ne fut pas si générale, que la Forteresse de Marzilla n'en fût exemte. Anne de Velasco, Marquise de Falcez, à qui elle appartenoit, s'y opoſa courageusement ; & aprés en avoir réfusé l'entrée aux Commissaires envoïez par Ximenez, elle répondit que le Marquis son époux sauroit bien conserver au Roi Charles ce que le feu Roi Ferdinand lui avoit confié. Ximenez qui étoit assuré de la fidélité du Marquis, n'insista pas, & voulut bien lui donner cette marque de sa confiance.

Quant à Vilalva, il ne jouït pas long tems de l'honneur qu'il venoit d'aquerir en conser-

vant la Navarre. Il mourut ſubitement au ſortir d'un feſtin que lui avoit fait le Connétable de Navarre dans ſon Chateau de Lerin. On crut qu'il avoit été empoiſonné, mais l'on ne jugea pas à propos d'aprofondir le fait. L'Eſpagne jouït encore aujourd'hui du fruit de ſa victoire.

Ximenez étoit à peine ſorti de cette afaire quil en ſurvint une autre : Elle n'étoit pas à la vérité tout à fait ſi conſidérable, quoi qu'elle le fût beaucoup : il ne s'en tira pas avec moins d'honneur & de ſuccés.

Les habitans de Malaca, ville célébre par le commerce de ſes vins, ſitüée dans le Roiaume de Grénade, avoient depuis long tems de grands diférends avec les Oficiers de l'Amirauté de ce Roiaume ; ils ſe plaignoient qu'ils entreprenoient tous les jours ſur leur juriſdiction & ſur leurs priviléges ; qu'ils étendoient trop leur Reſſort, & que par des attributions mal prétenduës, les crimes demeuroient impunis ; ce qui remploiſſoit leur ville de bandits & de ſcélérats qui troubloient ſa tranquilité, & la ſureté du commerce. Ils en avoient ſouvent fait des plaintes au feu Roi Ferdinand ; mais aiant toujours diféré de leur rendre juſtice pour ne pas s'atirer tous les Amiraux de ſes Roiaumes, qui avoient les mêmes prétentions que celui de Grénade, ils s'adreſſérent aprés ſa mort directement au Roi Charles au mépris de Ximenez, au jugement duquel ils ne voulurent jamais ſe ſoumettre.

L'Amiral au contraire voiant qu'ils ſe prévaloient des prétenduës lettres favorables qu'ils ſe vantoient d'avoir reçuës de Bruxelles, & qu'ils inſultoient tous les jours ſes Oficiers, eut recours au Cardinal, & lui demanda juſtice.

Ximenez écrivit auſſi-tôt aux habitans de

Malaca, qu'il leur défendoit les voïes de fait; que s'ils avoient des prétentions contre l'Amiral de Grénade, ils avoient des Loix auſquelles ils pouvoient recourir, & des Magiſtrats auſquels ils devoient s'adreſſer : Que s'ils craignoient le crédit de leur partie, ils n'avoient qu'à s'adreſſer à lui, qu'on devoit le connoître aſſez zélé pour la juſtice pour ne pas aprehender qu'il voulût faire quelque choſe contre la raiſon en faveur de qui que ce fût.

La lettre du Cardinal aiant été luë dans le Conſeil de Malaca, n'eut pas l'éfet qu'on en devoit atendre. L'offre queXimenez faiſoit de ſon mouvement, & ſans en avoir été prié, d'être le juge de cette afaire, le rendit ſuſpect : Ainſi au lieu d'avoir recours à ſa juſtice, les Malacains coururent aux armes, élurent des Chefs, abatirent les marques de la juſtice des Amiraux, chaſſérent les Oficiers de l'Amirauté ; & afin que rien ne manquât à une rébélion déclarée, ils firent conduire ce qu'ils avoient d'artillerie ſur leurs remparts, & en firent fondre une nouvelle piéce d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe avec cette inſcription : *Les défenſeurs de la liberté de Malaca s'expliqueront par ma bouche.*

Ximenez fut d'autant plus irrité de l'atentat des Malacains, qu'il n'avoit rien épargné pour les prévenir. Il étoit d'une conſéquence à ne pouvoir être diſſimulé ; & quand le Cardinal eût été naturélement moins ſévére, il n'eût pû s'empêcher d'en faire un chatiment exemplaire. Preſſé de ces conſidérations, & encore plus de l'apréhenſion des ſuites que pouvoit avoir une pareille entrepriſe, ſi l'on n'y remédioit prontement, il donna ordre à Don Antoine de la Cueva, Capitaine trés-expérimenté, d'aſſembler au plutôt cinq-cens chevaux & ſix mille

fantaſſins des Milices Bourgeoiſes du Roiaume de Grénade, & de marcher en diligence pour aler punir la revolte des Malacains. Ces Troupes, dont l'on commença de reconnoître l'utilité, ſe mirent auſſi promtement en campagne, que ſi ç'eût été des Troupes réglées; & marchant à grandes journées, elles arrivérent à Antéquera, qui n'eſt qu'à deux lieuës de Malaca, où elles firent alte pendant que la Cavalerie diviſée en pluſieurs eſcadrons s'avança juſqu'à la portée du canon de la Ville. Les Malacains ne pouvant plus douter de l'arrivée de l'Armée deſtinée à chatier leur rébélion, paſſérent tout d'un coup d'une extréme confiance dans la derniére conſternation. Deux Députez partirent auſſi-tôt pour aler trouver la Cuëva, le prier de ſuſpendre ſa marche, & l'aſſeurer qu'ils ſe remétoient à la diſcrétion de Ximenez, & qu'ils en paſſeroient par tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner.

Quoique la Cuëva eût ordre de les épargner au cas qu'ils ſe ſoumiſſent, il leur parla comme ſi ſa commiſſion portoit de les exterminer, & de traiter leur Ville d'une maniére qui ſervît d'exemple à toute l'Eſpagne; puis faiſant ſemblant de ſe laiſſer fléchir à leurs larmes, il leur dit qu'il en aloit écrire à Ximenez; qu'il feroit plus, qu'il ſe rendroit leur médiateur; & qu'en atendant ſa réponſe, il n'entreprendroit rien, pourvû que du coté de la Ville l'on perſiſtât dans les ſentimens de ſoumiſſion dont ils l'aſſeuroient de ſa part.

La réponſe vint quelques jours aprés. La Cuëva la communiqua aux deux Députez; & quoi qu'elle portât que la ville ſe rendroit à diſcrétion, elle aima mieux ſe ſoumettre à la clemence de Ximenez, que de courir les riſques d'un ſiége. La Cuëva marcha auſſi-tôt

du coté de la Ville, se saisit des portes, des places, & de tous les postes dont l'on eût pû se prévaloir ; le reste de l'Armée étant entré dans la Ville, la Cuëva y entra le dernier, accompagné d'une partie des Oficiers. Il fit dresser en sa présence plusieurs gibets. Jamais consternation ne fut égale à celle de Malaca : Tout le peuple à genoux crioit miséricorde, pendant qu'un Héraut apelloit cinq des principaux habitans & des plus coupables, qui furent livrez & pendus sur le champ. La vengeance n'ala pas plus loin. La Cuëva au nom de Ximenez pardonna à tout le reste, rétablit les Oficiers de l'Amirauté, & la tranquilité dans la Ville, & en partit enfin au milieu des aclamations des Malacains, qui ne croïant pas en être quittes à si bon marché, ne pouvoient se lasser de louër la clémence de Ximenez.

Le Cardinal ne manqua pas de se prévaloir de ces deux succés : Il en écrivit au Roi & à Chiévres ; & comme l'on étoit trés-satisfait de sa conduite, ils ne contribuérent pas peu à lui faire obtenir toutes les demandes que nous avons dit, qu'Aïala étoit alé faire de sa part à Bruxelles. Cependant pour modérer cette grande autorité qu'on ne pouvoit lui réfuser, & qui devenoit suspecte à Chiévres, on lui donna pour adjoint avec l'Evêque de Tortose, la Chau, l'un des Seigneurs de Flandre qui avoit le plus de crédit à la Cour de Charles ; mais ne s'étant pas trouvé assez fort pour balancer l'autorité de Ximenez, l'on y joignit Amerstorf. Il étoit d'une des plus illustres maisons de Holande ; Il avoit l'esprit ferme & entreprenant, & l'on n'en connoissoit point de plus propre à tenir tête au Cardinal. Il les reçut l'un & l'autre avec toutes les marques de considération qu'ils pouvoient atendre de lui ; il les introduisit dans le Conseil en

qualité de ſes Colégues, mais il n'en gouverna pas moins abſolument qu'il faiſoit, lors qu'il n'avoit que l'Evêque de Tortoſe pour adjoint, & il agiſſoit alors preſque auſſi indépendament que s'il avoit été ſeul Régent. Ces Seigneurs s'en plaignirent, ils en écrivirent au Roi même; mais Ximenez, qui avoit le reſte du Conſeil pour lui, fit toujours ſon chemin, & n'en rabatit rien de ſa conduite ordinaire. L'on fut obligé de diſſimuler avec un homme qui s'étoit rendu ſi néceſſaire, qu'on ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Mais ces Seigneurs le lui rendirent enfin, & ils furent l'une des principales cauſes de ſa diſgrace. Cependant le Cardinal couvert de gloire pour le paſſé, ſeur du préſent, & perſuadé que ſa faveur dureroit autant que ſa vie, ne trouvoit point d'afaire dificile; il avoit choqué tous les Grands, & l'avoit fait avec ſuccés; il entreprit enfin la Reine Germaine, veuve du feu Roi Catholique.

Il l'avoit ménagée juſques alors; mais s'étant aperçû qu'elle ne vouloit point de mal à l'infortuné Prince de Tarente, que Conſalve avoit envoié priſonnier en Eſpagne, contre le ſerment qu'il avoit fait ſur la ſainte Euchariſtie de le laiſſer en liberté; il s'imagina que comme elle étoit encore jeune, elle pourroit bien penſer à ſe remarier avec lui. Il n'en falut pas davantage pour le porter à donner ateinte au teſtament du feu Roi. Le coup étoit hardi; mais aprés en avoir écrit à Charles, il ne laiſſa pas de l'entreprendre comme de ſon chef, & ſe chargea à l'égard du Roi de tout ce qui en pourroit arriver.

Il y avoit un article dans ce teſtament, par lequel le feu Roi, outre ſon doüaire, laiſſoit à la Reine veuve une penſion viagére de trente mille Ducats. Il l'avoit aſſignée ſur les revenus

du Roiaume de Naples, soit que la Reine l'eût ainsi souhaité ; ou, afin qu'au cas que les François le reconquissent, ils demeurassent chargez de cette pension ; ce qui seroit autant de déchargé sur son Epargne, & un profit seur qui lui reviendroit aprés cette perte.

Ximenez pour rompre les intelligences qu'elle pourroit former dans le Roiaume de Naples en faveur du Prince de Tarente à l'ocasion de cette pension, entreprit d'en changer le fonds, & fit dire à la Reine qu'il la prioit de trouver bon par des raisons trés-importantes, qu'il la lui assignât ailleurs, & d'accepter en échange les villes d'Arevallo, d'Olmedo, de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, qui étoient de même revenu, & qui avoient souvent servi de Doüaire aux Doüairiéres de Castille.

La Reine comprit aussi-tôt trois choses qui lui furent également sensibles : Qu'on se défioit d'elle ; qu'on prétendoit l'obliger à passer le reste de ses jours dans le veuvage ; & qu'on vouloit la contraindre à demeurer en Espagne dans une dépendence aussi odieuse pour elle, que celle des petits-fils du prémier lit du défunt Roi son Epoux. Ces deux derniers inconveniens lui étant également facheux, Elle n'épargna rien pour éluder l'échange qu'on lui proposoit ; mais le Cardinal s'y étant obstiné d'une maniére qui paroissoit invincible, elle fut contrainte de l'accepter.

Elle ne fut pas plutôt en possession des quatre Villes que l'on vient de nommer, qu'il se repentit contre sa coutume de ce qu'il venoit de faire : Il prévit que cette Reine ofensée par deux endroits aussi sensibles que ceux que l'on vient de remarquer, ne manqueroit jamais pour se vanger de se joindre aux mécontens, & de les rendre maîtres des quatre Places dont l'on

venoit de la rendre maitreſſe. Sur ce préjugé il la fit obſerver de ſi prés, qu'il découvrit qu'Elle avoit des conférences ſécrettes avec Don Pedro de Guſman, Gouverneur de l'Infant, & avec l'Evêque Alvaro Oſorio, ſon Précepteur; ils étoient l'un & l'autre également mécontens du Gouvernement, & également diſpoſez à tout entreprendre en faveur du jeune Ferdinand.

Ximenez n'eut pas plutôt reconnu la faute qu'il venoit de commettre, qu'il la repara en faiſant entrer deux mille hommes de bonnes Troupes dans Arevallo & autant dans Olmedo, & il le fit avec tant d'adreſſe & de ſécret, qu'il étoit maître abſolu de ces deux Places avant qu'on eût pû prévoir qu'il eût deſſein de l'entreprendre. Il ne ſe mit pas en peine de s'aſſurer de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, ces deux Villes étant devenuës inutiles en s'aſſurant des deux autres.

La Reine, qui vit par là ſes deſſeins rompus, fit de grandes plaintes de cette entrepriſe; mais on ſe contenta de lui répondre qu'on ne toucheroit point aux trente mille Ducats pour leſquels ces quatre Villes lui avoient été hipotéquées, & que d'ailleurs les Troupes qui y étoient entrées, n'empécheroient pas qu'Elle n'en fût la maitreſſe abſoluë, au cas que l'on n'entreprît rien contre l'Etat; ce qu'on étoit perſuadé être trés-éloigné des deſſeins de Sa Majeſté.

Cette afaire fut ſuivie d'une autre, qui atira à Ximenez autant de loüanges, que celle-ci avoit fait de mécontens. C'étoit ſa politique, quand il avoit été obligé pour le bien de l'Etat d'entreprendre ou de ſoutenir quelque choſe avec hauteur, il faiſoit toujours ſuccéder quelque événement qui en éfaçoit ou du moins qui en adouciſſoit le ſouvenir. C'eſt ce qui déconcertoit le plus ſouvent ſes énemis, qui étant obligez

gez de passer continuëlement du chagrin qu'il leur donnoit à l'admiration de sa conduite, demeuroient en suspens, & ne pouvoient ou n'osoient rien entreprendre contre lui.

Il y avoit long tems que Ximenez voïoit avec un chagrin extrême la misérable vie que menoit la Reine Jeanne, mére de Charles, dans le Château de Tordesillas. Que que ce fût un des plus agréables lieux de toute l'Espagne, Elle s'en étoit fait une prison éfroïable; Elle n'en sortoit jamais: Elle y avoit choisi la chambre la plus obscure & la plus incommode: Elle ne pouvoit soufrir qu'on la nétéiât: Elle ne changeoit ni de linges ni d'habits, & ne vouloit pas qu'on la servît autrement que dans de la vaisséle de terre. Là au milieu de l'ordure & de la puanteur, son ocupation la plus ordinaire étoit de se battre avec les chats; Elle remportoit souvent de ces ridicules combats des égratigneures qui lui défiguroient tout le visage.

Quoique Ximenez fût persuadé qu'il n'y avoit que Dieu qui pût guerir la Reine du mal dont elle étoit ataquée, il ne laissa pas de se rendre à Tordesillas dans le dessein de la soulager. Il remarqua d'abord que Louis Ferrera, que le feu Roi avoit donné pour Gouverneur à cette Princesse, étoit trop vieux & trop mélancolique pour se bien aquiter de son emploi. Il le lui ota, & le donna à Ferdinand de Talavera, dont l'esprit adroit, insinüant & porté à la joie, étoit plus propre à divertir la Reine. Il se mit ensuite à l'étudier avec atention, & aiant remarqué que de toutes les passions ausquelles Elle avoit été sujette, il ne lui étoit resté que l'ambition, il la prit par ce foible; lui représenta que sa maniere de vie la rendoit mépriſable à ses sujets, que c'étoit l'unique chose qui les empéchoit de lui venir faire la Cour; que les peuples se prenoient par

l'éclat & par la dépense ; enfin il sçut la tourner si adroitement, qu'il la fit consentir à habiter un apartement plus magnifique, à manger en public, à sortir tous les jours pour entendre la Messe dans le voisinage, & pour la promenade. Il faisoit trouver dans ces ocasions des personnes sur les chemins, qui ne manquoient pas, lors qu'elle passoit, de lui faire les aclamations ordinaires de Vive la Reine : Enfin il l'acoutuma si bien à agir en Reine, que si elle ne guérit pas de sa folie, elle vécut au moins d'une maniére incomparablement plus agréable qu'elle n'avoit fait depuis la mort du feu Roi de Castille.

Ximenez reçut plus de témoignages de reconnoissance pour cette action, que pour toutes les grandes choses qu'il avoit fait jusqu'alors. Le Roi & Chiévres l'en remerciérent : Les Grands lui en firent leurs complimens ; & toute l'Espagne retentit de ses loüanges.

Chiévres crut avoir trouvé l'ocasion de faire trois choses qu'il avoit extrémement à cœur, & qu'il croïoit de la derniére importance de trouver faites, quand le Roi Catholique arriveroit en Espagne. Ainsi connoissant Ximenez extrémement entreprenant, le voiant aplaudi de toute l'Espagne, & réconcilié depuis peu avec les Grands qui s'étoient le plus déclarez contre lui, il lui fit écrire par le Roi Catholique qu'il lui auroit la derniére obligation s'il travailloit à retirer tout ce qui auroit été usurpé ou aliené de son Domaine ; s'il retranchoit toutes les pensions obtenuës par faveur, & généralement à tout autre titre que pour des services rendus à l'Etat ; & s'il faisoit rendre compte à ceux qui avoient eu le maniment des Finances.

Ximenez répondit à Sa Majesté qu'il étoit prêt d'entreprendre tout ce qui seroit avanta-

geux à son service, comme il demeuroit d'accord qu'étoient les trois articles dont il lui avoit fait l'honneur de lui écrire ; mais qu'il n'étoit pas juste qu'on se servît toujours de lui comme Dieu faisoit du démon ; c'est à dire, pour punir ou pour affliger les gens ; qu'il falloit lui donner le moien d'adoucir & de refermer les plaies, aprés qu'il les auroit faites ; qu'il n'en couteroit rien à Sa Majesté, puis qu'il ne faloit pour cela que lui laisser la disposition des gouvernemens des Places & des Provinces, dont il ne pourvoiroit jamais que des personnes agréables à Sa Majesté, & les plus capables de rendre service à l'Etat : Il chargea en même tems Aïala, qui étoit resté à Bruxelles, de faire entendre à Chiévres qu'il n'entreprendroit point ce qu'on lui proposoit, qu'on ne lui eût acordé ce qu'il demandoit, le dernier étant absolument néceſſaire pour l'éxécution du prémier.

Chiévres souhaitoit avec d'autant plus de passion l'éxécution des trois articles, qu'il étoit persuadé que si le Cardinal l'entreprenoit, il en viendroit infailliblement à bout ; & que s'il ne l'entreprenoit pas, il faudroit qu'il l'entreprît lui-même à l'arrivée du Roi Catholique en Espagne ; ce qui rendroit son ministére d'autant plus odieux aux Espagnols, qu'il étoit étranger, & par conséquent moins redouté que Ximenez, dont le crédit étoit établi depuis long tems. Il prévoïoit encore que le contre-coup de cette haine publique porteroit sur le Roi Catholique même, dont il étoit important que le Regne ne commençât pas par des recherches qui devoient faire tant de mécontens. Ainsi, quoique Ximenez, par ce qu'il avoit déja obtenu, & par ce qu'il demandoit encore, partageât visiblement l'Autorité Roïale, il lui fut

d'autant plus aiſé de porter le Roi Catholique à le lui acorder, qu'il lui fit voir que le profit qui lui en reviendroit, valoit incomparablement mieux que ce qu'il étoit obligé de céder; qu'étant prêt de partir pour l'Eſpagne, il ne le cédoit pas pour long tems; & qu'en tout cas l'on pourroit obliger ceux qui auroient été pourvûs par Ximenez à prendre de nouvelles proviſions de Sa Majeſté, d'où il s'enſuivroit qu'ils lui auroient toute l'obligation des Gouvernemens dont le Cardinal les auroit pourvûs.

Ximenez aiant obtenu ce qu'il demandoit, il n'en fit point un miſtére : il fut bien-aiſe que l'on ſçût qu'il avoit entre les mains dequoi dédommager ceux à qui il ſeroit obligé de faire quelque chagrin. Aprés cette précaution, il entreprit l'éxécution des trois articles, avec tant d'aplication qu'il en vint à bout en trés-peu de tems. Il retira tout ce qui avoit été uſurpé du Domaine Roial, ou ce qui en avoit été donné par pure gratification. Il taxa les uſurpateurs à des ſommes aſſez modiques, & ne voulut pas que pour le paſſé on éxigeât rien des poſſeſſeurs de bonne foi. Il racheta ce qui avoit été donné à tître onereux, & ne voulut pas même qu'on leur précontât la jouïſſance. Il rétablit ainſi le Domaine dans ſon prémier état. Il éxamina enſuite les penſions; il retrancha entiérement les unes, & modera les autres; & il eut en cela ſi peu d'égard à lui-même, qu'il n'épargna dans cette ocaſion, ni Pierre Martyr, ni Gonſalez d'Oviedo. Ces deux Hiſtoriens avoient écrit juſqu'alors trés-avantageuſement de Ximenez : ils s'en vengérent depuis, & en dirent autant de mal qu'ils en avoient dit de bien.

Cét éxamen fut ſuivi de celui des dépenſes de la Couronne; il en retrancha quantité d'i-

nutiles ; il caſſa bon nombre d'Oficiers, qui ne ſervant de rien ne laiſſoient pas d'avoir de gros apointemens.

Il traita enſuite à la derniére rigueur ceux qui avoient abuſé du maniment des Finances ; il les condamna à de groſſes ſommes au profit de l'épargne, & les contraignit de les paier par des empriſonnemens trés-rigoureux : Les plus coupables même paiérent de leur vie, & de la confiſcation générale de tous leurs biens.

De ces deux ſources, & de l'adminiſtration éxacte des revenus de la Couronne (a laquelle il donnoit ſes prémiers ſoins) il en tira tant d'argent, que ſans faire aucune nouvelle impoſition, il fournit avec éclat à toutes les dépenſes de l'Etat ; il aquita les dettes immenſes que Ferdinand & Iſabelle avoient été obligez de faire ; il dégagea le Domaine ; il équipa des flotes pour la ſûreté des côtes, & pour la conſervation des conquêtes d'Afrique ; il leva & entretint des Armées ; fit fortifier des places ; batir & remplir trois Arcenaux à Medina del Campo, à Alcala, & à Malaga ; c'eſt à dire, au milieu & aux deux extrémitez de la Caſtille ; & tout cela ſe fit en moins de deux ans que dura ſa Régence.

Il étoit aiſé au Cardinal, étant le maître abſolu des Finances, de s'en faire à lui-même & aux ſiens telle part qu'il eût voulu ; mais la haute probité dont il faiſoit profeſſion ne lui permit pas même de ſe dédommager des pertes qu'on l'avoit injuſtement contraint de faire à l'ocaſion de la guerre d'Oran ; il porta la généroſité juſqu'à emploier ſes propres revenus pour les beſoins de l'Etat, ſans en avoir jamais prétendu d'autre avantage que celui de l'avoir bien ſervi.

Une Réformation pareille à celle que Xi-

menez venoit de faire ne pouvoit qu'avoir fait bien des mécontens dans tous les Ordres de l'Etat. Le Cardinal qui avoit fait la plaie la ſçut ſi bien guérir qu'il ſe fit des amis de tous ceux qu'on croioit devoir être ſes énemis irreconciliables : à la reſerve d'un aſſez petit nombre, que leur baſſeſſe ou leurs crimes rendoient mépriſables ; il contenta tout le monde.

Chiévres avoit cru que le peu de tems que Ximenez avoit à jouir de l'autorité qu'on lui avoit acordée, la lui rendroit preſque inutile; mais celui-ci qui en ſçavoit plus que Chiévres, ſçut s'en prévaloir d'une maniére qu'on ne pouvoit pas la porter plus loin.

Il ſeroit dificile de dire pourquoi Ferdinand le Catholique, qui étoit un Prince ſi habile, n'avoit donné le Gouvernement des Provinces qu'à des gens de robe, comme ſeroient nos Intendans, & celui des Places pour la plûpart qu'à des gens d'une naiſſance aſſez médiocre. Ximenez les deſtitüa preſque tous, & donna tous ces Gouvernemens aux Grands de Caſtille, ou à des gens de ſervice, à qui le mérite tenoit lieu de naiſſance, qui avoient bien ſervi l'Etat, ou qui avoient les qualitez requiſes pour lui être utiles. Il ſembla dans cette ocaſion avoir abandonné ſes anciennes maximes, dont la plus inviolable étoit d'afoiblir les Grands bien loin de contribuër à leur agrandiſſement. Mais outre qu'il avoit beſoin de gens qui puſſent ſoutenir la partie contre ceux qu'il avoit dépoſez, l'arrivée du Roi étoit ſi proche, qu'ils ne pouvoient avoir le tems de ſe prévaloir contre lui de l'autorité qu'il venoit de leur confier.

Il dépoſa enſuite tous les Magiſtrats qui n'étoient pas capables de leurs charges, ou qui s'en étoient mal aquitez, & mit en leurs

places tout ce qu'il connut de gens de mérite, qui avoient quelque sujet de se plaindre de lui à l'ocasion de la Réformation dont l'on vient de parler.

Pour le Clergé, comme le Roi Catholique s'étoit reservé la nomination des Bénéfices, il ne fut pas en son pouvoir de lui faire autant de bien qu'aux deux autres Etats: aussi n'étoit-il pas si nécessaire qu'il le fit; puis qu'outre que le Clergé lui étoit déja assez ataché, il n'avoit presque point eu de part à la Réformation que Ximenez venoit de faire. Il ne laissa pas de procurer le Chapeau de Cardinal à l'Evêque de Tortose, qui fut depuis Pape sous le nom d'Adrien VI. & demanda pour Coadjuteur en l'Archevêché de Tolède le Docteur Mora, quoique l'on sçût que l'un & l'autre n'étoient en Espagne que pour le traverser.

Ce fut un coup de bonne fortune de Ximenez d'avoir mis ainsi dans ses interêts tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans la Castille; puis qu'il reçut dans ce même tems le prémier échec qu'il eût reçû depuis qu'il étoit entré dans le Ministére. Horuc, frére aîné de Barberousse, aprés avoir bloqué Bugie, s'étoit emparé d'Alger, ravageoit de là les côtes d'Espagne, & menaçoit de lui enlever les conquêtes qu'elle avoit fait en Afrique. Ximenez fit aussi-tôt équiper une flote dans le dessein d'ataquer Horuc avant qu'il eût le tems de se fortifier: il en ofrit le Commandement à Ferdinand d'Andrada, qui étoit trés-capable de la commander; mais l'aiant refusé sur ce que l'Armée que portoit cette flote n'étoit composée que de nouvelles levées, dont l'on ne pouvoit pas espérer un grand succés, il le donna à Diego Vera, dont il avoit éprouvé la

valeur au ſiége d'Oran. Vera n'eut pas de peine à faire lever le blocus de Bugie ; il la ravitailla, & contraignit Horuc de ſe renfermer dans Alger : il l'y aſſiégea auſſi-tôt ; mais aiant imprudemment diviſé ſon Armée en quatre corps pour y donner un aſſaut général, il fut repouſſé de tous cotez avec grande perte, & fut obligé de repaſſer en Eſpagne avec les reſtes de ſon Armée preſque entiérement défaite.

Ximenez s'entretenoit familiairement avec ſes amis lors qu'il en reçut la nouvelle : il ne changea point de viſage, & n'en parut point ému ; il dit à la Compagnie ce qu'on lui mandoit de la défaite de Vera : il ajouta que l'Eſpagne avoit plus gagné dans cette ocaſion qu'elle n'y avoit perdu ; puis qu'elle s'étoit défaite d'un bon nombre de ſcélerats, qui n'étoient capables que de troubler la tranquilité publique, & dont la plûpart eût fini ſes jours par la main des Bourreaux ; que les énemis ne ſe réjouïroient pas long tems de cét avantage, & qu'il en auroit bien-tôt ſa revanche : il continüa enſuite à parler de ce qui faiſoit le ſujet de la converſation avec la même tranquilité que s'il ne lui fût rien arrivé de facheux.

Les énemis de Ximenez ſe réjouïrent en ſécret de la mortification qu'il venoit de recevoir, & ſes trois colégues l'Evêque de Tortoſe, la Chau, & Amerſtof, en prenant avantage, prirent la liberté de mettre leur nom avant le ſien dans la ſignature d'une expédition, & la lui envoiérent ainſi ſignée, afin qu'il fût obligé de mettre ſon nom aprés le leur. Ximenez, qui ne s'élevoit jamais davantage que lors qu'on entreprenoit de le rabaiſſer, déchira froidement l'expédition, or-

donna au Sécrétaire d'Etat qui la lui avoit aportée de la refaire, la signa tout seul, & le fit toujours depuis, ne faisant plus l'honneur à ses colégues de leur envoier les expéditions à signer : Ils s'en plaignirent hautement ; mais Ximenez n'en persista pas moins dans ce qu'il avoit entrepris.

Il traita les Génois avec encore plus de hauteur : Le Vice-Amiral de Castille avoit pris depuis peu sous sa protection une maniére de Pirate, nommé Jean Riviere, qui avoit quelquefois fait des prises sur eux ; trois galéres de Génes l'aiant rencontré qui acompagnoit le Vice-Amiral, le lui envoiérent demander dans le dessein de le punir, quand il seroit entre leurs mains. Le Vice-Amiral crut qu'il y aloit de son honneur de le livrer à ses énemis, & le refusa. Sur cette réponse les trois Galéres Génoises se mirent à canoner furieusement la Galére de Riviere, & le Vice-Amiral s'étant mis en devoir de le défendre, les trois Galéres l'ataquérent lui-même, lui coulérent à fond une des siennes, & en mirent une autre hors de service. Ils firent pis, Riviere aiant abordé malgré eux, & s'étant retiré dans Cartagéne, ils tirérent plusieurs volées de canon sur cette Ville.

Ximenez averti de leur insolence, aprés avoir refusé d'entendre leurs Députez, fit arrêter leurs éfets ; leur ordonna sous peine de la vie de sortir dans vingt-quatre heures des Etats de Sa Majesté Catholique, & défendit tout commerce avec eux : Il avoit même déja donné les ordres pour aler ravager leurs côtes avec le fer & le feu ; mais ils conjurérent cette tempête par une Ambassade trés-soumise qu'ils envoiérent à Charles dans les Païs-Bas.

Quoique Ximenez parût uniquement ocupé

des afaires d'Etat, il ne laissoit pas de donner une partie de ses soins à celles de son Diocése & de l'Inquisition. Il avoit fait même depuis peu quelques éxécutions sanglantes de plusieurs Juifs & Mahométans, qui aprés avoir embrassé la Religion Chrétienne, étoient retournez à leurs prémiéres erreurs. Ceux qui en étoient échapez, se plaignoient qu'on faisoit périr tous les jours un grand nombre d'innocens, dont tout le crime consistoit à avoir des gens interessez à leur perte. L'on avoit fait ces plaintes depuis long tems, comme on les fait encore aujourd'hui, & on les avoit toujours fait inutilement.

Pour juger si elles étoient bien fondées, il n'y a qu'à supose [ce que ceux qui sont un peu informez des procédures de ce Tribunal, savent être inconteſtable] il n'y a dis-je qu'à supose trois choses : Que dans l'Inquisition le délateur est conté pour témoin : Qu'on ne donne aucune connoissance aux acusez de ceux qui les acusent ; & qu'il n'y a point de confrontation de témoins.

Les Juifs qui étoient alors en Espagne, & ce qui y restoit des Maures qui avoient embrassé la Religion Chrétienne, qui y étoient en grand nombre, aprés avoir fait long tems & inutilement leurs plaintes sur les trois chefs que l'on vient de raporter, & se voiant par là exposez tous les jours à la vengeance de leurs énemis, députérent enfin à Bruxelles pour obtenir du Roi que l'Inquisition sur ces trois chefs fût obligée de se conformer à l'usage de tous les autres Tribunaux tant écléſiastiques que séculiers. Leur demande paroissoit juste ; mais ce qui parloit le plus hautement en leur faveur, est qu'en arrivant ils avoient fait de grands présens à tous ceux du Conseil, & ofroient au Roi

quatre-vingt mille écus d'or, s'il vouloit leur accorder leur demande. Jamais proposition ne fut faite plus à propos: Charles étoit sur son départ pour l'Espagne, & il avoit besoin d'argent; tout paroissoit donc disposé à les satisfaire.

Mais Ximenez aiant apris d'Aïala ce qui se passoit à Bruxelles, il en écrivit à Charles avec autant de force que s'il se fût agi de renverser les Loix fondamentales de la Castille. Il lui raporta l'exemple de Ferdinand, à qui les mêmes gens qui le solicitoient de violer les loix établies par ses péres, avoient ofert jusqu'à six cens mille écus d'or dans le plus grand besoin d'argent qu'il eût jamais eû, c'est à dire, lors qu'il étoit prêt d'entreprendre la conquête de la Navarre, ce qu'il avoit généreusement refusé. Il ajoûte, que si l'on reformoit les trois chefs, dont l'on se plaignoit, l'Inquisition n'auroit plus de témoins; ou que si elle en avoit, ils seroient tous les jours exposez à être poignardez par les acusez, ou par leurs partisans. Enfin il lui prédit un soulevement général dans toute l'Espagne, s'il entreprenoit de passer outre. Il n'en falut pas davantage pour obliger de renvoïer les Députez sans leur rien acorder, & les trois chefs des procédures furent d'autant mieux établis, que l'on avoit fait de vains éforts pour les renverser.

Les Députez revinrent ainsi de Bruxelles sans avoir rien obtenu; mais aiant publié, ou à dessein ou imprudemment, que le Roi, quoi qu'on afectât d'en publier, n'étoit pas prêt de passer en Espagne; & que les Flamans, qui aprehendoient de se voir réduits en Provinces de cette Monarchie, n'épargnoient rien pour le retenir, l'on vit par tout de si grandes dispositions à un soulement général, que quelque interêt

qu'eût Ximenez à prolonger sa Régence, qui ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roi, il fut obligé de lui mander, qu'à moins qu'il ne fût résolu de perdre l'Espagne, & de voir son frére Ferdinand élevé sur le Trône, il faloit partir incessament : Que quant à lui, il n'avoit pû apaiser le peuple, qu'en faisant préparer la Flote qui devoit l'escorter, qu'elle partiroit dés-qu'elle seroit en état; & que Sa Majesté de son coté devoit tout préparer pour son départ.

Cependant quoique Ximenez n'épargnât rien pour retenir les peuples dans le devoir jusqu'à l'arrivée du Roi, les mécontens augmentoient tous les jours. Il étoit arrivé plusieurs personnes des Païs-Bas, qui avoient publié que l'on y faisoit passer tous les jours d'Espagne des sommes d'argent, qui toutes immenses qu'elles étoient, n'étoient pas capables de satisfaire l'avarice des Ministres de Sa Majesté : Que si Elle prétendoit les introduire dans le Conseil, il n'y avoit plus ni Charges ni Bénéfices ausquels les Espagnols pussent prétendre ; qu'ils vendoient publiquement les unes & les autres ; & que si cela continüoit, l'on n'y verroit bien-tôt que des gens qui en seroient tout à fait indignes, des simoniaques & des impies.

Ces bruits s'étant répandus par tout, plusieurs Villes s'assemblérent pour en délibérer, & le résultat fut, que Sa Majesté seroit supliée de n'admettre dans son Conseil d'Espagne, aux Charges, aux Bénéfices, & aux Gouvernemens, que des naturels du Païs. Quoique Ximenez fût persuadé qu'ils n'avoient pas tout le tort, il ne laissa pas de s'opposer de tout son pouvoir à des pareilles délibérations, qu'il traitoit d'injurieuses à Sa Majesté. Mais l'interêt, la plus forte de toutes les passions, avoit télement échaufé tout le monde, qu'il ne put les apaiser

qu'en se chargeant d'en écrire lui-même à Sa Majesté : Il le fit, & le fit avec chaleur ; & donna par là le coup fatal à sa fortune.

Les Courtisans de Bruxelles persuadérent au Roi que le mal n'étoit pas à beaucoup prés si grand que Ximenez le faisoit ; qu'il débitoit ses propres sentimens en faisant semblant d'apuier ceux des peuples ; Qu'en exclüant ses plus fidéles serviteurs des Gouvernemens, des Charges & du Conseil, il ne travailloit qu'à se rendre nécessaire, & à tenir Sa Majesté dans une dépendance éternelle de lui & des siens : En un mot comme ils crurent qu'il avoit conjuré leur perte, ils conjurérent la sienne, & se liguérent entr'eux pour y réüssir.

Cette ligue ne put être si sécrette, que la plu-part des Grands de la Castille n'en fussent informez. Il n'en falut pas davantage pour les faire soulever contre Ximenez : Ils vouloient engager les Villes les plus considérables dans leur parti ; mais la Flote qui partit au mois de Juillet pour aler escorter le Roi, aiant persuadé tout le monde qu'il ne pouvoit plus tarder à se rendre en Espagne, chacun demeura dans le devoir à la reserve des Grands, qui ne pouvant soufrir les hauteurs de Ximenez, ne cherchoient qu'à s'en vanger. Mais avant qu'ils en eussent trouvé l'ocasion, le Cardinal pensa se brouiller avec le Pape, de la maniére qu'on va le raconter.

Leon X. de la maison de Médicis, avoit succédé à Jules II. à l'âge de trente-six ans par une conspiration des jeunes Cardinaux contre les vieux ; ou plutôt, comme portent de bons mémoires, par un abcés qui lui créva dans le Conclave, dont la püanteur fit juger qu'il ne vivroit pas long tems. Il étoit naturélement magnifique, & le plus souvent libéral jusqu'à

la prodigalité. Il étoit aiſé de juger qu'étant de cette humeur, les revénus de l'Etat Eccléſiaſtique, & ceux qu'il recevoit des autres Provinces Chrétiennes, ne ſufiroient pas long tems à ſa dépenſe. Il falut en éfet avoir recours aux voies extraordinaires ; & comme l'Eſpagne faiſoit profeſſion, au moins extérieurement, d'une grande dépendance à l'égard des Papes & du Saint Siége, & qu'elle étoit alors gouvernée par les deux Archevêques de Toléde & de Saragoſſe, que l'on préſumoit ne devoir pas s'opoſer aux deſſeins de Sa Sainteté ; l'on adreſſa une Bulle au Nonce qui étoit alors en Eſpagne, par laquelle il étoit ordonné à tous les Eccléſiaſtiques de paier au Pape pendant trois ans, la dixme de tous leurs revenus.

Le motif d'une levée ſi extraordinaire n'eut ni la baſſeſſe ni la malignité que les énemis du Saint Siége lui imputérent. Il n'y en avoit jamais eu de plus ſpécieux ; l'on prétendoit l'emploier toute entiére à repouſſer Selim, qui aprés avoir acru l'Empire des Turcs preſque de la moitié par la conquête de la Sirie & de l'Egypte, menaçoit l'Italie, & ſe vantoit de l'aſſujétir en moins de deux campagnes.

Que ce fût raiſon ou prétexte, le Nonce, qui apréhendoit la fermeté de Ximenez, s'adreſſa d'abort aux Arragonois ; mais il trouva des gens atachez à leurs priviléges, qui ſans uſer de détour s'opoſérent hautement à l'éxécution de la Bulle ; & pour rendre leur réfus plus autentique, ils le firent en plein Sinode national.

Le Nonce rebuté de ce coté-là, s'adreſſa au Clergé de Caſtille : Il ſe diſpoſoit déja à s'aſſembler pour faire un pareil refus ; mais Ximenez l'empécha, ſe chargea lui ſeul de cette afaire, & lui promit que la Bulle, dont il s'a-

gissoit, seroit aussi-peu éxécutée en Castille qu'en Aragon. Il écrivit aussi-tôt directement à Sa Sainteté, que toutes les fois qu'Elle auroit de véritables besoins, bien loin de lui refuser la dixme, que tout son revenu & les trésors de son Eglise seroient entiérement à sa disposition; mais qu'il y aloit de son honneur & de celui du Saint Siége de supposer de faux besoins: Qu'on n'étoit pas en Espagne si peu instruit des afaires du monde, qu'on n'y sçût fort bien que Selim ne songeoit à rien moins qu'à ataquer l'Italie; Qu'il suplioit donc Sa Sainteté de lui mander ses intentions, puis qu'il n'étoit pas résolu de passer outre, jusqu'à ce qu'il les eût aprís d'Elle-méme. Il adressa cette lettre à Arreaga, son Agent en Cour de Rome, & lui ordonna d'en soliciter la réponse. Elle fut telle que Ximenez pouvoit la souhaiter; le Nonce fut desavoüé, & l'on ne parla plus en Espagne d'aucune contribution. L'on peut juger pourtant si le Nonce avoit tort; puisque la Bule fut éxécutée à la rigueur dans les Etats de Sa Sainteté, & dans le reste de l'Italie avec quelque modification.

Ximenez étoit à peine sorti de cette afaire, qu'il lui en survint une autre. L'on a vû que le Duc de l'Infantade n'étoit pas de ses amis: Un procés étant survenu à ce Duc contre le Comte de Crunna, & craignant de le perdre si le Cardinal en étoit juge, il obtint des lettres de Charles, par lesquelles il se reservoit la connoissance de cette afaire, lors qu'il seroit sur les lieux, & défendoit cependant toutes poursuites. Ximenez s'en plaignit hautement, & écrivit si fortement au Roi de cette afaire, qu'il permit enfin qu'elle fût jugée par les Juges ordinaires. Il en arriva ce que le Duc avoit prévû; il perdit son procés. Il ne témoigna pas pour lors

son ressentiment; mais quelque tems aprés le grand Vicaire d'Alcala aiant envoïé le Promoteur à Guadalajara, qui apartenoit au Duc, pour y faire quelques procédures, le Duc lui fit donner des coups de baton, sous prétexte qu'il avoit entrepris sur la Jurisdiction de Bernardin de Mendosse son frére, qui étoit Archidiacre du lieu, & menaça le Promoteur de le faire pendre, s'il lui prenoit envie de revenir. Le Promoteur fut à Madrit en porter ses plaintes à Ximenez.

Le Cardinal, qui jugea bien qu'on ne s'en étoit pris à son Oficier que pour se vanger de lui, & que cette injure retomboit toute entiére sur lui-même, menaça hautement d'excommunication le Duc, & de le dépouiller de toutes ses terres, s'il ne se soumetoit a toutes les satisfactions que l'Egliſe a acoutumé d'imposer pour de pareils excés. Le Duc ne l'eut pas plutôt apris, qu'au plus fort de sa colére il lui envoïa son Chapelain pour lui dire de sa part toutes les injures les plus atroces dont il put s'aviser. Le personnage étoit des plus dificiles à faire: Cependant le Chapelain qui craignoit la violence du Duc, fut obligé de s'en charger. Il partit sur l'heure pour aler trouver le Cardinal: Il se mit à genoux devant lui; & aprés lui avoir demandé pardon de ce qu'il aloit lui dire, il lui repéta mot à mot toutes les injures qu'il avoit ouï dire au Duc.

Le Cardinal qui n'étoit pas moins surpris de la naïveté du Chapelain, que de l'emportement du Duc, ne laissa pas de l'écouter aussi froidement, que s'il lui eût fait un compliment: Il ne changea ni de visage ni de posture; il se contenta, aprés l'avoir repris, de ce qu'il s'étoit chargé d'une commission si peu séante à une personne de son caractére; de le renvoïer au Duc, en lui disant qu'il le trouveroit

bien faché à son retour de toutes les impertinences qu'il lui avoit fait dire.

En éfet le Duc revenu de son emportement, trouva fort mauvais qu'on ne l'eût pas empêché de faire une pareille extravagance : Il gronda fort son Chapelain de ce qu'il lui avoit trop éxactement obéi ; & le renvoia sur ses pas pour en faire des excuses au Cardinal. Le Connétable de Castille l'aiant trouvé dans cette disposition, lui ofrit son entremise pour son acommodement avec Ximenez. Il l'accepta ; & le Cardinal qui n'oublioit jamais les bonnes actions, & qui se souvenoit encore que le Duc avoit refusé de s'unir contre lui avec Pedro Giron, ne s'en éloigna pas. L'on convint du jour & du lieu de l'entrevûe : Elle se fit à Foncarallio ; l'on s'y rendit de part & d'autre, sans autre compagnie que de quelques amis communs.

Comme l'on étoit au plus fort de la conférence, il arriva un incident qui faillit à tout rompre ; l'on entendit un grand bruit de chevaux, & les fanfares des trompettes qui marchoient à leur tête. Le Duc & le Connétable en parurent fort surpris, & ne firent aucune dificulté que le Cardinal n'usât de mauvaise foi, & ne les eût atirez à Foncarallio pour se saisir du Duc. Ximenez de son coté qui n'avoit donné aucun ordre, ne pouvoit déviner ce que ce pouvoit être. Il fut question de le savoir. C'étoit Jean Spinosa, Capitaine des Gardes du Cardinal, qui aiant apris qu'il étoit à Foncarallio, & s'étant imaginé qu'il n'étoit pas de sa dignité qu'il revînt aussi-mal acompagné qu'il étoit parti, étoit venu avec tous ses Gardes pour lui faire escorte à son retour. Ximenez aprés l'avoir bien grondé du contre-tems qu'il venoit de faire, le renvoia sur ses pas, lui défendant de s'ingérer à l'avenir de déviner ses intentions.

La bonne foi du Cardinal acheva de gagner le Duc. L'acommodement ſe fit avec toutes les marques de part & d'autre d'une parfaite réconciliation, & chacun s'en retourna chez ſoi fort ſatisfait de ce qui s'étoit paſſé à Foncarallio.

Entre les choſes que Ximenez s'étoit propoſé d'éxécuter pendant ſa Régence, celle qui lui tenoit le plus à cœur, étoit de vuider tous les procés qui étoient entre des perſonnes puiſſantes & des particuliers. L'amour qu'il avoit pour la juſtice ne lui permétoit pas de ſoufrir que l'on conſumât les derniers en fraiz, & que les prémiers abuſant de leur autorité retinſſent impunément ce qui ne leur apartenoit pas. Il avoit de la ſorte terminé un grand nombre de procés que la chicane auroit rendus éternels. Il s'étoit atiré à cette ocaſion beaucoup d'afaires facheuſes, dont il s'étoit toujours tiré avec avantage, quelquefois par adreſſe, le plus ſouvent par autorité.

Il en arriva de même à l'ocaſion du démélé qu'il eut pour le même ſujet avec le Comte d'Uregna. Il fut pouſſé de part & d'autre aux derniéres extrémitez; il penſa ſoulever toute la Caſtille. Il y avoit procés entre le Comte & Guixada pour le Domaine de Villafratre prés de Valladolid : Le Comte en étoit en poſſeſſion; Guixada vouloit y rentrer; il étoit inférieur en toutes maniéres au Comte, mais il avoit le droit de ſon coté. L'afaire aiant été portée au Conſeil de Valladolid, Guixada gagna ſon procés; mais comme il étoit perſuadé que le Comte feroit dificulté d'aquieſcer à la Sentence, il demanda à Ximenez un Huiſſier & des Sergens pour le remettre en poſſeſſion. Par malheur, ou de deſſein formé, le fils du Comte d'Uregna ſe trouva à Villafratre, lorſque l'Huiſſier & les Sergens y arrivérent. Il étoit acompagné du fils du Conné-

rable, de celui de l'Amiral, & du fils du Duc d'Albuquerque. Ils ne s'opoſérent pas ſeulement à l'éxécution de la commiſſion ; mais l'Huiſſier aiant voulu verbaliſer, ils le chargérent de coups de baton, lui & ſa troupe, & le réconduiſirent de la ſorte hors des portes de Villafratre. Ces Oficiers ſubalternes ainſi mal traitez furent porter leur plainte au Conſeil de Valladolid : Le Conſeil ordonna auſſi-tôt que les Milices du païs marcheroient pour faire éxécuter la Sentence renduë. L'Evêque de Malaca, Préſident du Conſeil, ſe mit à leur téte ; & l'on aloit aſſiéger Villafratre dans les formes, lorſque le Connétable, qui voïoit ſon fils engagé dans cette méchante afaire, s'y rendit, dans le deſſein de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il fit tant, partie par autorité, partie par priéres, qu'il obligea enfin ces jeunes Seigneurs à ſortir de Villafratre, & à laiſſer l'Evêque éxécuter en liberté les ordres du Conſeil, dont il étoit Commiſſaire. Il fut enſuite trouver l'Evêque ; & comme ce Pré at étoit des plus modérez, il n'eut pas de peine à obtenir de lui que l'afaire en demeurât là ; c'eſt à dire, que ces jeunes Seigneurs ne ſeroient point impliquez dans des informations & dans des procédures qui pouvoient avoir des ſuites.

Ximenez qui tenoit pour maxime inviolable, qu'il ne faloit jamais diſſimuler les moindres atentats contre l'autorité ſouveraine, blama la condeſcendance de l'Evêque, ordonna priſe de corps contre les coupables, les fit citer à ſon de trompe, & envoïa l'Alcaïde Sarmiento avec de bonnes Troupes pour leur faire leur procés, & pour démolir juſqu'aux fondemens Villafratre qui leur avoit ſervi de retraite.

Les quatre jeunes Seigneurs n'eurent pas plu-

tôt aprés ce que l'on venoit d'ordonner contr'eux, qu'aiant ramaſſé tout ce qu'ils purent des vaſſaux de leurs péres, ils rentrérent dans Villafratre, réſolus de le défendre contre Ximenez, ou de s'enſevelir ſous ſes ruïnes. Ils firent pis, Sarmiento les aiant aſſiégez dans les formes, aprés avoir dit contre le Cardinal toutes les injures dont ils purent s'aviſer, ils firent traîner ſon fantôme par les ruës, & le mirent en piéces.

Cependant le Siége continüoit toujours, & Villafratre réduit à l'extrémité ne pouvoit plus tenir, lorſque les jeunes Seigneurs trouvérent le moien d'en ſortir, abandonnans ce miſérable lieu à la derniére déſolation. Ils en étoient à peine ſortis, que Sarmiento y entra, le ruïna juſqu'aux fondemens, & y fit labourer & ſémer du ſel; ſept des principaux habitans, qui avoient injurié l'Huiſſier, furent fouëtez publiquement; & un domeſtique de l'Amiral, qui y avoit conduit quelques gens de défenſe, fut traité de même: Pour les jeunes Seigneurs qui s'étoient ſauvez de Villafratre, ne trouvant point de retraite aſſez ſûre contre l'autorité de Ximenez, ils furent obligez de ſe retirer dans les montagnes des Aſturies.

Comm'ils apartenoient preſque à tous les Grands de Caſtille, il y en eut peu qui ne s'emploïaſſent auprés du Cardinal pour faire leur acommodement; mais voïant qu'il perſiſtoit à les faire punir à la rigueur, ils s'adreſſérent au Roi, & emploïérent tous leurs amis pour obtenir de lui qu'il ſe reſervât la connoiſſance de cette afaire, & qu'il ſuſpendît cependant toutes les pourſuites. Ximenez lui écrivit de ſon coté, & lui repréſenta avec tant de force les conſéquences de l'action dont il s'agiſſoit, que cette afaire lui fut renvoïée pour être jugée en dernier Reſſort.

L'on n'a point de preuves si Ximenez avoit laissé pressentir qu'il useroit de clémence ; mais il est certain que les péres des quatre Seigneurs les obligérent de se remettre dans les prisons de Valladolid. Toute la Castille en suspens atendoit la fin de cette grande afaire ; mais l'étonnement redoubla d'une étrange maniére, lorsque l'on sçut qu'ils avoient tous quatre été condannez à mort comme criminels de Léze-Majesté. Jusques là Ximenez avoit laissé agir la Justice ; mais le Jugement n'eut pas plutôt été rendu, qu'il en suspendit prémiérement l'éxécution. Il leur pardonna ensuite ; & le fit d'une maniére si noble, qu'il étoit aisé de juger qu'il s'étoit fait violence en les poursuivant aussi rigoureusement qu'il avoit fait. L'on ne peut pas nier qu'il ne fût naturélement sévére ; mais l'exemple que l'on va raporter, sufira pour convaincre qu'il ne l'étoit dans l'éxécution que par raport à cet amour souverain qu'il avoit pour la justice.

Lors des diférends entre le Cardinal, Carvajal qui avoit été destitué de l'Evéché de Siguença à la priére de Jules II. & Frédéric de Portugal qui lui avoit été substitué, tout le Diocése aiant pris parti pour l'un ou pour l'autre, l'on en vint enfin à une guerre ouverte. Il se fit à cette ocasion une infinité de desordres, particuliérement dans la ville d'Almazan, qui apartenoit au Comte de Montaigu. Le Conseil de Madrit se crut obligé d'y envoier un Commissaire avec main forte pour informer contre les coupables. Ce Commissaire éxécutoit sa commission avec tant de rigueur, que le Comte de Montaigu, aprés lui en avoir fait souvent & inutilement des rémontrances, fut obligé d'écrire au Conseil pour le prier de le révoquer, s'ofrant de réduire lui-même ses vas-

saux à leur devoir. Le Conseil n'aiant eu égard ni à ses priéres ni à ses offres, & le Commissaire continüant toujours ses sanglantes éxécutions avec une crüauté qui a peu d'exemples, le Comte touché de la désolation de ses vassaux, monta à cheval, acompagné de ses amis, chassa le Commissaire & ses supôts, & rétablit l'ordre & la tranquilité dans Almazan.

Le Commissaire en porta ses plaintes au Conseil, & le Comte y aloit être condanné tout d'une voix comme criminel de Léze-Majesté, lorsque Ximenez, contre l'atente de tout le monde, s'y opôsa. Il représenta que le Comte s'étant adressé au Conseil, il avoit dû lui rendre justice; que ne l'aiant pas fait, si l'on avoit failli dans cette ocasion, la faute en étoit au Conseil: Que le Comte n'étoit pas obligé de laisser égorger tous ses vassaux; qu'en aiant pris la défense sur un déni de justice, il n'avoit fait qu'user de son droit. Ximenez fit plus; il voulut que le Comte fût reçu partie contre le Commissaire; & ses excés aiant été prouvez, il le fit passer par la rigueur des Loix. Cette action de modération & de justice aquit d'autant plus de gloire à Ximenez, que tout le monde savoit que le Comte de Montaigu n'étant pas de ses amis, il pouvoit le perdre sans s'atirer aucun reproche, puis qu'il n'avoit pour cela qu'à laisser agir la justice sans s'en méler. La mort de l'Evêque de Placentino acheva de pacifier le Diocése de Siguença. Cet Evêché fut donné à Carvajal, & Frédéric demeura en possession de celui de Siguença.

Le Cardinal ne sortit ni si tôt ni si aisément du démêlé qu'il eut avec le Duc d'Alve touchant la Commanderie de Consuegra, la plus riche que l'Ordre de S. Jean de Jérusalem possédât en Espagne. Antoine de Zuniga en avoit

été pourvû par le Roi Philippe sur la démission de son Oncle, qui en avoit été long tems paisible possesseur : La nomination du Roi avoit été confirmée par le Pape, & l'on n'avoit omis aucune des formalitez requises pour rendre le droit de Zuniga incontestable ; mais le Roi Ferdinand l'en avoit dépouillé contre toute justice, & l'avoit donnée à Diégo de Tolède, troisiéme fils du Duc d'Alve, pour recompenser le pére qui venoit d'achever la conquête de la Navarre. Il y avoit six ans qu'il la possédoit, lorsque Zuniga, qui avoit été obligé de céder à la force, en porta sa plainte à Ximenez : Il la reçut, & promit de lui rendre justice. Le Duc d'Alve persuadé qu'il tiendroit parole, ne voulut pas que son fils comparût à l'assignation qui lui fut donnée : Il s'adressa directement au Roi, & le pria d'évoquer la cause au Conseil de Bruxelles.

Ximenez s'y opposa, & fit souvenir le Roi que de pareilles évocations étoient contraires aux Loix & aux Priviléges de la Castille ; & que de plus Sa Majesté lui avoit formélement promis de ne les plus acorder. Ainsi le Duc d'Alve ne pouvant obtenir l'évocation, eut recours à la Reine Germaine, afin qu'elle interessât les Rois de France & d'Angleterre dans son afaire. La Reine le fit, & les deux Rois écrivirent à Charles pour le prier de retenir l'afaire, & de la décider lui-même, lors qu'il seroit sur les lieux. Charles ne pouvant rien réfuser à une si puissante intercession, se reserva le jugement du procés malgré toutes les remontrances du Cardinal ; mais ce fut à une condition dont le Cardinal sçut bien se prévaloir. Les lettres que le Roi lui écrivit sur ce sujet, portoient expressément, qu'en atendant qu'il pût sur les lieux connoître de cette afaire, la Commande-

rie, ses revenus & dépendances seroient mis en séquestre entre les mains d'un Commissaire nommé par Ximenez, qui les administreroit au nom de Sa Majesté, pour être restituez à qui ils apartiendroient de droit.

La clause ne se trouva pas du goût du Duc d'Alve; il la regarda comme une preuve que l'on doutoit de son bon droit, & comme un préjugé favorable à Zuniga. Ximenez eut sur cela plusieurs conférences avec lui; mais le Duc demeura toujours ferme à refuser de remettre la Commanderie au séquestre qui seroit nommé, quoique le Cardinal lui offrit de ne nommer personne qui pût lui être suspect. Enfin le Duc ne s'acommodant d'aucun expédient, & la conversation s'échaufant, Ximenez lui dit d'un ton résolu qu'il prît tel parti qu'il lui plairoit, mais que si dans un tel tems, qu'il lui marqua, il ne changeoit pas de résolution, le Roi ni lui n'en auroient pas le démenti, & qu'il trouveroit bien le moien de le faire obéïr. Le Duc lui répondit avec autant de fierté, que c'étoit où il l'atendoit; que si on l'ataquoit à force ouverte, il emploiroit la même voie pour se maintenir, & qu'il feroit bien voir en tems & lieu que s'opoſer à la tirannie de Ximenez, n'étoit pas resister au Roi. Ils rompirent là dessus, & l'on aprit aussi-tôt que le Fils du Duc assembloit des troupes pour se maintenir par force dans la Commanderie. Mais Ximenez le prevint, & les Milices du Païs soutenuës de mille chevaux lui tombant sur les bras, le défirent si absolument, qu'il fut obligé de se soumettre au Cardinal, & de remettre la Commanderie, & tout ce qui en dépendoit, au Commissaire qu'il lui plut de nommer. Ce fut la derniére action où Ximenez emploïa

la force pour se faire obéïr. Personne n'entreprit plus depuis de lui resister.

Ainsi tout étant paisible, Ximenez crut qu'il pouvoit quiter Madrit, & s'avancer vers la frontiére jusqu'à Aranda, où il prétendoit s'aréter jusqu'à l'arrivée du Roi. Il choisit cet endroit pour son séjour, tant à cause de son agréable situation, & du bon air que l'on y respire, qu'à raison d'un Monastére de Cordeliers parfaitement bien bati, situé proche d'Aranda, où il prétendoit se retirer. Les motifs de ce voïage furent d'être plus proche de la Cour, lors qu'elle debarqueroit, de vérifier d'autant plus éxactement qu'il seroit plus proche, s'il étoit vrai que les endroits où le Roi devoit aborder, étoient infectez de peste, comme le bruit en couroit, afin de l'avertir en ce cas d'aborder ailleurs, & d'envoïer dans tous les ports, qui se trouveroient éxemts de soupçon, tant de rafraichissemens, que la Cour les en trouvât abondament pourvûs, lors qu'elle y arriveroit.

Ces motifs obligérent Ximenez de quiter Madrit. Il en partit acompagné du Conseil d'Etat, & n'oublia pas de mener avec lui l'Infant, qu'il n'avoit presque point perdu de vuë depuis la mort du Roi Catholique. Quoique le Cardinal eût alors prés de quatre-vingts ans, jamais il n'avoit joui d'une santé plus parfaite; mais jamais aussi il n'avoit été si prés de la perdre pour ne la plus recouvrer. Etant arrivé à Bos-Eguillas, il y dina : A la sortie du diné, il se trouva extraordinairement mal; & le sang qu'il perdit par les oreilles & par les endroits où les ongles se joignent à la chair, fit soupçonner qu'il venoit d'être empoisonné.

Ce soupçon fut confirmé à l'arrivée de Marquina, Provincial des Cordeliers, qui venoit

ſaluer le Cardinal. Il témoigna un chagrin extraordinaire de n'avoir pû ſe rendre plutôt auprés de lui, quoi qu'il eût fait pour cela toute la diligence poſſible. Il raconta enſuite qu'étant en chemin il avoit rencontré un Cavalier maſqué qui lui avoit dit de ſe hater, d'arriver, s'il pouvoit, avant le diné du Cardinal, & de lui dire qu'il ne mangeât point d'une groſſe truitte qu'on devoit lui ſervir, qu'elle étoit empoiſonnée : Que s'il arrivoit trop tard, il l'avertît de ſe préparer à la mort, parce que le poiſon étoit ſi violent, qu'il n'en pouvoit pas échaper : Qu'aprés lui avoir donné cet avis, le Cavalier s'étoit éloigné ſi prontement, qu'un moment aprés il l'avoit perdu de vuë : Que tout ce qu'il avoit pû remarquer, eſt qu'il tenoit le chemin de Madrit.

Le Provincial avoit à peine achevé de parler, que l'on vint dire au Cardinal que Carillo, qui avoit fait l'eſſai de la truitte, ſe trouvoit fort mal. Cette circonſtance, jointe au récit que le Provincial venoit de faire, acheva de perſuader tous ceux qui étoient préſens, que le Cardinal avoit été empoiſonné, & que c'étoit fait de ſa vie. Lui ſeul en douta éfectivement, ou fit ſemblant d'en douter. On lui entendit pourtant dire que ce n'étoit pas la prémiére fois qu'on avoit tenté une pareille méchanceté, qu'un jour en ouvrant une lettre qui venoit de Flandre, il lui étoit monté au cerveau une poudre extrémement ſubtile qui l'avoit étourdi; que depuis ce tems-là il étoit ſujet à un grand mal de tête, & que ce mal augmentoit tous les jours au lieu de diminuër. L'on ajoûte que ſes Médecins l'étant venu voir, il leur dit qu'il mouroit par la méchanceté des étrangers. L'on ſoupçonna Baracoldo, Sécrétaire du Cardinal, d'avoir prêté ſa main pour

l'éxécution de ce crime. Il eſt conſtant que le Cardinal ne l'en ſoupçonna pas, & qu'il continüa à s'en ſervir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il ſeroit dificile de décider à la ſolicitation de qui il ſe ſeroit porté à l'entreprendre. Les Eſpagnols en acuſent les Flamans, & les Flamans les Eſpagnols.

Quoi qu'il en ſoit, Ximenez ne laiſſa pas de ſe rendre à Aranda, où bien loin de rien relacher de ſon aplication aux afaires d'Etat, il entreprit à la priére de Chievres l'afaire la plus délicate de toutes celles qu'il avoit maniées pendant ſa Régence.

Il y avoit long tems que Ximenez, ſur quelques avis qu'il avoit reçûs que les doméſtiques de l'Infant tramoient quelque choſe en ſa faveur au préjudice du Roi Catholique, avoit écrit à Chievres qu'il ſeroit à propos de les changer, & de lui en donner d'autres, de la fidélité deſquels il pût répondre à Sa Majeſté. Ces doméſtiques étoient au nombre de trente-deux, tous choiſis de la main du feu Roi, tous gens de mérite, & la plupart de qualité. Les principaux & les plus conſidérables en toutes maniéres étoient Pedro Nugnez de Guſman, Gouverneur de l'Infant; Alvaro Ozorio, Evêque d'Aſtorga, ſon Précepteur; Gonzalez de Guſman, ſon Chambellan; & Sancho de Paredez, ſon prémier Maître d'Hotel.

Chievres étoit demeuré d'acord que le changement que Ximenez lui propoſoit, ne pouvoit être que fort utile; mais ſoit qu'il ne crût pas Ximenez aſſez puiſſant pour l'éxécuter ſans cauſer du trouble dans l'Etat, ou qu'il ne voulut pas donner cette mortification à l'Infant, il s'étoit contenté de lui répondre qu'il faloit obſerver ces doméſtiques de ſi prés, qu'il ne fût pas en leur pouvoir de rien entreprendre. Xi-

menez, qui vit que Chievres se ménageoit avec l'Infant, ne jugea pas à propos de se commettre avec lui. Il se contenta de l'observer, & il le fit avec tant d'éxactitude, qu'on lui entendit dire souvent que la seule personne de l'Infant l'occupoit plus que tout le reste de la Castille.

Cependant Chievres aiant depuis fait plus d'atention à l'avis que Ximenez lui avoit donné, jugea que tôt ou tard il faudroit l'éxécuter, qu'il seroit obligé lui-même de se charger de toute la haine qu'une action de cette nature étoit capable d'atirer, & qu'il ne pourroit pas s'empêcher de se brouiller peut-être irréconciliablement avec le frére unique de son Souverain; & que s'il arrivoit qu'il parvînt à la Couronne, il se vangeroit peut-être un jour de ceux qui l'auroient ofensé par un endroit si sensible.

Ces réfléxions obligérent Chiévres d'écrire à Ximenez, qu'il rendroit au Roi un service des plus importans, & dont lui Chievres lui auroit la derniére obligation, s'il vouloit faire à l'égard de la maison de l'Infant le changement qu'il lui avoit proposé. Sa depêche étoit acompagnée d'une lettre du Roi, qu'il adressoit à Ximenez seul. Elle contenoit un ordre absolu de changer incessament les quatre prémiers Oficiers du Prince son frére, & de disposer du reste de ses domestiques comme il le jugeroit plus à propos pour le bien de son service.

Trop de précaution nuit souvent : ce paquet avoit été extrémement recommandé au courier; il le recommanda de même au Maître des postes, qui s'imagina que ce paquet contenoit des nouvelles certaines du départ du Roi. Sur ce préjugé il retint cinq jours le paquet, afin d'avoir le tems d'en donner le prémier la nouvelle

à tous les Grands, & de profiter des libéralitez qu'ils avoient coutume de faire dans ces ocasions. Au bout des cinq jours aiant fait réfléxion à la faute qu'il avoit faite, & n'osant pas présenter lui-même le paquet à Ximenez, il le remit au Cardinal de Tortose *. Ce Prélat par une faute pire que celle que le Maître des postes venoit de commettre, ne se contenta pas de l'ouvrir, mais en fit confidence à l'Infant. Ainsi Ximenez, à qui le paquet s'adressoit directement, fut le dernier qui sçut ce dont il étoit de la derniére importance qu'il fût informé le prémier; les mesures qu'il eût pû prendre, furent par cette imprudence entiérement rompuës : Au défaut des ménagemens qui n'avoient plus de lieu, il falut avoir recours à la hauteur, & emploïer l'autorité. Ximenez savoit s'en servir mieux que personne du monde : ce fut par là qu'il termina cette afaire si délicate, & dont tout autre que lui, aprés un pareil contre-tems, n'eût jamais voulu se charger.

* *Adrien autrefois Doïen de Louvain*

Cependant les Oficiers de l'Infant avertis par lui-même du danger qui les menaçoit, aprés avoir cherché envain tous les expédiens imaginables pour l'éviter, résolurent que ce Prince iroit trouver Ximenez, & qu'il n'épargneroit rien pour obtenir de lui qu'on ne fist aucun changement dans sa maison jusqu'à l'arrivée du Roi son frére : L'on résolut encore qu'il se feroit acompagner par deux personnes de marque, qui pourroient être au besoin des témoins irreprochables de ce qui se seroit passé entre lui & le Cardinal, que l'Evêque d'Astorga son précepteur en seroit un ; & qu'au défaut de son Gouverneur, qui étoit malade, il envoiroit prier le Cardinal de Tortose de l'acompagner. Ce Cardinal s'en excusa, & dans la vérité il n'a-

voit pas assez de force pour soutenir la présence de Ximenez, aprés le tour qu'il venoit de lui jouër. Ainsi l'Infant fut obligé d'aler trouver Ximenez dans le Monastére d'Aguilera, accompagné seulement de son Précepteur.

Ce jeune Prince n'épargna rien pour fléchir Ximenez; il pria, il conjura, il pleura. Le Cardinal de son coté n'oublia rien pour adoucir l'Infant, & pour lui persuader de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit éviter. A ces mots ce jeune Prince honteux de s'être humilié inutilement, le prit d'un ton plus haut, & dit fiérement à Ximenez, que puisque l'on n'avoit aucun égard aux priéres où il avoit bien voulu se rabaisser, qu'il sauroit bien trouver les moiens de conserver ses Officiers; Que le feu Roi son aïeul les lui avoit donnez, & que tout autre que le Roi son frére ne seroit pas capable de les lui oter.

Ximenez qui n'avoit pas lieu de craindre de pareilles menaces, fit semblant d'en être ofensé pour avoir lieu de rompre la conversation. Ainsi se levant brusquement, il répondit à l'Infant d'un ton élevé : *Vous prendrez, Prince, le parti qu'il vous plaira; mais je vous jure par la vie du Roi nôtre commun Maître, que demain ne se passera pas que ses ordres ne soient ponctuëlement éxécutez, quand toute l'Espagne devroit s'y opoſer.* Ces paroles rompirent la conversation, comme le Cardinal se l'étoit proposé. L'Infant s'en retourna à Aranda; mais il ne fut pas plutôt rentré dans son Palais, que Spinosa & Caballino, Oficiers des Gardes du Cardinal, l'investirent avec tant de précaution, qu'il ne fut plus possible d'y entrer, ni d'en sortir sans leur permission. Le reste du jour & toute la nuit se passa à délibérer; l'on proposa divers expédiens, mais enfin il falut se résoudre à obéir.

Le lendemain à la pointe du jour l'Infant envoïa prier le Conseil d'Etat, les deux Nonces du Pape, & tout ce qui se trouva d'Evêques à Madrit, de venir le trouver; ils y vinrent, aprés que Ximenez leur en eut donné la permission. L'Infant extrémement triste se plaignit à eux de la violence qu'on lui faisoit, & les pria de se joindre à lui pour en écrire au Roi. Comme ce n'étoit qu'un ofice de bienséance, la compagnie lui promit tout ce qu'il voulut, & se retira.

A peine étoient-ils sortis, que Ximenez envoïa ordre aux quatre prémiers Oficiers de l'Infant de venir le trouver; il leur montra l'ordre qu'il avoit reçû du Roi, leur témoigna qu'il avoit de la peine de donner ce chagrin à l'Infant, & à eux; mais que l'ordre étoit précis, & que le Roi vouloit être obéï. Il écouta leurs raisons; il soufrit qu'on lui repliquât, mais enfin la conversation finit par de grandes protestations de la part des quatre Oficiers d'obéïr incessament. Le Cardinal les laissa retourner à cette condition au Palais de l'Infant pour donner ordre à leur départ. S'ils eussent fait paroître la moindre resistance, son dessein étoit de les faire arréter, & ses Gardes n'atendoient que le moindre signal pour s'en saisir. Avant la fin du jour tous les domestiques de l'Infant furent congédiez à la reserve d'un seul; ce fut le célébre Alfonse Castilegio, renommé pour ses bons vers, mais incapable de se méler de toute autre chose. L'on mit auprés de l'Infant des personnes choisies, qui sçurent si bien s'insinuër dans son esprit, qu'il oublia bien-tôt ses anciens domestiques, & les promesses qu'il leur avoit faites de les reprendre, ou si le Roi ne l'avoit pas agréable, de leur procurer des recompenses.

L'Eſpagne vit avec étonnement qu'un homme, qui ne tenoit preſque plus à la vie, eût pû éxécuter en ſi peu de tems & avec tant de hauteur une afaire auſſi dificile; mais l'autorité de Ximenez étoit établie ſur des fondemens ſi ſolides, & il avoit ſi bien pris ſes meſures contre tout ce qui pouvoit l'ébranler, qu'il n'y avoit plus rien qu'il ne pût entreprendre avec ſuccés.

Il négligea même dans cette ocaſion une précaution que Chievres avoit jugé à propos de prendre. Le Gouverneur & le Précepteur de l'Infant étoient proche-parens de deux Grands de Caſtille des plus riches & des plus acréditez; c'étoit le Marquis d'Aſtorga & le Comte de Lemos: Chievres leur avoit fait écrire par le Roi touchant le changement que Ximenez devoit faire par ſon ordre dans la maiſon de l'Infant; & Sa Majeſté ajoutoit qu'elle étoit tellement perſuadée de leur fidélité, qu'elle ne doutoit point que bien loin de s'opoſer à l'éxécution de ſes volontez en faveur de leurs proches, ils n'y contribüaſſent de tout leur pouvoir. L'on avoit mis ces lettres ouvertes dans le paquet du Cardinal pour lui aprendre ce qu'elles contenoient. Ximenez s'en ofença comme d'une précaution inutile à ſon autorité: Il retint les lettres; mais en même tems il fit obſerver ces Seigneurs de ſi prés, qu'ils furent réduits à murmurer en ſécret ſans oſer rien entreprendre au dehors.

Enfin Ximenez réduit à un état où tout autre auroit crû beaucoup faire de pouvoir vivre, domta encore une fois Pedro Giron, qui avoit excité de nouveaux tumultes dans l'Andalouſie, mit les côtes d'Eſpagne à couvert des inſultes des Barbares, conſerva les conquêtes d'Afrique, & ſauva Oran qu'Horuc; frére de Barberouſſe,

avoit assiégé. Il reçut toutes ces bonnes nouvelles dans le Couvent d'Aguilera, peu de tems avant celle de l'arrivée du Roi Catholique, qui s'étoit embarqué au commencement de Septembre, & étoit abordé à la fin du même mois aux côtes des Asturies, & y avoit heureusement débarqué, aprés avoir essuïé une furieuse tempête. 1517.

Quoique cette nouvelle ne dût pas être fort agréable au Cardinal, eu égard à ses interêts particuliers, puisque sa Régence ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roi, il en eut néanmoins tant de joie, qu'il sembla durant quelques jours avoir recouvert sa santé. Il se leva du lit d'où l'on avoit cru qu'il ne pourroit jamais relever; il célébra publiquement la Messe, recommença à donner des audiances, & mangea avec les Cordeliers dans leur Refectoir.

Il reçut dans ce même tems des lettres du Roi, par lesquelles il lui donnoit avis de son arrivée, & le consultoit sur deux afaires importantes: La prémiére regardoit la personne de l'Infant, & consistoit à savoir ce que l'on feroit de lui, Sa Majesté ne jugeant pas à propos qu'il restât en Espagne: Pour la seconde, il s'agissoit de décider laquelle des deux Monarchies le Roi visiteroit la prémiére, l'Arragon ou la Castille. Les Seigneurs Flamans qui acompagnoient Sa Majesté, avoient fait naître ce doute: Ils connoissoient la haute estime que Ximenez s'étoit aquise dans l'esprit du Roi; ils savoient que ce Cardinal avoit dessein de les exclurre du Conseil d'Etat, & de les faire renvoïer en Flandre; & comme il faisoit tout avec hauteur, il s'en étoit vanté publiquement: Ils étoient d'ailleurs informez par ses propres Médecins, qu'il ne pouvoit pas vivre long tems; ainsi ils s'étoient unis pour empêcher qu'il ne pût join-

dre le Roi, & conferer avec lui. Le voïage d'Arragon produiſoit l'éfet qu'ils prétendoient; c'eſt ce qui les avoit porté à le propoſer.

Ximenez, aprés avoir félicité le Roi ſur ſon heureuſe arrivée, répondit en peu de mots, qu'il étoit indubitable que ſi Sa Majeſté vouloit regner paiſiblement en Eſpagne, il faloit en éloigner l'Infant; qu'autrement il ne lui ſeroit pas poſſible de s'en abſenter, que les Eſpagnols ne fuſſent tentez de l'élever ſur le trône où il avoit été deſtiné par le prémier teſtament de ſon aïeul: Que par la même raiſon, & pour éviter le même inconvenient, il ne faloit l'envoïer ni dans les Païs-Bas ni en Italie, mais en Alemagne, où l'Empereur, ſon aïeul, ſe feroit un plaiſir de l'élever. Cet avis de Ximenez fut depuis éxactement ſuivi.

Quant au ſecond chef de la conſultation, le Cardinal répondit que le ſort en avoit décidé; & que Sa Majeſté aiant été comme forcée par la tempête de débarquer ſur les Côtes des Aſturies, qui dépendoient de la Caſtille, les Arragonois n'auroient aucun lieu de trouver à redire, s'il commençoit par l'endroit où la Providence l'avoit conduit. Cet avis fut encore ſuivi; mais les Seigneurs Flamans firent naître tant d'incidens, & retinrent ſi long tems le Roi par les chemins, qu'ils vinrent à bout de leur deſſein, & firent en ſorte que Ximenez ne pût jamais joindre le Roi.

Cependant comme le Cardinal parloit aſſez hautement du deſſein qu'il avoit de faire renvoïer en Flandre les Seigneurs Flamans, ces Seigneurs, ſelon le génie de leur Païs, ne ſe cachoient pas beaucoup de celui qu'ils avoient de le faire renvoïer dans ſon Egliſe, ſi la mort ne les délivroit pas bien-tôt de cet homme inflexible, & naturélement énemi de la Nobleſſe.

Ces dispositions peu favorables au Cardinal, donnérent lieu à Antoine de Rojas, Archevêque de Grénade, de faire une démarche, qui eût donné bien du chagrin à Ximenez, si elle eût réüssi. Rojas étoit Président du Conseil de Castille, & en secret grand énemi de Ximenez. Comme la maladie du Cardinal l'empêchoit d'assister régulièrement au Conseil, l'Archevêque se prévalant de son absence, lui remontra si fortement l'interêt que tous en général & chacun en particulier avoit d'aler au plutôt saluër le Roi, que la compagnie, qui n'ignoroit pas que le Cardinal n'étoit pas en état de se mettre à sa tête, conclud conformément au sentiment de l'Archevêque. Il fit plus, comme il avoit dessein d'y mener l'Infant, il le proposa au Marquis d'Aguilar, son Gouverneur, qui l'aiant réfusé, à moins qu'on ne lui fist voir un ordre exprés du Roi ou du Cardinal, la Compagnie ne laissa pas de se mettre en chemin.

Le Cardinal ne l'eut pas plutôt apris, qu'il lui dépécha un courier avec deux lettres du Roi, par lesquelles il déclaroit précisément que le Conseil atendroit pour venir le saluër, que Ximenez fût en état de se mettre à la tête de la compagnie. Le Président qui avoit toute prête son excuse, prise de la maladie de Ximenez, qui le metoit dans une impuissance absoluë de sortir d'Aranda, ne laissa pas de passer outre avec le Conseil. Mais Ximenez écrivit fortement au Roi, pour le prier de lui permettre de finir sa Régence avec la même autorité qu'il avoit conservée jusques alors. Il ajouta que si avant l'arrivée de Sa Majesté, les Conseillers d'Etat eussent pris la liberté de lui desobéir, il les eût tous dépozez à l'heure même.

Le Roi, qui ne trouvoit rien que de juste dans sa demande, écrivit au Conseil de retour-

ner sur ses pas, & de ne se présenter devant lui, que lorsque le Cardinal seroit en état de le lui présenter. Cette lettre mortifia étrangement le Président & le Conseil ; mais l'ordre étoit trop précis pour se dispenser d'y obéir. L'on retourna à Aranda, où Ximenez, bien loin de leur insulter comme ils l'appréhendoient, diminüa leur confusion autant qu'il lui fut possible. C'étoit une de ses maximes : Il soutenoit avec la derniére force ce qu'il croïoit être de son rang & de sa dignité ; mais quand il avoit une fois obtenu ce qu'il prétendoit, il ne s'en prévaloit jamais pour oprimer ses inférieurs, ou pour s'élever au dessus d'eux plus qu'il n'avoit coutume de faire.

Cependant Ximenez aiant apris que le Roi avoit dessein de convoquer les Etats de Castille pour la fin de Decembre dans le dessein de s'y faire reconnoître Roi solidairement avec la Reine sa mére, & que l'on destinoit Valladolid pour y tenir cette Assemblée, il ne put s'empécher de trouver étrange que l'on eût pris ces deux résolutions sans le lui communiquer, & comme il les trouvoit l'une & l'autre hors de saison, il en écrivit au Roi : Il lui représentoit qu'avant que d'assembler les Etats, il étoit absolument néceſſaire que Sa Majesté se donnât le tems de connoître le génie des Espagnols, leurs loix, leurs mœurs & leurs coutumes ; les interêts des Grands, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs prétentions, leurs forces : Que la tenuë des Etats étoit une démarche bien délicate pour un Souverain élevé hors du pais, & qui n'avoit pas encore pris possession de sa Couronne : Que rien ne pressoit de tenir cette Assemblée ; qu'on y seroit toujours à tems. Il remontroit ensuite, que quand l'on auroit à la tenir dans le tems marqué par Sa Majesté, Val-

ladolid n'étoit pas un lieu propre pour le grand concours de monde qui ne manqueroit pas de s'y trouver, & que Segovie étoit incomparablement plus commode.

Parmi les grandes qualitez de Ximenez, il y avoit un défaut : Il étoit le plus ardent de tous les hommes à presser l'éxécution de ce qu'il avoit une fois projeté : Il ne s'acommodoit dans ces occasions ni au tems ni aux circonstances. Cette ardeur l'avoit souvent jetté dans de grands inconveniens, dont sa bonne fortune l'avoit toujours tiré avec succés.

Il n'en arriva pas de même dans la conjoncture dont nous parlons. Une des principales raisons qu'il alégua pour ne point tenir les Etats, & qu'il pressa le plus vivement, fut qu'il faloit au préalable renvoïer tous les Seigneurs Flamans, parce que les Espagnols, qui ne manqueroient pas de se prévaloir de la liberté & de l'autorité des Etats, ne soufriroient jamais que les prémiéres places du Conseil, & les principales charges de la maison de leur Roi fussent occupées par des étrangers.

Le conseil étoit bon, & l'évènement fit voir que l'on eût bien fait de le suivre ; mais le succés fit voir aussi qu'il avoit été donné à contre-tems. Le Roi n'eut pas la force de cacher aux interessez les conseils que Ximenez lui donnoit à leur desavantage ; il avoit pour les Flamans ses compatriotes la même tendresse que Ximenez avoit pour les Espagnols, & il trouvoit une dureté insuportable à l'obliger de se defaire de tant de Seigneurs dont il avoit éprouvé la fidélité, & avec lesquels il avoit été élevé dés sa plus tendre jeunesse : cela commença à lui rendre odieux & les conseils & celui qui les donnoit.

Les Flamans profitérent de ce foible que leur

Roi avoit pour eux ; & dans ce moment même le Cardinal de Tortoſe, La Chau, Amerſtorf, le Chancelier Sauvage, le Grand Ecuier Lanoy, le Référendaire Gatinara & Chiévres le plus puiſſant & le plus intereſſé de tous a la diſgrace de Ximenez, firent réſoudre le Roi à tenir les Etats dans le tems marqué, & à les tenir à Valladolid contre le ſentiment de Ximenez.

Le Cardinal regarda cette demarche comme le préſage de ſa diſgrace ; & pour la conjurer il demanda, il preſſa, il ſolicita la permiſſion d'aler trouver le Roi ; mais elle lui fut toujours refuſée, ſous prétexte de ſa ſanté qui ne lui permétoit pas de faire un ſi long voiage. L'excuſe étoit d'autant moins ſatisfaiſante, que dans ce même tems il fut obligé de partir pour Valladolid. Ximenez y avoit fait retenir pour ſoi le logis du Docteur Bernardin qui étoit commode pour un malade, parce qu'il étoit éloigné du bruit ; mais Terremonde, Gentilhomme Flamand, Maréchal des logis de la Cour, s'y opoſa ; & afin que le Cardinal eût moins de lieu de s'en plaindre, il le fit marquer pour la Reine Germaine. Ce procedé le choqua d'autant plus, qu'il ſçut que c'étoit à l'inſtigation du Duc d'Alve qu'on lui avoit joüé cette piéce. Sur cela il ſe piqua d'honneur, & pour n'en avoir pas le démenti, il en écrivit au Roi & à la Reine, & les pria d'avoir égard à ſon indiſpoſition ; il en reçut toute la ſatiſfaction qu'il pouvoit ſouhaiter, & la maiſon lui fut laiſſée. Mais Terremonde, qui avoit entrepris de le chagriner, lui fit un autre tour, qui fut de loger ſon train dans un Bourg aſſez éloigné de Valladolid, pour empécher qu'il ne fût ſervi de ſes domeſtiques avec toute l'aſſiduité néceſſaire à un malade.

Ximenez s'en plaignit hautement, & on lui

entendit dire qu'il n'avoit jamais été traité de la sorte, non pas même lors qu'il n'étoit que simple Confesseur de la Reine Isabelle, & qu'il étoit trés-éloigné de lui avoir rendu les services qu'il avoit rendu depuis au Roi & à la Couronne de Castille. Il lui échapa même de parler fort satiriquement de l'état présent de la Cour. Il est toujours dangereux de se plaindre du Gouvernement, mais il l'est encore plus pour ceux qui sont menacez d'une disgrace, parce que ceux qui sont interessez à leur perte, profitent de tout, empoisonnent tout.

Ce fut ce qui arriva à Ximenez: les Seigneurs Flamands, qui ne perdoient aucune occasion de lui nuire, se servirent de ses plaintes pour aigrir contre lui l'esprit du Roi. Ils lui représentérent que l'insolence de Ximenez en étoit venuë à un point qu'elle ne pouvoit plus être dissimulée: Qu'il étoit bon de lui faire comprendre qu'on étoit en état de se passer de lui; qu'aiant une fois desaprouvé la tenuë des Etats, il n'épargneroit rien pour en empêcher le succés, quand ce ne seroit que pour vérifier ses conjectures, & pour mettre le Roi dans une nécessité absoluë de dépendre de ses conseils, & d'en passer par tout où il lui plairoit: Qu'on ne pouvoit donc se dispenser de l'en exclure; Qu'on ne pourroit rien faire de plus agréable à toute la Noblesse de Castille, que de lui sacrifier un homme qui l'avoit toujours traité en véritable Tiran: Que c'étoit l'unique moïen de se disculper de ses violences, & de faire connoître à toute l'Espagne que Sa Majesté n'y avoit point de part.

Le Roi eut beaucoup de peine à traiter si durement un homme à qui il ne pouvoit pas nier qu'il n'eût les derniéres obligations; mais les Seigneurs Flamans lui aiant fait comprendre que de l'humeur dont étoit Ximenez il faloit ou qu'il le

leur sacrifiât, ou qu'il se résolût à les lui sacrifier tous tant qu'ils étoient, il prit enfin la résolution de lui écrire cette terrible lettre, qui fut la cause de sa mort.

Sa Majesté lui mandoit qu'Elle avoit fait dessein avant la tenuë des Etats, d'aler à Tordesillas pour y rendre ses devoirs à la Reine sa mére; qu'Elle passeroit à Moyados, où elle le prioit de se rendre, pour conferer avec lui sur la maniére dont Elle avoit à se gouverner: Elle ajoutoit, qu'aprés qu'Elle auroit pris ses conseils & ses instructions, il étoit juste de le décharger du poids des afaires, afin qu'il pût s'ocuper uniquement du soin de sa santé, & passer tranquilement le reste de ses jours dans son Diocése: Que Dieu seul pouvoit le recompenser des grands services qu'il avoit rendu à l'Etat; que pour lui il l'honoreroit toute sa vie comme son pére.

Par malheur pour Ximenez la fiévre l'avoit repris le jour précédent; mais ce fut bien pis, quand en ouvrant la lettre, il reconnut qu'elle étoit écrite de la main de Moia qu'il avoit destiné pour son successeur; & que le Roi n'avoit fait que la signer. Tant d'ingratitude de la part de Moia, tant de services si mal recompensez, une disgrace si précipitée, & si peu atenduë, tout cela étant joint ensemble, l'emporta dans son esprit, tout grand & tout fort qu'il étoit, sur tout ce que l'expérience & la raison y purent oposer. Sa fiévre en redoubla. Alors détrompé du monde, il rapella tous ces grands sentimens de piété, qu'on avoit lieu d'atendre de la haute probité dont il avoit toujours fait profession, & mourut le jour même; c'est à dire, le huitiéme de Novembre de l'an 1517. agé de 80. ans, vingt-deux ans aprés qu'il eut été élevé à l'Archevêché de Tolède, & 22. mois aprés qu'il eut été apellé à la Régence de la Castille.

Les

Les soulevemens & les guerres civiles qui penſérent désoler la Castille quelque tems aprés sa mort; le Cardinal de Croy son successeur, neveu de Chiévres; & Chiévres lui-même empoisonnez par les Espagnols, sont des preuves certaines, que le conseil qui causa sa disgrace ne devoit pas être rejetté. Son autorité & ses conseils manquérent à Charles au plus fort de ses besoins; & il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit perdu plus qu'il ne penſoit en le perdant, & en ne recevant pas au moins ses instructions avant sa mort.

Les amis & les énemis de Ximenez avouërent à l'envi, que l'Espagne n'avoit jamais produit un plus grand homme. Il parut tel dans tous les états de sa vie; grand Religieux, grand Evêque, grand Ministre d'Etat; prudent, sage, sçavant, prévoiant, entreprenant, toujours heureux, excepté dans les derniers momens de sa vie. Il y a lieu de croire que la Providence le permit ainsi; afin que son esprit & son cœur n'étant plus partagez entre Dieu & le monde, il pût être encore grand dans le Ciel. C'est en peu de mots à quoi se reduit l'Hiſtoire de sa vie, que l'on vient de raconter.

FIN.



